SHOUT
SHARE
IT

BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,

OU

HISTOIRE DES OUVRAGES

DES SAVANS DE LA

GRANDE-BRETAGNE.

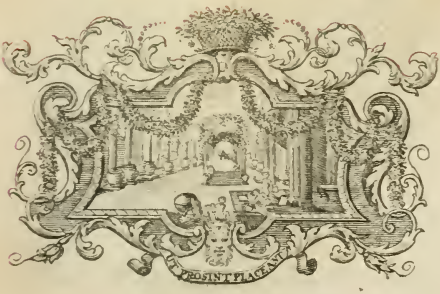
Pour les Mois

D'OCTOBRE, NOVEMB. ET DECEMB.

M. DCC. XXXIII.

TOME SECOND,

PREMIERE PARTIE.



A LA HAYE,
Chez PIERRE DE HONDT.
M. DCC. XXXIII.

TABLE
DES
ARTICLES.

ART. I. *Mr.* MANDEVILLE, *Recherches ſur l'origine de l'honneur, & ſur l'utilité du Chriſtianiſme dans la Guerre.* Second Extrait. pag. 1

II. *Mr.* DE VOLTAIRE, *Lettres ſur les Anglois.* 16

III. *Mémoires Philoſophiques, &c. Volume 35. pour les mois d'Octobre, de Novembre & de Decembre,* 1727. 35

IV. *Mr.* ARBUTHNOT, *Eſſai touchant les effets de l'air ſur le corps humain.* 49

V. *Mr.* FOSTER, *Sermons ſur divers ſujets.* 65

VI. *Mr.* DE VOLTAIRE, *Lettres ſur les Anglois.* Second Extrait. 104

ART. VII. *Mr.* TWELLS, *Réponſe à la Défenſe de la Diſſertation ſur l'Evangile de S. Matthieu ; où l'on montre qu'en pluſieurs articles l'Auteur a laiſſé cette Diſſertation ſans Défenſe, & qu'il ne l'a effectivement défendue en rien.* 137

VIII. *Mr.* DELAUNY, *Examen deſintereſſé de la Révélation*, Vol. 1. 171

IX. *Mr.* MIDLETON, *Suite de l'Extrait de ſa Diſpute avec le Dr.* Pearce *& quelques autres, au ſujet de la Réponſe du Dr.* Waterland, *à l'Auteur du Livre qui a pour titre*, le Chriſtianiſme auſſi ancien que le monde. 196

X. *Nouvelles Litteraires.* 227

BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,

OU

HISTOIRE DES OUVRAGES

DES SAVANS DE LA

GRANDE BRETAGNE.

UR LES MOIS D'OCTOBRE, NOVEMBRE
ET DECEMBRE. MDCCXXXIII.

⁂

ARTICLE I.

Enquiry into the Origin of Honour, and the Uſefulneſs of Chriſtianity in War. *By the Author of the* Fable of he Bees.

C'eſt-à-dire,

herches ſur l'Origine de l'Honneur, &c. Voyez le Commencement de cet Ex- ait dans la 1. Part. du I. Tome de ette Biblioth. p. 1.

NOus avons rendu compte des deux premiers Dialogues de cet ouvrage: les deux derniers roulent particulierement ſur l'utilité du Chriſtianiſme dans la Guerre. L'Auteur commence le troiſiéme par quelques Reflexions ſur la ſotte vanité des hommes, qui font ſouvent conſiſter leur gloire dans des choſes, qui ne les regardent point, ou auxquelles ils n'ont que peu ou point de part, comme d'être membres d'un Etat puiſſant, d'être né dans une ville Capitale, ou fameuſe par quelques pieces d'architecture, de ſculpture &c.

Il paſſe enſuite à l'Examen de cette queſtion, *ſi les meilleurs Chrétiens ſont les meilleurs Soldats*. Il avoue d'abord qu'il n'y a nulle part de meilleurs Soldats que parmi les Chrétiens, comme il n'y a point de meilleurs Peintres; mais il n'a garde de convenir que leur Religion en ſoit la cauſe. La Doctrine de Chriſt, dit-il, n'enſeigne pas plus à combattre, qu'elle enſeigne à peindre. C'eſt la crainte de l'infamie qui rend les hommes courageux, & c'eſt la diſcipline qui forme les Soldats, la Religion n'a rien à voir là dedans. On objecte à cela, que les hommes ne ſe battent jamais avec plus de fureur, que lors qu'il s'agit de Religion, & que ce ſont les Predicateurs qui animent les hommes au combat, d'où vient que Butler appelle la Chaire *le Tambour eccleſiaſtique*,

que, a Drum Eccleſiaſtick (a). Il eſt vray, répond l'Auteur, qu'on peut faire uſage des Eccleſiaſtiques, comme d'autant d'incendiaires, qui en abuſant de leur charge, ſement la Diviſion & la haine parmi les hommes; mais ce n'eſt jamais en prêchant l'Evangile qu'ils porteront les hommes à ſe battre. Si les guerres de Religion ſont les plus meurtrieres, c'eſt que les hommes regardent la Religion comme une choſe de la derniére importance, & ſe perſuadent que ceux qui ne penſent pas comme eux ſur un ſujet d'une ſi grande conſequence; méritent le traitement le plus cruel; & la plûpart des hommes étant méchans, une guerre de Religion leur fournit l'occaſion de ſatisfaire leur méchanceté ſans craindre aucun blâme; ils ſe font même un mérite des cruautez qu'ils exercent; ce ſont autant de preuves de leur zéle & de leur foi; de la vient, que ceux qui obſervent le moins les preceptes de leur Religion, ſont ſouvent les plus ardens à combattre pour elle. Ajoutez à cela qu'il n'y a rien dont les hommes ſoient plus fortement perſuadez, que de la verité de leur Religion; de ſorte que dans les guerres, dont elle eſt le ſujet, ils s'imaginent qu'ils ont la verité & la juſtice de leur côté, ce qui doit naturellement les rendre très opiniatres : & comme ils attribuent ordinairement à la Divinité leurs propres paſſions, ils croient que le Ciel s'interreſſe à leur querelle, & doit les recompenſer de ce qu'ils prennent ſa défenſe ; parce qu'ils en uſent ainſi eux mêmes à l'égard de ceux qui ſe rangent de leur parti.

(a) Dans ſon Hudibras, Poëme burleſque fait pour tourner en ridicule les Fanatiques du temps de Cromwel.

Mr. Mandeville recherche enſuite quels étoient les principes qui faiſoient agir les hommes dans les guerres civiles de France & d'Angleterre (*a*). Les Huguenots en France, & les Têtes-rondes (*b*) en Angleterre, dit-il, prétendoient n'avoir rien plus à cœur que la Religion ; Ils ſoutenoient que le culte National étoit Idolatre, que le Chriſtianiſme ne ſoufroit point cet exterieur pompeux dans le ſervice Divin, &c. C'étoit la cauſe de Dieu qu'ils défendoient, diſoient ils, & ils ne doutoient pas de réuſſir avec ſon ſecours. D'un autre côté les Ligueurs & les Cavalliers (*c*) ſoutenoient que les Laiques, & particulierement les gens de guerre n'étoient pas des juges competens en matiere de Religion, que pour eux ils défendoient la cauſe de l'Egliſe, du Roi & de la Nation ; ils ſoutenoient

---

(*a*) C'eſt ainſi qu'il nomme les Proteſtans de France, ignorant peut-être, que c'eſt un terme de mépris.

(*b*) Le Parti oppoſé à celui de Charles I.

(*c*) Ou Royaliſtes, Partiſans du Roi.

noient que leurs ennemis étoient une troupe d'Hypocrites, qui couvroient leur rebellion du prétexte de la Religion, mais qui dans le fond ne cherchoient qu'à détroner le Roi, & à s'emparer du Gouvernement.

Tels étant les differens pretextes qu'on alleguoit dans les deux partis, examinons quelles devoient en être les ſuites par raport aux Soldats. Les premiers pour ne pas paroitre contredire leur principe par leur pratique, ſeront plus devots & plus religieux qu'on ne l'eſt ordinairement dans les armées; ils prieront Dieu, chanteront des Pſeaumes plus ſouvent que les Soldats n'ont coutume de le faire: Et ſi les Generaux & les autres Chefs affectent plus de regularité dans leur conduite, plus d'aſſiduité au ſervice public de la Religion, on ne ſauroit croire l'influence que cela aura ſur les Officiers ſubalternes & ſur les Soldats.

D'un autre coté leurs ennemis, prenant tout cela pour oſtentation & pour Hypocriſie, affecteront de mener une vie toute differente; ils negligeront les devoirs de la Religion, & ſe relacheront dans leurs mœurs plus que les Soldats n'ont coutume de faire, afin de ſe diſtinguer mieux de leurs ennemis. Notre Auteur s'étend beaucoup ſur ce ſujet, & il prétend qu'en menageant adroitement le point d'honneur, un habile politique peut en tirer de grands uſages; il peut y ajouter ou en retrancher telle idée qu'il juge à propos, & il ne lui ſeroit pas difficile, par exemple, de faire en ſorte, qu'au bout de ſix mois on n'entendit plus un ſeul ſerment dans une armée, dont tous les Soldats auroient accoutumé de jurer à chaque inſtant. Une telle régularité ne manqueroit pas d'acquerir bien-tôt aux Soldats la réputation de devots & de religieux, quand même ils ſeroient d'ailleurs ivrognes, joueurs, débauchez, & adonnez à toute ſorte de vices.

Notre Auteur examine après cela quels effets la régularité dont il vient de parler produiroit dans l'Armée. La Multitude eſt toûjours ſuperſtitieuſe, dit-il, & dans un grand nombre de Gens il y en a toûjours pluſieurs, qui ont du penchant pour l'enthouſiaſme. Si dans une armée qui affecte un exterieur de piété, il y a des Théologiens habiles & adroits, qui ſachent éxalter à propos la piété du General & des Soldats, déclamer contre l'impieté & la vie ſcandaleuſe des ennemis, & conclure de là que Dieu doit aimer les premiers & haïr les ſeconds, on verroit bien-tôt arriver tout ce qui eſt arrivé dans l'armée du Prince de Condé, & dans celle du Parlement d'Angleterre. Les Officiers prêcheroient, les Soldats apprendroient par cœur des Prieres & des Pſeaumes; pluſieurs d'entre eux ſeroient plus circonſpects dans leur conduite, & ne ſe livreroient au crime qu'én cachette. L'Auteur s'egaye ici en montrant quel beau champ un Aumonier auroit pour étaler ſon éloquence la veille d'une bataille, & combien il lui ſeroit aiſé de remplir d'enthouſiaſme ceux auxquels il prêcheroit, en leur prouvant que la piété du General, des Officiers & de tous les Soldats les doit aſſurer de la protection de Dieu, & par conſequent de la victoire. Mais il faudroit qu'un homme fut bien habile pour produire le même effet en prêchant la Doctrine de Chriſt fidelement & dans toute ſa pureté. Jamais il n'y eut de meilleures troupes que celles des Anglois dans les deux dernieres guerres; mais, dit notre Auteur, je croirois plutôt, que ce fut la Magie qui rendit les Soldats courageux, que non pas leur Religion.

On objecte à cela, que d'habiles Officiers ont avoué, que les hommes les plus vertueux, les plus ſobres, & les mieux civiliſez ſont les meilleurs Soldats, ceux ſur leſquels on peut le plus compter. Je veux le croire, dit Mr. Mandeville, car je ſai que par un homme vertueux, on entend ſeulement un paſſablement honnete homme, qui n'eſt pas adonné à tromper ou à voler: car il eſt certain qu'il y a peu d'Officiers qui ſoient ornez des Vertus Chrétiennes. Et qu'eſt ce qu'on demande dans un Soldat? Les Officiers n'apprehendent pour l'ordinaire que ces trois choſes; premierement, que leurs Soldats ne deſertent; ſecondement, qu'ils ne volent ou ne commettent quelque meurtre, & ainſi ne ſe faſſent pendre; en troiſieme lieu qu'ils ne tombent malades. Une probité très mediocre dans les Soldats ſuffit pour raſſurer leurs Officiers par raport au deux premiers ſujets de crainte; & par raport au troiſieme, les Soldats les plus ſobres & les moins debauchez ſont ſans doute ceux qui conſerveront le mieux leur ſanté; mais du reſte les Gens de guerre ſont des Caſuiſtes fort commodes, qui ſe permettent bien des choſes, comme ils ont beaucoup d'indulgence pour les autres. Qu'un Soldat ſoit brave, qu'il entende bien ſes exercices, qu'il ne ſoit point ivre lors que c'eſt ſon tour d'être en faction, qu'il ſoit reſpectueux & obeïſſant envers ſes Officiers, il ne manquera pas de ſe faire aimer; ſi d'ailleurs il a ſoin d'être toûjours propre, & eſt aſſez prudent pour ne point alterer ſa ſanté par ſes plaiſirs, il paſſera pour un homme très eſtimable. Cependant il eſt ſur qu'il peut faire tout ce qu'on vient de dire ſans avoir un grain de veritable Chriſtianiſme. Mais ſi un Soldat ou un Officier vouloit faire exactement les preceptes de l'Evangile, s'il avaloit doucement un affront, fut-ce de la part de ſon meilleur Ami, ſans s'en offenſer; s'en eſt fait, il faut qu'il quitte l'Armée, perſonne ne veut ſervir avec un poltron reconnu pour tel.

Puiſque ce n'eſt point la Religion Chrétienne qui fait les bons Soldats, qu'eſt-il be-

beſoin d'avoir des Aumoniers dans les Armées? Notre Auteur repond à cela, que les hommes étant nez avec la crainte d'une cauſe ſupreme mais inviſible, il eſt impoſſible de gouverner un nombre d'hommes un peu conſiderable, ſi l'on néglige d'avoir égard à cette crainte, ou ſi l'on paroit ſeulement la mépriſer le moins du monde. Cette crainte agit même ſur les plus grands ſcelerats, qui affirment ſouvent avec ſerment qu'ils perſevereront dans le crime, juſqu'au dernier ſoupir; c'eſt ce qui s'eſt ſouvent pratiqué dans les trahiſons les plus noires, dans les conſpirations les plus horribles, & les maſſacres les plus affreux, quoique ceux qui s'engageoient dans ces abominables entrepriſes leur donnaſſent peut-être d'autres noms. Ce qui fait voir quelles idées abſurdes les hommes ſe forment de la Divinité, quoique d'ailleurs ils ſont perſuadez de ſon exiſtence. Car quelque ſcelerats que ſoient les hommes, ils ne ſauroient paſſer pour Athées, à moins qu'ils n'aient entiérement ſurmonté la crainte d'une cauſe inviſible, ou que cette crainte n'ait jamais agi ſur eux.

On dit là-deſſus qu'il vaut mieux n'avoir point de Religion, que d'adorer le Diable, parce que c'eſt faire un plus grand affront à l'Etre ſuprême, de le croire cruel & méchant, que de croire qu'il n'exiſte point. C'eſt un des argumens de Mr. Baile, mais notre Auteur ne l'approuve pas; ce raiſonnement eſt ſubtil, dit-il, & il n'y a guére que les incredules qui s'en ſervent. Mais dit-on, n'y a t-il pas eu des gens qui avoient une Religion, & qui cependant étoient plus méchans que certains Athées? Par raport aux mœurs, repond Mr. Mandeville, il y a eu d'honnetes gens & des ſcelerats dans toutes les ſectes: mais je ſoutiens qu'il n'y a point de ſecte, qui, toutes choſes égales, ſoit plus dangereuſe pour la Societé que celle des Athées; car il eſt ridicule de dire, qu'il y ait plus de danger à ſe fier un homme, qui peut être retenu par la crainte de quelque être inviſible, qu'il n'y en a à ſe fier à un homme, qui déclare, qu'il ne craint rien du tout. On voit par là que notre Auteur croyoit, que la plus mauvaiſe Religion eſt plus utile par raport à la Societé civile, que l'Athéiſme, ce qui eſt bien éloigné de ce que Mr. Baile a voulu établir dans ſes penſées ſur la Comete.

Par ce que nous venons de dire, il paroit que quand même les Souverains & les Generaux ſeroient de veritables Athées, ils ne laiſſeroient pas d'avoir des Aumoniers dans les armées, afin de menager la multitude, qui trouveroit ſans doute très étrange qu'on n'eut aucun ſoin de la Religion. Mais il reſte encore à ſavoir comment des Miniſtres de l'Evangile de paix peuvent être de quelque utilité dans les armées, pour inſpirer du courage aux troupes, & les obliger à ſe battre vaillamment: Voici ſur ce ſujet les penſées de notre Auteur.

„ Les Prêtres de toutes les Religions, „ dit-il, ont toujours prétendu être les interpretes des volontez du Dieu qu'ils ſervoient; ils ont ſoutenu qu'ils avoient le „ droit d'expliquer les dogmes de la Religion & d'en marquer le ſens: Les Miniſtres de l'Evangile on voulu avoir les „ mêmes privileges; & trouvant que la „ Religion de Jeſus Chriſt leur interdiſoit „ bien des choſes, qui les auroient fort acaccommodez, & dont les Prêtres des autres Religions jouiſſoient, ils ont eu recours à l'Ancien Teſtament, par lequel „ ils ont prudemment ſuppléé à ce qui manquoit ou étoit trop ſevere dans le nouveau. Et pour ne parler ici que de ce „ qui a raport aux armées ou aux gens de „ guerre, remarquons, que lors qu'il s'agit „ de juſtifier le carnage, le ſaccagement „ des villes, lors qu'il faut inſpirer du courage aux Soldats, le texte eſt toujours tiré de l'Ancien Teſtament.... Et pour „ ſe convaincre qui les Predicateurs peuvent être utiles à la guerre, quoi qu'ils ne „ prêchent pas l'Evangile, il ſuffit de conſiderer, qu'il n'y a point eu de guerre parmi les Chrétiens, quelque injuſte „ qu'elle fut, qui n'ait été approuvée & „ déclarée juſte par quelque Théologien „ Chrétien, ou du moins qui ſe diſoit tel. La „ Re-

„ Revolte la plus injuſte, la Tiranie la plus „ cruelle trouvera toujours des Prêtres qui „ prieront pour elle, qui ſontiendront que „ c'eſt la cauſe de Dieu même, pourvû „ qu'elle ſoit appuiée d'une bonne armée. “ Notre Auteur s'étend beaucoup ſur ce ſujet, & fait voir combien il eſt neceſſaire de perſuader aux Soldats, que la Diviniés les favoriſera, ce qui ne ſe peut faire, qu'à l'aide des Predicateurs, qui lors qu'il s'agit d'inſpirer du courage aux troupes, n'ont garde de leur rappeller leurs pechez, ni de leur prêcher des veritez triſtes ou effrayantes: au contraire ils s'efforcent de leur inſpirer de la haine contre leurs ennemis; ce qu'il eſt impoſſible de faire en prêchant l'Evangile dans ſa pureté; il faut donc que ces Prédicateurs s'eloignent un peu de la lettre. L'Auteur s'attache à prouver ici, que des Prédicateurs en s'écartant un peu de la ſeverité de l'Evangile lors même qu'ils paroiſſent pleins d'eſtime & de zèle pour le Chriſtianiſme, peuvent en impoſer ſi adroitement à leurs Auditeurs, qu'ils porteront même les gens les plus ſinceres à agir directement contre les preceptes de Jeſus-Chriſt.

Il tache enſuite de montrer, que dans une armée bien diſciplinée des actes de dévotion & un exterieur de piété, peuvent être extrèmement utiles, quand même le General ſeroit un Athée, la plûpart des Eccleſiaſtiques des hypocrites, & le plus grand nombre des Officiers & des Soldats très-vicieux.

Il tire les preuves de ces deux propoſitions de ce qui s'eſt paſſé dans la guerre Civile du tems de Charles I. mais nous ne ſaurions raporter ici ſes raiſonnemens ſans copier une grande partie de ce Dialogue.

Dans le quatrieme, qui eſt le dernier, l'auteur examine quelle eſt l'utilité des jours de jeune & d'humiliation. Il avoue que de ſemblables ſolemnitez, ſi on les obſervoient Chrétiennement ſeroint très efficaces pour porter les hommes à ſe convertir; mais alors loin de pouvoir les encourager à ſe battre contre l'Ennemi, elles leur inſpireroit une charité incompatible avec la guerre. Auſſi n'eſt ce pas de cette maniere qu'on celebre les jours ſolemnels de jeune & d'humiliation. Jeuner c'eſt diner un peu plus tard qu'à l'ordinaire, & peut-être ſe paſſer à cauſe de cela du ſouper: & l'office du Miniſtre eſt de faire ſes prieres & ſes ſermons plus longs, & de lire quelque Chapitre de plus, qu'il n'a coutume de faire. C'eſt là tout, & cette pretendue ſolemnité ſuffit pour perſuader aux Soldats, que leurs péchez ſont pardonnez, & que Deiu, déſormais reconcilié avec eux, ne peut pas manquer de les proteger; ce qui doit ſans doute leur inſpirer beaucoup de confiance & de courage; ſur tout s'ils ſavent, que leurs ennemis ne celebrent point de ſemblables jeunes. A cette occaſion l'Auteur fait un conte vrai ou faux, mais qui explique ſi bien ſon ſyſtème, que nous croyons devoir

voir le traduire ici. " En un temps, dit-il,
,, que les proviſions étoient fort rares à
,, l'Armée, que l'ennemi étoit proche,
,, & les Soldats peu diſpoſez à combattre,
,, un Eccleſiaſtique tres eſtimé parmi eux
,, entreprit de relever leur courage. Il
,, commença ſon ſermon par leur faire
,, un affreux tableau de leurs crimes &
,, de leur impieté; il leur repreſenta combien
,, de fois ils avoient été inutilement
,, exortez à la repentance; il leur dit que
,, Dieu les avoit long-temps ſuportez
,, dans ſa miſericorde, quoiqu'ils euſſent
,, mille fois mérité d'être détruits. Il les
,, aſſura que les beſoins qui les preſſoient
,, & le manque de proviſions étoient des
,, preuves certaines de la colere de Dieu,
,, & qu'ils n'avoient aucun lieu d'eſperer,
,, qu'il voulut ſuporter plus long-temps
,, leur ingratitude & leurs crimes. Après
,, les avoir convaincu que le Ciel étoit irrité
,, contre eux, il commença à faire une
,, énumeration des maux, qui ne pouvoient
,, pas, diſoit-il, manquer de leur arriver;
,, & comme ce qu'il diſoit étoit
,, très vraiſemblable, on commença à le
,, regarder comme un Prophète. Il pouſſa
,, ſa pointe plus loin encore; il déclara à
,, ſes Auditeurs, que les maux Temporels,
,, dont il avoit parlé, n'étoient rien,
,, pourvû qu'ils puſſent éviter les peines
,, de l'enfer; mais de la maniere dont ils
,, avoient vécu, il n'y avoit pas apparence

„ qu'ils puſſent les éviter. Alors il parut „ avoir une extrème compaſſion du déplorable état, où ils étoient reduits; „ & voyant que pluſieurs d'entr'eux témoignoient une vive repentance, il „ changea de note tout à coup; & leur „ dit avec un air de perſuaſion, & comme „ inſpiré, qu'il y avoit encore un moyen, „ main un moyen unique d'éviter les „ maux dont ils étoient menacez; ce „ moyen étoit de ſe battre courageuſement contre l'ennemi, & de le vaincre; „ alors prenant un air gay, il leur developpa tous les avantages qui accompagneroient la victoire, & la leur promit avec certitude pourvû qu'ils vouluſſent faire leur devoir; & pour les encourager encore plus, il fit leur panegyrique, marqua les temps & les lieux ou „ ils avoient combattu courageuſement, „ & ſût ſi bien flatter leur vanité, qu'ils „ reprirent courage, ſe battirent comme „ des lions, & remporterent la Victoire ". Ce Predicateur fut ſans doute d'une grande utilité à ſon parti, mais ce ne fut pas la partie de ſon Sermon qui contenoit les veritez de l'Evangile, qui inſpira du courage aux Soldats, quoi qu'elle fut neceſſaire pour leur inſpirer un certain degré de frayeur, duquel il fut aiſé de les faire paſſer à la confiance.

L'Auteur continue dans tout ce Dialogue à montrer quelle doit être la conduite d'un Au-

Aumonier dans les Armées, & par quels artifices il peut faire ſervir la Religion Chrétienne à inſpirer aux Soldats un courage antichrétien; & après une courte recapitulation de tout ce qu'il a prouvé, ou prétendu prouver dans les quatre Dialogues de ſon Livre, il déclare que ce qu'il a dit ne regarde point la Religion Chrétienne en elle même, & que les artifices & l'Hypocriſie des hommes, qui abuſent de la Religion, & la font ſervir à leurs vuës particulieres, ne ſauroient faire aucun tort à la Doctrine de J. C. telle qu'on la trouve dans le Nouveau Teſtament; c'eſt ce que notre Auteur promet de prouver une autre fois; mais il eſt mort, & nous ignorons ſi on a trouvé quelque choſe ſur ce ſujet parmi ſes papiers, ou s'il n'a fait cette promeſſe que *propter metum Judeorum*, pour ſe mettre à couvert des Loix.

ARTICLE II.

Letters Concerning the English Nation: C'eſt-à-dire. *Lettres ſur les Anglois* par Mr. *de Voltaire*. 8. p. 253. ſans la Préface de l'Editeur, la Table des Lettres, & l'Index. à *Londres*, chez *Davis* & chez *Lyon*.

C'Eſt ici la Traduction de divers Extraits de Lettres écrites pendant le ſé-

ſéjour de l'Auteur en Angleterre, à ſon Ami Mr. *Thiriot*; & dont l'Original qui eſt ſous preſſe, ne ſe publiera, dit-on, qu'au commencement de 1734. Ce que nous remarquons, moins pour relever une ſingularité fondée ſur de bonnes raiſons, que pour établir une diſtinction néceſſaire entre une Traduction qui paroit déja, & un Original qui ne paroit pas encore, mais qu'on a vu MS., & où l'on aſſure que ne ſe trouvent pas pluſieurs choſes qui déplaiſent dans la Traduction. Traduction, au reſte, qu'on ne prétend pas décrier. A tout prendre elle ne paſſe pas pour mauvaiſe: Et elle ſatisfait en partie l'impatience avec laquelle on attendoit un Ouvrage anoncé depuis long-tems: ſi toutefois il faut le confondre avec celui que l'Auteur déſigne dans la Préface de ſon *Eſſai* Anglois *ſur le Poëme Epique*; car l'Editeur de ſes *Lettres* avoue qu'elles n'ont point été écrites pour le Public.

Mr. de *Voltaire* a dit, en parlant du *Temple du Goût*, qu'il ne faut jamais prendre le Public pour le Confident de ſes Amuſemens. Mais c'eſt là une de ces maximes rigides ſur leſquelles il ſait bien que le *Dieu* même du Temple ſe relache plus aiſément que la *Critique* qui en garde la porte. Il faut oſer quelque choſe. Le Public raiſonnable pardonne volontiers un peu de témérité aux Auteurs d'un certain ordre, dont les amuſemens ont toûjours leur mérite, & qui, en les expoſant à la Critique, s'engagent à les perfectioner. On eſt après tout plus content d'avoir le *Temple du Goût*, que de ne l'avoir point: Et il en eſt de même des *Lettres ſur les Anglois*. Elles reparoitront peut-être un jour, à peu près auſſi différentes d'elles mêmes, que la dernière Edition de la *Henriade* eſt différente de la prémiére. Les Lecteurs qui aiment Mr. de Voltaire, & qui ſont au fait, ſeront charmez alors de ne plus trouver dans ſes *Lettres* certaines choſes qui y ſont, & d'en retrouver d'autres qui n'y ſont pas. Il nous permettra d'en indiquer quelques-unes à meſure qu'elles ſe préſenteront dans le cours de cet Extrait. Ce ſera ſans préjudice de l'eſtime & des égards qu'il mérite. Son Editeur dit fort bien, ſinon en autant de termes, du moins en termes équivalens, que c'eſt à ceux qui ſentent les défauts qu'il apartient de ſentir les perfections. Le ſuccès même de l'Ouvrage nous autoriſe, & nous oblige en quelque ſorte, à ne le pas louer ſans ménagement.

* Le prémier objet qui s'offre au Lecteur, eſt un *Quakre* à qui l'Auteur fait viſite: qu'il trouve logé très-proprement, mais ſans nulle magnificence, quoique fort riche: dont le Juſtaucorps eſt ſans plis aux côtez, & ſans boutons aux manches ni aux poches: qui reçoit ſon hôte ſans ſe

courber, & ſans ôter ſon chapeau abatu *horizontalement*: qui le tutoye, & l'apelle *mon Ami*: qui le reprend ſans façon ſur ſes manières: & qui ne paroit cependant rien moins que fou ni groſſier. Il offre ſon dîné ſans façon: & Mr. de Voltaire l'accepte de même. Le repas eſt frugal, commence & finit par une prière. Après quoi l'Auteur demande à ſon Quakre s'il a été batizé. Il répond que non. Mr. de Voltaire lui objecte qu'il n'eſt donc pas Chrétien: & le Quakre s'explique. Le *batême* eſt mis avec douceur au nombre des cérémonies Judaïques: le Quakre à ſon tour demande à ſon Etranger s'il a été circoncis: Et la concluſion eſt, que comme M. de Voltaire eſt un Chrétien ſans circonciſion, le Quakre eſt un Chrétien ſans batême. M. de Voltaire écoute tout cela avec une ſainte compaſſion. Mais comme il ne veut pas conteſter avec un Enthouſiaſte, il paſſe à un autre ſujet. Le Quakre interrogé ſur la *Communion*, n'en avoue d'autre que celle des cœurs, prend là-deſſus le ton d'un homme inſpiré, fait un ſermon *très éloquent* qu'on ne raporte pas, & renvoye ſon Auditeur au Livre de *Barklay*. Il ne laiſſe pourtant pas de reprendre l'Apologie de ſa ſecte ſur certaines ſingularitez. Si c'eſt une impoliteſſe de tutoyer, c'eſt une impoliteſſe plus naturelle, plus ancienne, & ſelon lui plus raiſonnable, que l'uſage de dire *vous* à un homme comme s'il étoit *dou-*

---

* *Lettre I.* Religion des Quakres.

ble: & lorſqu'il voit des vers de terre donner à d'autres vers de terre les tîtres de *Seigneurie*, d'*Eminence*, de *Sainteté*, il ne peut reconnoître, là-dedans qu'un lâche commerce de flaterie. De la Charité pour le Genre Humain: du reſpect & de la ſoumiſſion pour les loix: voila les ſeules obligations du Quakre. —— S'il eſt plus ſimple que les autres dans ſon habillement, c'eſt pour ſe munir contre l'imitation du ſiècle, & pour porter des marques de l'humilité Chrétienne. ——— S'il fuit les divertiſſemens, c'eſt qu'ils ſont indignes d'un cœur où Dieu veut habiter. ——— S'il ne fait aucun ſerment c'eſt pour ne pas intéreſſer le St. Nom de Dieu dans des querelles d'homme à homme. D'ailleurs les Quakres (& cela eſt vrai depuis le Roi *Guillaume*) ſont crus ſur leur ſimple *oui* ou *non*, lorſque leur témoignage eſt requis en Juſtice: ce qui ne leur arrive, dit-il, que pour les affaires des autres. ——— S'il fuit la Guerre & ne ſe bat jamais, ce n'eſt point qu'il craigne la mort, il en connoit le beau côté: c'eſt parce qu'il eſt homme & Chrétien. ——— C'eſt par la même raiſon qu'il gémit dans le ſilence, tandis qu'on ſe réjouit ſolennellement d'avoir ſacagé des villes, & verſé du ſang humain. La ſcène, comme on voit, eſt inſtructive: & elle n'eſt pas moins divertiſſante. Pour y mettre plus de jeu & de contraſte, Mr. de Voltaire y fait des complimens, des révérenrences, & jure devant un homme qui ne manque pas de lui dire, *Ami ne jure point.* Il y auroit eu peut-être plus de bienſéance à faire jurer un tiers: Mais il y auroit eu moins de naïveté & de plaiſanterie.

On a vu juſqu'ici le précis de la prémière Lettre. * Dans la ſeconde, le Quakre va à ſon Egliſe ou *Mitine*, & y mêne ſon Curieux, à qui perſonne ne prend garde. Les femmes ont l'éventail ſur le viſage; & les hommes, leurs chapeaux *à large bord* ſur la tête. Tous ſont aſſis. Silence profond: interrompu enfin par un homme qui ôte ſon chapeau, fait des grimaces, gémit, & prononce du nez un galimatias qu'il croit Evangelique, mais où lui même n'entend rien. Au ſortir de là, M. de Voltaire aprend de ſon Conducteur, qu'on y laiſſe prêcher qui veut, parce qu'on ne ſauroit juger ſans l'entendre, ſi c'eſt inſpiration ou folie: Que l'inſpiration eſt un don où tous peuvent prétendre: Que pour cela, entr'autres raiſons, ils n'ordonnent point de Miniſtres: Que de là vient encore que leurs Femmes prêchent: Que ſouvent deux ou trois ſont inſpirées à la fois, & que c'eſt alors qu'il y a beau bruit dans la Maiſon du Seigneur. Il étoit naturel de demander par quels caractères la vraye inſpiration ſe diſtingue. Le Quakre répond à cette queſtion par un raiſonnement Métaphyſique que M. de Voltaire trouve fort remarquable, mais qui ne tend réellement qu'à établir la poſſibilité de l'Inſpiration. La converſation finit avant que la curioſité ſoit ſatisfaite: Et cela ſans doute par une raiſon alléguée ailleurs, mais qui, ſi elle eſt bien juſte, auroit été mieux placée ici; c'eſt qu'il eſt auſſi inutile d'argumenter avec un Fanatique, que de conteſter à un Amant les perfections de ſa Maitreſſe, ou à un Plaideur la bonté de ſa Cauſe. Il ſemble néanmoins que le Quakre de M. de Voltaire avoit trop d'Eſprit, de Philoſophie & de ſang-froid, pour n'avoir plus rien de ſenſé ou de ſpécieux à dire, ſur le ſujet même de l'Inſpiration. Il faut croire que l'Auteur a voulu conter les choſes tout ſimplement comme elles s'étoient paſſées. Nous ne le chicanerons point ſur un petit défaut de vraiſemblance qu'on a trouvé dans certaines expreſſions, & dans certains diſcours de ſon Interlocuteur, qui ne ſont pas tout-à-fait du ſtile ou du Syſtême d'un bon Quakre. Un peu de ſingularité dans un fait n'en prouve pas la fauſſeté. Nous remarquerons ſeulement que les faits ſinguliers ne ſuffiſent pas pour nous donner des idées générales, & qui en même tems ſoient juſtes. A juger du Quakriſme par les faits raportez dans ces deux Lettres, vous ne vous imagineriez jamais, que les Quakres en général portent le chapeau de la grandeur ordinaire: Que pluſieurs le portent relevé, le quittent ſouvent par civilité avant de paroître, & évitent autant qu'ils peuvent de dire *toi*: Qu'ils ne ſont preſque plus inſpirez pluſieurs à la fois, & que dans ce cas ils ont coutume de parler les uns après les autres: Qu'il y a une eſpéce de luxe compatible avec la ſimplicité de leur habillement: Que leurs repas ſont très-rarement précédez & ſuivis d'une prière: Qu'ils ont quelquefois des procès entr'eux: Que quelques uns même bornent preſque tout leur Quakeriſme à ne faire aucun ſerment, ou ſi l'on veut, à jouïr du privilége qui les en diſpenſe &c. Vous n'aurez d'ailleurs nulle idée, ni de leurs mariages où la bénédiction ſacerdotale ne ſauroit intervenir: ni de ce qu'ils penſent, ſoit ſur la néceſſité de la Révélation écrite; ſoit ſur le ſens literal ou allégorique de l'Evangile; ſoit ſur l'unité de Dieu, la trinité des perſonnes, la foi *au Chriſt incarné*, &c.

---

* *Lettre. II.* Même Sujet.

* Les Lettres trois & quatiême, deſtinées à *l'Hiſtoire* des Quakres, auroient pu, ce ſemble, ſupléer naturellement aux deux prémieres. On auroit pu y indiquer leurs variations; le formulaire qu'ils ſignérent ſous *Guillaume III.* pour être compris dans *l'Acte de Tolérance*; & leurs Sentimens ſur cette Signature. En parlant des perſécu-

cutions qu'ils avoient ſouffertes ſous *Charles II.* pour ne pas obéïr à des loix innocentes, on auroit pu rechercher à quoi ſe réduit cette ſoumiſſion aux loix que le Quakre des prémières Lettres attribue à ſa ſecte. Mais on étoit maître auſſi d'embraſſer moins de matière. Voici donc à quoi notre Hiſtorien ſe borne. ——— Il obſerve d'abord que les Quakres dans leurs dates marquent *l'An de Chriſt*, le premier Quakre ſelon eux. Ils en reconnoiſſent cependant de plus Anciens, au raport d'un Anonyme de leur ſecte, ou ſoi-diſant-tel, dans une aſſez mauvaiſe Critique qui a couru. Quoiqu'il en ſoit: ils avouent dans les Lettres de M. de Voltaire, que leur Religion corrompue peu après la mort de *Jeſus Chriſt*, & conſervée ſeulement par un petit nombre de Quakres toujours *cachez dans le Monde*, n'a reparu avec éclat qu'en mille-ſix cens-quarante-deux, par le Miniſtère de *George Fox.* Il faut voir ſon Hiſtoire dans le Livre même. Il eut tant de Diſciples, que *Cromwell*, qui d'abord les mépriſoit & les jettoit dans les priſons par ce qu'ils lui avoient converti ou débauché de ſes Soldats, crut enfin devoir les engager dans ſon parti. Il employa l'argent: Mais il reconnut alors qu'il y avoit une Religion capable de reſiſter aux charmes de ce métal. Sous *Charles Second* ils furent perſécutez parcequ'ils s'obſtinoient à tutoyer le Magiſtrat, & ne vouloient, ni payer les dîmes, ni prêter les ſermens préſcrits par les loix. *Barklay* publia en 1675. l'Apologie de ſa ſecte; & dédia le Livre à *Charles* par une Epître pleine de leçons ſages mais hardies, auxquelles M. de Voltaire attribue la paix dont les Quakres commencèrent alors à jouïr.

---

* *Lettre III.* Hiſtoire des Quakres.

* Suit l'Hiſtoire de *Guillaume Pen*, lequel, après avoir ſervi & illuſtré ſa ſecte en Angleterre, & avoir été la faire connoître en Hollande avec un ſuccès aſſez honorable, en forma un Etat floriſſant dans le nouveau Monde. Cette Hiſtoire & celle de *Fox*, toutes connues qu'elles ſont, ſe reliront avec plaiſir, à la faveur de la narration & des reflexions de M. de Voltaire. Quant aux affaires des Quakres depuis *Charles*, il ſe contente d'obſerver: Que *Jaques Second* auroit voulu leur plaire par l'abrogation des loix contre les *Non-conformiſtes*, mais dans le deſſein d'établir la Religion Romaine par une tolérance univerſelle: Que les Non-conformiſtes, qui ne voulurent point de cette tolérance, l'acceptèrent (ce qui n'eſt pas tout-à-fait exact) quand elle leur fut offerte par *Guillaume III.*, & que les Quakres en profitèrent: Que leur ſecte cependant diminue de jour en jour: Et que leurs jeunes-gens deviennent *Anglicans*, ſoit par ambition, ſoit afin de porter des boutons & des manchettes. ——— Il y a dans ces

quatre prémières Lettres des traits que nous aimerions à traduire. Mais outre qu'on auroit peut-être un jour la malice de comparer notre Traduction avec l'Original François, les Lecteurs s'attendent aſſez à trouver des beautez dans ce qu'écrit M. de Voltaire. Il ne faut pas leur ôter tout le plaiſir de la ſurpriſe. Il eſt tems d'ailleurs de paſſer aux autres. La cinquiême roule *ſur l'Egliſe Anglicane.*

---

* *Lettre IV*. Même ſujet.

* Quoique les Anglois, toûjours libres, puiſſent aller au Ciel par quel chemin il leur plaît, il y a en Angleterre une Egliſe Nationale, dont il faut être Membre pour prétendre aux Emplois; (*a*) & qui par cette raiſon qui vaut une démonſtration Géométrique, convertit tous les jours tant de Non-conformiſtes, que ceux qui reſtent ſont à peine, dit notre Auteur, la vintiême partie de la Nation. C'eſt cette Egliſe qu'on nomme *l'Egliſe Anglicane*, ou *l'Egliſe* par excellence: Diſtinguée d'ailleurs par diverſes cérémonies qui lui ſont démeurées de l'Egliſe Romaine; par celle, entr'autres, de recevoir exactement les dîmes; par une *pieuſe ambition*; & par le ſoin d'inſpirer à

ſes Troupeaux un *ſaint zèle* contre toutes les autres ſectes. Vous diriez même, à entendre Mr. de Voltaire, (*a*) que les *Anglicans* ſe donnent le nom de *Fidelles* par diſtinction. Il inſinue cependant auſſi que le zèle Anglican n'eſt guère furieux, que lorſqu'il peut être animé par la protection des *Torys* outrez de l'Etat: & que ſa fureur même n'eſt dangéreuſe que lorſqu'elle s'éxerce à la faveur d'une guerre civile, allumée par ces Torys Politiques: qui ſouvent encore ſont moins Anglicans que Catholiques-Romains. Il ſemble même inſinuer que ce Parti *Whig* contre lequel ils intéreſſent le Clergé Anglican, ne lui eſt pas au fons ſi contraire, puiſque les Whigs, lorſqu'ils ont eu le deſſus, ont conſervé l'Epiſcopat, contens de donner quelques bornes à ſon autorité.

---

* *Lettre* V. ſur l'Egliſe Anglicane.

(*a*) Mr. de V. ne dit rien de la *conformité occaſionelle*: introduite d'abord contre les loix: attaquée enſuite ſous la Reine *Anne*, avec vigueur, mais ſans ſuccès; & qui juſqu'à préſent n'a point été abolie.

A la vérité Mr. de Voltaire ne nous repréſente pas comme une choſe indifférente à l'Egliſe Anglicane, ni les prorogations perpétuelles de ſa *Convocation*; ni l'obligation où ſont les Evêques, de reconnoître qu'ils tiennent leur autorité du Parlement; ni le peu de cas qu'il dit que font les Whigs, de la ſucceſſion non-interrompue des Evêques. Mais la contradiction n'eſt qu'aparente. Si l'Egliſe Anglicane ne rit pas de tout cela, on voit aumoins au ſtile de M. de Voltaire, qu'elle en riroit ſi elle vouloit penſer comme lui. Il y a ici d'autres inexactitudes dont il ſeroit plus difficile de le juſtifier. Il parle

---

(*a*) Pag. 35. l. 6.

le des prorogations perpétuelles de la *Convocation*, comme ſi elles ne regardoient que la Chambre-Baſſe de ce Parlement Eccléſiaſtique : comme ſi c'étoit à cette Chambre-baſſe qu'il apartint de condaner au feu les Livres *impies* : comme ſi l'on n'avoit jamais entendu par Livres *impies*, que ceux qui attaqueroient le Clergé : comme ſi la Convocation ne s'aſſembloit jamais pour être prorogée : & comme ſi l'unique raiſon de ſes prorogations étoit le Whigiſme de la Cour. ——— En parlant du droit de Séance à la Chambre des Seigneurs, toujours conſervé aux Evêques en vertu du tître de *Barons*, M. de Voltaire traite cela d'*abus*, ſans dire pourquoi. ——— Et lorſqu'il s'agit de l'apui que trouve l'Epiſcopat dans la Loi d'un Parlement dont les Evêques eux mêmes ſont Membres, bien qu'à tître de Barons : il en parle comme il auroit pu faire, ſi l'on avoit décidé & reconnu, que cette loi eſt incompatible avec le droit divin de l'Epiſcopat, & a été établie par un Corps uniquement compoſé de *profanes Laïques*.

Cette Lettre finit par quelques reflexions ſur les mœurs du Clergé Anglican. On les trouve mieux règlées que celles du Clergé de France : on l'attribue, au long ſéjour de la plus-part de nos Eccléſiaſtiques dans les Univerſitez, loin de la corruption qui règne dans la Capitale ; à l'uſage où ſont les Anglois de ne *jamais* donner à de jeunes gens les dignitez Eccleſiaſtiques, non plus que les militaires; enfin au peu de commerce des hommes avec les femmes. Il ſeroit à ſouhaiter que ces raiſons du fait fuſſent toutes auſſi-bien avarées que le fait même. Si les Miniſtres vont au Cabaret, l'Auteur remarque que l'uſage les y autoriſe, & que s'il leur arrive de s'enivrer, ils le font aumoins gravement & ſans ſcandale. Il remarque enfin que cette eſpèce mixte, équivoque, indéfiniſſable, qu'on nomme *Abbez* en France, eſt inconnue parmi les Anglois, qui n'en entendent jamais parler ſans rendre grace à Dieu d'être Proteſtans. Mais ce ſont, dit-il, de vilains Hérétiques qui mériteroient d'être. . . . . . Il y a ici une phraſe de *Rabelais*. Après quoi viennent ſur la ſcène les *Presbytériens*.

* Tout ce que Mr. de Voltaire a jugé à propos d'en dire, c'eſt que le *Presbytérianiſme* eſt preciſément la même choſe que la Réformation de *France* ou de *Genève*: Que comme les Miniſtres Presbytériens reçoivent de très petites contributions de leurs Egliſes, ils déclament fort naturellement contre des dignitez auxquelles ils ne ſauroient prétendre: Qu'ils ne reſſemblent pas mal à *Diogène* foulant aux piez l'orgueil de *Platon*: Que *Diogène* ſeulement ne traita pas *Alexandre*, avec autant d'impertinence qu'ils firent *Charles Second*, lorſque pour lui faire payer leurs ſecours contre *Cromwell*,

ils obligèrent ce pauvre Roi à entendre trois ou quatre ſermons par jour, & lui défendirent le jeu: Que ſi un Miniſtre Anglican paroît un *Caton* auprès d'un jeune Gradué de France, il ne paroît qu'un petit-Maître auprès d'un Miniſtre Presbytérien, qui affecte une démarche grave & un air farouche, porte un grand chapeau avec un manteau long ſur habit-court, prêche du nez, & apelle *la Proſtituée de Babylon* toute Egliſe qui rente bien ſes Miniſtres & a la lacheté de leur dire *Monſeigneur*: Que les Prebyteriens, établis ſur tout en Ecoſſe, ont auſſi quelques Egliſes en Angleterre: & qu'on leur eſt redevable des loix qui défendent de travailler ou de ſe divertir le Dimanche. Point d'Opéras, point de Comédie, point de Concerts ce jour là: point de cartes même, ſi ce n'eſt, dit l'Auteur, chez les gens de qualité & chez ceux du bel air. Tous les autres vont, ou à l'Egliſe, ou au Cabaret, ou chez leurs Maitreſſes.

---

* *Lettre VI.* ſur les Presbytériens.

Nous n'examinerons pas ſi c'eſt là dequoi contenter le Lecteur curieux, qui ordinairement fait déja quelque choſe. M. de Voltaire ne s'eſt point engagé à tout dire. On ſouhaiteroit ſeulement un peu plus d'exactitude dans ce qu'il dit. Quelque conformité, par exemple, qu'il y ait entre les Presbyteriens d'Angleterre & les Reformez de France ou de Geneve, on ſait qu'il y a auſſi entr'eux pluſieurs différences conſidérables qui ne permettront jamais de dire qu'ils ſoient préciſement les uns comme les autres: *directly the ſame.*

On ne ſauroit non-plus aprouver tout-à-fait une obſervation générale que fait l'Auteur après avoir fini ſur le chapitre des Presbyteriens. Il dit que toutes les ſectes ſont bien venues en Angleterre, & y vivent en bonne ſociété, quoique la plus-part de leurs Prédicateurs s'entre-haïſſent auſſi cordialement qu'un Janſeniſte maudit les Jéſuites. Cette haîne-cordiale & réciproque ne paroit rien moins qu'un mal général: Et quoiqu'on puiſſe dire que toutes les ſectes ſont bien venues en Angleterre, il n'auroit peut-être pas été inutile d'apprendre au Lecteur à diſtinguer la *Tolérance* d'avec la *Connivence.* L'une eſt fixée par Acte de Parlement, & a certaines bornes. L'autre peut ſe trouver plus ou moins dans les Païs même d'Inquiſition: elle ſubſiſte & elle varie indépendamment de l'Autorité publique.

Mais quoi qu'il en ſoit de cette remarque & de la réflexion qui en eſt le ſujet, voici qui vaudra mieux que l'une & l'autre: c'eſt une petite deſcription morale qui trouve ici ſa place. Suivant cette deſcription, la *Bourſe* de Londres eſt un lieu plus vénérable que bien des Cours de Juſtice: un Lieu où des Repréſentans de toutes les Nations s'aſſemblent pour le bien du Genre-hamain: où le Juif, le Chrétien & le Mahométan traitent & négotient entr'eux comme s'ils n'avoient tous qu'une Religion : où le nom d'*Infidelles* ne ſe donne qu'aux Banqueroutiers : où le Presbytérien ſe fie à l'Anabatiſte, & où l'Anglican ſe répoſe ſur la ſimple parole du Quakre.

L'Auteur ajoûte qu'à l'iſſue de l'Aſſemblée l'un va à la Synagogue, l'autre boire un coup, celui-ci recevoir le batême dans un grand Cuvier, celui-là circoncire un Fils, & d'autres attendre dans leurs Egliſes une inſpiration du Ciel &c. L'exacte vérité eſt, qu'au ſortir de la Bourſe chacun va dîner.

* Paſſons à la Lettre ſur les *Anti-trinitaires*. Mr. de Voltaire entend par-là, un petit nombre de Théologiens & de Savans Laïques, qui ſans ſe dire *Ariens* ni *Sociniens*, s'éloignent du Symbole de St. *Athanaſe*, & déclarent ſans façon que le Père eſt plus grand que le Fils.

Il nomme le Chevalier *Newton* & le Docteur *Clark*. Le premier avouoit, dit-il, que le Syſtême des Anti-trinitaires s'accomodoit mieux avec ſes Mathématiques. Le ſecond eſt le défenſeur le plus vigoureux du Syſtême. Il n'eſt point entré dans certaines queſtions ſcholaſtiques qu'un ami de l'Auteur apelloit de vénérables bagatelles. Mais il a fait un Livre où étalant les témoignages de l'Antiquité pour & contre, il laiſſe au Lecteur le ſoin de compter les voix, & la liberté d'aſſeoir un jugement.

---

* *Lettre VII.* ſur les Anti-trinitaires.

Son Ouvrage lui gagna des Partiſans; mais lui fit perdre, nous dit-on, l'Archevêché de *Cantorbéry*: Ce qui eſt relevé aſſez plaïſamment comme un mécompte de cet habile Calculateur, qu'on avoit dépeint ſi abſorbé dans les calculs & dans les problêmes, que c'étoit *une pure machine penſante*. On trouvera peut-être que pour un homme de cette trempe, & à qui l'on avoit attribué en même tems une vertu rigide avec un naturel doux, c'étoit réellement peu de choſe qu'un Archevêché. Ou ſi c'étoit beaucoup, & qu'effectivement il ait ſacrifié les plus belles eſpérances au plaiſir de publier ſon Livre; comment M. de Voltaire a-t-il pu nous le repréſenter comme un homme *plus amoureux de ſes ſentimens qu'ardent à les répandre*? Il manque à tout cela une petite nuance.

L'Auteur admire ici la renaiſſance de l'*Arianiſme*: (ſi toutefois c'eſt un Arianiſme proprement ainſi nommé). Mais il croit que l'Arianiſme a mal pris ſon tems pour revivre, dans un ſiècle fort froid ſur toutes les choſes de cet ordre. Il ne doute pas, à la vérité, que ſi les nouveaux Ariens faiſoient de grands progrès, on ne leur permit des Aſſemblées publiques; (au moins ſe peut-il qu'on ne les leur interdiroit pas). Mais enfin ils ſont juſqu'à préſent en trop petit nombre. Si l'Auteur leur a d'abord donné un rang parmi les *Sectes* d'Angleterre, on ſent ici qu'il n'a pas prétendu pour cela en faire une ſecte dans les formes. Le mérite des Chefs du Parti ne l'empêche pas d'augurer mal du ſuccès, parce que le tems de former des partis n'eſt plus. Il penſe que le Cardinal *de Retz* & *Cromwell* ne feroient rien aujourd'hui.

On eſt au reſte un peu ſurpris que *Newton* & *Locke*, qui n'ont rien publié en faveur du nouvel Arianiſme, ſe trouvent ici aux côtez du Docteur *Clark*, comme des Chefs de ſecte moins heureux dans leur ſuccés que *Luther*, *Calvin* & *Zwingle*.

Certains Lecteurs encore ſont choquez d'un épithète donné à ces derniers. Mais il faut rendre juſtice à M. de Voltaire: Cet épithète qui s'eſt gliſſé, l'on ne ſait comment, dans la Traduction, n'eſt point dans l'Original.

Les ſept lettres dont nous venons de parler, contiennent tout ce qui concerne directement la Religion. Quant aux Déiſtes, qui font tant de bruit en Angleterre, l'Auteur n'en dit ni bien ni mal: il n'en dit rien. Le reſte du Livre regarde, ou la Politique, ou la Philoſophie, ou les Belles-Lettres, & ſur tout les Ouvrages d'eſprit. Nous nous propoſons d'en rendre compte dans un autre Journal. Le Public nous ſaura gré de l'entretenir plus d'une fois de M. de Voltaire.

Nous dirons ſeulement avant de finir, que l'on a ajouté au Volume une Lettre qui ne roule point ſur l'Angleterre, mais qui fait honneur au deſintéreſſement & à la modeſtie de l'Auteur. Aprés y avoir examiné en Critique, mais en Critique ſage, les plaintes venues de *Hambourg* ſur ce qu'il dit de cette Ville au ſujet de l'embraſement d'*Altena* dans l'Hiſtoire de *Charles* XII., il promet de corriger cet endroit de l'Hiſtoire dans la nouvelle Edition qui s'en fait à *Amſterdam*; & aſſure qu'on y trouvera le tout déduit ſuivant la plus exacte vérité. C'eſt à dire ſans doute qu'il n'y fera plus d'*Altena* une Ville, & qu'il lui rendra ſa place naturelle au deſſous de *Hambourg*.

ARTICLE III.

Philoſophical Tranſactions &c. Vol. XXXV. N. 400. For the Months of October, November & December. 1727. London printed for W. Innys. 1729. in 4. C'eſt-à-dire Memoires Philoſophiques &c. Vol. 35. N°. 400. pour les mois d'Octobre, de Novembre, & de Decembre, 1727. imprimé à Londres pour W. Innys. 1729. *Second Extrait.*

LE I. Article de ce Cayer contient des *Remarques ſur une Eclipſe du Soleil, arri-*

arrivée à Liſbonne le 25. de Septembre 1726. Le R. P. Carbon Autheur de ces Remarques s'attacha d'abord à déterminer le tems precis de cette Eclipſe ; il trouva par le moyen d'un Quadran Aſtronomique de trois pieds de Paris , qu'au Point du Midi , l'horloge dont il ſe ſervit ne marqua que 11^{h}. 58^{m}. 34″ & retarda par conſequent d'une minute, & 26.″

Avant l'Eclipſe , la hauteur du Centre du Soleil étoit 28°. 53′. 45″. ſa declinaiſon Meridionale 53′ 18″. L'Elevation du Pole. 38. 42. 0″ Ces trois choſes poſées , il trouva par les operations de la Trigonometrie que l'Arc de la diſtance du Soleil du Meridien étoit de 50. 49′ 36″ & par conſequent le tems precis 3. 23′ 18″ la pendule marquoit. 3, 21′ 48″ & retardoit par conſequent de 0. 1′. 30″.

L. P. Carbon repeta ſes obſervations. Après la fin de l'Eclipſe, il trouva la hauteur du centre du Soleil de 4. 52′ 54″ ſa Declinaiſon, Meridionale de 0. 55′ 24″ l'Elevation du Pole de 38. 42′ 0. l'Arc de la diſtance du Soleil du Meridien par conſequent de 82. 59′. 40″ & le tems precis 5. 31′ 59. la pendule marquoit 5. 30′ 26″. & retardoit de 0. 1″ 33″.

Ayant ainſi rectifié le tems marqué par la pendule , il remarqua que le bord de la Lune commença à couvrir le diſque du Soleil à 5^{h}. 59′ 50″ (on voit aſſez que c'eſt une faute d'impreſſion, & qu'on doit mettre 3. 59′ 50″.) que l'Eclipſe finit à 5^{h} 55″ 27′ qu'elle dura 1^{h}. 56′ 37″. & que ſon milieu étoit à 4. 58′ 30″.

Article II. Le même P. *Carbon* communique aux Sçavans dans cet Article quelques obſervations qu'il a faites à Lisbonne le 10. d'Octobre 1726. ſur une Eclipſe de la Lune.

Artic. III. *Remarques ſur quelques Experiences Hidrauliques, qui ſemblent prouver que les forces des Corps en mouvement uniforme, ſont proportionnées aux quarrés de leurs Viteſſes, par Mr. Jean Eames, Membre de la Societé Royale.* On ſçait que les plus grands Geometres ſe trouvent aujourd'hui partagés ſur la meſure des *forces* des Corps en mouvement. L'opinion commune eſt que cette force eſt proportionnelle à la Viteſſe du corps en mouvement; mais *Leibnitz*, *Wolfſius*, & *Bernouilli* ont ſoutenu qu'elle eſt proportionnelle au quarré de cette même Viteſſe. Pour appuyer ce dernier ſentiment, on allegue l'Experience ſuivante: Qu'on prenne pluſieurs tuyaux dont chacun a un orifice lateral, qu'on les rempliſſe d'eau, ou de quelque autre liqueur à de differentes hauteurs au deſſus des orifices; les Viteſſes de l'eau qui ſort des orifices (qu'on ſuppoſe égaux) ſont comme les racines quarrées de ces hauteurs reſpectives. Par exemple; Si les differentes hauteurs au deſſus des orifices ſont comme les Nombres 1. 4. 9. 16.

&c. les Viteſſes des particules d'eau qui ſortent ſont comme les Nombres. 1. 2. 3. 4. &c. De cette Experience on conclut, que les forces des Corps en mouvement ſont proportionnelles aux quarrés de leurs Viteſſes. En voici les preuves. Toutes les particules d'eau étant uniformes, & de la même nature, chaque particule qui ſort avec deux degrès de Viteſſe a un mouvement quatre fois plus fort, qu'une autre qui ne ſort qu'avec 1. degré de Viteſſe, parce que la quantité de ſon mouvement eſt l'effet d'une cauſe dont la force eſt quadruple, ſçavoir la preſſion d'une colomne d'eau, dont la hauteur eſt quatre fois plus grande. De même la force d'une particule d'eau qui ſort avec trois degrés de Viteſſe eſt neuf fois plus grande que celle d'une particule qui ſort avec 1. degré de Viteſſe, parce qu'elle eſt l'effet d'une cauſe neuf fois plus grande, ſçavoir la preſſion d'une colomne neuf fois plus haute. Tout cela poſé, il paroit, que les preſſions ſont comme les hauteurs, les hauteurs comme les quarrés des Viteſſes de châque particule, & par conſequent les preſſions comme les quarrés des Viteſſes: Puis donc que les preſſions ſont les cauſes des forces des particules d'eau qui ſortent par les orifices, & que les effets doivent être proportionnels à leurs cauſes, il s'en ſuit que les dites forces des particules d'eau, ſont proportionnelles aux quarrés de leurs Viteſſes.

Monſieur Eames fait ſur cela trois Remarques. La prémiere qu'on ſe trompe en prenant une partie de l'effet pour l'effet total: L'effet total de chacune de ces preſſions n'eſt pas ſeulement un certain nombre de degrés de Viteſſe dans chaque particule d'eau, mais certains degrés de Viteſſe, dans un certain nombre de ces particules; & ce certain nombre de particules dans un tems donné, eſt ſans conteſtation proportionnel aux degrés de Viteſſe. La ſeconde que l'effet total de ces preſſions, loin d'établir cette nouvelle regle que *les forces ſont comme les maſſes, des corps, multipliées par les quarrés de leurs Viteſſes*, la détruit. Ceux qui ſoutiennent que dans l'Experience ſuſmentionnée les Viteſſes ſont comme les racines quarrées des hauteurs, avoüent en même tems, que les quantités d'eau qui ſortent des tuyaux en des tems égaux, ſont comme les Viteſſes, & dans la raiſon ſoudoublée des hauteurs de l'eau au deſſus des orifices; mais ſi les quantités de l'eau qui ſort par les orifices en des tems égaux, ſont comme les Viteſſes, les forces ne ſçauroient être ces quantitez multipliées par les quarrés des Viteſſes, parce que les effets ne ſeroient pas alors proportionnels à leurs cauſes, mais ils les ſurpaſſeroient. L'effet de la preſſion d'une colomne d'eau qui a neuf pouces de hauteur au deſſus de l'orifice, ſeroit 27. & non ſeulement neuf fois plus grand que celui de la preſſion d'une colomne d'un pouce. Car la Viteſſe à cette hauteur, étant triple, la quantité de l'eau dans un tems donné ſera auſſi triple, & cette derniére multipliée par le quarré de la Viteſſe donnera 27. Pour la force produite par la preſſion de neuf pouces de hauteur, pendant que la force produite par la preſſion d'1. pouce ne ſera qu'1. Ainſi les forces produites ſeront comme 27. à 1. & les Cauſes qui les ont produites ne ſeront que comme 9. à 1. De même ſi les Viteſſes ſont comme 1. & 4. les effets ou forces produites ſeront ſelon la nouvelle regle comme 1. & 64. & les preſſions qui les produiſent ne ſeront que comme les hauteurs, c'eſt-à-dire 1. & 16. La troiſieme Remarque fait voir que l'Experience ſuſmentionnée confirme l'opinion commune, que ſelon elle les effets ſont proportionnels à leurs cauſes, & les forces produites aux preſſions ou aux forces qui les produiſent. Suppoſons la hauteur, & par conſequent la preſſion, d'une colomne d'eau, neuf fois plus grande que celle d'une autre, la Viteſſe de chaque particule d'eau qui ſort par les orifices ſera triple, & le nombre de ces particules dans un tems donné ſera auſſi triple, la force qui reſulte de ces deux multipliés enſemble ſera, 9. proportionnée à la preſſion : ſi la hauteur eſt ſeize fois plus grande, la Viteſſe ſera quadruple, le nombre des particules quadruple & la force qui en reſulte 16. On voit donc que ſelon la regle commune les forces ſont dans la raiſon combinée des maſſes & des Viteſſes, que ſelon l'Experience alleguée la raiſon des Viteſſes eſt dans la raiſon ſoudoublée des hauteurs; ce la raiſon des maſſes eſt de même dans la raiſon ſoudoublée des hauteurs, & qui reſulte de ces deux, eſt la raiſon ſimple des hauteurs, & des preſſions qui produiſent les forces; & par conſequent ſelon l'opinion commune les effets ſont proportionnels à leurs cauſes.

Art IV. *Lettre du Dr. David Kinneir Membre du College des Medecins à Edinburg au D. Campbelle Membre de la Societé Royale.* Mr. Kinneir nous apprend dans cette Lettre que le Camphre eſt un remede excellent contre les maladies d'Eſprit qui attaquent les nerfs & le ſang de la même maniere, quoique dans des degrés differens. Il aſſeure qu'il s'en eſt ſervi ſouvent avec ſuccès, & il allegue quatre Exemples: Le premier d'une Dame de 19. ans; le ſecond d'un Gentilhomme de 17. ans, le troiſieme d'une femme agée de 36. ans, & le quatriéme d'un jeune homme de 20. ans, qu'il dit avoir gueri par ce Remede.

Art. V. *Methode nouvelle pour déterminer la Longitude Geographique de certains lieux par les Meteores, qu'on appelle communement Etoiles tombantes, propoſées* *par M. George Lynn, dans une Lettre au Dr. Jurin. Membre de la Societé Royale.*

Le Dr. Halley ayant donné dans les Memoires Philoſophiques N°. 360. la deſcription d'un Meteore extraordinaire qui parut dans toute l'Angleterre le 19. de Mars 1719., remarqua que ces Phénomenes extraordinaires pourroient ſervir à déterminer la longitude de differens lieux, ſi l'on pouvoit ſçavoir d'avance le tems où ils devoient paroître. Mr. Lynn croit qu'on pourroit ſubſtituer à ces Phénomenes les Méteores, qu'on apelle communement *Etoiles tombantes.* Ces Meteores manquent rarement de paroître dans une belle nuit, particulierement après quelque tempête : comme on ne peut les voir dans un tems couvert, il eſt probable qu'ils ſont au-deſſus de la Region des nuës, & qu'on peut les voir dans des lieux qui ſont à une grande diſtance les uns des autres. Suppoſé donc que deux habiles Aſtronomes s'accordaſſent à obſerver à une heure marquée de certaines nuits, comme par exemple depuis 8. juſqu'à 9. ces Méteores, & que par le moyen d'une pendule rectifiée par des obſervations Aſtronomiques, ils marquaſſent exactement l'heure, la minute & la ſeconde de leur apparition, la différence des tems feroit la différence de la longitude des lieux ou ces obſervations auroient été faites.

Art. VI. Mr. Deſagulier nous donne dans

cet Article la deſcription d'une machine, qu'il a inventée, pour tirer des Mines les vapeurs, & l'air corrompu. Cette machine peut ſervir à forcer l'air à entrer dans les Mines, & à l'en tirer, par le moyen de trois Pompes aſpirantes, & reſpirantes. Lorſque la peſanteur ſpecifique des Vapeurs dans les mines eſt moindre que celle de l'air commun, on force par le moyen des pompes aſpirantes l'air à entrer dans les mines, qui en chaſſe les Vapeurs, & lors que la peſanteur ſpecifique de ces Vapeurs eſt plus grande que celle de l'air, on les en tire par le moyen des pompes reſpirantes.

Art VII. *Lettre de Mr. Pierre Kinck à M. Jaques Theobald au ſujet des Finlandois en Norwege.* Mr. Kinck nous donne dans cette Lettre une deſcription des Finlandois, de leur Origine, de leur langage de leur Phyſionomie, & de leur maniere de vivre. Les Finlandois qui ſont dans la Norwege ſur les frontieres de la Suede, viennent originairement de la Finlande Suedoiſe, une Province ſituée ſur les côtes Orientales du Golfe de Bothnie; ils demeurent dans les bois, leur langue eſt fort différente de celle des Suedois & des Norwegiens, quoiqu'ils entendent parfaitement & qu'ils parlent ces deux dernieres. Quand les Suedois & les Norwegiens content. 1. 2. 3. *Een*, *Toe Tree*, les Finlandois content, *Yx*, *Kax*, *Kolime*; & au lieu que les prémiers diſent *Giv mig brod* pour dire donnez moi du pain, ces derniers diſent *Alla mina leip.* Ils ſont de petite taille, mais forts & robuſtes; leurs yeux ſont vifs, leurs nez longs, leurs dents blanches, leurs pieds petits; les femmes en général ſont d'une conſtitution ſi robuſte, qu'elles accouchent ſans ſecours, & retournent immediatement à leurs affaires. Ils ſont preſque tous fort ignorans & ſimples, ce qu'on doit attribuer au peu de commerce qu'ils ont avec le reſte du monde. Ceux qui trafiquent avec leurs voiſins, & qui font des voyages dans les autres Provinces ſont ordinairement aſſez ruſés, & attentifs à leurs intêrets. Leur vie eſt fort frugale, & pourvu qu'ils ayent du Tabac à fumer ou à macher, ils travaillent un jour entier ſans prendre aucune nourriture. Ils ſont humbles, pleins de reſpect pour leurs ſuperieurs, & ſoigneux de n'offenſer perſonne. Leur nourriture ordinaire conſiſte dans une ſorte de poiſſon appellé *Oret*, qui répond à nos Truites-Saumonées, & dans du pain & de la farine de Segle. Ils ſe baignent ſouvent, & pour le moins une fois par mois, tant pour prévenir les maladies, que pour les guerir: Leur manière de ſe baigner eſt fort particuliere; après avoir chauffé une grande chambre par le moyen d'un poële, ils ſe depouillent tout nuds, & ſe placent ſur des bancs : on apporte enſuite de l'eau froide, & on la jette ſur le poële, laquelle en s'évaporant produit une fumée épaiſſe, qui les fait ſüer à groſſes goutes : chacun a une verge à la main avec laquelle il ſe frappe legerement ſur tout le corps ; lors que la chaleur eſt trop grande, ils ſe font apporter de l'eau froide, & ils la repandent avec tant d'addreſſe ſur leur corps, qu'elle les rafraichit dans un moment. Quand ils ſe ſont aſſés baignés, ils ſe mettent immediatement à l'air, même dans les ſaiſons les plus rudes, & ſouvent ils ſe roulent pendant aſſez long têms, dans la neige. En hyver lors que la terre eſt couverte de neige, ils ſe ſervent de chauſſures de bois faits en forme de patins & longs de trois ou quatre aunes, ſur leſquels ils vont ſi vite qu'ils font treize à quatorze miles en deux heures. Ils ſont bons tireurs, & tuent à la chaſſe quantité de bêtes Sauvages pour nourrir leurs familles. Enfin quoique le Chriſtianiſme leur ſoit peu connu à cauſe de leur éloignement des Villes, il eſt fort rare de leur voir commettre des crimes énormes.

Art. VIII. Mr. Chriſtoph. Rawlinſon Chirurgien ayant ouvert un homme qui s'étoit plaint depuis quatre ans d'une douleur violente dans l'eſtomac & dans les entrailles, & qui en mourut, trouva dans la partie ſuperieure de l'eſtomac entre les deux Orifices un trou aſſés grand pour y mettre le bout de ſon doigt, & dans la partie inferieure un noyeau de prune, attaché à la membrane intérieure. En ouvrant le Peritoine, il en ſortit une liqueur blanchâtre, épaiſſe & feculente, & de l'eſtomac une matiere jaunatre & gluante.

Art. IX. *Deſcription d'une grandeur extraördinaire, trouvé à Repton dans Derby-shire : par Simon Degg M. D. & F. R. S.* Thomas Walker un laboureur de Repton, ayant voulu applanir quelques collines, il y a 40. ans, trouva un quarré de quinze pieds pavé de pierres, & fermé d'une muraille, dans laquelle on avoit pratiqué une porte avec quelques degrés pour deſcendre. Au milieu du quarré il y avoit un Cercueil de pierre, & dans ce cercueil un Squelette long de neuf pieds. Autour du cercueil on voyoit cent autres Squelettes d'une grandeur ordinaire, dont les pieds étoient tournés vers le cercueil. Mr. Degg s'informa de pluſieurs habitans de la Ville de Repton, de la verité de ce fait, qui le lui confirmerent tous, & ils remarque que les Rois de Mercie, dont la reſidence étoit à Tamworth dans le Comté de Stafford, étoient enterrés autrefois dans cette Ville de Repton.

Art. X. Liſtes des morts dans les principales Villes de l'Europe, pour les années 1722. & 1723. tirées des *Actes de Breſlau* par Conrad Spengell Licentié du College des Médecins à Londres & Membre de la Societé Royale.

Liſtes pour l'Année 1722.

Villes.	Batiſés.	Mariés.	Morts.
Breſlau.	1335.	424.	1791.
Vienne.	4417.		4951.
Dreſde.	1514.	451.	1519.
Leipſic.	868.	361.	994.
Weimar.	190.	73.	143.
Berlin.	2701.	742.	2499.
Koningsberg.	1664.	442.	1688.
Nuremberg.	1055.		1057.
Coppenhague.	2601.	785.	1999.
Amſterdam.			8421.
Dantzic.	2092.	490.	1442.

Dans tout le Royaume de Pruſſe.
Batiſés 20672. Mariés 4420. Morts. 11316.

Dans les autres Etats du Roy de Pruſſe.
Batiſés 81770. Mariés 20077. Morts 52218.

Liſtes pour l'Année 1723.

Villes.	Batiſés.	Mariés.	Morts.
Breſlau.	1395.	422.	1321.
Vienne.	4457.		5443.
Lobau.	226.	70.	171.
Freiberg.	362.		321.
Dreſde.	1510.	396.	1654.
Leipſic.	966.	306.	928.
Erfurt.	666.		448.
Berlin.	2770.		2618.
Coppenhague.	2604.	701.	1914.
Amſterdam.		2289.	7119.
Dantzic.	2002.	537.	1495.

Dans l'Electorat de Brandebourg.

Batiſés. 6907. Mariés 4863. Morts. 13015.

Dans le Royaume de Pruſſe.

Batiſés 21384. Mariés 4957. Morts 10762.

Dans les autres Etats du Roy de Pruſſe.

Batiſés 62415. Mariés 16182. Morts. 45370.

Dans l'Electorat de Mayence.

Batiſés 872. Morts. 543.

Art. XI. & dernier. Mr. Hardiſway Docteur en Médecine après avoir gueri un jeune garçon de dix ans d'une fievre lente, trouva dans ſa joüe droite une tumeur d'où il ſortit une quantité prodigieuſe de matiere feculente, malgré tous les remedes qu'il fit, cette matiere continua pendant trois ans de ſuite à ſortir par la bouche du jeune garçon, & lui fit tomber toutes les dents, l'os maxillaire, la moitié de l'os du Palais, la cloiſon des narines, & la partie inférieure de l'orbite de l'œil: le garçon mangeoit, beuvoit, dormoit & jouoit avec ſes camarades ſans ſe plaindre d'aucune incommodité.

ARTICLE IV.

An Eſſay concerning the Effects of Air on human Bodies. *By John Arbuthnot. M. D.* London, 8. pp. 224. c'eſt-à-dire, *Eſſay touchant les Effets de l'air ſur le corps humain, par Mr.* Arbuthnot Dr. en Médecine.

C'EST pour dégager la parole que Mr. Arbuthnot avoit donnée au Public dans la Préface de ſon Traité des Alimens, qu'il publie celui-ci ſur l'Air; Il ſera ſuivi d'un autre dans le même goût ſur le Repos & le Mouvement, par où l'Auteur achevera la Tâche qu'il s'étoit propoſée. Il ſe plaint dans ſa Préface de ce qu'on a négligé d'examiner les Effects de l'air ſur le corps humain, quoique l'utilité de ces Recherches ſoit inconteſtable, & qu'elles ſoient fortement recommandées par l'exemple & les preceptes des plus grands maîtres en Medecine tant Anciens que Modernes.

Cet Eſſay n'eſt ſelon lui, qu'une Ebauche qui pourra ſervir à ceux qui voudront travailler ſur la même Matiere, & après les excuſes ordinaires ſur ſon peu de loiſir, & les interruptions de ſon travail, il prend cependant la liberté d'aſſurer que ceux qui liront ſon Ouvrage avec l'attention néceſſaire, ne trouveront pas que ce ſoit une ſpéculation inutile.

Ce Traité compoſé de IX Chapitres, peut ſe diviſer d'une maniere plus générale en deux parties: la premiere comprend la Théorie de l'air, ſur laquelle eſt fondée la ſeconde, qu'on peut regarder comme pratique. Le dernier Chapitre qui contient cent Aphoriſmes eſt une repetition du tout. Comme ce traité ne contient rien que de très connu d'ailleurs, nous nous contenterons d'indiquer en peu de mots le ſujet de chaque Chapitre. Il paroit que l'auteur s'eſt borné à compiler ce qui ſe trouve ſur l'air dans les Actes de la Société Royale, les Experiences de Mr. Hales & Muſſchanbroek, mais ſur-tout ce que Mr. Boerhave, en a dit dans la Chimie.

Le premier Chapitre traite de ce qui eſt contenu dans l'air; on commence par le définir: l'*Air eſt*, dit nôtre Auteur, *ce fluide rare qui environne la Terre & dans lequel nous reſpirons & nous nous mouvons*; *c'eſt le principal inſtrument de la nature dans toutes ſes operations, tant ſur la ſurface qu'au dedans même de la Terre, excepté le Magnétiſme &* *la* *la péſanteur*; Il auroit bien pu auſſi excepter le feu. L'air eſt néceſſaire à la vie des Animaux, & a celle des Végétaux; il fait partie de leur ſubſtance, & de celle de tous les Foſſiles; auſſi reçoit il ce qui s'exhale de tous ces corps, & le meſlange de tant de matieres étrangéres & la differente proportion avec laquelle elles ſe rencontrent mêſlées à l'air en differens temps, & en differens lieux, en changent elles les qualités & les effets; c'eſt ce qui eſt prouvé en détail dans tout ce Chapitre, & puiſé dans les ſources que nous avons indiquées. Cependant ce n'eſt pas là qu'il a pris ce qu'il raconte en parlant des exhalaiſons mortelles dont ceux qui travaillent dans les Mines reſſentent quelquefois les funeſtes effets: On ſçait aſſés les contes que font ces ſortes de gens, & il eſt ſurprenant que ſur leur parole Mr. Arbuthnot ait voulu raporter le fait que nous allons tranſcrire. „

„ Les Mineurs nous diſent qu'ils voient
„ au plus haut de la Vôute de ces paſſages
„ qui menent aux differentes branches
„ de la Mine, quelque choſe de rond de
„ la groſſeur d'un Balon, couvert d'une
„ peau ou membrane, & lorſqu'elle ſe
„ rompt par quelque accident, la Vapeur
„ renfermée dans cette membrane, ſe re-
„ pand, & ſuffoque tous ceux qui ſont
„ préſens; Les Mineurs croient que c'eſt
„ la tranſpiration de leurs propres corps,
„ ce qui n'eſt pas impoſſible, car la partie

„ huileuſe de cette tranſpiration peut bien „ former cette membrane. “ Nous laiſſons au Lecteur à juger du fait & de la raiſon de poſſibilité que l'auteur en donne.

Les proprietés de l'air font la matiere du ſecond Chapitre: la premiere eſt ſa fluidité, que rien de ce que nous connoiſſons n'a encore pu détruire; auſſi eſt elle abſolument neceſſaire à un Element dans lequel tous les animaux & les Végétaux croiſſent; ſans cette propriété de l'air ils ne pourroient étendre leurs fibres dans leur figure naturelle, car la preſſion ne feroit pas égale ſur chaque point de leurs ſurfaces; de là nôtre Auteur infère que les habits trop étroits doivent changer & gâter la taille des Enfans. Il parle enſuite de l'inviſibilité des parties de l'air, & de leur lubricité, c'eſt-à-dire de leur facilité à ſe mouvoir entre elles & à ſe ſéparer, quoiqu'elles s'attirent mutuellement; qualité qui n'eſt pas incompatible avec leur Elaſticité, qui eſt une eſpèce de répulſion; ces deux proprietés contradictoires en apparence ſe trouvent de même dans la lumiere. Ceci paroitra peut-être un peu paradoxe à quelques Lecteurs; mais on doit faire attention que cette Doctrine eſt reçûë en Angleterre avec autant de certitude & d'aquieſcement, que celle de la Matière ſubtile l'eſt ailleurs. Malgré cette lubricité de l'air il reſiſte cependant beaucoup aux corps qui ſe meuvent avec quelque viteſſe, en ſorte que c'eſt un exercice violent de marcher à pied ou à Cheval contre un grand vent; outre cela l'air eſt peſant, mais tantôt plus tantôt moins : cette variation va juſques à un dixiéme du Total, mais jamais plus loin; ſa Fluidité & ſa péſanteur font qu'il pèſe également ſur toute la ſurface de nos corps; les conſequences en ſeroient facheuſes dans les différens changemens, auxquels il eſt ſujet par raport à ſa péſanteur, ſi l'air interieur ne communiquoit librement avec l'exterieur, & que par là l'Equilibre ne ſe maintint conſtamment entre eux. Malgré cela l'Auteur avoüe que les perſonnes délicates ne laiſſent pas de reſſentir les changemens de l'air, & d'en être incommodés, ſur tout s'ils ſont ſubits; ce qui ſemble détruire cette libre communication de l'air renfermé dans nos liquides avec l'air exterieur.

L'Air eſt un fluide dans un mouvement continuel, il eſt auſſi compreſſible & élaſtique, ſon Elaſticité eſt une force égale à ſa péſanteur. Ici l'auteur paroit douter de cette derniere proprieté de l'air, qu'il ſemble que tant d'expériences avoient miſe hors de toute atteinte; ſon Argument que Mr. Boerhave avoit déja employé, eſt pris de ce que la péſanteur de l'air repond exactement à la quantité d'eau qu'il contient, même dans le tems le plus ſec : Si cela eſt, tout le poids de l'air vient de l'eau, & lui même depouillé de parties heterogênes, ne pèſe point. Les Effets de l'Elaſticité de l'air, ſur tout quand elle eſt augmentée par la chaleur, ſont très grands; l'Auteur paroit pancher à croire qu'il ſe forme des bulles d'air dans les Vaiſſeaux, & que les ſpaſmes & les convulſions ſont cauſées par de l'air chaud élaſtique & renfermé. Il examine enſuite quelles différentes preſſions de l'air les hommes peuvent ſupporter, ce qui admet une grande latitude; car dans les Mines où l'air ſoutient le vif argent à 32. pouces; & ſur les Montagnes où il ne le ſoutient qu'a 16., les hommes vivent & jouiſſent de la ſanté. Des propriétés de l'air qui lui ſont inhérentes, l'Auteur paſſe dans le troiſiéme Chapitre à ce qu'il appelle ſes qualités, ſçavoir, le Chaud, le Froid, la Secchereſſe & l'Humidité: leur changement & leurs différentes combinaiſons produiſent des Effets très differens ſur le corps humain. Il conſidere d'abord ceux du chaud & du froid; il croit, *mais avec un peut-être*, que ce dernier n'eſt qu'un moindre dégré, ou une privation de chaleur & de mouvement. Tout ce qu'il dit ſur ces qualités étant connu d'ailleurs, nous ne nous y arrêterons pas, non plus que ſur le quatriéme chapitre, où il traite de la nature de l'air en différentes ſituations, différens païs & différentes ſaiſons, d'autant plus que la pluspart de ſes Obſervations ne regardent point nôtre Climat. Mais nous rapporterons avec exactitude ce qu'il dit dans le cinquième Chapitre de l'Uſage & des Effets de l'air dans la reſpiration. Dès qu'un animal à une fois reſpiré, il ne peut vivre ſans continuer la même Action; l'air eſt également néceſſaire à la Vie de tous les animaux, même des poiſſons; on le prouve parce que tous ceſſent bien-tôt de vivre dans la machine du vuide, quoiqu'avec quelque différence pour le temps. Les poulmons d'un Animal mort dans le vuide ſe retirent, & s'enfoncent dans l'eau; comme ceux du fœtus, ils ne ſont pas entierement vuides d'air. Le même air ne peut pas long-tems ſervir à la reſpiration: quatre pintes par exemple ne ſauroient ſuffire à un homme pour ſa reſpiration pendant une minute, ce que Mr. Hales a trouvé dans ſes recherches curieuſes ſur l'Analyſe de l'air. La Capacité des poulmons d'un homme fait eſt de 220. pouces cubiques, la quantité d'air qu'on attire à chaque inſpiration varie beaucoup; on peut ſur les expériences prendre 20. pouces cubiques pour le terme moien, ainſi $\frac{10}{11}$ de la capacité des Poulmons demeurent pleines dans le temps de l'expiration. La ſurface des Véſicules du Poulmon d'un homme eſt beaucoup plus grande que celle de ſon corps; on ne nous dit pas en quelle proportion, mais on remarque que la ſurface des poulmons d'un Veau eſt à celle de ſon corps comme 10. a 1.

L'Auteur demande enſuite, pourquoi la

tranſpiration des Poulmons eſt la moitié moindre que celle de tout le reſte du corps, puiſque le ſang eſt plus chaud dans les Poulmons qu'à la ſuperficie, les Membranes des Vaiſſeaux très deliés & expoſés immédiatement à l'air? Il inſinue que l'air eſt abſorbé par les Poulmons, & qu'ainſi la tranſpiration apparente n'étant que la différence entre l'air abſorbé & la matière tranſpirée, celle des Poulmons doit paroitre moindre. Mais la queſtion eſt de ſçavoir s'il entre de l'air ou non dans les vaiſſeaux ſanguins du Poulmon: Par la ſolution précédente on voit bien que nôtre Auteur eſt pour l'affirmative; il prouve ſon ſentiment par deux raiſons que tout le monde ne trouve pas fort concluantes. Les Poulmons d'un Animal mort dans le vuide ſont contractés & flaccides, donc l'air qu'ils contenoient a eu la liberté d'en ſortir, autrement il enfleroit les Vaiſſeaux, & s'il trouve des voies par où s'échaper quand il eſt delivré de la preſſion de l'air extérieur, il en trouve pour y entrer. En ſecond lieu la facilité avec la quelle s'établit l'Equilibre de l'air intérieur avec l'extérieur, prouve la liberté de leur communication, & il eſt probable que les Poulmons ſont à cet égard comme le reſte du corps.

L'air ceſſe d'être propre pour la reſpiration, comme on a vû ci-deſſus, en peu de temps, par ce qu'il s'échauffe dans les Poulmons, mais ſur tout parce que les exhalaihalaiſons ſulphureuſes qui en ſortent détruiſent ſon Elaſticité. C'eſt une decouverte de Mr. Hales qui ſe trouve dans le livre déja cité de cet Auteur, appuié de grand nombre d'expériences, dont Mr. Arbuthnot a tranſporté quelques-unes dans l'article dont nous rendons compte, & qui en font la partie la plus interreſſante; on en verra le détail dans l'Extrait que nous nous propoſons de donner de l'Eſſai de Mr. Hales ſur l'analiſe de l'air. C'eſt cette propriété des Vapeurs ſulphureuſes qui rend l'air des lieux renfermés malſain, lorſqu'il s'y trouve pluſieurs perſonnes enſemble & du feu & des chandelles allumées. l'Auteur demande, ſi l'on ne pourroit pas attribuer à cette cauſe quelques-uns de ces Symptomes que l'on nomme *Vapeurs*, auxquelles les perſonnes délicates & qui mênent une vie ſédentaire & renfermée, ſont ſujettes? Il ne croit pas que la preſſion de l'air ſur les Poulmons ſoit de plus de $\frac{1}{10}$ de l'Atmoſphère; mais qu'elle quelle ſoit elle varie ſuivant ſa péſanteur & ſon Elaſticité, & par conſéquent le changement de ces deux qualités de l'air doit produire un effet proportionné ſur le mouvement du ſang dans les Poulmons; car leur expanſion eſt néceſſaire pour que le ſang y circule librement, & enſuite dans tout le reſte du corps. Le poids de l'Atmoſphère n'eſt pas l'Antagoniſte des muſcles du Thorax, comme quelques-uns ont crû. La chaleur du ſang ſi néceſſaire à la Vie, ne provient pas ſeulement des parties ſalines & ſulphureuſes qu'il contient, on doit l'attribuer principalement à la compreſſion & au mouvement de ſes parties élaſtiques, c'eſt pourquoi elle eſt plus grande dans les Poulmons, que partout ailleurs.

Outre les Effets de l'air par rapport à la reſpiration, que Mr. Arbuthnot a receuillis, il avoüe qu'il en a pluſieurs autres dans l'Economie animale qu'on ne pourra jamais expliquer; il en indique quelques-uns qui ſont aſſés connus. Borelli ſuppoſe que l'air inſpiré par une oſcillation qui ſuit de ſon Elaſticité, regle les fonctions animales, comme un Balancier le mouvement d'une pendule. Cette hypothèſe eſt ſujette à beaucoup de difficultés, car l'air qui eſt renfermé dans les liqueurs n'exerce point ſon élaſticité, qu'il ne ſoit raſſemblé en maſſe, ce qui n'arrive que lorſqu'il eſt delivré d'une certaine quantité de la preſſion de l'air exterieur. On auroit pu ajouter que la chaleur à un certain degré, & la gelée, ſéparent auſſi l'air des liqueurs, & la remettent dans ſon état d'Elaſticité. Mais ſi l'on s'en tient à ce qui frappe nos ſens, & dont on peut être ſûr par l'expérience, on fera pluſieurs obſervations utiles à la ſanté, ſur les effets que l'air produit ſur les Poulmons, ſuivant ſes différentes propriétés & qualités; outre que la Connoiſſance des exhalaiſons qui s'y mêlent, donnent de grandes lumieres à ce ſujet. On trouvera tout cela raſſemblé dans les Aphoriſmes du dernier Chapitre. Le ſixième traite de l'influence de l'air ſur les Temperamens & les Maladies. Cette partie de la Phyſique eſt fort imparfaite, faute de journaux exacts des maladies, & de la diſpoſition de l'air : pendant un aſſés long-tems les Anciens ſemblent avoir été plus attentifs à cet égard que les Modernes. Après ce petit reproche à ſes Confrères, l'Auteur donne un Abregé du Livre d'Hippocrate, de l'air, des Lieux & des Eaux, & des Maladies épidemiques ; & pour mieux encourager les Médecins à faire des Obſervations ſemblables, il leur propoſe l'exemple de Proſper Alpinus, & donne un Abregé de celles qu'il a faites au Grand Caire, auxquelles il ajoute celles du Boutius ſur l'air & les Maladies des habitans de l'Iſle de Java. Il dit auſſi quelque choſe des Maladies du fort St. George, & donne un Echantillon des Recueils de pareilles Obſervations publiées par les Modernes en Europe ; mais comme elles ne ſont pas en grand nombre, tout ce qu'on peut faire à préſent eſt de déduire des qualités & propriétés de l'air quels en doivent être les effets ſuivant les Loix de la Méchanique. L'Air influe ſur les Tempéramens, la forme du Corps & les traits du viſage, l'humeur, les paſſions, le genie & les talens des hommes : Les François d'aujourd'hui reſſemblent beaucoup

coup aux Gaulois dont Céſar nous a donné le caractère. Nôtre Auteur s'égaye ſur ce ſujet, & pour confirmer ce qu'il vient d'avancer, il cite un paſſage du Miſopogon de l'Empereur Julien, où il dit,, qu'il
,, avoit paſſé un hiver à Paris, où le nom-
,, bre des Comédiens, des Danſeurs, & des
,, Muſiciens ſurpaſſoit celui des autres Ci-
,, toiens; & je crois, ajoûte nôtre Auteur
,, de lui-même, que ſi une Colonie de Lap-
,, pons y étoit transplantée, on les trou-
,, veroit en peu d'années dans l'état que
,, décrit l'Empereur Julien.

Les Cauſes aſſignées par Hippocrate du Tempérament différent des Peuples qui habitent differents Climats, ſemblent à Mr. Arbuthnot très ſatisfaiſantes: le Raiſonnement qu'il fait pour le prouver n'eſt pas important, & nous meneroit trop loin. Mais nous ne devons pas paſſer ſous ſilence ſa conjecture ſur la différence des Langues de chaque Païs. Il croit que l'air différemment conſtitué en eſt en partie la cauſe: la maniere conciſe & ſerrée dont les Peuples du Nord parlent, vient apparamment de la repugnance qu'ils ont à ouvrir beaucoup la bouche dans un air froid, ce qui fait que leur langue abonde en conſonnes; au lieu que par la raiſon contraire, les habitants des Païs chauds, ouvrant volontiers la bouche, doivent former un Langage plus doux, & où les voyelles ſont plus frequentes. Ce Chapitre finit par l'Enumeration des Symptomes que produiſent dans le Corps humain le chaud, le froid, la ſéchereſſe & l'humidité de l'air. Sans avoir recours à des qualités occultes, on voit que ces qualités de l'air peuvent produire un grand nombre de maladies: Outre cela ſi l'on y joint les corps hétérogènes qui ſe mêlent dans l'air, les changemens ſubits qui y arrivent, on pourra rendre raiſon de toutes les maladies ſans en excepter la peſte. L'Auteur fait quelques remarques ſur les fièvres peſtilentielles & la Peſte dans le ſeptiéme chapitre; elles ſont priſes de la Relation de la derniere Peſte de Marſeille, & de ce que Sydenham a écrit ſur celle de Londres. L'Auteur prétend que la Peſte peut paroitre dans un lieu ſans y avoir été apportée d'ailleurs, qu'elle eſt en même temps contagieuſe, & que l'air eſt le principal inſtrument par lequel elle s'étend & ſe communique: Pour la Cure il conſeille la Méthode que l'on obſerve dans la petite Verole; le meilleur Préſervatif ſelon lui eſt de fuir du lieu infecté. Le Quinquina cependant eſt indiqué par nôtre Auteur comme un excellent Antidote contre la Peſte, ce qu'il confirme par un exemple d'un Chirurgien de Marſeille, qui s'en eſt garanti, à ce qu'il dit, en prenant de grandes doſes de cette Drogue.

La derniere maladie qui a été ſi généralement répandue eſt une forte preuve du Pouvoir que l'air a de produire des maladies épidémiques. Elle fut précedée en Angleterre & dans la plus grande partie de l'Europe par une grande ſéchereſſe : on remarqua vers les mois de Novembre en France & en Allemagne de frequens & épais brouillards, dont la matiere ne fut point précipitée ; on n'eut dans tout l'hiver que très peu de Neiges en Angleterre, & en France qui dura juſques après Noël : Il fut ſuivi de Vents du Sud, & de Brouillards puants. Avant & pendant que cette maladie regna en Angleterre, l'air étoit plus chaud, qu'il n'eſt ordinairement dans cette ſaiſon. La Maladie ne commença pas par tout en même temps, il paroit qu'elle attaqua la partie de l'Europe qui eſt au Nord avant celle qui eſt au Sud.

L'Uniformité de ſes Symptomes a été très remarquable en tous les endroits ou elle a paru ; un petit friſſon ſuivi d'une fievre qui ne duroit guères plus de trois jours, à ceux qui en rechapoient ; cette fievre étoit accompagnée d'un mal de tête, quelque fois de douleurs de Reins, peu d'alteration, un Rheume avec des Eternumens frequens, & l'Ecoulement par le nez d'une matiere claire, de la toux avec l'expectoration d'une pituite claire d'abord, & enſuite viſqueuſe ; ſi l'on appercevoit une matiere claire & huileuſe ordinairement le cas étoit mortel, car cette matiere huileuſe étoit purulente : Ce qu'il y avoit de remarquable, c'eſt que cette fievre laiſſoit un ab-

abbattement extraordinaire, & que la toux duroit encore quelquefois ſix ſemaines ou deux mois après la fievre. Les Potions ſalines fébrifuges, les Saignées, les Sudorifiques & les Véſicatoires ont eu beaucoup de ſuccès dans la cure de ce mal, ce qui ſans doute a été un grand bonheur pour l'Angleterre, où l'on n'employe preſque pas d'autres remèdes : ainſi ſûrement les Malades n'ont pas manqué des ſecours néceſſaires en quelques mains qu'ils ſoient tombés.

Outre toutes les manieres déja mentionnées dont l'air agit ſur nos corps, il le fait auſſi par ſes exploſions, & même plus ſubitement & d'une façon plus terrible. Quelle que ſoit la cauſe du Tonnere & des Eclairs, il eſt certain qu'ils tuent plus promptement qu'aucun autre inſtrument de l'Art & de la Nature ; les Livres ſont remplis de leurs étranges effets, la brulure eſt un des plus ordinaires ; on remarque que ceux qui ont été bleſſés par le Tonnere ont beaucoup de peine à guérir. Il n'eſt pas poſſible de donner une meilleure idée du dernier chapitre de ce traité qu'en traduiſant quelques-uns des Aphoriſmes dont il eſt compoſé, & dont pluſieurs, à ce que dit l'Auteur dans le Titre, ne ſont propoſés que comme les ſujets d'une plus ample information.

I. L'air eſt le principe de la Vie, ſans lequel aucun Animal ne peut ſubſiſter un moment.

II. Comme le bon air, eſt le principal inſtrument de la Santé, on peut le compter parmi les plus grands Bienfaits de la Nature. Nous voyons qu'avec le ſecours d'un bon air, pluſieurs Nations ſont en état de ſupporter avec gayeté la privation de pluſieurs agrémens de la vie, & le contraire n'eſt pas moins vray.

III. Les hommes par le ſecours de leur Raiſon, & le pouvoir qu'ils ont de changer de place, peuvent juſques à un certain point ſe défendre des injures de l'air; mais peu ont le choix de l'air dans lequel ils ſont obligés de vivre.

IV. L'Habitude met les hommes en état de ſupporter les Effets de l'air, & fait que les changemens produits dans leurs ſolides & leurs fluides leur deviennent familiers & moins nuiſibles; c'eſt pourquoi

V. ceux dont la maniere de vivre le demande, & dont le temperament peut le ſupporter, doivent s'accoutumer à s'expoſer à l'air exterieur en toutes ſortes de temps.

VI. Dans le choix que l'on fait d'une habitation, on doit principalement avoir égard à la bonté de l'air.

On jugera par cet Echantillon de ce que l'on doit penſer des cent Aphoriſmes de ce Chapitre, ce n'eſt qu'une repetition de ce qui a été déja dit dans le corps de l'ouvrage, & même ſans beaucoup d'ordre. On peut dire que c'eſt le défaut principal de ce livre, car quoiqu'il n'apprenne rien de nouveau, cependant ſi l'Auteur avoit rangé plus méthodiquement les excellens materiaux dont il a compoſé ſon Traité, il l'auroit fait plus court, & rendu plus utile pour le public.

ARTICLE V.

Sermons on the following ſubjects, &c. By *James Foſter.* C'eſt-à-dire. *Sermons ſur les ſujets ſuivans, &c.* Par Jaques Foſter. A Londres, chez J. Noon. 1733. 8. pp. 442.

L'Auteur de ces ſermons eſt un Miniſtre *anabaptiſte* de *Londres*, ce qui ne doit pas prévenir contre lui les perſonnes qui ſe font, peut-étre des idées trop deſavantageuſes de ſa Secte. Depuis pluſieurs années, il s'eſt aquis une brillante réputation par ſa maniére de prêcher. On court en foule à ſes ſermons, & il peut toujours compter parmi ſes Auditeurs des gens de diſtinction de tous les partis, des *Presbyteriens*, des *Anglicans* mêmes, Eccleſiaſtiques & Laïques. Son Traité de l'*Utilité*, *de la Verité*, *& de l'excellence de la Revelation Evangelique*, en réponſe aux objections de l'Auteur du *Chriſtianiſme auſſi ancien que le monde*, lui a fait beaucoup d'honneur dans ce païs, quoi qu'on ne l'ait pas également approuvé en tout, & qu'on l'ait même vivement attaqué ſur ce qu'il a avancé touchant la mort de *Jeſus-Chriſt*, conſiderée comme un ſacrifice expiatoire. Les Extraits détaillés que les Auteurs de la *Bibliotheque raiſonnée* ont donné de cet Ouvrage, ont dû mettre les Etrangers au fait du ſavoir, de la méthode, & des principes de Mr. *Foſter*. Ses ſermons ſont dans le même goût: On y voit un homme qui penſe juſte, & qui s'exprime avec la derniére préciſion; tout y reſpire une modération, une candeur, & une pieté peu communes; & ſi l'Auteur y fait main baſſe ſur les Syſtèmes particuliers des Théologiens, ce n'eſt que pour ramener la religion aux principes évidens de la droite raiſon, & à ce qui peut ſe déduire legitimement des expreſſions claires de l'Ecriture Ste. Le précis que nous en allons donner juſtifiera de reſte ce petit mot d'éloge.

I. Le prémier de ces ſermons qui ſont au nombre de ſeize, roule ſur le ſentiment naturel que tous les hommes ont du bien & du mal moral, à l'occaſion de ces paroles des *Actes* XXIV. 25. *Et comme il* (Paul) *diſcouroit de la juſtice, de la temperance & du jugement à venir, Felix fut tout effraié*......... Mr. *Foſter* après avoir expliqué en peu de mots ſon texte, par rapport à ce qu'il y a d'hiſtorique, en tire quatre reflexions générales qui ſont la matiére de ſon Diſcours. La prémiére eſt qu'il y a même dans les plus méchans hommes une connoiſſance ou un ſentiment naturel du bien & du mal moral, qui ne s'éteint jamais entiérement, ou du moins qu'il eſt très difficile d'éteindre. Les Apologiſtes du vice & de la licence prétendent, il eſt vrai, que les idées que nous avons du juſte & de l'injuſte ſont des effets de l'éducation, de la coutume & de la ſuperſtition. Mais 1. qu'on parcoure tous les ſiécles & toutes les hiſtoires, & l'on verra que la ſuperſtition n'a jamais eu une influence auſſi durable & auſſi univerſelle. 2. Un homme pourra bien, à force de bons argumens, convaincre une grande multitude de gens de l'abſurdité & de la folie de quelque principe ſuperſtitieux que ce ſoit, & quelque répandu qu'il puiſſe être; mais en vain emploiera-t'il les raiſonnemens les plus ſpecieux & les plus ſophiſtiques, pour confondre la vertu & le vice, pour prouver que ce ne ſont là que de vains noms, une fourberie dûe à l'adreſſe des Prêtres & des Politiques; il ne fera jamais qu'un petit nombre de Proſelytes, & il ne pourra pas même venir à bout de ſe le perſuader au point de n'avoir là-deſſus en aucun tems ni doute inquiet, ni ſoupçon du contraire. 3. Dans tous les âges du monde, ceux qui ont diſputé avec le plus de chaleur ſur des cérémonies religieuſes & des formes particuliéres de ſuperſtition, auſſi-bien que ceux qui ont fait paroitre le plus de force & détenduë de raiſon, ſe ſont tous accordés à ſoutenir la ſainteté & l'immutabilité des obligations morales: ce qui forme une préſomtion des plus fortes que le ſentiment univerſel du juſte & de l'injuſte eſt un principe naturel qui n'a point ſon fondement dans le caprice des hommes, ni dans l'Enthouſiaſme. Mais 4. enfin, une preuve directe & inconteſtable de cette verité, c'eſt que la droite raiſon, la raiſon la plus epurée ne peut s'empêcher de reconnoitre la juſtice de tous les devoirs de la Morale; au lieu que la ſuperſtition ne ſauroit jamais tenir contre un examen attentif & impartial. De là vient que plus l'on reflechit, plus l'on raiſonne ſur les règles de la vertu, & plus l'on ſe convainct de leur importance & de leur néceſſité. Auſſi voit-on qu'elles ont été & plus connuës, & plus fortement recommandées chez les peuples les plus éclairés & les plus civiliſés.

L'Auteur ajoute que ſi les idées du bien & du mal moral ne pouvoient s'aquerir que par l'étude & par la reflexion, leur bon effet feroit ſouvent empeché ou retardé; d'un côté parce que les déciſions de la raiſon ſont lentes, & reſultent d'une ſuite de raiſonnemens & de conſequences, dont tous les hommes ne ſont pas également capables, & de l'autre parce que les ſoins & les occupations de la vie ne laiſſent pas au plus grand nombre le tems de s'y appliquer,

quer. Voilà pourquoi Dieu a imprimé dans notre nature une eſpèce de *ſentiment* du juſte & de l'injuſte, une *perception immédiate*, ſans l'intervention d'aucun raiſonnement, de la beauté de la vertu, & de la laideur du vice; & c'eſt ce qu'il faut proprement entendre par la *conſcience naturelle* dont les plus grands ſcelerats ne ſauroient ſe défaire entiérement.

La ſeconde réflexion génerale que Mr. *Foſter* fait ſur ſon texte, c'eſt que rien n'eſt plus triſte que l'état d'un homme dont la conſcience eſt chargée de crimes, en ce qu'il n'oſe rentrer en lui-même, de peur d'être ſaiſi de confuſion & de terreur. C'eſt ce qui parut manifeſtement en *Felix*, & c'eſt ce qui arrive à tous ceux qui s'abandonnent à quelque paſſion vicieuſe que ce ſoit. Ils ſont tous leurs efforts pour ſe diſtraire, pour éloigner toute reflexion ſerieuſe, & pour vivre dans une eſpèce de ſtupidité & d'inſenſibilité. Mais leur arrive-t'il le moindre revers, la moindre choſe propre à les faire penſer, & réflechir, ils ſont auſſi-tôt réveillés de leur lethargie, & remplis d'idées tragiques & de ſentimens douloureux; *ils tremblent*.

Une troiſiéme conſequence qui découle très naturellement du Texte, c'eſt que la vraie maniére de prêcher l'Evangile eſt d'inculquer les grands devoirs de la Morale, & d'en preſſer l'obſervation par la conſidération d'un jugement à venir. Il eſt certain que la perfection & le bonheur de notre nature doivent être le grand but de toute Révelation qui a Dieu pour Auteur, & par conſéquent de l'Evangile. D'où il ſuit que la pratique des devoirs de la Morale eſt infiniment preferable à toutes les ſpéculations de religion, à la Foy, à l'Orthodoxie, aux Myſtères, & aux différentes formes du Culte Divin. Ainſi, " *précher* „ *Chriſt*, dit notre Auteur, ce n'eſt pas ſe „ ſervir de ſon nom, comme d'un char- „ me, pour faire naitre dans nos Auditeurs „ une eſpèce d'enthouſiaſme deſtitué de „ tout fondement raiſonnable. Ce n'eſt „ pas parler de ſa perſonne & de ſes offi- „ ces, comme de quelque choſe d'incom- „ prehenſible. Ce n'eſt pas exalter ſa gloi- „ re, entant qu'il eſt un Sauveur miſeri- „ cordieux & doux, au préjudice de l'hon- „ neur qui eſt dû à la bonté immenſe du „ Créateur & du Pere de l'Univers, qu'on „ repreſente comme un Etre ſevère & „ inexorable, qui loin de faire paroitre „ quelque indulgence pour ſes Créatures „ pechereſſes, exige une ſatisfaction entié- „ re & rigoureuſe de leurs crimes. Ce n'eſt „ pas autoriſer par ſes diſcours une injuſte „ & préſomtueuſe confiance en ſes merites „ & en ſon interceſſion, au mépris de la „ vertu & des bonnes œuvres. Non: Mais „ c'eſt le repreſenter comme un Legiſla- „ teur, auſſi bien que comme un Sauveur, „ comme un *Prédicateur de la juſtice*, com-

„ me une perſonne qui nous a donné un „ Syſtème de Morale très excellent, très „ complet, & ſoutenu des motifs les plus „ forts & les plus dignes de l'homme; & „ faire voir que tout le plan de notre Redemtion eſt *une doctrine conforme à la* „ *pieté* ".

La ſolidité de cette Reflexion paroit évidemment par la conduite de St. *Paul* à l'égard de *Felix*, par celle de *Jeſus-Chriſt* lui-même, & par pluſieurs déclarations de l'Evangile. L'abregé de toute la Loi, c'eſt *l'amour de Dieu & du prochain.* * *La Religion pure & ſans tache, devant notre Dieu & Pere*, *conſiſte à avoir ſoin des Orphelins & des Veuves dans leurs afflictions*, *& à ſe conſerver exemt de la corruption de ce monde.* Ainſi ceux qui décrient la vertu qui fait la plus grande dignité de Dieu même, & qui eſt inſéparablement liée avec le bonheur des Etres raiſonnables, pour recommander & relever la Foy, l'Orthodoxie, &c, renverſent, ſans y penſer, les fondemens mêmes tant de la Religion naturelle, que de la Religion revelée. L'Auteur ajoute que le meilleur moien d'avancer la connoiſſance & la pratique du Chriſtianiſme, c'eſt non ſeulement d'inculquer aux peuples les devoirs de la Morale, mais encore de *raiſonner* ſur leur importance & leur neceſſité, de faire voir qu'ils ſont fondés ſur la nature re des choſes, ſur la juſtice & l'équité, & ſoutenus des motifs les plus forts & les plus intereſſans. Nous en avons une preuve dans le Texte où St. *Paul* eſt repreſenté comme *raiſonnant* avec *Felix ſur la Juſtice, la Temperance & le jugement à venir*. „ Et certes, comme ledit Mr. *Foſter*, tout „ ce qui ne ſauroit ſouffrir un examen libre & raiſonné, ne ſauroit jamais être „ la Religion de Créatures raiſonnables, ni „ émaner d'un Gouverneur ſage & bienfaiſant; il n'appartient qu'à un TYRAN de „ le preſcrire, & qu'à des ESCLAVES de „ s'y ſoumettre ".

---

* Matth. XXII. 37, 39. Jaq. I. 27.

La 4. & derniére reflexion que ſon Texte lui fournit, c'eſt que le ſentiment du crime fait que les choſes qui naturellement produiſent un plaiſir & une ſatisfaction inéxprimables, deviennent des objets d'averſion & d'horreur. Il n'y a rien de plus agréable & de plus doux que la pratique des devoirs de la juſtice & de la temperance; & cependant *Felix* fut choqué & effraié, de ces grandes obligations. De même le jugement à venir eſt très éloigné d'être en lui même un ſujet de terreur; mais à peine St. *Paul* eut il commencé à en parler, que le Gouverneur Romain *trembla* à la penſée des ſuites funeſtes de ſa mauvaiſe conduite. Un méchant homme ne ſauroit porter la vuë ſur cet objet ſans des angoiſſes & des fraieurs mortelles.

II. Dans le ſecond ſermon, l'Auteur ſe

propoſe de faire voir qu'une *bienveillance* univerſelle, ou l'inclination à faire du bien aux hommes, eſt la premiére des vertus ſociables, & la perfection de la Sociabilité. Il a pris pour Texte ces paroles, *Car à peine ſe trouveroit il quelcun qui voulut mourir pour un Juſte*; *peut-être néanmoins ſe trouveroit il des gens qui auroient le courage de mourir pour un bienfaiteur.* Rom. V. 7. Il conſidère ces paroles comme une propoſition indépendante de ce qui procède & de ce qui ſuit, & dont le ſens eſt que les hommes font beaucoup plus de cas des actions genereuſes & charitables, que de celles qui ſont ſimplement juſtes. Pour montrer que cette préference n'eſt point un effet de l'éducation, du caprice & de l'enthouſiaſme, mais qu'elle eſt au contraire fondée ſur la raiſon, ſur un droit jugement de la nature & des différences des choſes, il trace d'abord en peu de mots le caractère de l'homme juſte, & celui de l'homme genereux & bienfaiſant, après quoi il prouve que ce dernier l'emporte de beaucoup ſur l'autre. Et voici les raiſons qu'il en allegue.

1. La bienveillance envers tous les hommes renferme en ſoi quelque choſe de plus aimable que la juſtice proprement ainſi nommée: Celle-ci eſt ſans doute raiſonnable & bienſéante, mais perſonne n'y attache une idée de grandeur d'ame, & de generoſité, parce que c'eſt le plus bas degré

gré de vertu qu'on puiſſe ſuppoſer dans la vie civile. On l'approuve, mais on ne l'admire pas. Tous les hommes ont inconteſtablement droit de l'exiger de leurs ſemblables, de ſorte qu'il n'y a proprement aucun mérite à l'exercer. Mais une bienveillance univerſelle, & deſintereſſée fait la plus grande perfection & la plus grande gloire de notre nature. Elle indique une ame grande & genereuſe, & ne ſauroit être pratiquée par des gens d'un eſprit rampant & borné. C'eſt une vertu non ſeulement juſte, mais encore belle de ſa nature, qui charme tous ceux qui en ſont les témoins, & ne peut manquer d'attirer leur eſtime & leur affection.

2. Par la Juſtice, il eſt vrai, nos biens ſont en ſûreté, à couvert de l'oppreſſion & de la violence, ce qui prévient une infinité de deſordres & de maux parmi les hommes; mais la plûpart des vrais plaiſirs de la vie, des commodités & des douceurs qu'on peut y avoir, ſont des fruits de la bienveillance de nos ſemblables. Sans la Juſtice, la Societé ne ſauroit ſubſiſter; mais ſans la bienveillance, ſuppoſé qu'elle pût ſubſiſter, ce qui n'eſt guère croiable, elle ſeroit infailliblement malheureuſe. 3. Le caractère de l'homme bienfaiſant a une influence beaucoup plus grande & plus étenduë que celui de l'homme qui eſt ſeulement juſte. L'exercice de la Juſtice eſt generalement borné à un petit nombre d'objets:

Tous ceux avec qui nous n'avons aucune affaire ni aucun commerce ne ſauroient en recevoir le moindre avantage. Mais des gens dont nous n'avons jamais ouï parler, avec qui nous n'avons aucune relation, & qui ſont très éloignés de nous, peuvent reſſentir les doux effets de notre compaſſion & de notre generoſité.

Mr. *Foſter* conclud ce Diſcours par deux reflexions generales, dont la ſeconde roule ſur l'excellence de la Religion Chrétienne, qui exige des hommes une bienveillance univerſelle, & qui a porté ce devoir au plus haut degré de perfection dont il ſoit ſuſceptible. L'Evangile ne reſpire qu'amour, que paix, que condeſcendance, que ſupport mutuel, que miſericorde, & que tendreſſe. Et cependant c'eſt ſur cela même qu'on l'a attaqué, l'accuſant de n'avoir donné que des notions generales & détachées de la charité, & d'avoir omis deux des plus ſublimes & des plus excellens devoirs de la bienveillance, ſavoir l'Amitié, & l'Amour de la Patrie *. L'Auteur deſtine le Sermon ſuivant, qui eſt le troiſiéme, & ſur le même texte que le précedent, à répondre à cette objection.

III. Pour cela, il donne premiérement une idée de l'Amitié & de l'Amour de la Patrie, & montre juſques à quel point ces deux principes ſont vertueux & honorables: Enſuite il propoſe quelques conſidérations qui tendent à juſtifier d'une maniére plus directe, la Bienveillance Chrétienne, contre l'objection dont il s'agit.

---

* Voiés les *caractériſtiques* du Comte de Shaftsbury. Vol. I.

Une conſtante expérience prouve qu'on abuſe étrangèment de ces deux principes, que certaines gens enviſagent comme les vertus les plus héroïques. Les liaiſons d'amitié que les hommes forment entre eux, ne ſont le plus ſouvent que des unions vicieuſes, dont le but eſt de ſatisfaire leurs deſirs criminels, & de cauſer mille deſordres dans le monde; & l'on n'a que trop vû qu'un grand attachement à l'interêt de certaines Societés particuliéres cachoit de noirs deſſeins contre la juſtice, l'honneur, la liberté, la paix & le bonheur du genre humain. Il eſt donc neceſſaire de marquer quelles en ſont les juſtes bornes. L'Amitié eſt une paſſion dérèglée, qu'il faut étouffer dès qu'elle eſt incompatible avec l'amour de la patrie, & beaucoup plus encore, avec le bien general des hommes; autrement elle ne peut manquer de devenir la ſource d'une confuſion extrème, d'un renverſement entier de l'ordre, & de toute eſpèce de Gouvernement. Et lorſque ſans être directement contraire au bonheur du genre humain, elle ne tend en aucune façon à l'avancer, ce n'eſt plus qu'un effet d'une ſimpathie machinale, du caprice, ou de l'amour propre, & par conſequent elle n'a rien de méritoire & d'heroïque. D'où il ſuit qu'on ne peut l'enviſager comme quelque choſe de grand & de noble, qu'autant qu'elle tend à cultiver & à perfectionner une bienveillance univerſelle.

D'ailleurs, toute Amitié doit-être fondée ſur la vertu: C'eſt là le ſeul fondement d'une veritable eſtime, & d'une entiére confiance, deux choſes ſans leſquelles il ne ſauroit y avoir d'amitié réelle. C'eſt uniquement par là qu'elle peut-être de quelque utilité, & avancer le bien de la Societé. C'eſt ce qui la diſtingue des indignes cabales des Traitres & des Voleurs publics, de ces aſſociations ſcelerates que forment entre eux des gens ſans honneur & ſans conſcience. Ainſi l'affection qu'on a pour un Ami, doit toujours être proportionnée à ſon merite, enſorte qu'on ſe faſſe un devoir de lui preferer tout homme qui a réellement des qualités plus excellentes & plus avantageuſes au genre humain. L'Auteur ajoute, qu'il y a dans preſque tous les exemples qu'on rapporte d'une amitié heroïque, quelque choſe de machinal, ou d'extravagant & de romaneſque, qu'il faut bien diſtinguer d'une veritable amitié, d'une amitié que la raiſon peut approuver & juſtifier, & qui eſt digne de louange, non parce qu'elle nous attache à de certaines perſonnes en particulier, mais parce qu'elle contribue à avancer l'empire de la vertu & le bonheur du monde.

Mr. *Foſter* applique les mêmes règles à l'amour de la patrie, & conclud en ces termes. " Il paroit par tout ce que je viens „ de dire, que ces deux principes, l'amitié „ & l'amour de la patrie, ne ſont aimables „ & nobles qu'autant que ce ſont des dé- „ pendances de la bienveillance univerſelle, „ Aucune qualité ne ſauroit être vertueuſe „ & heroïque, ſi elle n'eſt utile; & la „ meilleure règle à ſuivre dans tous les „ cas où les devoirs de la bienveillance „ ſemblent être oppoſés les uns aux au- „ tres, c'eſt de préferer le plus grand bien, „ le bien le plus univerſel. Ainſi, s'il y a „ une neceſſité abſoluë, je dois ſacrifier „ mon Ami à ma Patrie, & ma Patrie au „ bonheur de tout le genre Humain. Une „ bienveillance univerſelle eſt donc le prin- „ cipe le plus ſublime & le plus héroïque „ de nos actions, parce que nous ne ſau- „ rions jamais rechercher avec trop d'ar- „ deur le bien general du monde; au lieu „ que l'amitié & l'amour de la patrie peu- „ vent être pervertis au point de devenir „ préjudiciables & même pernicieux à la „ Societé. La premiére de ces vertus eſt „ entiérement deſintereſſée, elle ne peut „ proceder que d'un principe de bonté, & „ par conſequent, c'eſt la diſpoſition qui „ approche le plus de celle de Dieu mê-

„ me ; les deux autres partent ſouvent d'amour propre, de motifs bas & indignes, „ & n'ont ordinairement pour but que des „ interêts particuliers & bornés......... „ Et cela ſeul ſuffit pour juſtifier ce que „ Notre Seigneur nous a enſeigné ſur le „ ſujet de la bienveillance, & pour nous „ donner une haute idée de l'excellence & „ de la perfection de ſa doctrine à cet „ égard.

Cependant l'Auteur a jugé à propos d'ajouter dans la ſeconde Partie de ſon Diſcours, quelques conſidérations qui peuvent ſervir à refuter d'une maniére plus directe l'objection tirée de ce que l'Evangile n'a pas recommandé expreſſement l'Amitié, & l'Amour de la patrie. La premiére, c'eſt que comme on l'a déja remarqué, la Bienveillance univerſelle que le Chriſtianiſme exige, renferme en ſoi ces deux principes, tant qu'ils ſont fondés ſur la raiſon, & ſur la vertu. Le précepte qu'il donne d'avancer le bien general, emporte neceſſairement tous les ſentimens d'amitié, & de zèle pour l'interêt des Communautés particulières, qui peuvent tendre à ce but. Ainſi, l'on peut bien dire que l'Evangile en recommandant une bienveillance univerſelle, a recommandé en effet l'Amitié, & l'Amour de la patrie; ſur tout ſi l'on conſidère que les règles generales de la Morale ſont ſeules éternelles & immuables, & que l'application qu'il en faut faire aux cas particuliers qui ſe préſentent doit-être laiſſée à chacun, parce que cela dépend des circonſtances qui peuvent varier à l'infini. D'ailleurs, il eſt à remarquer que la bienveillance Chrétienne eſt un devoir fixe, immuable, & univerſel; au lieu que l'Amitié, ſuivant l'Auteur même des *Caracteriſtiques* *, eſt *une relation particuliére. formée par le conſentement & l'harmonie des eſprits*, auſſi-bien que fondée ſur la vertu. D'où il ſuit d'une maniére inconteſtable que ce ne peut-être là un devoir pour tous les hommes, puiſqu'elle dépend de certaines circonſtances qui ne ſont point en notre pouvoir. De ſorte que çauroit été une choſe non ſeulement inutile, mais même abſurde d'en recommander la pratique en general, & ſans exception.

Une ſeconde reflexion que Mr. *Foſter* fait ſur ce ſujet, c'eſt qu'il a été fort peu neceſſaire dans tous les tems de ſolliciter les hommes à l'amitié & à l'amour de la patrie, parce qu'ils y ſont naturellement diſpoſés, & que la ſeule choſe qu'il y ait à craindre, c'eſt qu'ils ne portent ces principes trop loin, & qu'ils n'en abuſent au point qu'ils deviennent préjudiciables au bien general. L'expérience & l'hiſtoire de tous les ſiécles ne juſtifient que trop cette remarque. " Les amitiés particuliéres, dit „ notre Auteur, ont toujours été aſſez

---

* Vol. I.

„ fréquentes, mais de quelle nature ſont „ elles? N'eſt ce pas le caprice, une cer- „ taine conformité d'humeurs étranges, „ biſarres, & inſupportables, un eſprit de „ ſingularité, ou l'amour propre qui leur „ ont donné la naiſſance? Ou, ſont elles „ fondées ſur de ſolides principes, ſur des „ principes d'honneur & de vertu? De „ même, l'amour de la patrie n'eſt-il pas „ univerſel? Mais procède-t-il véritable- „ ment de bienveillance, & de zèle pour le „ bien public? Il s'en faut beaucoup; car „ pour l'ordinaire ce n'eſt autre choſe qu'un „ préjugé ridicule & puéril qui infatue tel- „ lement les hommes d'eux mêmes & de „ leur propre païs, qu'ils traitent toutes „ les autres Nations avec inſolence & avec „ mépris. C'eſt un zèle aveugle qui fait „ de la patrie une Idole, & qui eſt prêt à „ lui ſacrifier le bien même de tout le „ Genre-Humain ". Il n'y avoit donc aucune raiſon qui dût engager *Jeſus Chriſt* à inculquer particuliérement aux hommes ces deux principes de l'amitié, & de l'amour de la patrie. Ce qu'il avoit à faire étoit plûtôt d'en prévenir, & d'en corriger l'abus: Et c'eſt ce qu'il a executé d'une maniére efficace, en preſſant la neceſſité d'une bienveillance univerſelle qui règle toutes nos affections inférieures, ou ſubordonnées, ſans les détruire.

En troiſiéme lieu, il y avoit une raiſon particuliére, tirée des circonſtances où le monde ſe trouvoit, lors de l'établiſſement du Chriſtianiſme, qui ne permettoit pas de recommander directement, & avec force, l'amour de la patrie. C'eſt que les hommes avoient tellement abuſé de ce principe, qu'il étoit devenu pernicieux au bien general, & qu'il l'emportoit ſur la juſtice & ſur l'humanité même. Les *Juifs* étoient ſi prévenus en faveur de leur Nation & de leur patrie, qu'ils ſe regardoient comme les ſeuls favoris du Ciel, & qu'lis traitoient tous les autres peuples de la terre avec le dernier mépris, fuiant leur commerce, & ne ſe faiſant aucune peine de violer à leur égard toutes les règles de l'équité & de la charité. Les *Romains* dont on a vanté ſi fort les leçons de bienveillance & de generoſité, & dont on repréſente l'amour qu'ils avoient pour leur patrie, comme la perfection de toute vertu héroïque, n'étoient ils pas les fleaux du genre humain? N'avoient ils pas porté leurs armes & leurs conquêtes, & avec elles la terreur, l'eſclavage, & la deſtruction dans toutes les parties du monde connu? Etoit-ce là un tems propre à recommander aux hommes des vuës bornées, & un fort attachement aux Societés particuliéres dont ils ſont membres? Il étoit bien plus à propos de leur inculquer une beinveillance univerſelle, pour arrêter les progrès de l'ambition, de l'avarice & de la luxure qui avoient banni du monde la liberté, la juſtice, & toutes les vertus ſociables.

Enfin, quoi que la Religion Chrétienne n'ait pas expreſſément recommandé l'Amitié & l'Amour de la Patrie, il eſt cependant faux qu'elle n'enſeigne rien qui tende à cela; car outre ce qu'on a déja remarqué, que ces deux principes en ce qu'ils ont de bon & de louable, ſont compris dans le précepte de la bienveillance univerſelle, n'avons nous pas un exemple illuſtre & de l'un & de l'autre dans la vie de *Jeſus-Chriſt* lui-même? Exemple qui eſt auſſi obligatoire qu'une loi formelle, pour tous ceux qui reconnoiſſent ſon autorité. N'eut il pas toujours une amitié particulière pour St. *Jean* qui eſt auſſi ſouvent deſigné dans l'Evangile par cette expreſſion, *le Diſciple que Jeſus aimoit*? Les pleurs qu'il verſa ſur *Jeruſalem* à la penſée de ſa deſtruction prochaine, ne ſont ils pas une preuve ſenſible de ſon zèle pour le Bien public, & de l'Amour qu'il avoit pour ſa patrie? Tous ſes travaux, toutes ſes ſouffrances, & ſa mort même n'avoient ils pas pour but le bonheur de ſa Nation? Ajoutés à cet exemple celui de St. *Paul* qui avoit une ſi grande affection pour ſes Compatriotes, qu'il ſouhaitoit même d'*être anathême de la part de Jeſus Chriſt* *, pourvu qu'il pût être l'inſtrument de leur ſalut. " Ce ſont là, dit „ Mr. *Foſter*, des exemples d'Amitié & „ d'amour de la patrie, qui à tout pren-

---

* Rom, IX. 3.

„ dre, ſurpaſſent en grandeur d'ame & „ en héroïſme, tout ce qui a jamais été, „ ou qui peut-être; & ſi on les eut trouvés parmi les Anciens Grecs, ou chez „ les Anciens Romains, on n'eut pas manqué de les celebrer & de les élever jusqu'aux nuës ".

IV. Le quatriéme Sermon eſt ſur ces paroles de la *Geneſe* I. 27. *Dieu créa l'homme à ſon image, il le crèa à l'image de Dieu.* L'Auteur commence par obſerver qu'il n'y a point de connoiſſance plus neceſſaire pour bien règler notre conduite, que celle de notre propre nature; & que cependant il n'y en a point de plus negligée, & de plus generalement ignorée. Cela paroit ſur tout par les idées affreuſes que la plûpart des gens ſe font de la nature humaine qu'ils ſe repreſentent comme aiant perdu ſes nobles facultés de la raiſon & de la liberté, comme étant uniquement le ſiege des paſſions dérèglées, comme incapable d'aucune bonne action, & portée à toute ſorte de vices & de mechancetés. Pour la juſtifier, ou plûtôt pour juſtifier ſon divin Auteur, Mr. *Foſter* montre 1. en quoi c'eſt que conſiſte l'image de Dieu en l'homme 2. il entreprend de prouver que non ſeulement nos premiers Peres, mais encore tous leurs deſcendans ont été & ſont originellement formés à cette image, nonobſtant l'état de corruption où ſe trouve aujourd'hui le monde.

L'homme eſt un Etre en partie ſenſitif, & en partie raiſonnable. Il ne ſauroit reſſembler à ſon Createur au premier égard, parce que Dieu eſt un Eſprit pur & infini. Il reſte donc qu'il porte ſon image au ſecond égard, & premiérement dans ſa raiſon, par laquelle il eſt capable de découvrir toutes les verités dont la connoiſſance lui eſt neceſſaire pour bien règler ſa conduite, & pour travailler avec ſuccès à ſa perfection & à ſon bonheur; capable d'examiner la nature & les conſequences des choſes, de juger de leur avantagé & de leur deſavantage, de leur juſtice & de leur injuſtice, & de choiſir ce qui eſt le meilleur & le plus ſage. En ſecond lieu, l'image de Dieu en l'homme conſiſte dans la *rectitude morale* avec laquelle il fut créé, ſes paſſions étant parfaitement ſoumiſes à ſa raiſon qui le portoit efficacément à la pratique de tous ſes devoirs, & ſur tout à cette bienveillance univerſelle qui fait un des plus beaux caractères de la divinité. A ces deux choſes, la raiſon & la droiture de l'homme, on peut joindre l'empire qui lui a été donné ſur les Créatures inférieures, & par lequel il repreſente en quelque maniére dans ce bas monde l'Auteur & le Conducteur de l'Univers.

Or qu'à ces trois égards, non ſeulement nos premiers Peres, mais encore tous leurs deſcendans aient été & ſoient originellement formés à l'Image de Dieu, c'eſt ce que l'Auteur prouve par les reflexions ſuivantes. On ne ſauroit nier que les hommes ne ſoient des Créatures raiſonnables, & que leur raiſon ne puiſſe découvrir la verité, faire des progrès conſidérables en connoiſſance, & diſtinguer dans toutes les affaires importantes le bien du mal, le juſte de l'injuſte. En cela donc il eſt manifeſte qu'ils portent encore l'image de Dieu. Mais l'on demandera s'ils lui reſſemblent auſſi à l'égard de la rectitude morale, dans leur état naturel, & avant que les prejugés de l'éducation & de la coutume, ou l'influence des mauvais exemples, ou des habitudes vicieuſes volontairement contractées les aient corrompus. Mr. *Foſter* n'heſite point à prendre là-deſſus l'affirmative, & pour la prouver il obſerve que l'homme aiant en lui un principe de raiſon & de liberté, il doit neceſſairement être capable de connoitre & de choiſir ce qui eſt juſte & bon, auſſi-bien que de gouverner ſes paſſions animales en les retenant dans des bornes legitimes. Il ſoutient même que c'eſt à quoi la nature, telle quelle eſt à preſent, nous porte directement. " La nature, dit-il, ne nous enſeigne-t-elle pas „ à être juſtes & charitables, à avoir de la „ compaſſion pour les malheureux, & à „ ſecourir ceux qui ſont dans la détreſſe? . . . . N'eſt ce pas une choſe „ qui nous eſt naturelle, que de chercher „ & d'avancer de toutes nos forces notre

„ propre bonheur, & par conſequent de „ mortifier ces appetits dérègles qui ſont „ les ſources de la corruption & de la miſère? La nature nous dicte-t-elle de nous „ rebeller contre l'Auteur de notre Etre, „ de prendre plaiſir à l'oppreſſion, à l'injuſtice, & à la miſère de nos ſemblables, & de nous livrer à des deſirs inſenſés qui nous aviliſſent & nous rendent „ plus mépriſables que les brutes? Les „ hommes peuvent bien tomber dans ce „ triſte état, mais cependant il faut convenir que ce n'eſt pas-là la nature humaine, c'en eſt ſeulement une dépravation „ monſtrueuſe; car la nature raiſonnable „ nous apprend à avoir en horreur ces „ choſes ".

L'Auteur avouë néanmoins qu'il y a dans la partie mortelle de nous mêmes, ou dans notre corps, une eſpèce de maladie & de deſordre qui s'eſt introduit par le peché, & qui peut juſques à un certain point affecter notre eſprit, empêcher le libre exercice de nos facultés raiſonnables, & fortifier nos paſſions charnelles. Mais il ſoutient que c'eſt-là un défaut purement naturel, & non pas un défaut moral qui ne ſauroit jamais venir de la conſtitution du corps, & qui procède néceſſairement de la dépravation de la volonté. Or un tel défaut naturel eſt ſimplement comme les objets & les circonſtances extérieures, une occaſion de deſordre, & une tentation au

mal,

mal, & ne ſauroit par conſequent former d'objection valable contre l'argument précedent.

Pour ce qui eſt de l'Empire ſur les Créatures inférieures, il eſt manifeſte que l'homme porte encore à cet égard l'image de Dieu. Les Etres inanimés, les plantes & les bêtes ſervent à ſon uſage en pluſieurs maniéres, ſoit par leur travail, ſoit pour la nourriture & le vêtement, ſoit pour les commodités & les douceurs de la vie. " Et ,, l'on peut douter, ajoute Mr. *Foſter*, ,, qu'il lui fut poſſible d'exercer ſon empi- ,, re de la maniére qu'il le fait à preſent, ,, n'étoit une eſpèce d'inſtinct gravé dans ,, la nature des Animaux, qui les porte à ,, le reconnoitre pour leur Souverain Sei- ,, gneur ". De là il tire, dans la ſuite, cette conſequence, c'eſt que nous devons traiter les bêtes avec pitié, & avec douceur: " Car, dit-il, en les maltraitant ſans ,, neceſſité, nous découvróns une inclina- ,, tion barbare & ſauvage, & nous faiſons ,, voir que nous avons perdu ces ſentimens ,, de bonté & de compaſſion, qui nous ,, font reſſembler avec le plus d'éclat à ,, notre Créateur ...... Et je ne ſaurois ,, m'empêcher de remarquer à cette occa- ,, ſion, que la cruauté que certaines gens ,, exercent ſur les brutes, qui en vertu des ,, grands ſervices qu'elles rendent aux hom- ,, mes, & du reſpect qui eſt dû à notre ,, commun Créateur, ont droit d'exiger de

„ nous un meilleur traitement, ne peut „ que faire beaucoup de peine aux perſonnes d'une inclination bienfaiſante & „ genereuſe, non ſeulement à cauſe de la „ miſère que ces pauvres Créatures ſouffrent, mais encore parce que les barbares inſtrumens de cette miſère ſont ſi „ éloignés d'avoir cet eſprit compatiſſant „ que la Religion Chrétienne recommande, qu'ils ſemblent preſque avoir renoncé à l'humanité même. " L'Auteur auroit pû confirmer ſa reflexion par ce paſſage des *Proverbes* XII. 10. *Le juſte*, ou l'homme bienfaiſant, *a égard à la vie*, ou a pitié *de la vie de ſa bête, mais les compaſſions des méchans ſont cruelles.*

V. Dans le cinquiéme Sermon, Mr. *Foſter* s'attache à prouver que la conduite de Dieu n'eſt point arbitraire, à l'occaſion de ces paroles de St. *Paul*, *Mais ô homme qui es tu, toi qui conteſtes avec Dieu*? Rom. IX. 20. Pour éloigner les faux ſens qu'on pourroit donner à ce Texte, il commence par marquer deux ou trois choſes qu'il n'emporte nullement. 1. que Dieu eſt un Maitre arbitraire & deſpotique, qui ne connoit point d'autre règle de ſes actions que ſa volonté, car rien n'eſt plus injurieux à cet Etre ſuprème qu'une telle penſée. Quoi qu'il ſoit le Souverain Seigneur de l'Univers, & qu'il n'ait à repondre à perſonne de ſa conduite, il agit toujours ſelon les loix éternelles & immuables de la ſageſſe,

de

de la juſtice, & de la bonté. Sa volonté n'eſt pas par elle même la règle & la meſure du Droit, mais il y a dans la nature des choſes une différence eſſentielle & neceſſaire entre le juſte & l'injuſte, la beneficence & la cruauté, qui ne ſauroit être alterée par l'autorité, ou la détermination de quelque Etre que ce ſoit. A la verité ce que Dieu veut eſt toujours juſte & convenable, & même tout bien conſideré, le plus juſte & le plus convenable; mais pourquoi? Eſt-ce uniquement parce qu'il le veut ainſi? Non, c'eſt parce qu'il eſt neceſſairement ſage, juſte, & bon.

„ On ne ſauroit, dit l'Auteur, faire de „ reflexion plus injurieuſe à Dieu, que de „ ſuppoſer qu'il agit ſans raiſon, unique„ment par caprice, & par un bon-plaiſir „ arbitraire. C'eſt ſe le repreſenter com„me un Tyran, & non pas comme un „ Gouverneur ſage & juſte. C'eſt en fai„re un objet d'averſion & d'horreur, & „ détruire tous les fondemens raiſonnables „ de l'eſtime, de l'amour & de la confian„ce dont nous devons être pénetrés à „ ſon égard .... C'eſt le dépeindre „ comme un Etre infiniment plus formida„ble qu'aucun Tyran de la terre l'ait ja„mais été, ou le puiſſe être, plus for„midable que ceux-là mêmes qui ont été „ les plus grands fleaux du genre humain, „ parce qu'il eſt revêtu d'un pouvoir im„menſe auquel rien ne peut s'oppoſer: Et

„ la vuë d'un pouvoir immenſe qui n'eſt „ pas règlé par la ſageſſe & par la bonté, „ ne doit elle pas remplir l'ame détonnement & de terreur? Donnerons nous „ donc une idée ſi injurieuſe & ſi déteſtable du plus parfait & du plus aimable de „ tous les Etres? .... Repreſenterons nous celui dont la ſageſſe infaillible, „ la juſtice impartiale, & la bonté univerſelle & conſtante ſont ſi propres à conſoler, & à rendre heureuſes les Créatures raiſonnables, comme un Etre que „ tout homme ſage doit ſouhaiter qu'il „ n'exiſte point"?

En ſecond lieu, on ne peut pas inferer des paroles de *St. Paul*, qu'il n'eſt pas permis aux hommes de rechercher les raiſons de la conduite de Dieu, ou qu'ils ſont incapables dans tous les cas, de juger de l'équité des voies de ſa Providence: Car Dieu lui même en appelle ſouvent, dans l'Ecriture, à leur propre jugement. D'où il ſuit avec évidence qu'il ne veut pas que nous croïons implicitement qu'une choſe eſt juſte, parce qu'il la fait; mais au contraire, qu'il exige que nous ne l'approuvions qu'autant que nous pouvons la concilier avec les principes generaux de la juſtice, & de l'équité. Principes qui doivent être par conſequent les mêmes à l'égard de Dieu, & à l'égard de l'homme. Car s'ils étoient differens à l'égard de Dieu, & qu'ils conſiſtaſſent en quelque choſe de myſtérieux & d'incomprehenſible pour nous, nous ne pourrions jamais juger ſi la conduite de cet être ſuprême eſt juſte ou injuſte, puis que nous ne ſaurions juger de ce dont nous n'avons point d'idée. Et de cette maniére, il nous ſeroit impoſſible de démontrer une perfection eſſentielle à la Divinité, perfection qui eſt pourtant un principe fondamental de toute religion.

Il y a une phraſe fort uſitée parmi les Chrétiens, qui n'a peut-être pas peu contribué à induire en erreur pluſieurs perſonnes ſur ce ſujet, c'eſt que *Dieu fait tout pour ſa gloire.* Cette expreſſion eſt ſans doute ſuſceptible d'un ſens raiſonnable, mais on en a groſſiérement abuſé, comme ſi elle emportoit quelque choſe de diſtinct, & même d'incompatible avec l'exercice de la juſtice & de la bonté. Et certes il eſt naturel que les hommes l'expliquent conformément aux idées qu'ils ſe font de Dieu. S'ils croient, par exemple, que ſon principal attribut conſiſte à être ſevère, & promt à punir, ſa gloire ſe manifeſte avec plus d'éclat lorſqu'il eſt plus inflexible & plus inexorable. Mais ſi nous le regardons comme neceſſairement ſage, juſte & bon, ſa principale gloire doit être de tenir une conduite égale, mais bienfaiſante envers toutes ſes Créatures, & d'emploier conſtamment les moiens les plus propres à procurer le bien general du monde. C'eſt dans ce dernier ſens que la raiſon

ſon nous dicte de prendre ce que l'on dit communément que Dieu fait tout pour ſa gloire, parce que c'eſt de ce côté là qu'il nous paroit le plus excellent & le plus digne de nos hommages: Car certainement un défaut de connoiſſance ou de pouvoir ne ſauroit jamais obſcurcir ſa gloire à beaucoup près autant que des actes de cruauté & d'injuſtice.

L'Auteur indique enſuite quelques cas dans leſquels les paroles du Texte ne ſauroient fermer la bouche à un homme qui tireroit de ces cas des objections contre la Providence. „ En général, dit-il, une „ pareille réponſe ne peut rien ſignifier dans „ toutes les choſes qui repugnent évidem„ment à la juſtice & à la bonté. Ainſi, ſi „ nous ſuppoſions que Dieu a reſolu d'une „ maniére abſoluë la miſère éternelle d'une „ infinité de ſes Créatures, ou qu'il les a „ tentées & portées au peché, qu'il a im„poſé aux hommes des devoirs imprati„quables, & qu'il les punit pour n'avoir „ pas crû, ou pour n'avoir pas fait des „ choſes impoſſibles; ſi, dis-je, nous ſup„poſions de pareilles extravagances, & „ que nous les miſſions ſur le compte de „ l'Etre ſuprème & tout parfait, *qui eſt* „ *juſte dans toutes ſes voies, & dont les com*„*paſſions ſont par deſſus toutes ſes œuvres*, „ ce ſeroit la choſe du monde la plus im„pertinente que de prétendre de ſatisfaire „ à toutes les objections qu'on pourroit en

„ tirer, en recourant à l'autorité ſouveraine de Dieu, & en diſant, *Qui es tu, toi* „ *qui conteſte avec Dieu*? L'autorité ſouveraine de Dieu, & le droit qu'il a d'agir comme il lui plait dans les cas où la „ juſtice n'entre pour rien, n'eſt pas ce „ que l'on attaque ici, mais ſon équité & „ ſa bonté, qu'on ne ſauroit juſtifier qu'en „ prouvant ou que les actes dont on vient „ de parler ne ſont pas des marques évidentes d'une conduite arbitaire & cruelle, ou qu'une maniére d'agir arbitraire „ & cruelle qui eſt regardée comme quelque choſe d'énorme dans tous les autres „ Etres, n'eſt point un crime en Dieu. „

Enfin Mr. *Foſter* recherche à quoi les paroles de ſon Texte peuvent proprement s'appliquer. Il montre par la liaiſon de ces paroles avec tout le reſte du Chapitre d'où elles ſont priſes, & qu'il explique verſet après verſet, *à l'Arminienne*, qu'il s'agit ici uniquement de la conduite de Dieu par rapport aux Nations entiéres, & non de ſes decrets éternels touchant le ſalut des particuliers. C'eſt-à-dire que le but de St. *Paul* eſt de faire voir que Dieu peut diſpenſer ſes faveurs extraordinaires comme il lui plait, & par conſéquent diſtinguer éminemment un peuple de tous les autres, ſans la moindre injuſtice; & que c'eſt une audace & une préſomtion extrême que de cenſurer une pareille conduite dans celui qui eſt le Maitre & le ſouverain Seigneur de toutes choſes. Ainſi ces paroles, *Qui es tu, toi qui conteſtes avec Dieu?* peuvent très bien s'appliquer aux queſtions ſuivantes, ou autres ſemblables. Pourquoi Dieu revèle-t-il ſa volonté à de certaines Nations plûtôt qu'à d'autres? Pourquoi n'a-t-il pas renduë univerſelle la Révelation Evangelique? Pourquoi n'empêche-t-il pas le mal moral, & le mal phyſique? Pourquoi n'a-t-il pas élevé toutes les Créatures intelligentes à l'ordre le plus ſublime, & pourquoi ne leur communique-t-il pas un égal degré de perfection & de honheur? On ne ſauroit prouver que rien de tout cela ſoit contraire à la juſtice, parce que ce ſont tout autant de faveurs extraordinaires auxquelles les hommes n'ont aucun droit de prétendre.

VI. Le ſixiéme ſermon roule ſur l'abus de la liberté de penſer. Le texte eſt pris de l'Epitre aux *Galates*, V. 13. *Vous avés été appellés à la liberté, ſeulement prenés garde que cette liberté ne vous ſoit une occaſion de vivre ſelon la chair.* L'Auteur remarque d'abord qu'il n'y a point de bien dans la vie plus précieux que la liberté, & que la liberté de conſcience en particulier eſt le ſeul fondement d'une religion raiſonnable. Mais comme les hommes ne ſont que trop ſujets à abuſer des meilleures choſes, il ſe propoſe d'examiner quelques uns des principaux abus de la liberté de penſer, & d'en rechercher les cauſes. Et premiérement

ment, cette liberté n'aboutit chez pluſieurs qu'à les plonger dans l'incredulité, & même à leur faire rejetter toute religion. Jamais le Déïſme ne fut plus répandu que dans ce ſiécle éclairé où chacun ſe pique de juger des choſes par lui même. D'où peut venir cela? Certainement ce n'eſt pas d'un examen attentif & impartial, de lumiéres ſuperieures, ou d'idées plus juſtes & plus étenduës; mais bien plûtôt d'ignorance, de prejugés, d'un examen ſuperficiel, & même d'une foi implicite contre laquelle ces gens qui ſe croient ſeuls en poſſeſſion de la raiſon, & de la liberté de penſer, déclament avec tant de force.

En effet, il leur arrive fort ſouvent que venant à découvrir avec le tems que de certains dogmes qu'ils avoient juſques là regardés comme très importans, & même comme eſſentiels au Chriſtianiſme, ſont abſurdes & déraiſonnables, ils concluent auſſi-tôt que le Chriſtianiſme lui même eſt faux, puiſque ces dogmes qu'ils s'imaginent à tort en faire partie, ne ſauroient être véritables. Un homme, par exemple, eſt convaincu que Dieu n'agit point arbitrairement, & ſans avoir égard à la nature des choſes, ou que ce n'eſt pas un être malfaiſant qui pour le ſeul plaiſir de manifeſter ſa puiſſance infinie, & l'autorité ſouveraine qu'il a ſur les hommes, a reſolu abſolument, & de toute éternité, d'en damner le plus grand nombre. Mais le contraire paſſe chez pluſieurs pour certain & pour eſſentiel à la religion Chrétienne, donc, ſelon lui, cette religion n'eſt qu'impoſture. Se peut il de raiſonnement plus pitoiable? Eſt il impoſſible que les Chrétiens repreſentent mal les dogmes de la Religion qu'ils profeſſent? Ou eſt il juſte de condamner une religion avant que de l'avoir examinée, & uniquement ſur des ouï dire? Apellera-t-on cela *libertè de penſer*, & *examen raiſonnable?* N'eſt ce pas plûtôt préjugé tout pur qu'on couvre de ces beaux noms? Et un préjugé qui s'il avoit une fois le deſſus, mettroit les hommes abſolument hors d'état de diſtinguer la vraie religion des fauſſes. Car il n'y a opinion ſi extravagante qu'on ne puiſſe mettre ſur le compte du ſyſtème le plus parfait, tout auſſi aiſément que ſur le compte du plus mauvais. D'ailleurs, conclurre que parce qu'une choſe eſt fauſſe, une autre qui n'a aucun rapport ni aucune liaiſon avec elle, l'eſt auſſi, n'eſt-ce pas la marque évidente d'un petit genie, & d'un eſprit confus?

On en voit d'autres qui s'imaginent que parce qu'ils ont droit de rejetter tout principe de religion qui eſt contraire à la raiſon, ils peuvent faire la même choſe à l'égard de ce qu'ils ne comprennent pas parfaitement, ou dont ils n'apperçoivent pas les motifs & les cauſes. Ils s'imaginent, par exemple, de n'être non plus obligés de croire une Providence, ſous prétexte que le cours viſible des choſes de ce monde eſt en apparence plein de deſordre & d'injuſtice, qu'ils ne le ſont de recevoir des dogmes qui repreſentent Dieu comme un Maitre rigoureux, ſevère, & inexorable, qui prend plaiſir à voir la miſére de ſes Créatures, &c. C'eſt là un abus qui n'eſt que trop commun, qui porte inſenſiblement les hommes à rejetter les prémiers principes mêmes de la Religion naturelle, & qui indique un eſprit fort borné. Tout examen libre & impartial ſuppoſe neceſſairement beaucoup de modeſtie en celui qui s'y applique, un vif ſentiment de nos imperfections & de nos foibleſſes; ce qui empêche qu'on ne juge déciſivement des choſes dont nous n'avons point d'idées, & qui paſſent maintenant la portée de nos eſprits.

Enfin, il y a des gens qui ſemblent croire que la liberté de penſer emporte le droit de conteſter, de chicaner ſur tout, & même ſur les principes de religion les plus generalement reçus. Leur grand plaiſir eſt d'embaraſſer les diſputes où ils s'engagent, & de faire des objections contre quelque partie de la revelation, non pour les ſoumettre à l'examen des perſonnes éclairées, ou pour en avoir la ſolution, mais uniquement par vanité, par un eſprit de contradiction, ou par une ſotte affectation de penſer librement. Quels que ſoient, d'ailleurs, leurs ſentimens par rapport au Chriſtiatianiſme, ils ne doivent pas trouver mauvais qu'on les mette au rang des Incredules, puiſqu'ils parlent ſans ceſſe contre la religion, & qu'ils ne ſe mettent jamais en devoir de la défendre. Suppoſé, même qu'ils n'aient d'abord aucun deſſein de lui nuire par leurs conteſtations & leurs chicànes, à force d'y revenir ils contractent un tour d'eſprit incompatible avec l'amour de la verité, ils commencent à croire que leurs objections ont quelque force, ils les jugent de plus en plus importantes, & enfin ils ſe perſuadent qu'elles ſont capables de renverſer les fondemens du Chriſtianiſme, & de faire voir à l'œil que la religion n'eſt qu'une Impoſture. D'ailleurs, l'oppoſition que de telles gens rencontrent ordinairement ne manque guère de les rendre opiniatres, de les affermir dans leurs idées, & de les porter à chercher & à mettre en œuvre les plus grands ſophiſmes & les plus indignes ſubterfuges pour ſoutenir ce qu'ils ont une fois avancé. Et de cette maniére, ce qui n'étoit d'abord que vanité, badinage, ou eſprit de contradiction degenère en incredulité réelle.

Un ſecond abus general de la liberté de penſer eſt celui où tombent certaines perſonnes qui ne vont pas, à la verité, juſqu'à rejetter abſolument toute religion, mais qui ſe croient diſpenſés de l'obſervation des préceptes *poſitifs* du Chriſtianiſme; qui les mépriſent ouvertement, ou qui en ſont trés peu de cas. Parce que l'extravagance, & les ſuites funeſtes de la Superſtition, & de l'Enthouſiaſme ſautent aux yeux; parce que la lecture de la parole de Dieu, la priére, la frequentation des Saintes Aſſemblées, &c. ne ſont utiles qu'autant que cela ſert à porter les hommes à la vertu; parce que les devoirs moraux ſont infiniment préferables aux devoirs *poſitifs* & ceremoniels, les gens dont nous parlons en concluent auſſi-tôt que ces derniers ſont non ſeulement peu neceſſaires, mais même nuiſibles, & que le Culte qu'on rend à Dieu interieurement ſuffit, ſans qu'il ſoit beſoin d'un Culte extérieur & public. Mais peut-on imaginer de conſequence plus mal tirée? Si la Superſtition, l'Enthouſiaſme, &c. ſont des choſes pernicieuſes, s'enſuit il qu'il n'y ait point de devotion raiſonnable, ou qu'une devotion raiſonnable ne ſoit pas d'un grand ſecours pour la pratique de la vertu? Une conſtante expérience prouve le contraire, & fait voir que rien n'eſt plus propre à conſerver dans le monde l'idée d'un Dieu, d'une Providence, & des grands devoirs de la religion, qu'un Culte public & ſolemnel. Faut il entiérement negliger les préceptes *poſitifs*, ſous prétexte que les préceptes moraux ſont plus excellens, & d'une obligation antecedente? Soutenir qu'on le doit, c'eſt dire en effet, qu'une choſe ne ſauroit être bonne, parce qu'une autre eſt meilleure, ou qu'on ne peut tirer aucune utilité d'un certain objet, parce qu'il y en a de plus utiles.

Le dernier abus de la liberté de penſer, dont l'Auteur parle, c'eſt que cette liberté degenère ſouvent en une certaine habitude de badiner ſur les ſujets les plus graves, & de tourner en ridicule les choſes même les plus ſaintes. Pour des gens de ce caractère, la liberté n'eſt autre choſe que la licence audacieuſe avec laquelle ils font un jeu de la religion. Mais ils devroient ſavoir qu'il n'y a point d'eſprit là où il n'y a point de raiſon; que ſe moquer de ce qui eſt en ſoi-même bon, utile, & reſpectable, c'eſt faire voir qu'on manque de jugement ou de probité; qu'il y a de l'extravagance, & de la fureur à ſe jouer des choſes qui ſont de la derniére importance; & enfin que c'eſt violer toutes les règles de la bienſéance, & de l'honnêteté, que de railler d'une maniére injurieuſe de la religion de ſon païs, & de ce que tous ceux qui nous environnent regardent avec eſtime & avec vénération.

Mr. *Foſter* tire de tout ce qu'il vient de dire dans ce Diſcours, une conſéquence générale, fort naturelle. C'eſt qu'il n'y a rien de ſi excellent en lui même, dont on ne puiſſe abuſer. Cela, dit-il, réſulte néceſſairement du principe de liberté, que Dieu a imprimè dans notre nature, & qui, en même tems qu'il ſuppoſe qu'il eſt au pouvoir de l'homme de perfectionner ſes facultés, & de mettre à profit les avantatages dont il jouït, ſuppoſe auſſi qu'il peut les obſcurcir & les negliger. Mais comme cet abus de la liberté ne ſauroit former d'objection valable contre la ſageſſe & la bonté du Créateur, auſſi ne prouve-t-il rien contre l'excellence & l'utilité de la liberté même; non plus que de ce que les hommes emploient quelquefois leur raiſon à ſapper les fondemens de la religion & de la vertu, & à former des plans d'injuſtice, de fraude, & de tyrannie, on n'en peut pas conclurre que la raiſon ſoit par elle même mauvaiſe & pernicieuſe. Qu'elles que ſoient nos idées, & notre conduite, cela ne change rien dans la nature des choſes. Ainſi quoi qu'on ait, ſur tout dans ce ſiécle, groſſiérement & honteuſement abuſé de la liberté de penſer en matiére de religion, nous ne devons pas pour cela en avoir moins bonne opinion, puiſque cette liberté eſt après tout la principale gloire de notre nature, & même eſſentielle à une foi raiſonnable; car il ne peut non plus y avoir de vraie foi ſans évidence, qu'il ne ſauroit y en avoir ſans idées. C'a été là de plus le but manifeſte de Dieu en nous donnant la raiſon, car s'il eut voulu que nous nous ſoumiſſions *implicitement* aux opinions établies, que nous crûſſions ſans examen & ſans preuve, la raiſon ſeroit la choſe du monde non ſeulement la plus impertinente & la plus inutile, mais encore la plus abſurde & la plus contradictoire. D'où il ſuit évidemment que la liberté de penſer, d'examiner, & de juger pour nous mêmes, en fait de religion, eſt un droit des plus ſacrés & des plus inaliénables, que nous devons eſtimer plus que tous les avantages de ce monde, & défendre de toutes nos forces.

Nous nous arrêterons ici, pour ne pas ennuier nos Lecteurs par une longueur exceſſive. Peut-être trouveront-ils que nous nous ſommes déja trop étendus, & que nous euſſions bien pû abréger la matiére. Mais nous les prions de conſidérer que ce ſont ici des Traités, plûtôt que des ſermons, que les ſujets en ſont très intereſſans, & que la maniére de les expliquer eſt ſi ſinguliére, & ſi différente de ce qu'on a coutume de voir en ce genre, ſur tout delà la mer, que nous avons crû qu'il convenoit de donner un peu en détail le précis de chaque Diſcours. Cependant, comme nous ne ſaurions ſuivre la même methode pour ceux qui reſtent, ſans y revenir a plus d'une fois, nous avons deſſein d'en choiſir deux ou trois qui méritent le plus la curioſité du Public, pour en donner l'extrait dans le Volume ſuivant de ce Journal. Ceux qui roulent ſur les *Myſtères*, l'*Hereſie*, & le *Schiſme*, ſont de nature à reveiller l'attention des Théologiens de tous les partis.

ARTICLE VI.

Letters concerning the English Nation. C'eſt-à-dire, *Lettres ſur les Anglois* par Mr. DE VOLTAIRE. in 8°. p. 253. ſans la Préface de l'Editeur, la Table des Lettres, & l'Index. *Londres*, chez *Davis* & chez *Lyon*. 1733.

NOUS avons donné dans ce même Volume une idée des ſept premiéres Lettres : c'eſt-à-dire de celles qui intereſſent directement la *Religion*.

* Le Tître de la huitième annonce que l'Auteur y traitera du *Parlement*. Nous n'y découvrons cependant que deux reflexions qui ſe rapportent exactement à ce tître. La *premiére*, c'eſt qu'il y a un *Senat* à Londres, qui comme celui de Rome, a eu des Membres accuſez de vendre leurs ſuffrages, & voilà l'unique point de reſſemblance entre ces deux Senats. La *ſeconde*, c'eſt que le pouvoir légiſlatif eſt partagé, ſous le Roi, entre les Seigneurs & les Communes : au lieu qu'à Rome, dit Mr. de Voltaire, les Patriciens gouvernoient ſeuls.

---

* *Lettre VIII.* ſur le Parlement : ou plûtôt ſur la comparaiſon du Peuple Anglois avec le Peuple Romain.

Mais ſi cette diſette de reflexions ſur le ſujet principal ne ſatisfait pas les Lecteurs, ils pourront trouver un dédommagement, ſoit dans les reflexions incidentes, quoiqu'elles ne paroiſſent pas toutes de la derniere juſteſſe ; ſoit dans la Lettre neuvième, où il s'agit encore du Parlement, ſous le tître plus général de *Gouvernement.*

* L'AUTEUR y fait voir qu'il s'en faut beaucoup que le Parlement ait toujours été ce qu'il eſt aujourd'hui. Les anciens *Etats* ou Parlemens *Saxons*, qui limitoient le pouvoir des Rois, multiplierent le nombre des Tirans : Et le Peuple fut d'autant moins libre, qu'à la tirannie de ſes Maîtres ſe joignit celle des Eccléſiaſtiques, à laquelle on vit les Rois eux mêmes indignement aſſujettis. Delà, entr'autres maux, le fameux tribut du *denier de St. Pierre*, qui n'étoit pourtant pas à beaucoup près auſſi conſiderable que Mr. de Voltaire le dit. C'étoit un denier ſterling, ou autrement un ſou courant d'Angleterre ; & non pas environ un Ecu de France. Mais c'eſt là apparemment une de ces inadvertances qu'il ne faut mettre que ſur le compte de la Traduction, ou de la Copie fautive que le Traducteur avoit ſous les yeux, & qu'il n'a pas crû devoir corriger.

---

* *Lettre IX.* ſur le Gouvernement.

Quoiqu'il en ſoit, la liberté du Peuple ne gagna rien ſous les *Normans*. Il fut obligé par *Guillaume le Conquérant*, ſous peine de mort, à n'avoir ni feu ni lumière dans les maiſons paſſé huit heures : Et tout le Monde convient que la Nation ſouffrit ſous ſon nouveau Maître. Les Parlemens tenus depuis Guillaume ne differèrent point des précédens : Ce fut toujours, ſelon Mr. de Voltaire, un compoſé de Tirans Eccléſiaſtiques, & de Brigands appellez *Barons*. On dira peut-être que ce dernier tître étoit inconnu en Angleterre avant les Normans. On trouvera peut-être encore que l'Auteur ne diſtingue pas aſſez ſes idées, lorſqu'il comprend dans la Claſſe des *Vilains* ou des Payſans & des Eſclaves, tout ce qui n'étoit ni Baron ni Evêque. Il y a toujours eu en Angleterre un ordre de gens qui avoient au moins le nom d'hommes libres. Mais il faut avouer que leur liberté fut longtems ſujette à l'oppreſſion, & que les Communes participèrent tard au Gouvernement. La *Grande-Charte* même en fournit des preuves à Mr. de Voltaire, bien qu'elle faſſe entrer le Peuple pour quelque choſe dans les prérogatives qu'elle accorde aux Seigneurs.

Nôtre Auteur enfin, pour trouver une origine ſenſible de l'autorité des Communes, croit devoir deſcendre juſqu'à *Henri* VII. ; parce que les *Vilains* acquirent inſenſiblement par leurs richeſſes les Terres des Seigneurs aliénées ſous ce Prince, &

parvinrent ainſi à un degré de puiſſance d'autant plus redoutable que l'ancienne Nobleſſe s'étcignoit de jour en jour. Mr. de Voltaire n'a pas jugé à propos de parler, ni du Parlement aſſemblé en douze-cent-ſoixante-quatre par le Comte de *Leiceſter* ſous *Henri trois*; ni de celui qui règla les affaires de la ſucceſſion de ce Monarque, & où les Députez des Provinces & des Citez eurent ſéance; ni de la loi paſſée ſous *Edouard prémier* pour défendre de lever des taxes ſans le conſentement des Communes. Lé reſte de la Lettre conſiſte en quelques obſervations d'un autre genre, qui tendent à faire ſentir la douceur du Gouvernement, tel qu'il eſt aujourd'hui en Angleterre.

† Haute, moyenne, & baſſe Juſtice: droit de chaſſer ſur les Terres d'un Particulier qui lui même n'aura pas le droit d'y tirer un coup: tout cela eſt inconnu chez la Nobleſſe de cè Royaume.

Perſonne n'eſt exemt de certaines Taxes parce qu'il eſt Gentilhomme ou Ecclésiaſtique. Elles ſont propoſées par la Chambre-Baſſe. La Haute les accepte ou les rejette purement & ſimplement. Quand elles ont paſſé, & que le Roi a ſigné, il faut que tout le monde paye: mais uniquement à raiſon de ſa dépenſe & de ſes Biens-fonds: & cela encore (par rapport aux Biens-fonds) ſuivant l'eſtimation fixe qui en fut faite ſous *Guillaume trois*: De ſorte que ſi le revenu augmente, le Propriétaire jouït de ſon bonheur ſans alarmes. Mr. de Voltaire dit bien d'abord que chacun eſt taxé *à proportion de ſon revenu*: mais c'eſt une ſimple inexactitude qui ſe corrige par la ſuite du diſcours. Nous voudrions pouvoir en dire autant de ce que l'Auteur ajoute, qu'il y a beaucoup de gens qui ne trouvent pas qu'il ſoit au deſſous d'eux de labourer des terres qui leur rapportent deux-cens-mille francs de rente. S'il y en a quelques-uns, ils méritoient d'être nommez: La liſte de leurs noms auroit été courte.

* DANS la dixième Lettre il s'agit *du Commerce*. Il a contribué par ſa richeſſe à la Liberté: La Liberté à ſon tour le favoriſe. Et de là la grandeur de l'Etat: de là le pouvoir des Anglois ſur Mer, admiré dans les trois Flottes qu'ils armèrent en dix-ſept-cent-vingt-trois: delà ces avances d'argent par leſquelles quelques Marchands mîrent le Prince *Eugène* en état de délivrer *Turin*, lorſque Louïs quatorze, ſur le point de prendre cette place, faiſoit trembler toute l'Italie. Auſſi le Commerce eſt il en honneur. Le Fils ou le Frere d'un Pair du Royaume n'aura point honte d'être Marchand. Cependant Mr. de Voltaire inſinue que cette coutume commence à ſe perdre: Et ſans dire poſitivement

qu'on a tort, il ſe moque agréablement des Allemans ou des François qui pourroient trouver la coutume indigne d'être conſervée.

---

* *Lettre X.* ſur le Commerce.

* La Lettre onzième contient une Apologie hiſtorique de l'*Inoculation*. La *Circaſſie* eſt en poſſeſſion de fournir des Beautez aux Serrails de Perſe & de Turquie. Ce commerce qui eſt conſiderable riſqueroit d'aller mal, ſi les Filles étoient expoſées à avoir la petite vérole dans un âge avancé où elle gâte ſouvent le viſage. L'inoculation à l'âge de ſix mois, prévient le danger autant qu'on peut le prévenir. Et ainſi la tendreſſe des Parens & l'interêt ſe réuniſſent en faveur de cette pratique.

Quelques uns prétendent que les *Circaſſiens* l'empruntèrent anciennement des *Arabes*. Mais Mr. de Voltaire laiſſe à quelque ſavant Bénédictin le ſoin de compiler là deſſus pluſieurs *in folio*.

Les *Turcs* ont imité les Circaſſiens. Ils donnent la petite vérole à leurs Enfans dès qu'ils les ont ſevrez. Et la coutume a paſſé de Turquie en *Angleterre* par *Milédi Montaigu* qui en avoit fait l'expérience à *Conſtantinople* ſur l'Enfant qu'elle y eut pendant l'Ambaſſade de ſon Mari. A ſon retour elle en parla à la Princeſſe de Galles, aujourd'hui Reine d'Angleterre, qui après avoir vérifié l'expérience ſur des Criminels condamnés à mort, la hazarda avec ſuccès ſur ſes propres Enfans.

---

* *Lettre XI.* ſur l'Inoculation.

On compte en général que la petite vérole tue ou défigure une cinquième partie du Genre-humain, lorſqu'on l'a naturellement : au lieu qu'elle n'eſt, dit Mr. de Voltaire, fatale à perſonne par l'inoculation, à moins qu'on ne ſoit infirme ou mourant par d'autres cauſes. On ſait, ſans qu'il en avertiſſe, que cette règle a ſes exceptions.

Ajoutez ce qu'on raporte des *Chinois*, qu'il prennent la petite vérole en poudre comme du tabac : Et vous aurez en gros ce que l'Auteur dit plus en détail dans un narré orné de circonſtances agréables, & animé par des reflexions utiles.

Cette Lettre au reſte ne pouvoit être mieux placée qu'où elle ſe trouve : aſſez politique pour accompagner les trois précédentes : aſſez philoſophique pour préparer aux ſix ſuivantes, où Mr. de Voltaire donne une idée de la Philoſophie des Anglois, en parlant de trois de leurs plus grands Philoſophes, *Bacon*, *Locke* & *Newton* ; ſans s'aſtreindre cependant à les conſidérer uniquement comme Philoſophes.

* BACON, Vicomte de *Verulam*, & Chancelier ſous *Jaques premier*, trouva au milieu des grandes affaires, le tems de devenir

---

* *Lettre XII.* ſur le Chancelier *Bacon.*

venir bon Hiſtorien, grand Philoſophe, Ecrivain élegant, quoique dans un tems où l'on ne connoiſſoit encore, ni l'art de bien écrire, ni la véritable Philoſophie, & où l'on ne lui rendoit pas ſur ſes talens, du moins en Angleterre, la juſtice qu'on lui rendit après ſa mort. Il oſa mépriſer dès ſa jeuneſſe certain jargon Scolaſtique qui étoit devenu ridiculement vénérable. Il n'eut pourrant pas le tems de connoitre la Nature comme on l'a connue depuis: mais il fournit aux autres les moyens de le ſurpaſſer: il fit pluſieurs expériences, & il les indiqua preſque toutes. On peut l'appeller le Père de la Philoſophie expérimentale. Les plus belles découvertes faites avant lui, ſemblent ſe devoir moins à la ſagacité des Philoſophes qu'au hazard. On attribue à un grand Philoſophe venu depuis, tout l'honneur du nouveau ſiſtême de l'*Attraction*: Et Monſieur de Voltaire en fait voir l'idée en termes clairs dans le *Novum Scientiarum Organum*, ouvrage de Bacon.

Ses *Eſſais de Morale*, moins lus que ceux de *Montagne* ou que les *Maximes de la Rochefoucault*, parce qu'ils ſont plutôt écrits pour inſtruire que pour divertir, ne laiſſent pas d'être très eſtimez de ceux qui les connoiſſent.

Son *Hiſtoire de Henri VII.* paſſe pour un Chef-d'œuvre. Monſieur de Voltaire voudroit ſeulement qu'on n'allât pas juſqu'à la mettre au même rang que le grand ouvrage de *de Thou*; (*a*) & qu'elle ne fût pas déparée par certains traits qui tiennent du faux merveilleux, ou du faux ſublime.

* LOCKE, peu verſé dans les Matématiques, étoit le premier de ces génies heureux dont l'exemple prouve qu'il eſt poſſible d'avoir l'eſprit géomêtre, ſans s'être appliqué à la Géométrie. Plus ſage & plus éclairé que les anciens Philoſophes Grecs, que pluſieurs Pères de l'Egliſe, que les Scolaſtiques, que *Des cartes* même & que *Mallebranche*; ſon Livre *ſur l'Entendement humain* n'eſt rien moins qu'un fruit artificiel de l'imagination: ce n'eſt point un nouveau Roman: c'eſt une Hiſtoire, & une Hiſtoire excellente: où l'Auteur raporte avec une fidélité exacte ce qu'il a ſenti en lui même, ou vu dans les autres; & où il donne pour douteux ce qui eſt douteux.

Mr. Locke n'oſoit rien avancer ſur la préexiſtence des Ames. Il avouoit que la ſienne étoit une de ces Ames péſantes qui ne penſent pas toujours, qui ne conçoivent pas même pourquoi la penſée ſeroit plus eſſentielle à l'ame que le mouvement au corps: Et Monſieur de Voltaire de ſon côté, ſe vante d'être auſſi ſtupide que Mr. Locke. Il fait-main-baſſe avec lui ſur les *idées innées*. Il indique quelques chapitres de

---

(*a*) On pourra conférer cela avec l'Extrait de la *Lettre XXII.* vers la fin.

* *Lettre XIII.* ſur Mr. *Locke.*

de ſon ouvrage: Et il s'arrête ſur la derniere partie qui eſt deſtinée à conſidérer l'étendue, *ou plutôt*, dit-il, les bornes étroites de nos connoiſſances. Il extrait de cette partie une propoſition qui a fait du bruit, & la défend par des reflexions qu'il annonce de ce ton modeſte qui convient lorſqu'on dit des choſes toutes nouvelles. Ce qu'il dit n'eſt pourtant pas tout-à-fait nouveau. Mais nous ne laiſſerons pas d'en faire l'analiſe avec plaiſir.

La propoſition de Locke étoit: *Que nous ne ſerons peut-être jamais capables de connoître, ſi un Etre purement matériel penſe, ou non*: Ce qui eſt bien éloigné, comme on voit, de cette Philoſophie qui prétend démontrer que l'ame, parce qu'elle penſe, eſt immatérielle; & qui fait dépendre de l'immatérialité de l'ame, ſon immortalité. Or là-deſſus Mr. de Voltaire obſerve en ſubſtance:

Que le dogme de l'*Immortalité* s'établit ſufiſamment par ſon utilité, jointe à l'autorité de la Foi:

Et qu'à l'égard de l'*Immatérialité*, elle ne réſulte nullement, ainſi qu'on ſe l'imagine, de la faculté de penſer, qui après la ſuppoſition de l'Immatérialité ne s'explique pas mieux qu'auparavant:

Qu'il eſt même plus aiſé d'attribuer la penſée à la matière, qui eſt une ſubſtance toute connue, & à laquelle on ne ſauroit nier que Dieu n'ait pu donner la faculté de penſer : ſurtout ſi on fait attention aux Bêtes, dont les organes ſemblables aux nôtres auront été créez tels à pure perte, en cas qu'elles ſoient deſtituées de ſenſation ; & dont la ſenſation, qui ſous le nom d'Inſtinct eſt au fonds peu differente de la Raiſon humaine, ne s'attribue pourtant point à une ame immatérielle :

Qu'une Philoſophie enfin comme celle de Mr. Locke, bien loin de nuire à la Religion, pourroit ſervir en cas de beſoin à en démontrer la vérité, (ou du moins la néceſſité :) parce que la Philoſophie la plus favorable à la Religion, eſt celle qui par l'aveu de ſes doutes, nous oblige de recourir à Dieu dans l'examen des premiers principes. (*a*).

New-

(*a*) *In our examining of the firſt principles.* Mr. de Voltaire ne trouvera pas mauvais que nous diſions un mot ſur ce dernier article. Nous doutons fort qu'une Philoſophie qui établit le beſoin d'une révélation divine dans l'examen même des premiers principes, puiſſe jamais favoriſer la Religion, dont la vérité ne ſe démontre qu'en vertu de certains principes préalables ; à moins qu'on ne ſuppoſe, ou qu'elle ne ſe démontre point du tout, ou qu'elle ſe démontre par un pur enthouſiaſme : Et nous ſommes bien ſurs qu'une Philoſophie ſi peu favorable à la Religion, n'a jamais été celle de Mr. *Locke*. Mr. de Voltaire auroit mis lui même ſes Lecteurs en état d'en juger, s'il leur avoit ſeulement donné une légère idée du Chapitre qui traite *des Limites de la Foi & de la Raiſon*.

Un abregé de ce chapitre auroit eu plus d'un uſage.

Pour

* NEWTON ſe trouve ici comparé avec *Des-cartes*, malgré certains Anglois qui

Pour prouver que les opinions philoſophiques ont peu d'influence ſur la Religion, Mr. de Voltaire dit que nos miſtères ſont toujours reſpectez par nos Philoſophes Chrétiens, quoique nos démonſtrations, ajoute-t-il, heurtent de front nos miſtères : *Tho' our demonſtrations claſh directly with our myſteries.* Nous oſons aſſurer que ces dernieres expreſſions paroitront trop fortes à ceux qui connoitront les ſentimens de Mr. Locke ſur la Foi & ſur la Raiſon. Peut-être encore ſeront ils un peu ſurpris de voir en quelle compagnie Mr. de Voltaire le met, lorſqu'il dit que ni *Montagne*, ni *Locke*, ni *Bayle*, ni *Spinoza*, ni *Hobbes*, ni Milord *Shaftsbury*, ni *Collins*, ni *Toland*, n'ont allumé le flambeau de la diſcorde. Mais ce qui arrive ici à Mr. Locke n'a rien en ſoi qui doive nous ſurprendre. Tel a été plus d'une fois le ſort des grands hommes, lorſqu'ils ont pouſſé leur zèle pour la Foi juſqu'à ſoutenir nettement qu'elle n'enſeigne rien de contraire à la Raiſon.

Au reſte ce que nous venons de dire en faveur de Locke, nous rappelle ce que nous avons oublié de dire au ſujet de *Clarke* dans nôtre Extrait précédent. Mr. de Voltaire, parlant des Traitez de ce Théologien ſur *l'exiſtence de Dieu*, & ſur *la verité de la Religion Chrétienne*, poſe en fait que le prémier Traité eſt plus eſtimé, mais très peu entendu ; & que le ſecond eſt très intelligible, mais aſſez mépriſé. Nous ne nions pas à Monſieur de Voltaire qu'il ne puiſſe citer des témoins & des garans du fait ; tout comme il pourroit citer de ces gens dont il parle ailleurs, qui ſont capables de ſoutenir que *Marlborough* étoit un poltron, & que *Pope* eſt un ſot. Mais la matiere eſt délicate. Il y a des Lecteurs Libertins, & il y en a d'au-

---

* *Lettres* XIV--XVII. Sur le Chevalier *Newton*.

qui n'aiment pas ces ſortes de comparaiſons. DES-CARTES avoit une imagination brillante, il étoit preſque né Poëte: Il

d'autres qui ne manquent pas d'eſprit, mais qui l'ont foible ou ſoupçonneux. Ceux là s'imagineront qu'on a voulu leur plaire, ceux-ci qu'on a voulu les choquer, en inſinuant qu'un Génie comme *Clarke* a échoué quand il a entrepris de prouver ſoit l'exiſtence de Dieu, ſoit la vérité de la Religion Chrétienne; & qu'inintelligible ſur le prémier chef, il n'eſt clair ſur le ſecond que pour montrer clairement qu'il eſt foible Une critique qui pouvoit, *vû comme le Monde va*, donner lieu à de pareilles conſéquences, ne devoit pas interrompre ſans néceſſité l'éloge du Docteur Anglois: au moins ne devoit elle pas être rapportée ſans quelque petit correctif, ſuppoſé même qu'elle fût inconteſtable. Mais elle ne l'eſt pas. Le Traité de la verité de la Religion Chrétienne eſt moins entendu que Mr. de Voltaire ne penſe: (Nous ſavons même que Mr. Clarke a eu occaſion de s'en plaindre, & s'en eſt plaint avec raiſon:) Et peut-être que tous les Lecteurs qui parviendront à le bien entendre, l'eſtimeront encore plus que le Traité de l'exiſtence de Dieu: ſur-tout s'ils n'y cherchent que ce qu'on a droit d'y chercher en vertu du deſſein de l'Auteur, qui n'a pas voulu y mettre tout ce que l'Hiſtoire & la Critique fourniſſent pour une démonſtration complette. Après avoir fait de ſon mieux pour diſpoſer les eſprits, par la conſidération des attributs de Dieu, à l'attente d'une Revélation divine; ſon principal deſſein, autant que nous pouvons nous en ſouvenir, eſt de déterminer en Philoſophe, & d'expoſer ſuccintement, la véritable méthode qu'il faut ſuivre pour parvenir à une démonſtration telle qu'on la demande. Or il fait là-deſſus des reflexions qui ſont excellentes; mais qui veulent être lues plus d'une fois.

Il fut Soldat : Il eut une Maitreſſe, & de cette Maitreſſe une Fille : Il fut obligé de chercher hors de ſa Patrie un Azile où il pût philoſopher librement, & rencontra des obſtacles dans la Hollande même où il avoit choiſi ſon azile : Rapellé dans ſa Patrie par de belles promeſſes ; il vit bien-tôt qu'il en étoit la dupe ; & regagna ſa ſolitude de Nort-Hollande, d'où il alla mourir en Suède à la fleur de ſon age, au milieu de quelques gens de Lettres qui étoient ſes Ennemis. NEWTON a joui d'une vie plus égale : il n'éprouva point les foibleſſes ordinaires à l'homme, & l'on aſſure ici qu'il ne connut jamais de femme : Il a vécu dans un Païs de liberté, & dans un tems où les anciens préjugez de l'Ecole n'étoient plus à craindre : Il n'eſt mort qu'à quatre-vingt cinq ans : Et ſes Compatriotes, après l'avoir honoré juſqu'à la fin d'une ſi longue vie, l'ont enterré comme un Roi qui auroit fait le bonheur de ſes ſujets. Tout cela tend à perſuader que le génie & les talens de *Des-cartes*, peuvent ſe comparer avec le génie & les talens de *Newton*, quoique la Philoſophie de ce dernier ſoit très ſupérieure à celle du premier. Mr. de Voltaire, dans la même Lettre où il compare les deux Philoſophes, ébauche le parallèle des deux Philoſophies : Après quoi il entreprend de donner une idée plus particulière de celle du Philoſophe Anglois.

Il rapporte d'abord quelques-uns des argumens par lesquels *Newton* a détruit les Tourbillons de Des-Cartes. Il conte enſuite comment *Newton*, qui déſeſpéroit de découvrir quelque choſe de meilleur pour expliquer le mouvement des Corps céleſtes & la gravité, conçut inopinément en 1666. le plan général de ſon Syſtême de l'*Attraction*, à l'occaſion de quelques fruits qu'il vit tomber d'un arbre en ſe promenant: Comment il eut le courage d'abandonner ſes idées, parce qu'elles ne s'accordoient pas avec la meſure de nôtre Globe, telle qu'on l'avoit alors: Et comment il les reprit, lorſqu'il trouva qu'elles s'ajuſtoient parfaitement avec cette meſure mieux connuë depuis la fameuſe Méridienne de l'Obſervatoire Royal de Paris. L'Auteur entre ici dans un détail qui n'eſt pas trop long pour ſon Livre, mais dont nous ne ſaurions bien faire juger, ſans ſortir des bornes que nous nous ſommes preſcrites. Nous dirons ſeulement que Mr. de Voltaire allègue diverſes raiſons pour juſtifier *Newton* du reproche qu'on lui fait d'avoir ſubſtitué ſans néceſſité le terme obſcur d'*Attraction* à celui d'*Impulſion* qui eſt ſi clair. Il remarque là-deſſus: Que la force impulſive n'eſt nullement plus facile à concevoir que la force attractive: Que l'impulſion ſuppoſe des tourbillons qui n'exiſtent point: Que par le mot d'*Attraction* on prétend ſimplement déſigner un phénomène inconteſtable dont on laiſſe à d'autres l'honneur de trouver la cauſe: Que cependant une deſcription détaillée & exacte de ce phénomène répand un grand jour dans la Phyſique; & montre même dans ce phénomène l'unique cauſe du mouvement des Corps céleſtes, parce que leur *Attraction* mutuelle les meut avec une régularité conſtante qui ceſſeroit de l'être, ſelon M. de Voltaire, ſi elle étoit ſujette à l'Action de quelque autre cauſe. Au moins eſt-il démontré que la cauſe imaginée par Des-cartes devroit interrompre l'ordre conſtant qu'on obſerve.

De l'*Attraction*, l'Auteur paſſe aux découvertes de *Newton* dans l'*Optique*; & à ſa doctrine des *Infiniment petits*. Il donne même une notion générale de ſon nouveau ſyſtême de *Chronologie*. Ce qu'il dit ſur ces différens ſujets, joint à la manière dont il le dit, pourra mettre certains Lecteurs en goût de connoître *Newton* par ſes propres ouvrages, ou par ceux de ſes plus célèbres Partiſans: Et les Lecteurs qui n'ont pas beſoin d'être mis en goût, pourront s'amuſer agréablement un quart-d'heure, à une lecture où ils verront les ſublimes découvertes d'un ſi grand Philoſophe étudiées & admirées par un grand Poëte. Si le Poëte ne s'exprime pas toûjours avec la dernière juſteſſe, ils le lui pardonneront ſans doute auſſi volontiers qu'il paſſeroit lui-même quelques fautes d'un autre genre à un profond Matématicien, qui en parlant de

Poëſie, relèveroit avec goût, & *loueroit avec Tranſport*, les beautez de *Corneille* ou de *Milton*.

* NOUS voici parvenus aux *Poëtes* & aux *ouvrages d'eſprit*, qui ſont la matière des ſept dernières Lettres, ſi l'on excepte quelques digreſſions, & ce qui concerne *les Belles-Lettres* en général. Mr. de Voltaire ne parle point de MILTON : Mais cette obmiſſion ne ſauroit choquer perſonne après ce qu'il en a dit dans ſon *Eſſai ſur le Poême Epique.* Il commence ici par ce qui regarde la *Tragédie* Angloiſe. Il y trouve les plus grands défauts, & les plus grandes beautez. Point de goût ni de règle dans l'uſage du ſtile figuré : Point de bienſéance dans les caractères : point de vraiſemblance dans la diſpoſition. Ce ſont là les défauts de SHAKESPEAR, qui cependant peut-être regardé comme le Corneille d'Angleterre, comme le Pere du Théatre Anglois : Et ſes défauts n'ont été que trop imitez, malgré le ridicule que ſe ſont donné par-là ſes Imitateurs, qui ſe flatoient à tort de faire admirer en eux ce qu'on admiroit en lui avec une eſpèce de vénération. OTWAY avoit gâté ſa *Veniſe préſervée*, par une ſcène qui ne pouvoit divertir que la Canaille : On l'a retranchée dans les repréſentations; mais on y conſerve celle du *Jules-Céſar* de *Shakeſpear*, où pa-

---

* *Lettre XVIII.* Sur la Tragédie.

paroiſſent avec *Brutus* & *Caſſius* les Cordoniers & les Savetiers de Rome. Le célèbre DRYDEN n'avoit point le jugement néceſſaire pour ménager la fécondité exceſſive de ſon génie. ADDISON, qui dans ſon *Caton* a repréſenté le plus grand Perſonnage qu'on ait jamais vu ſur le Téatre, a compoſé le prémier une Tragédie régulière, & où l'élégance du ſtile & la beautè de la verſification fuſſent ſoutenues. Encore ſa pièce devient elle languiſſante par une intrigue amoureuſe qu'il y a miſe, pour s'accommoder à un goût qui ſous le règne de Charles II. a paſſé de Paris à Londres *avec nos rubans*, dit Mr. de Voltaire, *& avec nos perruques*. Depuis *Addiſon* il a paru des pièces compoſées avec une grande régularité : mais Mr. de Voltaire les trouve en même tems plates & inſipides, & donne hautement la préférence à d'autres pièces où le Génie, ſans s'aſſujettir aux règles, a répandu des traits hardis qui ſaiſiſſent & qui tranſportent.

Ce ſont proprement ces traits particuliers qui font le mérite de la Tragédie Angloiſe. Mr. de Voltaire n'approuve jamais ce qu'ils ont de trop hardi : mais il les croit propres par leur grande hardieſſe à élever l'imagination, l'eſprit, & les ſentimens; ſans compter qu'il accorde quelque choſe à la liberté de la langue. On voit ici, comme dans ſon *Eſſai ſur le Poëme Epique*, qu'il n'eſt point de ces Juges froids qui n'ont que de l'eſprit, & que le plaiſir de critiquer rend inſenſibles à celui d'admirer & d'être touché. Il loue en homme, & en homme de génie les beaux morceaux dont il parle. Il va juſqu'à déclarer qu'il eſt de l'opinion de ceux qui penſent qu'on tire plus de profit de douze beaux vers d'*Homère* que de toutes les critiques de ſes défauts : Et pour appliquer la maxime à ſon ſujet, il oppoſe à ſa propre critique du Téatre Anglois une traduction en vers de deux paſſages choiſis ; l'un de *Shakeſpear*, l'autre de *Dryden*.

Nous ne voudrions pas dire avec nôtre Auteur, en parlant du Stile de la Tragédie Angloiſe, qu'il approche trop de celui des Ecrivains Hébreux *qui ſont ſi pleins du Phébus* ou *du galimatias Aſiatique* (*a*) Au moins ces dernières expreſſions ne nous paroiſſent elles pas aſſez reſpectueuſes pour des Ecrivains que nous regardons comme inſpirez ; & dont le ſtile toujours raiſonnable, quoiqu'éloigné des manières Françoiſes & de la timidité de nôtre langue, n'a jamais eu d'autre défaut, ſi c'en eſt un, que celui de négliger avec dignité, les délicateſſes acceſſoires de l'Eloquence humaine. Mais il n'en eſt pas moins vrai après-tout qu'il y a dans le ſtile de la Tragédie, & même de la Poëſie Angloiſe en général, de-

---

(*a*) *Who abound ſo much with the Aſiatic Fuſtian.*

dequoi exercer le Traducteur le plus habile; quand il voudra, comme Mr. de Voltaire, exprimer les beautez de ſon original en beaux vers François. Les Lecteurs qui n'entendent pas l'Anglois, jugeront de la difficulté par une Traduction que nous allons leur donner en proſe du paſſage de *Shakespear*, auſſi litéralement que nous le pourrons ſans être abſolument barbares ou inintelligibles. Le Perſonnage qui parle, eſt ſeul, & roule dans ſon eſprit le deſſein de ſe tuer.

Etre, ou ceſſer d'être: voila dequoi il s'agit. Où y a-t-il le plus de grandeur d'ame: ou à ſouffrir tous les traits dont nous perce ou nous éguillone une Fortune outrageante: ou à s'armer contre un déluge de maux, & à les terminer en dépit de la Fortune; à mourir; à s'endormir, car voila tout; & à nous délivrer ainſi des ennuis & des agitations de nôtre cœur, à finir mille combats qui ſont l'apanage perpétuel de cette miſérable vie? La mort met fin à tout: on devroit la ſouhaiter avec ardeur! Etre mort! Dormir! . . . . . . Dormir? En dormant on ſongera peut-être! Ah! c'eſt-là l'obſtacle! Ces ſonges qui viendront dans le ſommeil de la mort: Ces ſonges qui ſuivront après que nous nous ſerons débarraſſez du tumulte de cette vie mortelle: Voila ce qui doit nous arrêter! Voila ce qui éterniſe nos malheurs ſur la terre! Eh! qui voudroit ſans cela ſupporter les injures du Tems, les violences de l'Oppreſſeur, l'ignominie attachée à la Pauvreté, le déſeſpoir *d'un amour mépriſé, les longueurs des procès, l'inſolence des gens en place, & les brutalitez que l'humble mérite eſſuye de la part de ſes indignes Ennemis? Qui ne ſe déchargeroit d'une ſi déſolante obligation, (a) ſi pour ſe mettre en repos un coup de poignard ſuffiſoit? Qui voudroit ſe ſoumettre à tant de maux; gémir & ſuer ſous le poids d'une vie pleine d'amertumes; Si la crainte de quelque choſe après la mort, ſi l'idée confuſe de ce Païs inconnu d'où perſonne ne revient, ne nous embarraſſoit ne nous tenoit en ſuſpens, & ne nous perſuadoit de ſouffrir ces maux que nous connoiſſons, plûtôt que d'aller en affronter d'autres qui nous ſont inconnus? . . . . C'eſt ainſi que la Religion fait de nous autant de poltrons! C'eſt ainſi que la pâle & froide Réflexion vient éteindre l'ardeur & la vivacité du Courage!*

Voila à-peu-près ce que dit *Shakeſpear*: Voici ce que Mr. de Voltaire lui fait dire.

Demeure, il faut choiſir, & paſſer à l'inſtant,
De la vie à la mort, ou de l'être au néant.
Dieux cruels, s'il en eſt, éclairez mon courage!
Faut il vieillir courbé ſous la main qui m'outrage,
Suporter ou finir mon malheur & mon ſort?
Qui ſuis-je? Qui m'arrête! Et qu'eſt-ce que la mort?
C'eſt la fin de mes maux, c'eſt mon unique azile:
Après de longs tranſports c'eſt un ſomeil tranquile:
On s'endort, & tout meurt.... Mais un afreux reveil.
Doit ſuccéder peut-être aux douceurs du ſomeil?

(a) Il a falu de toute néceſſité parafraſer cet endroit, & ſe contenter de rendre le ſens.

On nous menace, on dit que cette courte vie
De tourmens éternels eſt auſſi-tôt ſuivie.
O mort! moment fatal! affreuſe Eternité!
Tout cœur à ton aſpect ſe glace épouvanté. (*a*)
Eh! qui pourroit ſans toi ſuporter cette *vie*, 15
De nos Prêtres *menteurs* bénir l'hipocriſie,
D'une indigne Maitreſſe encenſer les *erreurs*,
Ramper ſous un Miniſtre, adorer ſes *hauteurs*,
Et montrer les *langueurs* de ſon ame abatue
A des Amis ingrats qui détournent la vue? 20
La Mort ſeroit trop douce en ces extrémitez:
Mais le ſcrupule parle, & nous crie, Arrêtez!
Il défend à nos mains cet heureux homicide,
Et d'un Héros guerrier fait un Chrétien timide.

Si l'on trouve que Mr. de Voltaire auroit pu, ſans ſe faire tort exprimer plus fidellement ſon original, malgré la différence des deux langues; l'Equité veut que nous raportions ce qu'il a crû pouvoir alléguer pour repouſſer d'avance une critique qu'il a prévue. Ne vous imaginez pas, dit-il, que j'aye traduit ſervilement: Malheur à l'Ecrivain qui pour rendre les paroles, énerve le ſens: C'eſt ici qu'on peut dire que la lettre tuë, & que l'eſprit vivifie.

* QUOIQUE Mr. de Voltaire ſoit charmé des

(*a*) Notez, pour bien entendre ce vers & le ſuivant, que c'eſt l'Eternité qui eſt apoſtrophée, & non la Mort, dont il eſt dit plus-bas qu'*elle ſeroit trop douce en ces extrémitez*. De ſorte que le *ſans toi* du vers 15. ſignifie, *ſi tu ne nous retenois*.

* *Lettre XIX.* Sur la Comédie.

des beaux traits répandus dans les Tragédies des Anglois, il paroît en général plus content de leurs *Comédies*. Mr. de Muralt qui en dit du mal, ſemble n'en avoir jugé que par les Pièces de SCHADWELL, Auteur aſſez mépriſable, & aſſez mépriſé, du moins quand on le lît: mais auquel on peut oppoſer un WYCHERLEY, un VANBRUGH, un CONGREVE.

Wycherley qui avoit paſſé ſa vie parmi les gens de la prémière diſtinction, paroît avoir connu à fonds tout ce que cachent de laid & de petit, les noms impoſans de beau-Monde & de grand-Monde. Si la Comédie du *Plain-dealer* a moins de délicateſſe que le *Miſantrope* de Molière qu'il a imité, & ſi les bienſéances y ſont moins obſervées; il y a mis en revanche plus de force, plus d'intrigue & plus d'intérêt. Sa *Country-Wife* ou *Campagnarde*, qui eſt une eſpèce d'*Ecole des Femmes*, eſt auſſi fort vantée par Mr. de Voltaire. Il obſerve toutefois que l'Ecole des Femmes n'eſt point ici l'Ecole des bonnes mœurs. Il y a des choſes qu'un homme de bien ne loue jamais ſans reſtriction, quelque parfaites qu'elles ſoient à n'en parler que poëtiquement.

Vanbrugh, qui étoit en même tems Poète & Architecte, paſſe communément pour avoir autant de légèreté dans ſes Ecrits que de péſanteur dans ſes Batimens, dont on peut juger par le Chateau de *Blenheim*, & par une Epitafe badine où l'on dit à la Terre re de bien péſer ſur le corps d'un homme qui a mis ſur elle maint péſant fardeau. Les pièces de *Wycherley* marquent plus de force & de génie : Celles de *Van-brugh* ſont plus gayes & plus plaiſantes.

Congrève l'emporte pour l'eſprit, pour la régularité, & pour la délicateſſe. Ses pièces n'ont rien de bas, ni de groſſier. Elles ſont en petit nombre, mais excellentes. Mr. de Voltaire le regarde comme le premier homme d'Angleterre pour la Comédie. Il l'apelle dans un autre endroit le Molière Anglois : & le loue ici de même que les deux précédens, de n'avoir jamais parlé déſavantageuſement de Molière. On croit cependant que *Van-brugh* ne méritoit pas tout-à-fait cet éloge. Il ajoute à cette occaſion, que la gloire de Molière n'a été ataquée en ce Païs que par des Ecrivains mépriſables : tout comme celle de *Lulli* n'eſt attaquée que par des Muſiciens ſans nom & ſans habileté. Il auroit peut-être été a propos de modifier cette réflexion. Il y quelquefois des Poëtes & des Muſiciens très eſtimables par leur Poéſie ou par leur Muſique, qui n'ont pas le cœur aſſez bien placé pour juger ſans partialité ; ou qui avec tous leurs beaux talens, n'ont pas celui d'un goût univerſel, ni même celui d'une critique ſure pour apprécier avec juſteſſe les différentes choſes qu'ils ſont capables de goûter.

Tel excelle à rimer qui juge ſottement:
Tel s'eſt fait par ſes vers diſtinguer dans la Ville,
Qui jamais de Lucain n'a diſtingué Virgile. (a)

Au reſte, Wycherley, Van-brugh, & Congrève, ne ſont pas les ſeuls bons Ecrivains Comiques de l'Angleterre. Mr. de Voltaire en reconnoît d'autres: il nomme même le Chevalier *Richard* STEELE, (b) & Mr. CIBBER, qui eſt encore excellent Comédien, & de plus *Poete Laureat*: tître qu'on relève ici pour dire qu'il vaut, entr'autres avantages, une penſion de *mille écus*. Il auroit été plus exact de mettre *cent livres ſterling*. (c)

Les Lecteurs s'impatientent peut-être de ſavoir ſi Mr. de Voltaire qui a donné quelques échantillons de la Tragédie Angloiſe, n'en donne point de la Comédie. Mais il allegue de bonnes raiſons pour s'en diſpenſer. On trouvera en recompenſe, dans les Lettres ſuivantes où il ne s'agit plus du Téatre, la traduction de divers morceaux des meilleurs Poëtes Anglois.

* APRES une courte, & trop courte refle-

flexion, ſur le goût de la Nobleſſe d'Angleterre & du Peuple Anglois en général pour les Belles Lettres, Mr. de Voltaire traduit une petite deſcription de l'Italie, de la façon d'un jeune Seigneur qui en revenoit, & qu'il croit pouvoir comparer pour la délicateſſe aux meilleurs morceaux de *Sarrazin*, de *Chapelle* & de l'Abé de *Chaulieu.* Elle finit par ces quatre vers:

(a) Boileau, Art Poétique: Chant IV.

(b) Mr. de Voltaire parle de lui comme d'un homme qui vivoit encore quand cette Lettre fut écrite. Il eſt mort en 1729.

(c) Voy. *the preſent ſtate of Great Britain*: anno 1731. dans les liſtes de la maiſon du Roi p. 154 & enſuite p. 56.

* *Lettre* XX. ſur les gens de qualité qui cultivent les Belles Lettres.

Ces beaux lieux du Pape bénis.
Semblent habitez par les Diables:
Et les Habitans miſérables
Sont danez dans le Paradis. (*a*)

* LES noms du Comte de ROCHESTER &

(*a*) Mr. de Voltaire dit que l'Original de ces vers lui avoit été donné *depuis peu* par l'Auteur à *Paris.* C'eſt aparemment un *lapſus calami*: car ſi ces Lettres ſont rangées ſelon leurs dates, commé ledit la Préface, Mr. de Voltaire devoit être hors de Paris depuis deux ans ou environ, lorſqu'il écrivit la vintième. S'il a fait des aditions à ſon Ouvrage depuis ſon retour en France, il n'y avoit rien en cela dont on ne pût lui ſavoir gré: La Préface devoit en avertir..... Puiſque nous avons fait cette petite remarque, nous en ferons encore une du même genre. C'eſt que Mr. de Voltaire qui eſt cenſé écrire à ſon Ami pour le mettre au fait, lui parle quelquefois comme à un homme qui ſeroit déja verſé dans la lecture des Poëtes Anglois. C'eſt bien aujourdui le cas de Mr. *Thiriot*, quoiqu'il ait à peine été dix-huit mois en Angleterre: mais ce n'étoit pas encore ſon cas lorſqu'il recevoit les Lettres de Mr. de Voltaire à Paris conférez p. 220. avec 168, 170, & 190.

* *Lettre* XXI. ſur le Comte de Rocheſter & ſur Waller.

& de WALLER étoient trop connus pour n'avoir pas ici une place diſtinguée. Mr. de Voltaire admire dans le premier, cette imagination brillante, cette énergie, & ce feu, qui caractériſent le vrai Poëte. Le ſecond avoit en Angleterre à-peu-près la même réputation que *Voiture* en France, & la méritoit mieux au jugement de notre Auteur. (*a*) Il ne la trouve pourtant pas ſans défauts. Les graces qui reſpirent dans ſes Ouvrages galans, y languiſſent à force d'être négligées, & ſont ſouvent défigurées par un faux air d'eſprit. M. de Voltaire eſt plus content de lui dans les ouvrages ſérieux. Il y admire la force & la vigueur de ce même Poëte qui ailleurs eſt délicat juſqu'à la moleſſe. Voici, ſelon la traduction libre de Mr. de Voltaire, comme

---

(*a*) Mr. de Voltaire fait ici en paſſant la critique des éloges donnez à Voiture par Boileau: & dans cette critique il obſerve entr'autres choſes, que Boileau a vanté *Segrais* qu'on ne lit plus, maltraité *Quinaut* qu'on ſait par cœur, & gardé un profond ſilence ſur *la Fontaine*. Il nous ſemble à l'égard de ce dernier; que la Diſſertation ſur les deux *Jocondes* doit être comptée pour quelque-choſe. Il faut avouer cependant que la Fontaine méritoit une place honorable dans l'*Art Poétique*: & que Boileau auroit du l'y propoſer pour modelle: ſinon pour les *Contes*; que la bienſéance lui auroit défendu de louer ſans un grand correctif; au moins pour les *Fables*, qui ſeront toujours un modelle, ſi ce n'eſt peut-être parce qu'elles ſont inimitables.

Waller débute dans ſes vers ſur la mort de *Cromwell.* Notez que le jour de ſa mort il y avoit eu un grand orage.

Il n'eſt plus: c'en eſt fait: ſoumettons nous au ſort:
Le Ciel a ſignalé ce jour par des tempêtes:
Et la voix du tonnerre, éclatant ſur nos têtes,
Vient d'ânoncer ſa mort,
Par ſes derniers ſoupirs il ébranle cette Ile:
Cette Ile que ſon bras fit trembler tant de fois,
Quand dans le cours de ſes exploits,
Il briſoit la tête des Rois,
Et ſoumettoit un Peuple à ſon joug ſeul docile.
Mer! tu t'en eſt troublée! O Mer! tes flots émus
Semblent dire en grondant aux plus lointains rivages
Que l'effroi de la Terre & ton Maître n'eſt plus.
Tel au Ciel autrefois s'envola Romulus:
Tel il quita la Terre au milieu des orages:
Tel d'un Peuple guerrier il reçut les homages:
Obéï dans ſa vie, à ſa mort adoré.
Son Palais fut un Temple &c.

L'original dit: *Il faut ſe ſoumettre. Le Ciel redemande cette grande ame par des orages auſſi éclatans que ſon immortelle renomée. Ses derniers ſoupirs ébranlent cette Ile: & les Arbres, ſans être coupez, tombent pour ſon bucher: leurs racines ſautent en l'air autour de ſon Palais. Ainſi mourut Romulus: Ce fut dans une ſemblable tempête que Rome naiſſante perdit ſon Roi, & paſſa des homages de l'obéiſſance à ceux de l'adoration. Ainſi les Chênes & les Pins fracaſſez, étoient diſperſez autour d'Hercule, étendu mort ſur le ſomet de l'Oéta. La Nature elle même s'eſt intéreſſée* *à ſa mort: Elle en a ſoupiré: Et par ſes ſoupirs la Mer a été émue avec tant de violence que ſes flots en roulant ont été anoncer aux rivages les plus éloignez, la fin prochaine de ſon Maître,* (a)

* POUR éviter la longueur, Mr. de Voltaire ſe contente de nommer avec éloge Mr. *Prior*, le Comte de *Roſcommon*, & celui de *Dorſet*. Il avoit nommé de même un peu plus haut, les deux Ducs de *Buckingham*, & Milord *Halifax*.

Il auroit été tenté de traduire quelque choſe du Poëme intitulé *Hudibras*. Mais c'eſt un Poëme dont les beautez ſans nombre conſiſtent dans des alluſions fines qui veulent être ſaiſies par ſentiment, & qui ne peuvent l'être de la ſorte que par ceux qui ont demeuré en Angleterre.

(a) Mr. de Voltaire nous aprend que ce furent ces vers Anglois qui donnerent lieu à un reproche de Charles II. & à une repartie de *Waller* qu'on peut ſe ſouvenir d'avoir lu dans le *Ménagiana* T. I. mais le *Ménagiana* dit qu'il s'agiſſoit de vers latins. Il y a aparence qu'on s'y eſt trompé. Il faudroit voir ſi *Bayle* n'auroit pas fait la même faute. Mais nous n'avons pu trouver l'endroit où il parle du bon mot de *Waller*. Quoiqu'il en ſoit, Mr. de Voltaire à ſon tour ſemble n'avoir pas été exact lorſqu'à l'occaſion de la repartie précédente il en cite une autre d'un Ambaſſadeur de Hollande à Charles II. ſur ce que celui-ci prétendoit aux mêmes égards qu'on avoit eus pour Cromwell. On prétend que l'Ambaſſadeur dit ſimplement: *Sire, Cromwell ſe faiſoit redouter.* Et le conte en vaut mieux.

* *Lettre* XXII. Sur Mr. *Pope* & quelques autres Poëtes celebres.

Mr. de Voltaire porte en général le même jugement ſur les ouvrages du Docteur SWIFT, dont on a bien quelque choſe de traduit en François, mais qui ne feront jamais auſſi goûtez en France qu'en Angleterre. C'eſt un des Auteurs que Mr. de Voltaire aime le plus. Quelque mérite qu'il reconnoiſſe dans certains traits divertiſſans de *Rabalais*, il ne peut ſouffrir qu'on apelle Mr. *Swift* le Rabelais des Anglois. Il lui trouve trop de ſens raſſis, trop de politeſſe, trop de délicateſſe, de juſteſſe, de diſcernement & de goût, pour être comparé avec un homme qui parle comme s'il étoit ivre, qui fait le ſavantas, & qui dit de groſſes ſottiſes. La bonne plaiſanterie ſemble être le talent particulier de Mr. *Swift*, ſoit dans ſa proſe, ſoit dans ſes vers, qui ſont remarquables de plus par un tour ſingulier & preſque inimitable.

Le dernier Poëte dont M. de Voltaire faſſe mention, c'eſt Mr. POPE, qu'il égale ailleurs à *Boileau*, & qui eſt connu en France par ſon *Eſſai ſur la Critique* de la traduction de l'Abé *du Reſnel*. Il a fait lui-même une excellente traduction d'*Homere* en vers Anglois, & divers autres ouvrages dignes de la belle réputation dont il jouït. Il eſt le Poëte le plus élégant, le plus correct, & ce qui le diſtingue ſur tout, le plus harmonieux que l'Angleterre ait produit. Ses ouvrages avec cela ſont de nature à être goûtez de toutes les Nations, on en verra ici un morceau traduit, dont nous ne pouvons nous empêcher de tranſcrire les derniers vers. Le Poète après avoir dépeint l'*Envie*, y dépeint ainſi l'*Affectation*.

Sur un lit plein de fleurs négligemment panchée,
Une jeune Beauté non loin d'elle eſt couchée:
*C'eſt l'*Affectation*, qui graſſaye en parlant,*
Ecoute ſans entendre, & lorgne en regardant,
Qui rougit ſans pudeur, & rit de tout ſans joye;
De cent maux différens prétend qu'elle eſt la proye;
Et pleine de ſanté ſous le rouge & le fard,
Se plaint avec moleſſe, & ſe pâme avec art.

Mr. de Voltaire étant entré dans le détail touchant les Poëtes & les Philoſophes, il faloit au moins qu'il dit un mot des Hiſtoriens. On a déja vu, ou entrevu, ſon ſentiment ſur l'Hiſtoire de *Henri* VII. par *Bacon*. Il déclare ici qu'il ne connoit pas un ſeul bon Hiſtorien en Angleterre. Il n'apelle point Hiſtoire, les Mémoires qu'on a de divers règnes. Il juge même que le caractère des Anglois ne leur permet pas d'écrire une bonne Hiſtoire de leur Païs. Il croit néanmoins que Mr. GORDON (le Traducteur de *Tacite*) auroit pu l'écrire, s'il n'avoit été prévenu par *Rapin*.

* APRES avoir ainſi parlé des gens de

---

* *Lettre* XXIII. ſur les égards qu'on doit aux gens de lettres: (& principalement ſur ceux que le Clergé de France auroit dû avoir pour Mademoiſelle *le Couvreur.*)

lettres d'Angleterre, il parle des égards qu'on a pour eux dans leur Patrie : il prétend prouver par quelques exemples, ſur le choix deſquels il y auroit peut-être quelques réflexions à faire, qu'un Anglois qui a du mérite eſt toujours ſûr de faire fortune : Et il opoſe à ces exemples, ceux de Meſſieurs *Crébillon* & *Racine* le Fils, qui malgré leurs beaux talens n'ont pas été d'abord à leur aiſe. Mais tout cela n'eſt ici que l'exorde d'un petit Plaidoyer fort vif, pour Mademoiſelle *le Couvreur*, contre le Clergé de France qui ne veut pas enterrer les Comédiens en Terre ſainte, & ſur tout contre le Père *le Brun* dont le Livre ſur la Comédie eſt denoncé ici comme un *Libelle impertinent*.

Mr. de Voltaire s'eſt aquis le droit de témoigner publiquement une belle paſſion pour l'illuſtre Défunte dont il eſt l'Avocat. Mais il n'avoit exprimé ſes regrets qu'en vers. La proſe leur donne ici un air plus ſincère. Nous en concluons avec plaiſir qu'il faut que Mademoiſelle *le Couvreur* ait eu quelque choſe de bien enchanteur.

Pour le Clergé de France, il nous ſemble qu'il eſt plus à plaindre qu'à blâmer, de n'avoir pas pu abroger une ancienne Conſtitution, ou du moins s'en écarter, en faveur de la Demoiſelle en queſtion.

Mais pour ce qui eſt du *Pére le Brun*, il faut avouer que ſon Livre, conſidéré dans le principal point de vue, eſt au moins un mauvais ouvrage en comparaiſon du judicieux Diſcours prononcé & publié depuis par le Père *Porée* ſur la queſtion, *Si le Téatre peut être, & s'il eſt l'Ecole des bonnes mœurs*. Il faut avouer encore que Mr. de Voltaire met les Rieurs de ſon côté, lorſque contant avec véhémence l'hiſtoire de *Prynne*, il fait trofée du Livre brulé & des oreilles coupées de ce pauvre Fou, qui s'étoit aviſé d'écrire contre les ſpectacles, pendant que ce bon Roi *Charles* qui eut lui même la tête coupée dans la ſuite, & ſa bonne Reine *Henriette-Marie de France*, avoient tous les ſoirs la Comédie dans leur Palais.

* IL NE nous reſte plus à rendre compte que d'une Lettre. Le tître qu'elle porte fait croire d'abord, ou qu'il y a en Angleterre des Academies différentes de la Société Royale, ou que l'Auteur parlera des divers établiſſemens auxquels le nom général d'Académie pourroit convenir. Il ne parle cependant que de la Société Royale, & d'un projet qui n'a point été exécuté d'en établir une autre ſur le modelle de l'Académie Françoiſe. Mais l'idée de ce projet, telle qu'il nous la donne, & les réflexions judicieuſes qu'il fait, ſoit ſur certains défauts de la Société Royale, ſoit à l'occaſion du projet manqué, ſufiſent pour intéreſſer les Lecteurs.

---

* *Lettre* XXIV. ſur la Société Royale & autres Academies.

Nous allions finir cet Extrait, lorſque nous nous ſommes reſſouvenus d'un endroit de la lettre XII. qui ne doit pas être paſſé ſous ſilence. Mr. de Voltaire y promet de faire pour les *Guerriers* & pour les *Miniſtres d'Etat*, ce qu'on vient de voir qu'il a fait pour les Beaux-Eſprits & pour les Philoſophes. Il voudra bien qu'on ſe prévaille de cette promeſſe pour s'attendre à un ſecond volume, & pour avertir les Lecteurs du droit qu'ils ont de s'y attendre.

ARTICLE VII.

A Reply to the Defence of the Diſſertation or Inquiry concerning the Goſpel according to St. Matthew. Wherein is s'hewn, That the Author has left the ſaid Diſſertation, or Inquiry, in many inſtances without Defence, and that He has effectually defended it in none &c. *By Leonard Twells Vicar of St. Mary's in Marlborough.* C'eſt-à-dire *Réponſe à la Défenſe de la Diſſertation ſur l'Evangile de St. Matthieu; où l'on montre qu'en pluſieurs articles l'Auteur a laiſſé cette Diſſertation ſans Défenſe, & qu'il ne l'a effectivement defendue en rien.* Par Leonard Twells Vicaire de l'Egliſe de Sainte Marie à Marlborough. A Londres, chez Goſſelin, 1733. p. 166. in 8.

C'EST ici le dernier Ecrit qui a paru ſur l'authenticité de l'Evangile *ſelon St. Matthieu.* La plûpart de ceux qui ont traité ce ſujet, ont de beaucoup précédé notre prémier Journal. Nous avons cru pouvoir d'autant mieux en donner une idée générale, que la diſpute, ſi échauffée d'abord, paroit tendre à ſa fin: ſi on la continuë, on y pourra aiſément revenir. Les *Lettres Paſtorales* de Monſieur *l'Evêque de Londres*, qui y ont donné occaſion, ſont aſſez connues. Les Journaliſtes de delà la mer en ont parlé avantageuſement, & la *Traduction* exacte que *Mr. Le Moine* en a donné au Public, les a répanduës partout.

On ſait auſſi qu'elles ont été écrites pour l'uſage d'un grand Diocèſe où les Savans ſe voient en quantité, parmi d'autres qui pour n'être pas des Savans, ſont généralement parlant plus capables d'attention que bien des gens du même ordre ne le ſont ailleurs. Quoiqu'il en ſoit, on peut dire que *Mr. l'Evêque de Londres* a uſé d'un ſage temperament; & que ſans rebuter les gens de Lettres, il s'eſt accommodé à la portée du Peuple, qu'il ſe propoſoit particuliérement d'inſtruire.

Mais ni le ſujet de l'inſtruction, ni la maniére de le traiter n'ont eu le bonheur de plaire à un Auteur qui ſe dit *du Troupeau* de cet Evêque. Il s'eſt même crû obligé de redreſſer ſon Paſteur; & c'eſt ce qu'il a fait avec un grand fond de ſuffiſance dans une brochure qui parut l'année derniére, ſous ce titre (*a*) *Diſſertation, ou Recherche touchant l'autorité Canonique de* l'Evangile ſelon Matthieu *& les raiſons pour leſquelles les anciens hérétiques l'ont rejetté; à l'occaſion d'une brochure qui a pour titre* Troiſieme Lettre Paſtorale, *où l'on prétend défendre le Canon du N. T. A Londres*, chez *Cox*, 1732, 8, pp. 80.

Si l'on en croit l'Auteur de cette *Diſſertation*, le ſujet dont il s'agit a occupé *la plume & l'eſprit des plus grands hommes, dans tous les âges, depuis la naiſſance du Chriſtianiſme.* Ce n'eſt pas pour complimenter ſon Paſteur, qu'il lance ce trait dès ſa prémiére période: Mais l'on ſeroit bien aiſe de ſavoir qui ſont ces *grands hommes, dès la naiſſance du Chriſtianiſme*, qui ont attaqué ou ſou-

---

(*a*) *A Diſſertation or Inquiry concerning the Canonical Authority of the Goſpel according to Matthew, and the reaſons upon which it hath been Antiently rejected by Hereticks: occaſioned by a late Pamphlet Intitled, A Third Paſtoral Letter &c. &c.* On l'attribuë generalement à Mr. *Tindal* mort depuis peu, & Auteur du *Chriſtianiſme auſſi ancien que le monde*, &c.

ſoutenu l'Autorité divine du Canon du N. T.; puis que l'Auteur dans une autre Brochure dont nous parlerons tout à l'heure prétend qu'il n'y a pas même eu de Canon des Evangiles, ſi ce n'eſt pluſieurs ſiécles après qu'ils furent écrits. Depuis longtems cet Auteur s'eſt rendu célébre par ſa plume. Cependant un de ſes Adverſaires lui fait entendre, ſans façon (*a*) que *tout ſon mérite au fond conſiſte à ſe donner de prodigieux airs de ſupériorité, & à jetter des regards du dernier mépris ſur ſes oppoſans; pendant qu'après tout il ne fait que revendre en détail quelques lambeaux, qu'il a ramaſſez dans Sixte de Sienne, le P. Simon, Daillé, Toland, les Lettres ſur l'inſpiration &c.* Un autre dit (*b*) *que ce ſont de vieux lieux-communs, avec peu de ſcience & beaucoup de prévarication: des invectives triviales, & une perpetuelle chicane.*

Mais comme nous voulons conſidérer en lui-même l'important ſujet de cette diſpute, afin d'en donner une idée ſuffiſante, indépendamment des perſonalitez, nous dirons qu'en général le but de la *Diſſertation* paroit être de perſuader aux gens que nos Quatre Evangiles ſont des piéces ſuppoſées, & nommément le prémier qui eſt *Selon St. Matthieu*; „ En ſorte (*c*) que ce dont à „ pré-

---

(*a*) Anſwer, p. 23.

(*b*) Twells, his Preface.

(*c*) Diſſertation, p. 55.

„ préſent l'*Egliſe Angloiſe* fait uſage, ſur„ quoi elle bâtit ſa foi; & ce qu'elle appel„ le en particulier, à la tête de nôtre N. „ T., *une traduction ſur l'original Grec*, n'eſt „ en effet que ce qui eſt eſtimé genérale„ lement, par nôtre ſavant Clergé d'au„ jourd'hui, *une traduction très fautive, d'u„ ne moderne edition Grecque, d'une méchante „ traduction en Grec, faite ſur la traduction „ en Hébreu qui s'eſt perduë, & qui avoit été „ faite ſur un Original Grec qu'on n'a jamais „ vu* ". Il eſt juſte de voir d'où l'on a tiré cette admirable généalogie, & ſurquoi eſt fondée une attaque ſi cavaliére. Mais nous ne ferons pas mal auparavant d'indiquer les Brochures qu'on a publiées pour & contre dans ce païs.

Mr. *Twells* eſt le prémier qui s'eſt mis ſur les rangs en qualité d'*Apologiſte* de l'Evangéliſte & de l'Evêque tout enſemble. (*a*). Un Archidiacre, à ce qu'on croit, a écrit dans les mêmes vuës à une Dame (*b*). L'Auteur de la *Diſſertation* contre la lettre Paſtorale s'eſt ou defendu lui-même, ou il s'eſt fait défendre contre ces Meſſieurs (*c*). L'Archidiacre a d'abord répri-

---

(*a*) *Vindication of the Goſpel of St. Matthew &c.*

(*b*) *A Letter to a Lady &c.*

(*c*) *A Defence of the Diſſertation &c.* Cette Brochure eſt auſſi attribuée à Mr. *Tindal* quoiqu'il ſemble s'y cacher ſous le nom d'un autre.

réprimé les airs de hauteur qu'on avoit affectez dans cette *Défenſe* (*a*) ; & Mr. *Twells* aïant pris plus de tems, comme il étoit auſſi le plus vivement attaqué, vient de faire une juſte replique (*b*). Cependant la publication, en a été précédée d'un *ſupplément* à ſa premiere Brochure, dans lequel il defend les Sts. Péres contre les attaques de l'Auteur de *la Diſſertation* (*c*). Enfin un Anonyme a refuté cette même *Diſſertation* dans une *Apologie* de Mr. l'*Evêque de Londres*, où l'Evangile de *St. Matthieu* trouve auſſi la ſienne (*d*).

On ne s'attend pas ſans doute que nous donnions des extraits étendus de tous ces ouvrages. Ce ſeroit s'expoſer à redire vingt fois la même choſe. Ce que nous ferons donc, en nous bornant à la queſtion fondamentale, ſavoir *Si l'Evangile ſelon St. Matthieu eſt en effet de cet Apôtre?* ſera de marquer les difficultez qu'on a fait làdeſſus, les réponſes aux objections, & les repliques. Néanmoins, comme on ne veut pas auſſi trop ſe gêner, on pourra franchir les bornes que l'on ſe préſcrit, lorſqu'il s'en préſentera quelque occaſion favorable.

Voi-

(*a*) *An Anſwer to the Defence &c.*

(*b*) *A Reply to the Defence &c.*

(*c*) *A Supplement to the vindication &c.*

(*d*) *A Vindication of the Bishop of London's third Paſtoral Letter &c.*

Voici par où l'Auteur de la Diſſertation contre la lettre Paſtorale débute. Je *trouve* dit-il (*a*) *un grand nombre de Chrétiens qui n'ont pas ſeulement mis en doute, mais encore rejetté abſolument l'Evangile de Matthieu*; & *que ceux de la Claſſe primitive, les Nazaréens même, ou les premiers Proſelytes du Chriſtianiſme, ſe ſervoient, à ce qu'on croit, d'un Evangile différent, ou interpolé & amplifié*; *Evangile qu'en oppoſition au nôtre ils affirmoient conſtamment être le ſeul véritable Evangile de St. Matthieu l'Apôtre.* Ce début a tout l'air d'un enfant perdu: mais n'en déplaiſe à l'Auteur, il débute aſſez mal au fond; car il eſt bien vrai que (*b*) les *Manichéens* dans le IV. Siècle, & les *Anabaptiſtes* d'Allemagne au XVI. ont rejetté l'Evangile de St. *Matthieu*: mais ces gens-là, ne font pas nombre ſur tous les Chrétiens durant XVII. Siècles. On ſçait bien que S. Epiphane dit des Marcionites (Hæreſ. XLII.) qu'ils n'avoient que l'Evangile de *S. Luc*. Encore en retranchoient ils les deux premiers Chapitres qui ne leur paroiſſoient pas conformes à leurs ſentimens. Mais cela ne prouve ni n'inſinuë pas même, le moins du monde, qu'ils aïent nié que l'Evangile ſelon *St. Matthieu* fut de lui. Il eſt d'ailleurs très faux que les premiers Chrétiens aient rejetté cet Evangile; faux que

---

(*a*) Pag. 3.

(*b*) *Reply p.* 41. 66.

que les *Nazaréens* du I. Siècle fuſſent les mêmes que ceux du IV. Siècle ; faux que ceux-ci aient affirmé conſtamment que leur Evangile, par oppoſition au nôtre, fut le véritable Evangile de *St. Matthieu.* Et que prétend après tout cet Auteur ? Prétend-il que les Chrétiens du I. Siècle en corps aïent rejetté l'Evangile de St. *Matthieu* ? Ou veut-il, qu'une Secte qui s'y forma ait dès-lors rejetté cet Evangile ? Si c'eſt le prémier qu'il a voulu dire, on pourra l'accuſer de ſe former des chimères pour avoir le plaiſir de les combattre ; perſonne avant lui n'aïant atteſté cette *réjection* de St. *Matthieu* par la ſocieté entiere des Chrêtiens du premier Siècle. Mais ci c'eſt à des Sectaires qu'il en veut, outre qu'on lui ſoûtient qu'alors il n'y en a point eu de tels que les *Nazaréens* dont il parle, il s'enſuivroit toûjours que l'Evangile de St. *Matthieu* étoit reconnu par le gros des Chrétiens dans ce tems-là : & que faut-il davantage pour prouver que l'*Evangile ſelon St. Matthieu* eſt en effet de cet Apôtre ? Mais voïons la ſuite.

On nous dit d'un ton d'aſſurance que (*a*) nôtre Evangile n'eſt pas de *Matthieu*, mais *ſelon Matthieu.* Mr. *Twells* (*b*) répond d'un grand ſérieux, & avec beaucoup d'érudition, qu'au fond l'un revient à l'autre, ſi l'on s'en rapporte à la verſion Syriaque qui

---

(*a*) Diſſertation p. 28.

(*b*) Vindication p. 38.

qui eſt très ancienne, au ſtile des Péres Latins & Grecs, & à celui de Platon même. On ajoute que qand il y auroit au titre l'*Evangile de St. Matthieu*, le *titre ne prouve rien*. A ce compte ſi l'on produit les *Commentaires de Céſar*, ou l'*Iliade* d'*Homére*; ce feront des titres en l'air, ſous ombre qu'ils ont été mal à propos conteſtez. En vain on inſiſte que ce titre n'eſt fondé que ſur un *témoignage humain.* Eſt-ce donc qu'un tel témoignage ne fut jamais digne de créance? Mais on objecte de plus, que *Matthieu* n'a parlé de lui-même qu'à *la troiſiéme perſonne.* Fort bien: C'eſt comme *Céſar* en a uſé plus de deux mille fois dans ſes *Commentaires* ſans y avoir emploié le *moi.* Parmi les modernes, c'eſt-là entr'autres le ſtile de *Clarendon.* L'adverſaire oſeroit-il dire de l'Hiſtorien Anglois comme de *Matthieu* „ ou qu'il a voulu ſe cacher à „ mauvaiſe intention, ou que c'étoit à lui de „ ſe nommer *aïant à élever ſon Héros juſques aux nuës ſur ſa propre autorité*? Il ne ſauroit le faire ſans s'expoſer à la riſée publique (*a*).

Ce qui vient après paroit mériter un examen un peu plus appliqué. *St. Irénée qui ne floriſſoit, que vers la fin du ſecond Siécle fut* ſelon la *Diſſert. le premier qui ſe hazarda*

(*a*) Ubi Supra Diſſert. & Vindic. Item Letter 49. Defence 37. 38. Reply 69-71.

zarda de citer Matthieu l'Apôtre par nom comme Auteur de cet Evangile (*b*). Cependant ailleurs (*c*) l'on obſerve, en y revenant même juſqu'à l'ennui, qu'*Irenée* a tout débité ſur ce ſujet d'après *Papias*. Or ce *Papias*, *le plus ancien de tous les Péres*, rare & ſavante découverte de nôtre Auteur, (*d*) a écrit 60. à 70. ans avant *Irenée*, l'an 110. & on ſait qu'il nomme l'Apôtre Matthieu comme étant Auteur d'un Evangile. De plus on voit bien, ſi on le veut voir, dans *Juſtin Martyr* (*a*) que de ſon tems les Chrétiens non-ſeulement avoient les Evangiles, mais même qu'on les liſoit à haute voix dans l'Egliſe les jours d'aſſemblée, avec les Oracles du vieux Teſtament. Au reſte on en trouve par-tout, auſſi bien que des autres livres ſacrez, des citations dans ſes ouvrages. St. *Polycarpe*, au commencement du II. Siècle, emploie auſſi des paſſages de cet Evangile en particulier c'eſt dans l'Epitre qu'il écrit aux Philippiens, où il en allegue quelques autres de la I. Ep. aux Corinthiens qu'on peut bien regarder comme la ſubſtance de cet Evangile. *Clément Romain* qu'on ſait avoir été contemporain des Apôtres, & dont nous avons une lettre excellente à l'Egliſe de Corinthe, écrite

---

(*b*) Pag. 30.

(*c*) Ibid. 38. 45. 46. &c.

(*d*) Ibid. p. 21.

(*a*) Apolog. II. ou à l'Empereur Antonin, &c.

te avant l'an 70. c'eſt-à-dire cent ans & plus avant Irenée, Clement dis-je allégue dans cette lettre divers paſſages ſoit des Epitres, ſoit des Evangiles, & nommément de celui de St. *Matthieu.* Il eſt vrai qu'il ne le déſigne que ſous le nom général des *paroles de J. C.* (*a*); mais que ce ſoit cet Evangile qu'il cite, cela ſe voit par le tour particulier de l'expreſſion qui ne ſe trouve que dans St. *Matthieu* (*b*).

On ne ſait pas trop que faire de la *Défenſe* de la diſſertation ſur ce qu'elle objecte d'après coup contre *Irenée* (*c*) que l'on n'a plus ſes ouvrages. Il eſt vrai nous ne les avons pas entiers en Grec: Cependant nous en avons une traduction Latine très ancienne, ſur laquelle il ſeroit aiſé de rétablir l'original, là où il manque; & du reſte, ce que l'on en cite dans cette diſpute eſt généralement pris du Grec qu'*Euſebe* à conſervé (*d*). Mais, dit l'Auteur de cette *Défenſe* (*e*), on allégue auſſi la II. Epitre de *Clement* aux Corinthiens, qui eſt *toute pleine d'héréſie*; les *actes de Pilate*, fourbe

---

(*a*) Μνήσθητε τῶν λόγων Ιησȣ͂ τȣ͂ Κυρίȣ ἡμῶν· εἶπε γὰρ ϗαὶ· &c. Sect. XLVI.

(*b*) Reply 34. 35. Vindication of the Bishop 71.

(*c*) Pag. 18.

(*d*) Reply 36.

(*e*) Page 19.

be énorme; & je ne ſai quels *fragmens* ſous le nom de *Polycarpe.* Mr. *Twells* (*a*) trouve mauvais qu'on rejette ainſi d'un air dédaigneux cette lettre de Clément; après que *Cotelier*, *Beveridge*, *Bull*, & Mr. le préſent Archevêque de *Cantorbéry* s'en ſont rendus les patrons. Il eſt d'ailleurs fort ſurpris qu'on la diſe *pleine d'hereſie.* Il eſt vrai que *Photius* en a cru voir dans la premiere Lettre, & c'eſt probablement ce qui aura donné occaſion à nôtre homme de s'imaginer que la ſeconde devoit en être remplie; mais ni *Photius*, ni aucun autre Ecrivain n'a rien avancé de ſemblable. Par rapport aux *actes de Pilate*, il faut ſavoir à qui en veut l'adverſaire? S'il entend les vrais actes, auxquels *Juſtin* & *Tertullien* en appellent; puiſqu'on ne les a point aujourd'hui, quoiqu'il en diſe (*b*), & qu'il n'en reſte même aucun fragment, on n'en peut rien conclurre que par voie de Préſomption: & quant à ceux qu'on débite encore ſous ce nom, il eſt faux qu'on les ait alleguez de près ni de loin dans cette Diſpute. Enfin pour ce qui eſt des *fragmens de Polycarpe*, Mr. l'Evêque n'en avoit parlé qu'en doutant; *ſuppoſé*, avoit-il dit, *que ces fragmens ſoient de Polycarpe*; & ſi cette déclaration eſt venuë après la prémiere edition de la 3. *Lettre Paſtorale*, elle n'a pas

---

(*a*) Reply 38.

(*b*) Defence p. 13.

pas laiſſé de paroitre encore à temps : on ne l'a point arrachée au Prélat ; & tout bien compté, c'eſt ce qui ne fait rien au fond de la cauſe.

Mais ce qui paroit y faire plus, c'eſt que l'on ſoûtient que St. *Irenée* a été diſciple de *Papias*, duquel il n'y a pas de grands éloges à faire. Les Apologiſtes de l'Evêque ne le nient pas abſolument ; mais ils prétendent qu'*Irenée* a été particuliérement diſciple de *Polycarpe*, (*a*) qui fut toûjours dans une eſtime générale. Après tout, que *Papias* ait été auſſi pauvre eſprit qu'on voudra, ce n'étoit pourtant pas un homme incapable de témoigner de ce qui paſſoit pour certain lorſqu'il vivoit, & pendant qu'il étoit en commerce avec des hommes Apoſtoliques. Sur ſa dépoſition ne ſera-t-il pas permis de croire que de ſon tems l'Evangile *ſelon St. Matthieu* étoit attribué à *St. Matthieu* ? D'ailleurs, St. *Jérome* dit en propres termes (*b*), qu'il eſt certain qu'*Irenée* étoit Diſciple de *Polycarpe* : St. *Irenée* lui-même, qu'il ſemble que l'on en doit croire, l'affirme en termes équivalens ; comme Mr. *Twells* le fait voir dans une diſcuſſion fort exacte (*c*) : Et il y a lieu de s'étonner que l'Auteur de la

---

(*a*) Twells's vindication 36.

(*b*) Conſtat--Polycarpi--fuiſſe Diſcipulum. Catal. Script. Eccl.

(*c*) Reply 52.

la *Défenſe* ait oſé aſſurer d'un ton ferme, *qu'il n'y a pas le moindre prétexte dans toute l'Antiquité, & particulierement dans St. Jérome, pour faire Irenée diſciple de Polycarpe* (*a*). Il ne ſert à rien de dire, que c'eſt là un fondement bien foible d'une tradition, de laquelle dépend l'autenticité de l'Evangile de St. *Matthieu*. Cela ſeroit bon ſi l'on n'avoit que *Papias* à alleguer : mais on a tout ce que nous avons expoſé ci-deſſus ; & de plus encore, les Ecrivains Eccléſiaſtiques du 2. & du 3. Siécle qui en appellent hautement aux archives des Egliſes Apoſtoliques (*b*). Au reſte, ſelon Mr. *Twells* (*c*), ſi le Défenſeur de la *Diſſertation* veut invalider efficacément tant de témoignages des Auteurs des trois prémiers ſiécles, d'où réſulte une *tradition ſure*, dans le cas dont il s'agit, il faut qu'il ſoûtienne que ces Auteurs-là étoient des *fripons fieffez*, & qu'il en donne des preuves bien détaillées. Car qu'ils n'aient pas été infaillibles, ou qu'on puiſſe leur imputer les erreurs que leur reprochent *Daillé*, *Huet*, & *Pétau*; c'eſt ce qui ne fait rien à la queſtion ; ils n'en ſeront pas moins des

---

(*a*) Defence 28.

(*b*) Irenée; Clement d'Alexandrie; Tertullien. Twells pag. 37. Letter pag. 60. &c. Reply 54. 55.

(*c*) Ibid. p. 60.

des témoins fidéles d'un fait, dont là vérité ou la fauſſeté devoit être très connuë des Chrétiens d'alors. Encore une fois, pour rejetter ce témoignage, il faudroit pouvoir démontrer que tous les Péres enſemble étoient des Impoſteurs indignes de toute créance. C'eſt-là préciſément le nœud de l'affaire (*a*); Car du reſte, on ne peut que mépriſer le trait impertinent que l'Auteur de la *Défenſe* lâche contr'eux, ſavoir qu'ils étoient de vrais enthouſiaſtes (*b*). C'eſt ce qu'il ne perſuadera jamais à ceux qui ont lû leurs Ecrits, ou qui ſont tant ſoit peu verſés dans l'Antiquité Eccléſiaſtique (*c*).

On avance enſuite une choſe étrange contre *nôtre Evangile préſent*, comme on parle (*d*); „ ce ſont les titres & noms „ différens qu'il a portez, même dans le „ I. Siècle. C'eſt, dit-on, le même que „ l'*Evangile des Hébreux*. Les Theologiens „ conviennent auſſi que c'eſt le même qui „ fut attribué tantôt aux *douze Apôtres* en „ général, & tantôt à quelqu'un d'eux en „ par-

---

(*a*) Ibid.

(*b*) p. 37. coll. 34. & paſſim.

(*c*) Si on eſt curieux d'une Diſcuſſion exacte, à ce ſujet, des Peres de l'Egliſe, on peut voir le *Supplement de Mr. Twells*, ci-deſſus annoncé.

(*d*) Diſſert. p. 31.

„ particulier, à *Barthelemi* par éxemple, à „ *Jaques*, à *Pierre*, & enfin à *Matthieu*; „ en d'autres temps à des héretiques, tels „ que *Corinthe*, *Tatien* &c. & de plus à „ des Sectes entières, les *Nazaréens*, les „ *Ebionites*, les *Encratites* & tels autres ". Tout cela peut bien s'appeller un aſſemblage de *contrarietez étonnantes*. L'Evangile que nous avons à préſent, & qui, ſelon l'Auteur de la *Diſſertation* (*a*), n'exiſta probablement pas dans le I. Siècle, a cependant *porté dans ce Siècle là-même* des noms d'Evangile qui n'exiſtérent qu'un ſiècle après, tel qu'eſt celui des *Hébreux*, ou même qui n'exiſtèrent jamais, comme celui de *Tatien* (*b*), Quelque groſſiere que ſoit la contradiction, on ne s'en eſt apperçu que dans la *Défenſe de la Diſſertation* (*c*), où l'on a crû devoir ſubſtituer au *premier Siècle* en particulier l'Egliſe primitive, ou *ancienne*, en général. Mais on eut dû prendre garde qu'en changeant ainſi l'objection on l'énerve. Car à cauſe que du tems de St. *Epiphane* & de St. *Jérôme*, on donna quelqu'autre nom que celui de *St. Matthieu* à ce que certaines gens croïoient être Son Evangile, quoique ce ne fut pas celui que nous avons; eſt-ce à dire

---

(*a*) Ibid. & paſſim.

(*b*) Twells's Vindication.

(*c*) Pag. 23. & 24.

dire que cela ſe ſoit fait auparavant & ſur-tout dans le I. Siècle? Ou que cet Evangile n'ait pas eu ce titre ſeul pendant les prémiers cinquante ans après ſa publication, ni même cent cinquante ans après? On y vient trop tard d'alléguer ce qu'au bout de deux ou trois Siécles quelques Critiques du temps ont débité, en ſe livrant à des conjectures qui paroiſſent imaginaires (*a*). Dire que parmi les modernes, *Sandius* & *Jones* ne les ont pas trouvées telles (*b*), ce n'eſt pas là raiſonner comme la diſcuſſion d'un fait veut qu'on raiſonne; car par éxemple, le titre prémier en rang fut le véritable titre d'un Evangile différent de celui de *St. Matthieu*: mais, que cet Evangile là ait éxiſté dans le I. Siécle, c'eſt ce qu'on ne ſait point, & qu'on ne peut pas même ſavoir, puiſque le prémier Ecrivain, qui en ait fait mention, eſt *Hégéſippe*, vers la fin du II. Siécle; & l'on défie l'Auteur de la *Diſſertation* d'alléguer même une ombre de preuve en faveur du contraire. Ce que ſon *Défenſeur* fait là-deſſus, on l'a déja inſinué, il prend le large: ſelon lui (*c*), *Irenée* faiſant mention des *Ebionites* anciens, dit qu'*ils* ſe ſervoient de l'Evangile ſelon *St. Matthieu*: & *Euſébe*, environ 150. ans après, parlant d'une

---

(*a*) Anſwer p. 20.

(*b*) Défence p. 26.

(*c*) Ibid. 24.

d'une autre ſorte de gens, mais appellez du même nom, dit (a) que *les Ebionites ſe ſervoient uniquement de l'Evangile ſelon les Hébreux.* C'étoit donc un même Evangile, conclut notre grand Logicien ; & voici manifeſtement le fait, ſi nous en croions ſa rare imaginative (b). De l'Evangile *ſelon les Hébreux*, quel qu'en ſoit l'Auteur, on a tiré, chacun à ſa guiſe, un Evangile, qui d'un Apotre, qui d'un autre ; & de cette façon *Matthieu* en a eu ſa part : Evangile qu'on a enſuite, refondu, comme d'abord on l'avoit compoſé de pure fantaiſie, ou pour l'accommoder à ce qu'on prétendoit débiter comme la doctrine Chretienne : & puis en retranchant ſon vieux titre, on le faiſoit revaloir, de temps en temps, par un titre nouveau. C'eſt le précis du long Diſcours que l'Auteur de la *Diſſertation* finit en ces termes. *L'on eſt*, dit-il (c) *fâché qu'il faille ainſi parler franchement, ſans rien cacher de la vérité : mais pourquoi nous l'arrache-t-on ?* Ne croiriez-vous pas que cet homme s'imagine d'avoir bien ajuſté ſon Roman ? Mais il ſuffit de le propoſer pour en faire ſentir tout le ridicule.

(a) *ἄλλοι δε παρὰ τȣ́τȣς τῆς ἀυτῆς ὄντες προσηγορίας εὐαγγελιῳ μόνω τῷ* Καθ' *ἑβραιȣς λεγȣμένῳ χρώμένοι.* H. E. III. 27.

(b) Ibid 27.

(c) Ibid. 28

Il recherche enſuite quelle a été l'*occaſion* de l'Evangile *ſelon St. Matthieu* (*a*); ce qui ne fait que peu ou point au ſujet principal de la Diſpute. Pour le *temps* où il fut écrit, c'eſt autre choſe (*b*). *Irenée* a indiqué celui où St. Pierre & St. Paul étoient à Rome, c'eſt-à-dire en 64 & 30, ans après la crucifixion de N. S. A l'examen de cette queſtion l'Auteur ajoute, on ne ſait pourquoi (*c*) pendant 300 ans les Ennemis du Chriſtianiſme ne pouvoient lire les écrits ſacrez qu'à la dérobée, ou après les avoir arrachez des mains des Chrétiens; Ce qu'il fonde ſur les peines infligées aux *traditeurs* (*d*). Mais l'on ſait aſſez que ce n'étoit pas pour lire les Evangiles que les Perſécuteurs les demandoient aux Chrétiens. Si donc on refuſoit de les livrer, ce n'eſt pas qu'on craignit de les produire au grand jour, ou qu'on ne fut diſpoſé à les communiquer à tous ceux qui voudroient en faire un bon uſage. C'eſt parce que le parti dominant ne cherchoit qu'à les profaner ou à les détruire, que l'Egliſe prenoit ſoin de les cacher, & qu'elle cenſuroit ceux qui les livroient lâchement, ou par foibleſſe aux Ennemis de la foi. Du reſte, tout ceci regarde uniquement la per-

---

(*a*) Diſſert. 32.

(*b*) Ibid. 34.

(*c*) Ibid. 38.

(*d*) La même dans la note.

perſécution de *Dioclétien* dans le IV. Siécle, & n'a aucune liaiſon de prés ni de loin avec ce qu'on ſuppoſe être arrivé aux livres Canoniques dans le prémier, ou dans le ſecond Siécle. Si l'on n'eut pas voulu que les Paiens euſſent connoiſſance de ces Livres, les auroit-on annoncez ſi hautement dans les fréquentes Apologies que les Chrétiens publioient? D'ailleurs, ceux qui écrivoient contre le Chriſtianiſme les *Celſes*, les *Porphyres*, &c. devoient ſans doute en avoir quelque exemplaire ; & il ne paroit point qu'ils euſſent eu de la peine à s'en procurer, ni que jamais on en ait refuſé à qui en ſouhaitoit la lecture (*a*) : C'eſt même cette lecture qui a dû être alors, ce qu'elle eſt encore aujourd'hui, le grand moien pour répandre l'Evangile (*c*). Auſſi a-t-on eu ſoin de la procurer aux prémiéres Egliſes Chrétiennes à meſure que les Apotres étoient obligez de s'en éloigner pour en aller fonder d'autres par toute la terre, ſelon la commiſſion expreſſe que le Seigneur leur avoit donnée, d'*inſtruire toutes les nations*, & de *leur enſeigner toutes les choſes qu'il leur avoit commandées* : Car cela emporte evidemment qu'ils devoient mettre par écrit, auſſi bien qu'annoncer par la prédication, les véritez Evangéliques, ſelon

---

(*a*) Twells 70.

(*b*) Letter to a Lady p. 6. 7. 8.

lon les occaſions qui leur en ſeroient offertes (*a*).

Ainſi l'on a ſuffiſamment lieu de croire, d'après une *tradition conſtante*, que c'eſt *St. Matthieu* qui a le premier écrit un Evangile ; & ſi l'on s'en raporte à *Euſebe*, cité par l'*Auteur même de la défenſe* (*b*), il eſt probable que cet Evangile fut écrit & publié dans l'année 41. c'eſt-à-dire 9. ans après l'aſcenſion de J. C. D'autres néanmoins en comptent 15 (*c*). Au fond il importeroit peu que ce fut quelques années plutôt, ou plus tard ; ſans le bruit étrange que l'Adverſaire de l'Evêque fait à ce ſujet, pour faire valoir la conſéquence qu'il en tire ; c'eſt que dans un auſſi long intervale que celui de 30 ans, il auroit été impoſſible que *St. Matthieu* ſe fut reſſouvenu de ce qu'il raporte, n'y aiant point de mémoire d'homme qui pût fournir à cela (*d*) : mais y penſe-t-on bien ? Car ſelon nos principes, que nous avons toujours droit de poſer dans la diſpute, tant qu'on ne les a pas détruits, le St. Eſprit aſſiſtoit les Evangéliſtes, comme les Apôtres : & d'ailleurs on n'a pas de peine à concevoir qu'après qu'un homme a eu

---

(*a*) Citat. ubi ſupra.

(*b*) page 34.

(*c*) *Nicéphore*, & l'Auteur de la *Chronique d'Aléxandrie*.

(*d*) Diſſert. p. 36. Déf. p. 47.

eu occaſion, comme *St. Matthieu*, de rapporter de bouche, des faits importans, pendant une longue ſuite d'années, il les puiſſe coucher par écrit ſans aucune variété eſſentielle (*a*).

La langue dans laquelle cet Evangile fut écrit, vient après: (*b*); ce qui eſt une diſcuſſion bien plus curieuſe qu'utile. Selon les Anciens, *St. Matthieu* a écrit originairement en Hébreu; ſelon les Savans modernes, c'eſt en Grec: qui empéche qu'il n'ait écrit dans l'une & dans l'autre langue? Mais peu importe; pourvu que nous aions le vrai St. *Matthieu* aujourd'hui, en Grec: C'eſt ſur ſon Evangile dans cette langue que porte le fort de nos preuves, comme on l'a pu voir ci-deſſus. Dire que les Apôtres n'entendoient nullement le Grec, & que St. *Paul* même le dit de lui, dans un paſſage de ſa premiere Epitre aux *Corinthiens*; c'eſt avancer un fait que l'on ne perſuadera jamais à ceux qui ont la moindre connoiſſance de cette matiére. En vain l'Adverſaire prétend il ſe couvrir ici de l'autorité de Mr. *Le Clerc*, puiſque ne n'eſt pas lui, mais *Noël Aubert de Verſé* qui a débité cette folle imagination (*c*): Mr. *Le Clerc* a même dit

---

(*a*) Reply 69. & 96.

(*b*) Diſſertat. 48. confer. Twells 74. 82. 86. Defence. Reply.

(*c*) Dans les ſentimens des Théologiens de Hollande.

dit tout le contraire (*a*). Le ſeul qu'on ſache qui ait appliqué le paſſage de St. Paul à la langue Grecque, c'eſt St. *Jerome*, qui en conclut que l'Apôtre n'étoit pas éloquent, dans cette langue (*b*). Eſt-ce à dire qu'il n'y entendoit rien? A ce compte on pourra mettre en queſtion ſi l'Auteur de la *diſſertation*, & ſon Défenſeur entendent l'Anglois.

Paſſant enſuite, pour parler ainſi, du fait au droit, on demande ſi l'Evangile, de St. *Matthieu* a dû être reçu comme étant de cet Apôtre. Non, dit l'Auteur de cette *Diſſertation* (*c*), *& pour le prouver, je répéterai ce que je vous ai dit.* Il tient parole à peu près; en offrant pourtant un objet nouveau; ce ſont les *diverſes leçons* (*d*). On ſent bien qu'il y auroit ici matiére à des volumes entiers: Cependant on peut expédier la queſtion en un mot, qui eſt, que parmi cette foule de *variantes*, dont on fait un épouventail, on n'en trouvera pas dans *St. Matthieu* une ſeule eſſentielle, ſoit pour le fond de l'Hiſtoire, ſoit pour la foi, ou les mœurs. L'omiſſion de la *Doxologie* dans quelques manuſcrits ne fait aſſurément pas à

(*a*) Dans ſes notes ſur 1. Cor. 2. 4. Trad. du N. T.

(*b*) Letter to a Lady 7.

(*c*) Diſſert. p. 48.

(*d*) Ibid. p. 57. conf. Twells 90.

à tout cela une juſte exception. Et qu'importe le reſte? pas plus que les fautes d'ortographe, ou un mot mis pour l'autre, ſans altérer le ſens, dans une lettre d'ailleurs bien écrite.

Mais *Matthieu*, à ce qu'on prétend (*a*) auroit dû nous dire bien des choſes qu'il n'a point dites, leſquelles auroient pu lui donner du crédit & du relief auprès de ſes Lecteurs. Si on veut en conclure que *Matthieu* n'eſt pas l'auteur de l'Evangile qui porte ſon nom, l'Adverſaire raiſonne très mal. *Matthieu*, conſidéré préciſément comme tel, étoit ſujet à erreur: Et même *un pauvre chétif Juif qui n'avoit ni ſens ni ſavoir, comme tout le monde l'avouë*, du moins ſi vous en croiez ce qu'on lit dans la *défenſe* (*b*) Qui empécheroit donc qu'il ne fut l'auteur d'un ouvrage où il n'auroit pas ſû aſſez ſe faire valoir? Mais ſi on prétend, qu'il n'étoit pas inſpiré, lorſqu'il a écrit l'Evangile que nous avons de lui, ce ſera une autre queſtion, à laquelle il ſuffira ici de répondre, qu'au fond l'un ſuit de l'autre, ou que c'eſt aſſez de ſavoir, qu'un Evangile eſt d'un Apôtre, pour conclurre que l'Auteur en étoit inſpiré. *Oui, mais du moins il devroit dire; je ſuis témoin oculaire de telle ou telle choſe, & un tel m'a informé*

(*a*) Ibid. p. 60. & conf. Twells 41. & 66.
(*b*) p. 39.

formé de telle autre choſe que je n'ai pas vuë; ou j'ai eu d'ailleurs des mémoires: Mais à quoi bon? puiſque la plupart de ſes recits roulent ſur des faits qui étoient de notorieté publique, & que pour les autres, en nommant les perſonnes qui y furent intereſſées, & qui vivoient ſur les lieux, l'hiſtorien marque aſſez de qui il les tenoit. Nous avons peut-être oublié de remarquer que St. *Matthieu* n'auroit pas dû dire, ſuivant l'Adverſaire (*a*) qu'il avoit été *Publicain.* Mais devoit-il ſupprimer ce qui étoit vrai? Et d'ailleurs de ce que cette Profeſſion étoit odieuſe parmi les *Juifs*, s'enſuit-il qu'ils duſſent regarder de mauvais œil un homme qui l'avoit abandonnée? pour ne pas dire que cela même faiſoit honneur à ſon changement.

Pour ce qui eſt des contradictions, des deplacemens, des improprietez de langage, qu'on prétend trouver dans cet Evangile (*b*); cent Auteurs Anciens & Modernes ont donné ſur tout cela des ſolutions ſuffiſantes: & pour le dire en paſſant, il regne un défaut extreme dans cette attaque, c'eſt d'y produire, ſans une juſte diſcuſſion, des difficultez uſées qui ne paroiſſent ici ſoutenuës que d'une nouvelle audace. Le monde ſavant n'ignore pas, par exem-

---

(*a*) Diſſert. 30. conf. Twells 39.

(*b*) Diſſert. 63. Twells 43. Defence 41.

exemple, que bien que le ſtile de cet Evangile n'ait point l'eſpece d'excellence qu'on trouve dans les bons écrivains Grecs ou Latins, il a ſon excellence propre qu'on ne ne lui ſauroit ravir ni conteſter. Ce n'eſt pas tout; ſi des fautes de ſtile ôtoient à un hiſtorien l'autorité d'hiſtorien, on pourroit douter ſi celle d'un *Thucidide*, d'un *Polybe*, d'un *Tite-Live* ſe ſoutiendroit, & s'ils ſeroient bien les auteurs des hiſtoires qu'on leur attribuë.

La *Genealogie* de J. C. dans *St. Matthieu* aura, ſi l'on veut encore, des difficultez conſidérables (*a*); mais l'Auteur de la *Diſſertation* ſeroit bien empêché à faire voir qu'on ne les a pas ſuffiſamment levées. Et pour l'article de la *citation des oracles* dans les Ecrits des Apotres (*b*) c'eſt une affaire qui a été depuis peu ſi rebatuë, que nous ne ſaurions nous réſoudre d'y inſiſter dans un extrait qui eſt peut-être déja trop long.

Il en eſt à peu près de même du prétendu *anachroniſme* (*c*) de la naiſſance de *Jeſus-Chriſt*, que *St. Matthieu* a placée ſous le regne d'*Herode*. S'il étoit bien avéré, cet anachroniſme, *St. Luc* n'en ſeroit au fond pas moins coupable que *St. Matthieu*: & c'eſt

---

(*a*) Diſſ. 66. Twells 46. Def. 42.
(*b*) Diſſ. 67. Twells 50. Def. 43.
(*c*) Diſſ. 71. Twells 62. Def. 43.

c'eſt celui-là toutefois qu'on veut qui l'ait découvert. On peut dire auſſi, que c'eſt ſe moquer des gens que d'apeller à ſon ſecours tous les Théologiens Chronologues au ſujet du *Dénombrement des Juifs*. Les difficultez qui peuvent naître ici des traductions ſont hors de propos; & l'Original, bien entendu, n'en a point: ce ſeroit à l'Adverſaire de s'en inſtruire.

Qu'elle pauvre réponſe que celle qu'il fait touchant l'*étoile* qui conduiſit les mages à *Bethlehem* (*a*)! On lui avoit dit que c'étoit un *corps lumineux*, & que c'eſt ce que le mot grec ſignifie ſouvent. " Fort bien, „ répond-il; ſi St. Matthieu avoit dit *un* „ *corps lumineux*, tout iroit à merveilles; „ mais aiant dit *une étoile*, ſon hiſtoire eſt „ de nul crédit ". Peut on faire l'homme d'eſprit d'une maniére plus pitoiable.

Quant au maſſacre de *Bethlehem*, nul autre hiſtorien, ſelon lui, n'en a parlé (*b*): mais la queſtion eſt de ſavoir quel autre que lui a pu en parler à propos? Car pour *Joſéphe* il n'a pas fait la vie d'*Hérode*, ni ſon hiſtoire proprement parlant; moins encore a-t-il fait celle de *Jeſus-Chriſt*: c'eſt celle des *Juifs*, où cet évenement particulier a pû ne pas entrer ſuivant ſon plan. Du reſte on ſait que *Macrobe* en a parlé à

(*a*) Diſſ. 70. Twells 57. Def. 45.

(*b*) Diſſ. 63. Twells 57. &c.

à propos d'une réflexion d'*Auguſte* au ſujet de ce maſſacre: Il importe peu de déterminer ſi le fils d'*Hérode* n'avoit alors que deux ans; ce n'eſt pas de ſon age qu'il s'agit ici, c'eſt uniquement de celui des enfans du territoire de *Bethléem*.

Derniére Objection, dit l'Auteur de la *défenſe* (*a*) Et à la bonne heure! Il eſt tems de prendre haleine: qu'entendrons nous? c'eſt *que l'Evangile ſelon St. Matthieu a été corrompu par les Nazaréens & les Ebionites premiers Proſelytes du Chriſtianiſme.* Ces prétendus prémiers Proſelytes lui tiennent au cœur. Par eux il a commencé ſa *Diſſertation*; & par eux il finit ſa *Défenſe.* Mais ce qu'il affirme ici, Mr. *Twells* le nie. Là deſſus on entend l'autre s'écrier, qu'il n'a jamais cru qu'on le lui nieroit. D'où ſort donc cet homme? quoi ſe ſera-t-il figuré qu'on lui paſſeroit que les *Nazaréens* dont il eſt queſtion, ne furent pas de tout autres gens que ceux à qui on a pu donner ce nom d'abord? *Mais*, dit-il, *je voudrois demander ſi les premiers Chrétiens ne furent pas appellez Nazaréens*? ſoit: Donc il y avoit une ſecte particuliére de ce nom entre les Chrétiens du I. ſiécle; cette conſéquence eſt-elle claire, certaine? Elle n'a pas même la moindre apparence de juſteſſe: & qu'avec de pareilles chicanes on prétende pouvoir ruiner la Religion Chrétienne, c'eſt

---

(*a*) Page 50.

c'eſt ce qui nous étonne! Mais point d'étonnement. On nous va répondre que les *Juifs* anathématiſoient les *Nazaréens.* Fort bien, mais étoit-ce des Sectaires en particulier? Ou n'étoit-ce point les Chrétiens en general? C'eſt le dernier ſans doute.

On renvoie le reſte aux Originaux, pour qui voudra ſe donner le ſoin de les lire. Nous croions en avoir aſſez dit pour mettre nos lecteurs au fait de cette controverſe. Tout ce qui s'écartoit de la queſtion principale, nous nous ſommes crus autoriſez à l'écarter de nôtre extrait. Qu'il nous ſoit permis ſeulement d'ajouter quelques reflexions generales qu'on trouve répandues ça & là dans ces diverſes Brochures.

Les *Chrétiens Sceptiques*, comme ils s'appellent eux mêmes, nous apprennent que ce n'eſt que ſous le regne de *Trajan* que les Evangiles ont vû le jour (*a*) ſelon *Dodwell.* Mais ils abuſent des expreſſions de ce Savant, commme l'Apologiſte de l'Evêque l'a fait voir (*b*). *Dodwell* parle du *Recueil autentique des Evangiles*; il s'agiſſoit ſelon lui, tout évidemment, d'en établir le Canon (*c*); mais nous paſſerons cela, de même

---

(*a*) Diſſ. p. 16.

(*b*) Vindication of the Biſhop p. 55. Voiez auſſi pp. 3. & 4.

(*c*) Conſignatus Evangeliſtarum canonicorum codex.

me que ce qu'ils ajoutent, ſans en alléguer ni autorité ni preuve, que les Evangiles aiant été écrits fort tard, ont été auſſitôt cachez qu'écrits; & que même après leur publication, les Eccléſiaſtiques qui les gardoient, ne les ont laiſſé voir aux Paiens que dans le III. ou IV. Siécle (*a*). A la bonne heure! Ce fut l'an 98. de J. C. que *Trajan* commença ſon regne; & voici que ſous ce regne les Evangiles étoient entre les mains du Clergé, pour l'uſage des Laïques, comme il ſemble qu'on nous permet de le croire, ou du moins ſous celui de ſon ſucceſſeur *Adrien*. En tout cas, nous trouvons au même tems une ſucceſſion d'Egliſes répanduës dans le vaſte Empire Romain, qui toutes éxiſtoient ſur le fondement de la reſurrection de J. C. & qui pour le dogme, pour la pratique, pour le culte, pour la diſcipline, pour les mœurs, s'en tenoient à tout ce qui s'y raporte eſſentiellement dans ces Evangiles. En remontant par le moien de cette ſucceſſion aux tems qui précedérent, nous arriverons, ſi vous voulez, juſqu'à la ruine de *Jeruſalem*; & de cette Epoque, ſuivant la même trace d'année en année, nous tomberons dans l'heure même du jour de la Pentecôte, où tous les Apôtres diſent hautement aux *Juifs* qui y étoient raſſemblez de toutes parts, *Jeſus-Chriſt eſt reſſuſcité*, ce même

---

(*a*) Diſſ. p. 15. 16.

me *Jéſus* qui avoit été crucifié quelques ſemaines auparavant à *Jéruſalem*, où l'on ſavoit qu'il avoit prêché, & fait des miracles, auſſi bien qu'ailleurs dans toute l'étenduë de la Páleſtine. Sur cela trois mille hommes à la fois ſe ſoumettent à lui comme à leur maitre, & ſont initiez dans ſa réligion.

Voilà par où commence la propagation rapide du Chriſtianiſme, laquelle l'Adverſairé même ſemble reconnoitre (*a*). Ce n'eſt pas ſeulement à Jéruſalem & dans la Judée qu'on entend la prédication de l'Evangile, c'eſt dans tout l'Empire qui comprenoit alors la plus conſidérable partie du monde; ſous un regne des plus connùs, celui de *Néron*; 25. à 30, ans après la Reſurrection du Seigneur, vous voiez des Chrétiens, dans l'Orient, en Occident, vers le midi; à Rome même l'on y en voit un très grand nombre, ſelon Tacite Auteur paien & contemporain (*b*): ſelon lui encore, *ils tiroient leur nom de Chriſt que Ponce Pilate Procurateur de la Judée avoit fait éxecuter ſous Tibére* (*c*): Vous diriez que l'hiſtorien

---

(*a*) Def. p. 37.

(*b*) Per urbem - multitudo ingens. Tac. Annal. XV. 44.

(*c*) Auctor nominis ejus Chriſtus qui, Tiberio imperitante, per Procuratorem Pontium Pilatum ſupplicio affectus erat. Ibid.

torien recite un article du Symbole. Tout ce qu'on croit pouvoir datter de ce tems-là, étoit-il donc forgé, ou faux? enſorte qu'il n'y eut alors ni Chrétiens, ni Chriſtianiſme; ni d'Egliſes, ni d'Apôtres, ni de Réſurrection de J. C. ni de *Jéſus* même, comme l'Auteur ou les Auteurs de la *Diſſertation* & de la *Défenſe* oſent l'inſinuer (*a*). Nous le ſuppoſerons pour un moment, en *bons Sceptiques du ſiécle*: Mais enfin, comment s'eſt-il formé des Egliſes ſous *Trajan?* car voilà l'époque qu'il ſemble qu'on avoit marqué pour faire ſortir les Evangiles des Cavernes ténébreuſes où on les avoit enfantez. Et à quel deſſein l'a-t-on fait? qu'a-t-on pu s'y propoſer d'utile pour le tems préſent, ou pour l'avenir? C'eſt ſur quoi nous voudrions bien qu'il plut à Meſſieurs les Déïſtes de nous donner des éclairciſſemens capables de lever toutes les difficultés.

" Vous êtes bons, diront-ils peut-être, „ & de quoi vous embaraſſez-vous, pau„ vres gens! Toute cette antiquité Eccle„ ſiaſtique n'a pas la moindre ombre de „ certitude. Ce que *Juſtin Irenée*, *Tertul„ lien*, *Origéne*, *Euſébe*, ces vieux rado„ teurs, raportent, ce ſont des contes en „ l'air; Jamais on n'en croira un ſeul mot „ ſi on eſt ſage (*b*). Et après tout, com„ ment

---

(*a*) Diſſert. p. 12. 13. &c. Defence, 11. 12. 39. &c.

(*b*) Voiez Vindication of the Biſhop. p. 39.

„ ment pourroit-on donner des raiſons valables de ce qui s'eſt fait ſans raiſon? „ C'eſt l'enthouſiaſme qui a ſaiſi alors une „ foule de gens par tout le monde ". C'eſt-à-dire qu'ils ſont devenus Chrétiens n'aiant à y gagner le plus ſouvent que d'être brulez vifs, ou jettez aux bêtes. Dans cette vuë ſi raviſſante ils ont cru tout ce que certains fourbes voulurent leur faire croire; & ces fourbes eux-mêmes, autant & plus enthouſiaſtes que ceux qu'ils trompent, ſe mettent en tête de s'expoſer à des tourmens affreux en publiant des écrits controuvez, ſous des noms qui ne furent jamais, & dont le ſujet eſt pour l'ordinaire fort au deſſous des plus mauvais de nos Romans. Choſe admirable & bien ſinguliére, que ce fanatiſme general ſans aucune cauſe apparente! *Pline le jeune*, dans une de ſes Lettres à *Trajan*, parle des Chrétiens comme de gens de tout age, de toute condition, de tout ſéxe, qui rempliſſent les villes, les bourgs, les campagnes; & dont toute l'erreur conſiſtoit à s'aſſembler, de grand matin, pour chanter un hymne à *Jéſus-Chriſt* comme Dieu, & à s'obliger ſolemnellement de ne commettre aucun crime (*a*). Ces inſenſez, d'un caractére ſi particulier, ſous *Trajan*, ſont les Succeſſeurs de ceux qu'on nous a montrez ſous *Néron*; & à ceux-là il s'en eſt

---

(*a*) Plin. Epiſt. Lib. X. p. 632.

eſt joint d'autres en foule, par toute la terre. Ainſi s'eſt propagé le Chriſtianiſme pendant trois ou quatre ſiècles, juſqu'à ce qu'enfin, à force de vexations de la part de ſes perſécuteurs, & de ſouffrances de la part de ceux qui en faiſoient profeſſion, il eſt devenu la folie, ou la Religion dominante. Certainement pour croire tout cela, il faut avoir un fond inépuiſable de crédulité.

Méſſieurs nos Déïſtes qui n'oſant encore ſe montrer tout-à-fait à découvert, affectent par tout dans leurs Ecrits de s'envelopper d'un voile de Chriſtianiſme, ſe flattent que l'eſprit dont ils paroiſſent animez prévaudra dans ce *Royaume glorieux de lumiére, & de liberté* (*b*). Mais il n'y a pas apparence que la choſe arrive de longtems, ou plûtôt nous eſpérons qu'elle n'arrivera jamais. Nous ſommes fort trompés ſi ces prétendus *Eſprits forts* ne font pas plus de bruit que d'effet. Il y a bon nombre d'honnêtes-gens par toute l'Iſle qui malgré leurs attaques redoublées, ſeront fort aiſes de continuër à ſe voir dans la Compagnie de ces *Inſenſez* de la primitive Egliſe, dont il ne faudroit qu'obſerver les préceptes, & ſuivre les éxemples, pour mener la vie la plus heureuſe, & former la plus agréable ſocieté du monde ; ſans parler des eſpérances tout au moins flatteuſes

---

(*a*) Diſſ. p. 76.

ſes d'une félicité à venir. Mais arrêtons nous là, de peur qu'on ne nous accuſe d'entreprendre ſur les fonctions des Prédicateurs.

ARTICLE VIII.

REVELATION EXAMINED WITH CANDOUR. Or, A fair Inquiry into the Senſe and Uſe of the ſeveral Revelations expreſly declared, or ſufficiently implied to be given to Mankind from the Creation, as they are found in the Bible. By a profeſſed Friend to an honeſt Freedom of Thoughts in Religious Inquiries Part. 1. Containing diſſertations upon ſeveral Revelations from the Creation to the Flood incluſive. C'eſt-à-dire EXAMEN DESINTERRESSE DE LA REVELATION. *Ou Recherches impartiales ſur le Sens & l'Uſage des diverſes Révelations, qui ont été données au Genre-humain, depuis la Création du monde, ſelon qu'on les trouve dans la Blible, ſoit expreſſément, ſoit par des Conſéquences légitimes. Par un Partiſan d'une honête liberté de penſer en matiére de Religion.*

Partie I. Qui contient des diſſertations ſur pluſieurs Révelations depuis la Création du Monde, juſqu'au Déluge incluſivement. A Londres chez Revington, 1732. 8. pp. 31. pour la Dédicace & la Préface, & 272. pour ce premier Volume.

MR. DELAUNY Doyen en Irlande eſt l'auteur de cet ouvrage, qu'il a dedié au Roi. Après avoir déploré le malheur de ce ſiecle, où régne l'eſprit d'incredulité & de libertinage, il déclare à Sa Majeſté, que ſi elle veut vivre en ſureté, & régner glorieuſement, il faut qu'elle faſſe en ſorte, que l'ignorance, ſource de l'incredulité, ſoit mépriſée, le vice déteſté, la profanation découragée, & les railleries groſſieres ſur les choſes les plus ſaintes & les plus reſpectables, entierement ſupprimées; ſi non par des PUNITIONS SEVERES, qu'un zèle imprudent pourroit ſouhaiter, au moins par ce juſte mépris & cette indignation, que la Religion, la prudence, & l'interet de l'Etat exigent. On voit par là, que quelque zélé que Mr. Delauny ſoit pour la Religion, ſon zéle eſt un zéle Chrétien, ennemi de la perſécution. Cet aimable caractére doit engager les incredules à lire ſon livre avec attention, perſuadez qu'ils trouveront en lui un adverſaire, qui loin d'ad'avoir recours, comme quelques uns de ſes confréres, au bras ſeculier, pour les exterminer, veut les convaincre par de bonnes raiſons, ou du moins, qui lui paroiſſent telles. Il eſt ſi perſuadé que ſes argumens ſont ſans replique, qu'il ne fait pas difficulté de déclarer dans ſa préface „ que la neceſſité „ d'une Revelation, la vérité de l'hiſtoire „ de Moyſe, & l'abſurdité des objections, „ qu'on fait contre elles, ſont prouvées „ auſſi clairement dans ſes Diſſertations, „ qu'aucune Propoſition d'Euclide, par des „ Axiomes auſſi evidens, des Propoſitions „ auſſi claires, des Conſequences auſſi juſtes, que celles des Mathematiciens. „ Nous allons tacher de mettre le lecteur en état de juger, ſi c'eſt à tort que Mr. Delauny parle ſur un ton ſi poſitif.

Son premier Volume contient quinze Diſſertations, nous allons donner le précis de celles, qui nous paroitront le mériter, nous contentant de faire connoitre en deux mots le ſujet des autres.

I. La premiere Diſſertation traite *du fruit défendu* (*a*). Notre auteur dit d'abord, qu'il étoit de la Sageſſe & de la Bonté de Dieu de fournir à toutes les créatures, qu'il avoit formées, des alimens, qui leur convinſſent. Mais comme il y avoit une très grande diverſité parmi les créatures, ce qui convenoit aux unes, pouvoit être très pernicieux aux au-

---

(*a*) Gen. II. 16. 17.

autres; & Adam auroit été très embarraſſé ſur le choix de ſa nourriture, ſi Dieu ne lui eut pas fait connoitre celle, qui lui étoit propre. La voye de l'experience auroit été non ſeulement trop longue, mais même dangereuſe. La Sageſſe & la Bonté de Dieu doivent donc l'avoir neceſſairement engagé à faire connoitre à Adam de quoi il devoit ſe nourrir, & à l'avertir de ne point toucher aux choſes, qui pouvoient alterer ſa ſanté ou lui cauſer la mort.

On dira peut-être, que ſes ſens étoient ſuffiſans pour lui faire diſtinguer les alimens ſalutaires de ceux qui étoient pernicieux; mais alors, dit Mr. Delauny, il faut avouer, que le premier homme a été créé dans un état de perfection, bien different de celui où ſe trouvent ſes deſcendans; ce qui eſt admettre la Revelation au moins par rapport à ce point particulier. Et ſi on n'accorde pas que le premier homme ait été créé dans cet état de perfection, il faut avouër qu'il avoit beſoin d'une Révélation pour ſe déterminer ſur le choix de ſes alimens; Révélation, que la Sageſſe & la Bonté de Dieu ne lui permettoit pas de refuſer à ſa créature.

C'eſt ſur ce raiſonnement que notre auteur fonde l'explication qu'il nous donne de ces paroles de la Geneſe, *Dès le jour que tu en mangeras*, (de l'Arbre de la Science du bien & du mal) *tu mourras de mort* (a).

(a) Gen. II. 17.

Il y a dans l'Original, *en mourrant tu mourras*, c'eſt à dire, ſelon Mr. Delauny, *tu contracteras une infirmité mortelle*; & puiſqu'un homme, qui a une infirmité mortelle, eſt veritablement dans l'état d'un mourant, on peut dire à la rigueur, qu'il meurt dès le moment, qu'il contracte cette infirmité. Je ne ſai ſi tout le monde trouvera dans cette explication la clarté & l'evidence des propoſitions d'Euclide.

Mr. Delauny met enſuite cette queſtion dans la bouche des incrédules. „ Comment
„ eſt il poſſible, que la ſimple action de
„ manger du fruit d'un arbre ait entiére-
„ ment détruit la perfection d'Adam, l'ait
„ rendu aveugle & miſerable, &, ce qui
„ paroit plus abſurde encore, ait envelop-
„ pé ſa poſterité la plus reculée dans le
„ crime & dans la miſere ? "

Mais dit l'auteur, puiſque le crime de nos premiers parens conſiſtoit à ſatisfaire un apetit dereglé dans la vûe d'augmenter leur connoiſſances, étoit il incompatible avec la ſageſſe & la bonté de Dieu, de punir l'abus de la raiſon par l'affoibliſſement de la raiſon même ? Ou de punir la facilité, avec laquelle Adam & Eve s'abandonnérent à leur apetit dereglé en les livrant pour le reſte de leur vie à leur propre dereglement ? En ce cas il étoit naturel qu'ils devinſſent vicieux & miſerables, & que par une conſequence neceſſaire ils enveloppaſſent toute leur poſtérité dans la miſére & dans le crime. L'Auteur prétend donc que la miſere & les crimes du genre-humain ſont des ſuites naturelles & neceſſaires du péché d'Adam, ſuites que Dieu pourroit permettre ſans agir contre ſa ſageſſe ou ſa bonté. Comme Mr. Delauny ne définit point ce qu'il entend par la ſageſſe & la bonté de Dieu, on peut accorder ou nier ſa théſe, ſelon les differentes idées qu'on ſe forme de ces attributs de la Divinité. Il eſt certain que Mr. Bayle n'auroit point paſſé à notre auteur ce qu'il avance, & qu'il auroit ſoutenu, qu'un Etre infini en puiſſance ou en bonté doit empecher, que le mal moral & phyſique n'arrive, à moins qu'il ne ſoit contradictoire de le prevenir, ce dont Mr. Delauny ne conviendra pas.

Il tache enſuite de faire voir, que le fruit défendu a pû affoiblir naturellement les facultez de l'ame d'Adam, & par conſequent ſa raiſon; affoibliſſement, qui s'eſt enſuite communiqué à ſes deſcendans; ce qu'il croit pouvoir confirmer par l'experience. On nous apprend, dit-il, que les Indiens connoiſſent un certain jus, qui rend idiots en un inſtant ceux qui en boivent. Or n'eſt il pas poſſible, qu'un jus, qui produit à preſent cet effet ſur le cerveau, ait affecté le cerveau d'Adam juſqu'à reduire ſa raiſon au point d'imperfection & de foibleſſe, où eſt celle de ſes deſcendans? Et ſi cela eſt poſſible, on peut rendre raiſon par-là de l'ignorance & de la corruption du genre-humain, qui ſe ſera communiquée de pére en fils, comme les maladies & les infirmitez des parens paſſent à leurs enfans. Mais dans ce Syſteme il ſemble, que la corruption originelle ne regarde que le corps; car on ne conçoit pas comment la foibleſſe de l'ame d'un Pere peut ſe communiquer à l'ame de ſon fils, à moins qu'on ne veuille dire, que la perfection de l'ame dépend de l'état du cerveau.

II. La ſeconde Diſſertation traite *de la Connoiſſance du Monde brute communiquée à Adam*. Notre premier pére, dit l'Auteur, avoit beſoin d'une Revelation divine, 1. Pour connoitre la nature des Etres formez pour ſon uſage. 2. Pour ſavoir que Dieu lui avoit donné *domination* ſur tous ces Etres. Mr. Delauny raiſonne encore ici ſur la ſageſſe & la bonté de Dieu. Autant qu'il eſt certain, dit-il, que Dieu eſt infiniment ſage & bon, autant eſt il certain, qu'ayant placé l'homme nud & ſans défenſe en ce monde, il doit l'avoir aſſuré, qu'il pouvoit employer les créatures à ſon uſage, & lui avoir fait connoitre leur nature & les moyens de s'en ſervir: Sans cela l'homme placé au millieu des Etres, qu'il n'auroit point connu, qu'il auroit pû craindre, contre leſquels il n'auroit ſeu comment ſe défendre, auroit préferé l'aneantiſſement à une vie ſi malheureuſe. Mais ſi Adam & Eve ont été parfaitement inſtruits de la nature des Etres créez, comment eſt il arrivé, que le Serpent ait pû tromper la Femme, qui le ſurpaſſoit en connoiſſance? L'Auteur employe la plus grande partie de cette diſſertation à répondre à cette queſtion; & il a trouvé moyen de ſe tirer d'embarras, ſans faire intervenir ici le Démon; mais il n'eſt pas long-temps ſans en avoir beſoin, comme on le verra dans la cinquieme Diſſertation.

Il dit donc ici, qu'Eve ſavoit très bien, que le ſerpent, quelque ſubtil qu'il fut, n'avoit pas été doué de l'uſage de la raiſon, ni de la parole; de ſorte que lorſqu'elle le vit orné de ces deux facultez, & qu'elle l'entendit aſſurer, qu'il en étoit redevable à la vertu admirable du fruit défendu, il lui fut aiſé de conclure, que ſi ce fruit étoit capable de rendre le ſerpent raiſonnable, il y avoit lieu de ſe perſuader que ce fruit l'éléveroit elle-même, de l'Etat d'une créature raiſonnable, à un état divin; ce qui étoit, ajoute l'Auteur, une tentation, à quoy il n'étoit pas aiſé de reſiſter.

Il eſt vray que l'Hiſtoire de la Tentation eſt raportée fort en abrégé, & d'une maniére, qui nous paroit maintenant un peu obſcure. Mais il faut remarquer, que dans l'état d'innonence l'homme avoit un genie ſi vaſte, qu'un mot, un geſte, un ſigne ſuffiſoit pour exprimer, ce que nous ne pouvons maintenant exprimer, que par de longs diſcours; de ſorte que le peu de mots, que le Serpent dit à Eve, ſuffit pour lui faire conclure, ce qu'on vient de voir: Bien plus, ſi le Serpent en eut dit davantage, il auroit gaté tout, en faiſant connoitre à Eve par un plus long diſcours, qu'il n'étoit pas ſi habile, qu'elle le croioit; & cet animal ruſé, qui connoiſſoit ſa propre ignorance, n'eut garde de la découvrir par un babil hors de ſaiſon; il eut aſſez de prudence pour ne prononcer préciſement qu'autant de mots qu'il en falloit pour tromper Eve; & Moyſe en Hiſtorien exact & fidèle, a rapporté tout le Dialogue des deux interlocuteurs, ſans y ajouter ni en retrancher un ſeul mot.

Mr. Delauny fait enſuite l'office d'interprête, & explique au long le ſens, qui eſt renfermé dans le Stile laconique, mais infiniment expreſſif d'Eve & du Serpent; & il fait voir, qu'il n'a rien attribué à Eve, que ce qu'elle devoit naturellement conclure du diſcours du Serpent: pour cet effet il établit certaines règles pour penetrer dans la penſée du Serpent & d'Eve, mais nous croyons que le Lecteur nous diſpenſera aiſement de tout ce detail.

III. La troiſieme Diſſertation roule ſur la connoiſſance du mariage donnée à Adam. Dès la premiére fois qu'il apperçoit Eve, il parle de la Femme entant que telle, de Pere, de Mere, d'Enfans, & de leurs devoirs: Il n'y avoit encore eu rien de tel dans le monde, & Adam n'en pouvoit avoir naturellement aucune idée, ſur tout, ſi les idées nous viennent des ſens, comme c'eſt maintenant une opinion aſſez commune. Il faut donc qu'Adam ait receu ces Idées par revelation. Ajoutez à cela, que Jeſus-Chriſt attribue (*a*) à Dieu le Diſcours, que Moyſe fait tenir à Adam. C'eſt donc Dieu lui-même, qui a fait connoitre au premier homme, par une Revélation immediate, ce que c'eſt qu'être Pere, Mere, &c.

IV. Dans la quatriéme Diſſertation l'Auteur s'attache à faire voir, qu'Adam receut de Dieu *par infuſion* l'uſage du langage. Sa preuve revient à ceci. Tous les animaux ſont douez d'une faculté naturelle d'exprimer leurs beſoins par certains ſons, qui ſont entendus de tous les animaux de la même eſpèce. Mais parmi les hommes les mots de quelque langue que ce ſoit ne ſignifient certaines choſes que par inſtitution, & non pas naturellement. Si Dieu content d'avoir donné à l'homme des organes propres à former des ſons articulez, lui eut laiſſé le ſoin de compoſer une langue par des progrès, qui euſſent été extrêmement lents, l'homme auroit été très dans l'impuiſſance de faire connoitre ſes beſoins, & par conſequent ſa condition eut été pire, que

---

(*a*) Matt. XIX. 4. 5.

que celle des animaux; d'où il faut conclure que Dieu donna à Adam un langage *infus*.

Mr. Delauny s'adreſſe enſuite aux incredules, qui prétendent, que l'homme peut parvenir à répondre à ſa deſtination par lui-même ſans aucune Revelation de la part de Dieu. Notre Auteur ſoutient, qu'il a fait voir, que même dans l'état d'innocence & de perfection, où l'homme fut créé, il eut beſoin de cinq Revélations differentes; 1. pour connoitre les alimens, qui lui convenoient; 2. pour découvrir la nature des Etres créez; 3. pour ſavoir qu'il a domination ſur eux; 4. pour connoitre ce que c'eſt, que le mariage & les relations qui en naiſſent; 5. pour apprendre une langue. D'où il ſuit que la Revélation eſt néceſſaire à l'homme; & par conſequent, que les incredules ont tort de la nier.

V. Dans la cinquiéme Diſſertation Mr. Delauny traite des Revélations, qui ſuivirent immediatement la chute de l'homme. On trouve les premieres dans le III. Chap. de la Geneſe, verſ. 14-19. Notre Auteur fait ici une vive peinture des maux terribles que Dieu denonce à Adam & à Eve, qui n'étant pas accoutumez à ſouffrir, devoient être bien plus vivement frappez d'une telle ſentence, que nous ne le ſerions nous, qui ſommes pour ainſi dire familiariſez avec la miſère, & avec la mort. Et ſi jamais l'homme eut beſoin d'une aſſurance de grace & de pardon, ce fut dans ce triſte & affreux moment, où il ſe vit, non ſeulement déchu de ſon innocence, & du bonheur dont il jouiſſoit, mais encore plongé dans le crime, & dans la miſère, & ſans doute qu'il fut bientôt tombé dans une entiére deſtruction, s'il n'eut été ſoutenu par quelque rayon d'eſperance.

Mais dans tout le diſcours rapporté par Moyſe, & indiqué ci-deſſus, on ne trouve rien, qui fut capable de relever les eſperances d'Adam & d'Eve, ſi ce n'eſt la ſentence prononcée contre le Serpent. Et ſi cette ſentence n'a point d'autre ſens, que celui que les termes pris à la lettre offrent à l'eſprit, elle ne renferme rien, qui pût fournir à nos premiers parens un juſte ſujet de confiance & de conſolation. Quelle triſte conſolation pour Adam, que de ſavoir, que ſa poſterité haïroit les Serpens, & en ſeroit haïe; que les Serpens les bleſſeroient au talon, & en ſeroient auſſi quelquefois écraſez! Il eſt donc clair, dit notre Auteur, que quoique cette explication ſoit véritable, Adam doit pourtant avoir fondé ſes eſperances ſur un autre ſens, qu'il donnoit à la ſentence prononcée contre le Serpent: Car ſi elle ne marquoit autre choſe, que la vengeance que les deſcendans d'Adam devoient prendre du Serpent, qu'eſt-ce qui empêchoit Adam de la prendre ſur le champ? Si la vengeance eſt douce, il eſt ſur, que plus elle eſt promte, te, & plus elle a de quoi plaire. D'ailleurs, quelle raiſon Adam avoit il de croire, que ſes deſcendans ſeroient mieux en état de ſe venger que lui? Et où auroient ils pu trouver le même Serpent, qui avoit ſéduit leur pere? Il eſt donc évident, qu'Adam comprit très bien, que la punition du Serpent étoit reſervée à quelcun de ſes deſcendans, qui ſeroit mis en état d'exécuter cette ſentence d'une autre maniére, qu'il ne pouvoit le faire lui-même. Si les termes de la ſentence n'avoient pas donné lieu d'eſperer çela, il eſt certain, que jamais Dieu ne ſe ſeroit exprimé, comme il fit; & un hiſtorien auſſi habile que Moyſe n'auroit pas pris tant de ſoin de tranſmettre à la poſterité une ſentence inintelligible & vuide de ſens. Quand ce ne ſeroit donc, que pour faire honneur à Moyſe, Auteur profond autant que qui que ce ſoit, nous devons tacher de trouver le ſens le plus noble, qui ſans doute eſt caché ſous le voile des expreſſions dont il s'eſt ſervi.

Notre Auteur tache enſuite d'expliquer comment Adam & Eve ont pu ſavoir, que la ſentence prononcée contre le Serpent devoit avoir un ſens plus relevé que celui qui s'offre d'abord à l'eſprit. Dans les premiers ages du monde, dit il, on ſe communiquoit ſes penſées par des alluſions, & des métaphores tirées des choſes ſenſibles; or Adam & Eve, qui avoient beaucoup d'Eſprit, ont dû comprendre clairement, que la ſentence prononcée contre le Serpent avoit un ſens plus relevé & plus noble, que celui que les expreſſions ſembloient marquer; & il eſt fort probable, que pour les aider à en pénetrer le ſens, Dieu infligea en leur preſence une punition viſible au Serpent, qui fut comme un embléme de cette deſtruction finale, qu'il devoit un jour ſouffrir de la part *de la ſemence de la femme.*

Mais en quoi conſiſtoit la punition du Serpent? Quoique notre Auteur ne le determine pas poſitivement, il ſemble pourtant croire, qu'autrefois les Serpens ne rampoient pas: Car après avoir cité Pline, Herodote, Blunt, Eſaie, & le Livre des Nombres, qui font mention de Serpens volans, Mr. Delauny dit, qu'il eſt probable, que Dieu a permis que ces animaux conſervaſſent encor un petit reſte de leur anciene beauté, afin de nous donner quelqu'Idée de l'état glorieux, où ils avoient été créez, & duquel ils ſont décheus par la malediction dont Dieu les a frappez. On decrit ici avec beaucoup de vivacité le malheur de la condition preſente des Serpens, reduits à la figure & à l'imperfection des embryons. Il y a quelque lieu de douter, que les naturaliſtes conviennent, que la condition des Serpens ſoit plus malheureuſe, & leur corps plus imparfait que ceux des autres animaux.

L'Auteur demande enſuite, quelle utilité Adam & Eve pouvoient retirer de la punition du Serpent. Il répond, 1. Que le ſerpent s'étoit vanté à Eve d'avoir acquis un nouveau degré d'excellence & de perfection en mangeant du fruit défendu, & qu'il avoit inſinué aſſez clairement, que c'étoit-là un effet naturel de ce fruit, qui ne dépendoit pas de la volonté de Dieu, & que ce fruit produiroit un effet ſemblable ſur Eve: *Dieu ſait*, avoit-il dit, *qu'au jour que vous en mangerez vous ſerez comme des Dieux.* Or rien n'étoit plus propre à confondre la vanité du Serpent, que de montrer à Adam & à Eve, qu'une ſuite naturelle de ſa déſobéiſſance & de ſa tromperie étoit la perte de toutes les perfections dont il jouïſſoit auparavant. 2. Sans cette punition éclatante du Serpent Adam & Eve auroient pû s'imaginer, que Dieu ne les puniroit pas pour une offence auſſi legére, que l'étoit l'action de manger une pomme. 3. C'étoit une conſolation pour Adam, de voir ce ſuperbe inſtrument du crime privé de toute ſa gloire, & anticipant, pour ainſi dire, par ſa punition l'affreuſe defaite de l'ennemi du genre-humain, qui devoit être puni, peut-être ſous cette même forme, lorſque *la ſemence de la femme* viendroit *briſer la tête* du Serpent.

Juſqu'ici le Serpent ſeul a paru ſur la ſcéne; c'eſt lui qui ſéduit Eve par un diſcours artificieux mais laconique, de peur de découvrir ſa *bêtiſe* en parlant trop; c'eſt lui, qui eſt puni avec toute ſon eſpéce; Eve le voyant parler & raiſonner le prend pour un véritable Serpent, mais qui eſt parvenu à l'uſage de la raiſon & de la parole en mangeant du fruit défendu. Dans tout cela pas un ſeul mot du Diable; il étoit temps, qu'il parut; ce n'eſt pourtant que d'une maniere indirecte & par voye d'objection que notre auteur le fait intervenir ici; il l'auroit apparemment laiſſé à l'écart, s'il ne s'étoit pas ſouvenu, que ce que Moyſe attribue au Serpent, ſans faire la moindre mention du Diable, le Nouveau Teſtament l'attribue à Satan. Mr. Delauny dit là-deſſus, qu'Adam & Eve après leur chute n'ont pas pû ignorer, que le Serpent n'étoit qu'un inſtrument, dont un mauvais eſprit, l'ennemi de Dieu & le leur, s'étoit ſervi pour les tromper: une triſte experience leur fit bientot connoitre, que le fruit défendu, loin d'avoir la qualité de perfectionner la nature de ceux, qui en mangeoient, avoit des qualitez toutes contraires: Ils ſavoient, que le Serpent n'avoit naturellement ni l'uſage de la raiſon, ni celui de la parole; d'où il étoit aiſé de conclure, que l'illuſion, qui leur avoit été faite, étoit l'ouvrage de quelque Etre ſuperieur non ſeulement au Serpent, mais auſſi à eux mêmes, de quelque Eſprit, qui avoit pris poſſeſſion du corps du Serpent, & s'étoit ſervi des organes de cet animal pour les tromper. Mais ſi cela eſt, que deviendra cette jolie penſée de notre Auteur, que le Serpent ne voulut pas parler trop, de peur qu'un trop long diſcours ne decouvrit ſa bêtiſe? Car il eſt certain, que le Diable ne pouvoit pas avoir cette crainte.

Quoiqu'il en ſoit, Mr. Delauny nous dit, qu'un Eſprit *ſe revétant* (*a*) du corps du Serpent & agiſſant par ce corps, peut très bien être appellé *un Serpent*, de même que le Fils de Dieu ſe revétant d'un corps humain eſt appellé homme.

Notre Auteur explique enſuite comment Adam & Eve ont pû acquerir l'idée des Eſprits. C'étoit non ſeulement en reflechiſſant ſur leur propre ame, mais auſſi en entendant les *Hallelujah*, que les *Fils de Dieu*, c'eſt-à-dire, les Anges, chantérent apparemment, lorſque l'ouvrage de la création fut achevé par la formation de l'homme, D'ailleurs, qui oſeroit nier, qu'Adam & Eve dans l'état d'innocence aient été des ſujets propres pour la compagnie des Intelligences celeſtes les plus ſublimes; Et combien de choſes ne pouvoient ils pas apprendre dans leur converſation? Je m'étonne, que notre Auteur n'ait

---

(*a*) Il y a dans lAnglois *aſſuming*; c'eſt le mot, qu'on employe en parlant de l'*incarnation* de Jeſus-Chriſt.

n'ait pas cité ici le *Paradis perdu* de Milton.

Dès qu'Adam eut compris, que le Serpent n'étoit qu'un inſtrument, dont un Eſprit malin s'étoit ſervi, il lui fut aiſé de conclure, que la Sentence prononcée contre l'animal devoit ſe rapporter à ce mauvais Eſprit. Et s'il lui reſtoit encore quelques doutes ſur ce ſujet; la ſentence même contre le Serpent devoit les faire entierement évanouir, puiſque cette ſentence regarde un Etre intelligent, un agent libre, qui avoit commis un crime, dont un animal privé de raiſon eſt incapable. Et ſuivant toujours le fil des conſequences, Adam dût bientot comprendre que *la Semence de la femme* (c'eſt-à-dire, un de ſes deſcendans) devoit être l'ennemi de ce malin Eſprit, & le détruire à la fin. L'inimitié ſuppoſe neceſſairement une contrarieté d'inclination & d'intéret; par conſequent l'ennemi du mal doit être l'ami du bien; ce qui devoit neceſſairement faire concevoir à Adam quelques eſperances, que la rectitude de ſa volonté, qu'il avoit perdue par le péché, ſeroit un jour rétablie. C'eſt ainſi qu'Adam pouvoit découvrir au moins en gros le plan de la Redemption.

Mr. Delauny employe le reſte de cette Diſſertation à répondre aux objections; que Mr. Middleton a faites à Mr. Waterland au ſujet de la Tentation d'Adam;

nous ne nous y arrêterons pas ici, parce que nous parlons ailleurs de cette diſpute (*a*).

VI. La même raiſon nous oblige à paſſer toute la ſixiéme Diſſertation de notre Auteur, où il examine les difficultez qu'on peut faire contre l'hiſtoire de la chute de l'homme; ces difficultez au moins pour la plûpart, ſont celles que Mr. Middleton a faites, dans la lettre que nous venons d'indiquer.

VII. Dans la ſeptiéme Diſſertation Mr. Delauny continue à lever quelques difficultez, qu'on peut faire ſur le même ſujet. Enſuite il explique la ſentence prononcée contre Eve: Après avoir décrit fort élégamment les incommoditez de la groſſeſſe, & la difficulté, les douleurs, & le danger de l'enfantement, il nous dit dans une note marginale, que cette difficulté d'accoucher eſt d'autant plus étonnante dans la femme, que la conformation de ſes parties ſembloit lui promettre une délivrance plus aiſée, qu'à quelque animal que ce ſoit. Je ne ſai ſi les habiles Anatomiſtes conviendront de ce fait.

Une partie de la punition de la femme étoit que ſon mari domineroit ſur elle: Pour prouver l'exécution de cette ſentence notre Auteur en appelle au témoignage de toutes les femmes; & il dit qu'il ne dou-

---

(*a*) Tom. I. 2. Part. p. 320. &c.

doute pas, qu'elles n'avouent, que juſqu'à ce jour elles éprouvent par toute la terre les terribles effets de cette ſentence. Il ſemble que Mr. Delauny auroit dû au moins excepter les femmes d'Angleterre, s'il eſt vrai, comme on le dit, que l'Angleterre ſoit le Paradis des femmes.

L'Auteur vient enfin à la ſentence prononcée contre Adam, mais comme il ne dit rien de fort particulier ſur ce ſujet, nous ne nous y arrêterons pas.

VIII. La huitiéme diſſertation traite des ſacrifices; on prouve ici qu'ils ſont d'inſtitution divine, à peu près comme les Catholiques Romains prouvent, que la Transſubſtantiation a toujours été crûe dans l'Egliſe; je veux dire en faiſant voir, qu'on ne ſauroit montrer en quel temps ni comment ils ſe ſont établis; & puiſqu'ils ne ſont point dictez par la droite raiſon; puiſqu'au contraire la raiſon dégagée de préjugez nous apprend, que les ſacrifices loin d'être agréables à Dieu, doivent lui déplaire, il faut de toute neceſſité qu'ils aient été établis par Dieu lui-même; ce qu'on confirme enſuite par l'Ecriture ſainte.

Après cela on explique les raiſons pour leſquelles les Sacrifices ont été établis. Parmi ces raiſons, dont la plûpart n'ont rien de nouveau, il y en a une à laquelle je doute que beaucoup de gens aient penſé: C'eſt, qu'une ſentence de mort ayant été prononcée contre Adam & Eve, il étoit ne-

neceſſaire, qu'ils connuſſent ce que c'eſt que ſouffrir, & qu'ils viſſent la mort dans toute la difformité & toute l'horreur qui l'accompagnent ordinairement, afin qu'ils compriſſent par là quelle étoit l'énormité de leur crime: Et qu'y avoit-il de plus propre à leur donner l'idée la plus affreuſe de la mort, que les ſoupirs, les gémiſſemens, les violentes convulſions d'une créature innocente, dont ils répendoient eux mêmes le ſang? Cette Reflexion plait ſi fort à notre Auteur, qu'il employe tous les traits de ſon éloquence pour la repreſenter vivement. Une autre idée, ſur laquelle il inſiſte beaucoup, c'eſt que les Sacrifices étoient une eſpèce de punition infligée aux hommes; puiſque les animaux, qu'ils ſacrifioient, étoient, une perte réelle pour eux, lors même qu'on ne mangeoit point encore de chair, car ils ne pouvoient plus ſe ſervir de la laine ni de la peau des bêtes, qu'ils avoient offertes en holocauſte.

IX. X. XI. La neuviéme Diſſertation roule ſur la corruption du genre-humain, qui obligea Dieu à punir les hommes par le Déluge. Après avoir remarqué, que Dieu avoit employé tous les moyens poſſibles pour porter les hommes à la vertu, ſans oublier la *marque* miſe ſur Caïn, qui prouvoit évidemment, que la vengeance divine pourſuit le crime, on examine 1. par quel moyen le genre-humain a pu ſi fort ſe corrompre dans un ſi court eſpace de tems, c'eſt-à-dire, durant un ſi petit nombre de generations, puiſqu'il n'y en a que deux depuis Adam juſqu'au Déluge; Lemec, qui mourut l'année même du Déluge, ayant trente ans lorſqu'Adam mourut. 2. Par quels moyens Dieu fit venir le Déluge ſur la Terre. 3. Quelles veues il ſe propoſoit en cela. L'Auteur ſe borne au premier de ces Articles dans cette Diſſertation, & traite les deux autres dans les deux ſuivantes. Ce qu'il dit ſur ces ſujets mérite d'être lu, mais nous ne ſaurions nous y arrêter ſans paſſer les bornes d'un extrait. Nous dirons ſeulement que Mr. Delauny prétend, avec quelques autres Savans, que la malédiction dont Dieu avoit frappé la Terre, a fini par le Déluge.

XII. Dans la douzième Diſſertation Mr, Delauny examine quelques difficultez, qu'on peut faire contre l'Hiſtoire du Déluge, telle que Moïſe la rapporte. La premiére de ces difficultez tombe proprement ſur l'opinion de nôtre Auteur, puiſqu'il l'exprime de cette maniere. On objecte, que „ l'homme mange encore ſon „ pain à la ſueur de ſon viſage, & que la „ terre eſt encore maudite, puiſqu'elle „ produit encore des ronces & des épines „. Mr. Delauny répond à cela, que le travail d'un ſeul homme ſuffit à préſent pour en entretenir un grand nombre;

de ſorte que *la plus grande partie du genre humain* (a) eſt exempte de la néceſſité de labourer la terre, & eſt par conſequent en liberté de s'employer à l'acquiſition des connoiſſances, des commoditez, & des agrémens, qui ſeuls peuvent rendre la vie déſirable à une créature douée de raiſon. Ne croiroit-on pas, à entendre ainſi raiſonner nôtre Auteur, que la plûpart des hommes ont de bons bénéfices, qui leur fourniſſent abondamment de quoi vivre, & leur permettent de choiſir les occupations, qui leur plaiſent le plus? Doit on s'attendre à perſuader ſes lecteurs, lors qu'on ôſe ainſi choquer de front l'expérience de tous les hommes?

La ſeconde difficulté, qu'on examine dans cette Diſſertation regarde l'Arc-en-ciel, que *Dieu mit dans la nuée, pour ſigne de l'Alliance entre lui & la Terre* (b). On ſait que l'Arc-en-ciel eſt un phénoméne naturel, formé par les rayons du Soleil rompus & reflechis par les goutes de pluie. Comment donc ce phénomène, qui ſelon les apparences, ſubſiſtoit avant le Déluge, pouvoit il être un ſigne, qu'il n'y auroit plus de Déluge univerſel? La Réponſe de nôtre Auteur paroit aſſez ingénieuſe; Il remarque, que lorſque l'Arc-en-ciel paroit, c'eſt une preuve que la pluie n'eſt pas univerſelle ; or il n'y a qu'une pluie univerſelle, qui puiſſe cauſer un Déluge ; d'où il ſuit, que l'Arc-en-ciel étant une preuve, qu'il ne pleut pas par-tout, il peut par cela même être un ſigne, qu'il n'y aura point de Déluge univerſel, principalement s'il parut pour la premiére fois après le Déluge, comme il y a lieu de le conclure du narré de Moïſe, & puiſqu'il eſt d'ailleurs très probable, ſelon nôtre Auteur, qu'il ne tomba jamais de pluie dans le prémier monde.

(a) A great majority of mankind.

(b) Gen. IX. 13.

XIII. XIV. Les deux Diſſertations ſuivantes ne contiennent rien de nouveau, l'Auteur y rapporte les témoignages de l'Antiquité, qui confirment la narration de Moïſe touchant le Déluge.

XV. Dans la derniére Diſſertation Mr. Delauny tache de répondre à quelques Difficultez ſur l'Arche de Noé. Pour ce qui regarde la capacité de l'Arche, il nous renvoye à Buteo, au Chevalier Raleigh, à l'Evêque Wilkins, & aux autres Savans, qui ont traité ce ſujet. Cependant il ne laiſſe pas de nous communiquer auſſi ſes propres Réflexions. Par exemple, il dit, que quelques Savans ſe ſont donné beaucoup de peine inutilement, pour fournir des vivres aux animaux carnaciers, qui étoient dans l'Arche, puiſqu'il eſt certain, que leur eſtomac peut très bien digerer des fruits & de l'herbe, & que cette nourriture, re, outre qu'elle eſt plus ſaine pour eux, excitoit moins la ſoif, & par conſéquent épargnoit une grande quantité d'eau, dont on auroit été obligé de pourvoir l'Arche.

En voilà aſſez pour donner à nos lecteurs une Idée du livre de Mr. Delauny; c'eſt au public à juger s'il a tenu la promeſſe qu'il fait dans ſa préface, de nous donner des Démonſtrations auſſi évidentes, que celle des Mathématiques. Nous dirons ſeulement, que nous avons évité avec ſoin de rapporter dans nôtre extrait les termes trop forts, & quelquefois emportez, qui échappent à nôtre Auteur contre ceux qu'il combat: ſes raiſonnemens n'en ſeroient pas moins concluans, quand il ſe ſeroit abſtenu de dire des injures aux incrédules. Que ceux qui ont une mauvaiſe cauſe à défendre tachent à ſe ſoutenir, en rendant leurs adverſaires odieux, on peut le leur pardonner; mais la vérité n'a pas beſoin d'emprunter les armes de l'erreur; ſes propres forces doivent lui ſuffire.

On donnera dans le Journal ſuivant l'Extrait du ſecond Volume de cet ouvrage.

ARTICLE IX.

Suite de l'Extrait de la Diſpute du Dr. *Midleton* avec le Dr. *Pearce*, & quelques autres, au ſujet de la réponſe du Dr. *Waterland*, à l'Auteur du Livre qui a pour titre, *Le Chriſtianiſme auſſi ancien que le Monde, &c.* (On a vû le commencement de cet Extrait dans la II. Partie du Tome I. de cette Bibliotheque, Article III.)

A DEFENCE of the Letter to Dr. Waterland, &c. C'eſt-à-dire, *Défenſe de la Lettre adreſſée au Dr.* Waterland *contre les fauſſes & vaines chicanes de l'Auteur de la* Réponſe à cette Lettre.

> - - - - - - - - - Fragili quærens illidere dentem
> Offendet ſolido - - - - - - - - - -
> Horat.

A *Londres*, chez J. *Peele*, à *la tête de Locke* dans *Amen-Corner*, 1732. 8. pp. 94.

A REPLY to the Defence of the Letter to Dr. *Waterland*, &c. C'eſt-à-dire, *Replique à la Défenſe de la Lettre adreſſée au Dr.* Waterland. *Par l'Auteur de la* Reponſe à cette Lettre.

> - - - - - - - - - - quantò ille magis formas ſe vertit in omnes.
> Tantò, nate, magis contende tenacia vincla. Virg. Georg. IV. 411.

A *Londres*, chez *J. Watts*, 1732. 8. pp. 84.

REFLECTIONS on the Letter to Dr. *Waterland*, and the Defence of it. C'eſt-à-dire. *Reflexions ſur la Lettre adreſſée au Dr.* Waterland, *& ſur la Défenſe de cette Lettre.* Aliud eſt intelligere velle quod clauſum eſt; aliud nolle credere quod apertum eſt. *S. Auguſtin. in Job.* A *Londres*, chez *Watts*, 1732. 8. pp. 34.

SOME REMARKS on a Reply to the Defence of the Letter to Dr. *Waterland*, &c. C'eſt-à-dire, *Remarques ſur la Replique à la Défenſe de la Lettre adreſſée au Dr.* Waterland. *Où l'on explique clairement & à fonds, comme on l'avoit promis, les ſentimens de l'Auteur ſur les principaux points de cette Diſpute.* A *Londres*, chez *J. Peele*, 1732. 8. pp. 80.

MR. *Midleton* vivement attaqué, ou plûtôt fort maltraité dans la *Réponſe* à ſa Lettre adreſſée au Dr. *Waterland*, comme on l'a vû, rend avec uſure la pareille à ſon Antagoniſte dans la *Défenſe* de cette Lettre que nous annonçons. Il l'accuſe hautement de partialité, de mauvaiſe foi, & de zèle aveugle pour une Orthodoxie ridicule & pédanteſque. Son reſſentiment ne ſe borne pas même là ; il retombe ſur tous ceux qui ſuivent les mêmes principes & qui ſont animés du même eſprit. „ Je n'ai deſſein, dit-il (*a*), de „ renverſer ou d'affoiblir quoi que ce ſoit, „ que ces ſyſtêmes abſurdes que certains „ Théologiens rigides & de mauvaiſe hu„ meur voudroient faire entrer dans la re„ ligion, comme s'ils étoient abſolument „ néceſſaires pour la ſoutenir. Car dans „ ce ſiécle de Pyrrhoniſme où le Chriſtia„ niſme eſt ſi vivement attaqué, & com„ me aſſiegé de près, le vrai moien de le „ défendre n'eſt pas d'agrandir ſes fortifi„ cations, & de faire enſorte que pour le „ mettre à couvert des inſultes des Aſſié„ geans, on ait beſoin de plus de ſecours „ qu'il n'en peut aiſément fournir, mais „ plûtôt comme d'habiles Ingenieurs, de „ démolir ſes foibles dehors qui ne ſer„ vent qu'à couvrir & à loger l'Ennemi „ qui peut de là le battre en ruïne avec „ plus de ſuccès, & de ſe renfermer dans „ ſes retranchemens naturels & ſolides qui „ ſe trouveront à la fin imprenables „. Un peu plus bas il s'exprime ainſi (*b*), „ Dans toutes les Diſputes de religion, „ rien ne choque plus les perſonnes ſen„ ſées

---

(*a*) Def. p. 2, 3.
(*b*) Ibid. p. 5.

,, ſées que de voir une troupe de Théologiens téméraires & déciſifs, dont l'eſprit prévenu de certains ſyſtêmes, & obſcurci par les préjugés ne ſçauroit jamais percer le nuage dont leurs nourrices & leurs méres ont couvert leurs yeux, ſe donner pour les ſeuls Guides & les ſeuls Maîtres de toute la Nation en matiére de foy, exiger que la ſcience & la raiſon de tout le monde ſe ſoumettent à leurs déciſions arbitraires, & flétrir du nom de Pyrrhonien ou d'Incrédule tous ceux qui ne peuvent admettre leur maniére de déterminer & d'expliquer les conditions du Chriſtianiſme. Des Théologiens de cette trempe ſont ſi éloignés d'agir conformément au titre qu'ils s'arrogent de *Medecins de l'ame*, en prenant quelque ſoin de dorer les pillules qu'ils préſcrivent, & d'accommoder leurs remèdes à l'état des Patients, qu'ils s'imaginent de pouvoir traiter des Créatures raiſonnables, comme les Maréchaux font les chevaux, leur mettre des morailles, & leur faire avaler par force toutes les medecines qu'ils jugent à propos de leur donner. Ce ſont là les gens que je ne ceſſerai jamais de harceler, comme des Tyrans & des Oppreſſeurs de la raiſon & de la conſcience, & par conſequent comme des Ennemis de la paix & du bonheur du genre humain ,,.

On

On peut juger par cet échantillon de la maniere dont Mr. *Midleton* repouſſe les injures vraies ou prétenduës de ſon Adverſaire. Celui-ci revient à la charge, d'autres le ſecondent, & á meſure que la Diſpute s'échauffe, les recriminations ſe multiplient avec une aigreur qui n'eſt rien moins qu'édifiante. Nous n'avons garde de ſuivre les Auteurs dans ces demêlés perſonnels ; & pour éviter les répétitions, nous rapporterons ce qui s'eſt dit d'eſſentiel dans chacune des Brochures que nous venons d'annoncer, ſur ces quatre Articles, ſavoir l'hiſtoire de la chûte de nos prémiers Péres, celle de la Confuſion des langues à la tour de *Babel*, l'origine de la Circonciſion, & l'autorité de *Moïſe* entant que Legiſlateur. Quoi que ce dernier Article ne ſoit entré qu'incidemment dans la Diſpute, c'eſt cependant celui ſur lequel on a le plus vivement attaqué le Dr. *Midleton*, & auquel on s'eſt le plus arrêté, à cauſe de ſon importance.

Cet Auteur avoit allegué quelques paſſages de *Ciceron* (a), pour faire voir que ce Philoſophe n'auroit ajouté aucune foi à l'hiſtoire que *Moïſe* nous a laiſſée de la tentation de nos prémiers Péres, priſe à la lettre. Mr. *Pearce* a ſoutenu, que ces paſſages n'expriment point les vrais ſentimens de *Ciceron*, puiſque ce ſont ſimplement des ob-

---

(a) De Natura Deor.

objections qu'il met dans la bouche d'un des Interlocuteurs de ſes Dialogues. Mais Mr. *Midleton* replique que cet Interlocuteur, qui eſt *Cotta*, fait le perſonnage d'un *Academicien*, & que *Ciceron* étant lui même de cette Secte, on ne ſçauroit douter que ce que *Cotta* dit dans cet endroit ne ſoit l'opinion de *Ciceron*; d'autant plus que dans ſon ſecond Livre de la *Divination*, où il parle en ſa propre perſonne, il ſuit les mêmes principes, & ſe ſert des mêmes argumens qu'il avoit mis dans la bouche de *Cotta*. Il eſt vrai qu'à la fin du Dialogue d'où ſont tirés les paſſages en queſtion, il avoue que l'argument de *Balbus*, ou du *Stoïcien*, lui paroiſſoit plus probable; mais ce n'eſt là qu'un compliment qu'il fait à *Brutus* à qui il dédie ſon Livre, & qui étoit de la ſecte des *Stoïciens*, comme il lui dit dans une autre occaſion (*a*) que ſa Philoſophie étoit la meilleure, quoique lui *Ciceron* en ſuivit une toute oppoſée. Il eſt vrai encore que *Cotta* en finiſſant la Diſpute, déclare que ce qu'il avoit dit n'étoit fondé ſur aucun jugement certain, & qu'il ne l'avoit propoſé que pour le plaiſir de diſputer; mais en cela même il ne faiſoit que ſuivre ſes propres principes qui étoient de douter de tout, de ne décider de rien, & de s'en tenir ſimplement au probable, ce qui n'empêchoit pas qu'il ne re-

---

(*a*) De fin. l. 3. init.

regardât le ſentiment qu'il avoit ſoutenu, comme le plus vraiſemblable de tous.

A tout cela Mr. *Pearce* répond qu'il ne faut point chercher les vrais ſentimens de *Ciceron* dans ſes *Dialogues*, mais dans ſes *Offices*, dans ſes *Tuſculanes*, & autres Ouvrages où il dogmatiſe, & dit nettement ce qu'il penſe; que le compliment qu'on lui fait faire à *Brutus* eſt indigne de ſa candeur, ſuppoſé qu'il eut été de l'opinion qu'on lui attribuë; que ſans renoncer à ſes principes ſceptiques, il pouvoit fort bien trouver le ſentiment des *Stoïciens* ſur la nature des Dieux plus probable que celui des *Academiciens*, n'étant aſſujetti à aucun ſyſteme ou à aucune ſecte en particulier; qu'en effet on voit qu'il a adopté pluſieurs de leurs idées, ſurtout dans ſes *Offices*, & ſes *Paradoxes*; & enfin que *Cotta* en finiſſant la Diſpute ne dit pas ſimplement que l'opinion des *Stoïciens* lui paroiſſoit la plus probable, mais qu'il *ſavoit certainement*, ou qu'il *étoit perſuadé* que *Balbus* qui ſoutenoit le parti de cette ſecte, *pouvoit aiſément le refuter* (*a*), preuve manifeſte que *Ciceron* étoit à cet égard du ſentiment des *Stoïciens*. Mr. *Midleton*, loin de ſe rendre à ces raiſons, ſoutient de nouveau, que ce Philoſophe étant de la ſecte des *Academiciens*, de l'aveu de tout le monde, l'on doit naturellement regarder comme ſon opinion par-

---

(*a*) Facilè me à te vinci poſſe, certò ſcio.

particuliére ce qu'il met dans la bouche de *Cotta.* Où la faut il chercher, dit-il, plûtôt que là, ou dans les endroits où il traite la même queſtion directement & à fond, comme dans ſon Livre de *la divination*, où il déclare en propres termes que *le principal but de cette Diſpute étoit de combattre la ſuperſtition, comme ç'avoit été auſſi celui de ſon autre livre de la nature des Dieux*, (*a*) ce qui n'eſt applicable qu'au perſonnage que fait *Cotta* dans ce livre. A l'égard des paroles de ce dernier qu'on a alleguées, *facilè me à te vinci poſſe certò ſcio*, Mr. *Midleton* perſiſte à croire que ce n'eſt là qu'un compliment, & ſe moque de la reflexion de Mr. *Pearce*, qui prétend qu'on ne peut entrer dans cette penſée ſans accuſer *Ciceron* d'une diſſimulation dont il étoit incapable. „ Je voudrois bien ſavoir, lui dit-il, „ pour qui vous prenés Ciceron : Pour „ quelque Bigot qui ſe fit conſcience de „ ne rien relâcher de la rigidité de ſes „ principes en matiére de religion ; ou „ pour quelque Pedant qui crût que ce „ ſeroit déroger à ſa ſcience que de ne pas „ ſoutenir en toute rencontre la ſuperiorité & l'autorité de ſon propre jugement. " C'étoit un homme d'un caractère tout oppoſé : Naturellement poli & complaiſant, il ſavoit, ſans bleſſer la candeur, donner quelque choſe aux ſentimens de ſes Amis, quel-

---

(*a*) De Div. l. 2. cap. ult.

quelque différens qu'ils fuſſent des ſiens. Et c'eſt ce que fait *Cotta* quand il dit à *Balbus* qu'*il ſait très bien qu'il lui eſt facile de le refuter* ; car quelque forte que paroiſſe cette expreſſion, elle ne ſauroit emporter une entiére certitude dans la bouche d'un *Academicien*, dont le caractere diſtinctif eſt de ne ſavoir rien certainement, ainſi on ne peut l'envisager que comme un compliment.

Qu'il nous ſoit permis de dire librement notre penſée ſur tout cet article. Mr. *Middleton* auroit fort bien pû ſe paſſer d'alleguer *Ciceron* contre l'hiſtoire litterale de la tentation de nos premiers Pères ; I. parce que ſon autorité ne peut-être d'aucun poids qu'en ſuppoſant que c'étoit un homme incapable de diſſimulation, & qui faiſoit un parfait uſage de ſa raiſon ; mais c'eſt ce que ſes plus outrés partiſans ne diront jamais ; 2. parce qu'après tout, on ne peut nier que quelques-uns des paſſages en queſtion ne ſoient en effet de ſimples objections que ce Philoſophe met dans la bouche d'un de ſes Interlocuteurs, pour donner lieu d'éclaircir à fond la matiére qu'il traitoit, ſans qu'on puiſſe en conclurre que c'étoit là ſon opinion particuliere : D'ailleurs, c'eſt une choſe inconteſtable que quoi que *Ciceron* fût de la ſecte des *Academiciens*, il n'a pas laiſſé de ſuivre l'opinion des *Stoïciens* en bien des choſes, comme Mr. *Pearce* l'a fait voir. Mais d'un autre côté, Mr.

Pearce lui même n'a-t-il pas eu tort de ſoutenir que cet Orateur n'exprime jamais ſes vrais ſentimens dans ſes Dialogues ? Et en outrant l'éloge qu'il en fait, & le repreſentant en particulier comme un homme d'une candeur & d'une probité irreprochables, n'a-t-il pas fortifié la preuve que ſon Antagoniſte a prétendu tirer de ſon jugement? C'eſt lui faire trop d'honneur que d'en parler ſur ce ton: l'hiſtoire de ſa vie juſtifie de reſte que c'étoit un parfait Courtiſan qui ſavoit très bien diſſimuler, & s'accommoder aux tems & aux perſonnes. Il aimoit les louanges & la gloire à la fureur, & il s'en accuſe lui-même quelque part (*a*). Il conſeilla à *Milon* le meurtre de *Clodius*; du moins l'on entrevoit aſſez clairement dans une de ſes lettres à *Atticus* (*b*), qu'il en étoit complice. Et pour ce qui eſt de la ſuperiorité de ſa raiſon à laquelle il ſemble qu'on en appelle de part & d'autre, comme à un Juge competent, n'y a-t-il pas dans ſes Ouvrages des erreurs, des fauſſes maximes, des ſophiſmes, & même des contradictions groſſiéres, comme divers Savans l'ont fait voir en détail? On a donc tort d'alleguer ici ſon autorité, & d'en faire tant de cas.

Mais revenons à Mr. *Midleton*. Il demande à ſon Antagoniſte ce que c'eſt, après

---

(*a*) Liv. IX. lett. 14.

(*b*) Liv. IV. lett. 3.

près tout, que nous devons croire de la tentation du Serpent. Faut-il l'expliquer allegoriquement ? Non, car c'eſt pour l'avoir fait qu'on l'a accuſé de vouloir affoiblir l'autorité de *Moïſe*. Faut-il la prendre toute à la lettre? Ce n'eſt pas cela non plus, car on prétend qu'elle renferme de grands myſtères. Que faut il donc faire? Suivant l'opinion commune, il faut en expliquer une partie litteralement, & le reſte allegoriquement. Par exemple, ces paroles, *Le Serpent étoit plus ruſé qu'aucune bête des champs*, (*a*) doivent s'entendre à la lettre: Mais quand il eſt dit que cet animal accoſta *Eve*, & lui parla ; ce n'eſt plus de lui qu'il s'agit, mais du Diable qui eſt appellé dans un ſens figuré le *Serpent ancien, le Tentateur*. De même, la peine que Dieu infligea au Serpent, *Tu ramperas ſur ton ventre, & tu mangeras la pouſſiére tous les jours de ta vie*, cette peine doit être priſe à la lettre: Mais ce qui ſuit immediatement, *je mettrai inimitié entre toi & la femme, & entre ta ſemence & la ſemence de la femme; cette ſemence te briſera la tête & tu lui briſeras le talon* (*b*) cela, dis je, eſt tout allegorique, & renferme de grands myſtères. “ Ne „ feroit-il pas plus raiſonnable ajoute Mr. „ *Midleton*, de ſuivre dans l'explication de „ ce fait une ſeule & même methode; au „ lieu

---

(*a*) Genes. III. 1.

(*b*) Ibid. V. 14. 15.

„ lieu de paſſer ainſi à tout moment, &
„ d'une maniere ſi arbitraire, de la Lettre
„ à l'Allegorie, & de l'Allegorie à la Lettre?
„ Et ſi le ſens litteral paroit en effet con-
„ traire à la raiſon, & à l'idée que nous a-
„ vons de Dieu, que nous reſte-t-il à faire,
„ ſinon de recourir à l'Allegorie. "

Mr. *Pearce* répond à cela, que de ce que les Interpretes donnent un ſens allegorique, ou myſtique à certaines parties de cette hiſtoire, il ne s'enſuit point qu'elle ne ſoit pas vraie pour le fond, priſe à la lettre. Le Serpent qui aborda *Eve*, étoit un vrai Serpent, quoiqu'il fut animé par un Eſprit malin; Et la peine que Dieu lui infligea, quoi qu'elle doive être entenduë principalement dans un ſens figuré, n'en fut pas moins réellement prononcée, &c. Et pour convaincre Mr. *Midleton* qu'il n'y a rien en cela de contraire à la raiſon, & aux idées que nous avons de Dieu, comme il ſemble l'inſinuer, on le renvoie d'abord à l'*Hiſtoire Univerſelle* qu'on publie ici depuis quelque tems par Cahiers, & dont on a déja imprimé en *Hollande* un vol. *in* 4. traduit en Francois. Les Auteurs de cette Hiſtoire ont défendu par de bonnes raiſons le ſens litteral du recit de *Moiſe*, & fait voir clairement qu'il n'y a dans ce recit ainſi entendu, aucune circonſtance qui contrediſe en aucune maniére nos notions naturelles (*a*). On lui fait remarquer enſuite, que

---

(*a*) Pag. 98. & ſuiv. de la Traduction Françoiſe.

que le Démon ne pouvoit tenter *Eve* que ſous une forme viſible, n'étant pas poſſible à de purs Eſprits, bons ou mauvais, de converſer autrement avec les hommes: Mais il ne pouvoit pas prendre une forme humaine avec la moindre apparence de ſuccès, puiſqu'il n'y avoit encore dans le monde qu'un homme & qu'une femme, ce qu'*Eve* n'ignoroit pas ſans doute. Et pourquoi le Serpent n'auroit-il pas été auſſi propre qu'aucun autre animal à lui ſervir d'inſtrument pour ſeduire nos premiers Péres? Ou pourquoi *Eve* n'auroit elle pas pû s'imaginer que le Serpent avoit aquis la raiſon & la parole en mangeant du fruit défendu, & que c'étoit ſur ſa propre expérience qu'il lui en recommandoit l'uſage? La raiſon dont il ſe ſert pour l'y engager, ſemble l'inſinuer, *Dieu ſait*, dit-il, *qu'au jours que vous en mangerés, vos yeux ſeront ouverts*, c'eſt-à-dire les facultés de votre eſprit deviendront auſſi-tôt incomparablement plus étenduës, & plus parfaites qu'elles ne le ſont à préſent, *Et vous ſerés comme des Dieux, ſachant le bien & le mal* (a). On ajoute que ſi le recit de *Moïſe* n'eut pas été conforme à la verité, il auroit été facile de le convaincre d'impoſture; car quoi qu'il ait écrit pluſieurs ſiécles après la Chûte, ce fait ne pouvoit avoir été oublié, ou être inconnu de ſon tems, puiſqu'il ne falloit

---

(a) Genes. III. 5.

que la vie d'un petit nombre de perſonnes pour le transmettre à la generation d'alors.
,, *Methuſelah*, dit un ſavant Auteur Anglois
,, (*a*) qu'on cite à cette occaſion, avoit
,, vû *Adam*, *Sem* avoit vû *Methuſelah*, *Iſaac*
,, *Sem*, & *Amram*, pere de *Moïſe*, les fils
,, de *Jacob*: Ainſi l'hiſtoire de la Création,
,, & des Revelations par leſquelles Dieu avoit
,, jugé à propos de ſe manifeſter à leurs
,, Peres, ne pouvoient pas être inconnuës
,, à ceux qui vivoient dans ce tems-là. . . .
,, S'il eſt abſurde de ſuppoſer que tout cela
,, ſoit réellement arrivé au commencement
,, du monde, n'auroit il pas été également
,, abſurde de le repreſenter comme tel à
,, ceux qui vivoient dans les premiers âges
,, du monde? Il n'eſt pas croiable que l'evenement
,, le plus intereſſant pour le genre
,, humain qui ſoit jamais arrivé, excepté
,, notre Redemtion par *Jeſus-Chriſt*, ſe
,, ſoit paſſé de maniére qu'on n'ait pû en
,, inſtruire la poſterité que par voie d'allegorie.
,, Les Enfans *d'Iſraël* ſavoient ils
,, l'hiſtoire de la chute, telle qu'elle étoit
,, réellement arrivée, ou ne la ſavoient-ils
,, pas? S'ils la ſavoient, pourquoi *Moïſe*
,, l'auroit-il cachée ſous le voile d'une allegorie?

(*a*) Jenkins. Vol. I. Part. II. Ch. 1. & Vol. II. Ch. 13. de ſon Livre qui a pour titre, *The Reaſonableneſs of Chriſtianity, &c.* c'eſt-à-dire, Conformité du Chriſtianiſme avec les lumiéres de la raiſon.

„ gorie? Et s'ils ne la ſavoient pas, comment avoit elle pû tomber dans l'oubli „ durant un ſi petit nombre de generations, „ ſuppoſé qu'elle ait jamais été connuë à „ la poſterité d'*Adam*, ce qu'on ne ſauroit „ revoquer en doute, &c. ”

Mr. *Pearce* allègue deux autres preuves en faveur de ſon ſentiment, qui lui paroiſſent des plus concluantes. La premiére eſt que ſi jamais hiſtoire eut l'apparence d'un recit ſimple & naturel, c'eſt celle de la *Geneſe*. Toutes les autres parties de ce Livre contiennent une narration naïve & ſans figure. Pourquoi donc abandonner la lettre dans ce ſeul article de la tentation de nos premiers peres, tandis qu'on la conſerve partout ailleurs? Et de quel uſage pouvoit être une hiſtoire allegorique, plutôt qu'une relation litterale? N'étoit-il pas naturel de penſer que celle-ci ſeroit tout auſſi bien reçuë, qu'on s'en ſouviendroit auſſi long-tems, & qu'on l'entendroit beaucoup mieux? N'y avoit-il pas même lieu de craindre qu'une pareille fiction ne tendit à diminuer le credit de ſon Auteur par rapport aux autres parties de ſon Hiſtoire?

La ſeconde preuve directe que Mr. *Pearce* avance pour établir le ſens litteral de l'hiſtoire de la chute, eſt tirée de quelques paſſages du N. Teſtament, où il en eſt parlé comme d'un fait arrivé de la maniére que *Moïſe* le rapporte, par exemple

Jean VIII. 44. 2. *Cor.* XI. 3. 1. *Tim.* II. 14. Paſſages qui lui paroiſſent d'autant plus forts, que St. *Paul*, & *Jeſus-Chriſt* lui-même fondent ſur cette hiſtoire la verité de certaines choſes qui étoient en queſtion, ce qu'ils n'auroient jamais fait, & qu'il eut été même abſurde de faire, ſi elle n'avoit pas dû être entenduë à la lettre. Mais ne pourroit-on pas dire qu'ils raiſonnoient ici ſuivant les idées des Juifs, & en s'attachant aux termes plûtôt qu'au ſens de la Narration de *Moïſe*, de ſorte que c'étoient là des argumens *ad hominem*, & non des preuves abſoluës?

On s'imaginera aiſément que Mr. *Middleton* n'a pas manqué d'alleguer pour confirmer ſon opinion, l'autorité de *Philon* Juif, & de quelques anciens Péres de l'Egliſe, grands Allegoriſtes, comme *Clement d'Alexandrie*, *Euſebe*, *Origine*, &c. Il en cité au long des paſſages par leſquels il paroit qu'ils ont entendu dans un ſens figuré l'hiſtoire de la Création & de la tentation de nos premiers Parens, & que bien loin que la méthode d'allegoriſer donnât quelque ſcandale aux Chrétiens des premiers ſiecles, on regardoit au contraire comme une choſe de dangereuſe conſequence, & comme une hereſie même de la mépriſer, parce qu'on croioit que c'étoit, en bien des cas, le ſeul moien de lever les difficultés qui ſe rencontrent dans l'explication de l'Ecriture Ste. Mais Mr. *Pearce* replique

que quoique ces divers Auteurs aient interpreté allegoriquement l'hiſtoire de la Chute, il ne s'enſuit pas qu'ils la rejettaſſent dans le ſens litteral. Il examine l'un après l'autre tous les paſſages qu'on en a cités, & il tâche de leur donner un autre ſens, mais nous ne ſaurions diſſimuler qu'il n'y reuſſit pas toujours. Il en allègue d'autres par leſquels il paroit que ces Auteurs ont admis en general le ſens litteral de l'Hiſtoire de la Bible, & il renvoie ſon Antagoniſte à ce qu'en a dit Mr. le Docteur *Smalbroke* à preſent Evêque de *Litchfield* dans l'Ouvrage qu'il a publié, il n'y a pas long-tems contre *Woolſton* (*a*). Cependant Mr. *Midleton* eſt revenu à la charge, & pour confirmer ce qu'il avoit avancé ſur ce ſujet, il rapporte le témoignage de St. *Jerome* qui aſſure qu'*Origene allegoriſoit tellement l'hiſtoire du Paradis terreſtre, qu'il en détruiſoit entiérement la verité litterale* (*b*). Il cite St. *Auguſtin* même, qui diſputant contre les *Manichéens*, ſoutient qu'on ne *ſauroit expliquer l'hiſtoire de la chute de l'homme d'une maniére pieuſe & digne de Dieu, qu'en la prenant dans un ſens allegorique* (*c*). Il ajoute qu'il n'a jamais prétendu nier que *Philon*,

---

(*a*) Vindication of the Miracles of our Saviour, &c. Vol. I. Chap. 2. & 3.

(*b*) Hieron. Op. T. IV. Part. II. p. 310. Edit Benedict.

(*c*) De Genes. cont. Manich. L. II. C. 3.

Philon, & les anciens Peres de l'Egliſe dont nous avons parlé, n'admiſſent en general le ſens litteral de l'Ecriture, mais qu'il ne s'enſuit point qu'ils n'allegoriſaſſent pas de certains paſſages, ou de certains traits de l'hiſtoire Ste. en particulier, tel que celui de la tentation de nos premiers Peres. Il s'appuie encore ſur l'autorité de *Photius*, de *Sixte de ſienne*, & de *Rivet*, qui diſent que *Philon*, & à ſon exemple quelques Peres Grecs & Latins donnoient à la Narration de *Moïſe* un ſens allegorique excluſif du litteral. Enfin il déclare qu'il croit que l'allegorie eſt *juſques à un certain point neceſſaire* pour expliquer l'hiſtoire de la Création & de la chute de l'homme, de maniére que cela ne faſſe aucun tort à la verité du Chriſtianiſme. Il ſuffit, ſelon lui, d'admettre le fond de cette hiſtoire, ſavoir que Dieu a créé l'homme dans un Etat de perfection & de bonheur, & que l'homme eſt déchu de cet Etat par ſa pure faute: Du reſte, il importe peu de ſavoir comment tout cela s'eſt fait, & *Moïſe* n'a point eu deſſein de ſatisfaire là-deſſus notre curioſité. On trouve ici une citation du P. *Calmet* qui dit dans ſes *Commentaires ſur la Bible*, qu'il eſt extrêmement difficile d'expliquer les premiers chapitres de la *Geneſe*, ſur tout ce qui regarde la chute de l'homme, & l'hiſtoire du Serpent; & que les *Juifs* ne permettent point à leurs jeunes gens, au deſſous de 25. ou 30. ans, de les lire.

Le ſecond fait general ſur lequel roule cette fameuſe diſpute, c'eſt l'hiſtoire de la Confuſion des langues à la tour de *Babel*. Et ici le Dr. *Pearce* a tout l'avantage, ou peu s'en faut, ſur le Dr. *Midleton*. Celui-ci avoit ſoutenu qu'il n'étoit pas neceſſaire de rapporter à cet evenement l'origine de la diverſité des langues qui ont eu cours dans le monde, parce qu'on pouvoit en rendre raiſon par des cauſes purement naturelles; concluant de là que Mr. *Tindal* avoit eu quelque ſujet de ſoupçonner que *Moïſe*, faute de faire attention à ces cauſes naturelles, avoit jugé à propos de recourir au miracle, & cela pour donner plus de poids à ſon hiſtoire. Mais Mr. *Pearce* lui a ſi bien fait ſentir les mauvaiſes conſequences de ce raiſonnement, qu'il ſe retracte en quelque maniére dans ſa *Défenſe* (*a*); car il proteſte qu'il n'a jamais eu deſſein d'attaquer la verité du recit de *Moïſe*, & que tout ce qu'il a prétendu faire voir, c'eſt qu'on pouvoit *avec quelque apparence de raiſon & de probabilité*, attribuer l'origine de la diverſité des langues à la diſperſion du genre humain, qui lui ſemble avoir dû arriver naturellement. Il developpe enſuite ſa penſée ſur ce dernier article: "

„ Qu'on conſidére, dit-il, le genre hu-
„ main dans ſon enfance, & ne faiſant
„ qu'une ſeule famille, on comprendra
„ bien-

(*a*) Pag. 89.

„ bien-tôt qu'à meſure que cette famille
„ s'eſt agrandie, ceux qui la compoſoient
„ ont dû neceſſairement ſe ſeparer, & for-
„ mer des Colonies, pour aller chercher
„ ailleurs des Etabliſſemens. C'eſt ainſi
„ que s'eſt faite la diſperſion du genre hu-
„ main, dont il eſt parlé Gen. X. 32. &
„ qui doit être arrivée avant la conſtruc-
„ tion de la Tour de *Babel*. Or comme
„ les hommes étoient encore groſſiers &
„ ignorans, ſans connoiſſance des Arts &
„ des Sciences, à meſure que les Arts &
„ les Sciences naquirent & ſe perfectionné-
„ rent, il dut neceſſairement ſe former
„ dans chaque Nation, ou chaque Colo-
„ nie particuliére, un nouveau langage
„ inconnu, en grande partie, à tout le
„ reſte des habitans du monde. Car les noms
„ n'étant generalement que des ſignes ar-
„ bitraires, formés par fantaiſie, ou par
„ accident, & établis par l'uſage, & non
„ pris de la nature & des qualités des cho-
„ ſes mêmes, tout objet nouveau doit de
„ neceſſité donner lieu à un mot, non ſeu-
„ lement nouveau, mais encore différent de
„ celui qu'on donneroit au même objet,
„ s'il étoit connu, chez un autre Peuple.
„ Dès qu'une fois une différence de lan-
„ gage s'eſt ainſi introduite dans chaque
„ Colonie, le mêlange & la compoſition
„ de pluſieurs de ces langages qui a dû ſe
„ faire inſenſiblement à la faveur des con-
„ quêtes & du commerce reciproque des

„ differentes Nations, eſt devenu la ſour-
„ ce de leur multiplication prodigieuſe ;
„ tout comme le mélange des différens
„ ſons des cloches produit une infinie va-
„ rieté de tons. "

Tout cela eſt ingenieux, mais ne va point au fait, à moins que Mr. *Midleton* ne prétende que la diverſité des langues pouvant avoir été produite par des cauſes purement naturelles, l'hiſtoire que *Moïſe* nous a laiſſée de ce qui arriva à la Tour de *Babel*, ne ſauroit être vraie. Mais il a trop d'eſprit pour tirer une pareille conſequence, & il s'en défend même expreſſément. Cependant il n'y a point de milieu, il faut qu'il l'admette, ou qu'il convienne que ſon hypotheſe n'aboutit à rien : Car il n'eſt pas queſtion ici de ce qui a pû arriver par des cauſes naturelles, mais de ce que *Moïſe* dit être arrivé. Il s'agit de ſavoir ſi la confuſion des langues à la tour de *Babel* eſt un fait véritable, ou feint, & s'il y a quelque abſurdité à ſuppoſer, que Dieu intervint pour produire cette confuſion. Voilà à quoi Mr. *Midleton* devoit s'attacher & il eſt étonnant que ſon Antagoniſte ne ſe ſoit point aviſé de le relever là-deſſus. A la verité il ne lui convenoit guère de le faire, après avoir ſoutenu qu'il eſt impoſſible de rendre raiſon de cette prodigieuſe diverſité de langues qui ont eu cours dans le monde, qu'en ſuppoſant une confuſion miraculeuſe pareille à celle qui arriva à la Tour de *Babel*; car dès-là, Mr. *Midleton* a été en quelque façon autoriſé à prouver le contraire. C'eſt ainſi que par une propoſition outrée & abſolument hors d'œuvre, Mr. *Pearce* a perdu tout l'avantage qu'il avoit naturellement ſur lui dans ce point: Et c'eſt ce qui arrive dans toutes les diſputes où l'on s'échauffe, & où la paſſion fait avancer des choſes qui ſont plus de tort qu'on ne penſe à la verité qu'on ſoutient.

Mais il y a un autre Article relatif à celui-ci, ſur lequel Mr. *Pearce* a eu tout le ſuccès qu'il pouvoit deſirer: c'eſt ſur le tems de la diſperſion des Enfans de *Noé*. Mr. *Midleton* prétend que cette diſperſion commença avant la confuſion des langues à la tour de *Babel*; & la ſeule preuve; qu'il en allegue, outre celle que nous avons déja rapportée dans notre Journal précedent, c'eſt qu'il eſt dit ſur la fin du Chap. X. que *les Nations furent diviſées ſur la terre, après le Deluge, par le fils de Noé*; comme ſi parce qu'il en eſt fait mention auparavant, il s'enſuivoit que cela fut arrivé auparavant. Mais, dit Mr. *Pearce*, qu'y a-t-il de plus naturel que de ſuppoſer que l'Hiſtorien ſacré parle d'abord de la diſperſion du genre humain en general, & qu'il nous apprend enſuite comment elle eſt arrivée, & quelles en ont été les cauſes? Après tout, il ne faut que lire le vers. 9. du Chap. XI. pour ſe convaincre que cette diſperſion ne ſe fit qu'après la confuſion des langues. *L'Eternel*, dit *Moïſe*, *confondit à Babel le langage de* TOUTE LA TERRE, *& de là il les diſperſa ſur* TOUTE LA TERRE. Se peut il rien de plus formel? Mr. *Midleton* ne peut croire que par cette expreſſion *toute la terre*, on doive entendre abſolument tous les hommes, parce que ce ſeroit ſuppoſer que *Noé* & ſes fils entrérent dans les vuës criminelles de ceux qui conſtruiſirent la tour de *Babel*, ce qui ne lui paroit point vraiſemblable. Mais la réponſe à cette difficulté eſt très aiſée, quoique Mr. *Pearce* n'ait pas jugé à propos de la faire, peut être pour cette raiſon là même. Il n'eſt pas vraiſemblable, je l'avouë, que *Noé* & ſes fils ſe ſoient rendus complices d'un deſſein auſſi oppoſé aux vuës de Dieu, & auſſi extravagant tout enſemble; mais eſt-ce une choſe impoſſible? Cependant il n'y a qu'une telle impoſſibilité qui puiſſe autoriſer à prendre ces mots *toute la terre*, dans un autre ſens que celui qu'ils préſentent naturellement, ſur tout ſi l'on conſidere que c'eſt la même expreſſion qui eſt emploiée dans le premier verſet de ce chapitre, *Alors toute la terre avoit un même langage & une même parole*; ce que les Interpretes entendent unanimement de tout le genre humain. D'ailleurs, il y avoit déja quelques années, ſelon les meilleurs Chronologiſtes que *Noé* étoit mort, au tems de la conſtruction de la tour de *Babel*. Et ne pourroit on pas ſuppoſer que ceux de ſes deſcendans qui avoient le plus de pieté tâcherent de détourner les autres de leur entrepriſe, mais en vain parce qu'ils faiſoient le plus petit nombre? On peut voir là-deſſus l'*Hiſtoire Univerſelle*, traduite de l'Anglois, dont nous avons déja parlé, & où tout ce qui a rapport à cet évenement eſt traité à fond (*a*).

Paſſons au troiſieme fait en diſpute, ſavoir l'origine de la Circonciſion. Mr. *Middleton* qui la fait venir des *Egyptiens*, tache de juſtifier les citations qu'il avoit produites dans ſa Lettre au Dr. *Waterland*, pour le prouver: Mais malgré toute la ſubtilité de ſon eſprit, il s'en faut beaucoup qu'il n'y réuſſiſſe. Il paroit que ſouvent il a cité de mémoire ou ſur la foi d'autrui ſans recourir aux Originaux, que d'autrefois il s'eſt contenté d'exprimer le ſens des Auteurs à ſa maniére, & que quelquefois même il l'a mal repreſenté pour favoriſer ſon opinion, comme Mr. *Pearce* le lui reproche vivement. Il eſt vrai que dans ſa Duplique il tâche de s'excuſer en diſant que ſi la précipitation ou la chaleur de la diſpute lui a fait donner à de certains paſſages un ſens plus fort & plus étendu que les termes ne pouvoient le ſouffrir, ce n'a été que lorſqu'il a confirmé le même fait dont il s'agiſſoit par d'autres autorités claires & con-

---

(*a*) Liv. I. Chap. 2. pag. 255, & ſuiv.

convaincantes, ou lorſqu'il étoit inconteſtable, qu'on pouvoit le faire. Mais de pareilles libertés ne doivent point être permiſes, elles ſeroient de dangereuſe conſequence; & puis, c'eſt donner priſe à un Adverſaire, & fournir matiére à des ſoupçons deſavantageux. Au reſte, ce reproche ne tombe pas ſur toutes les citations de Mr. *Midleton*; il y en a quelques-unes qui ſont fort exactes, & auxquelles ſon Antagoniſte n'a rien eu à repliquer. Témoin l'aveu qu'il fait en quelque endroit qu'il n'importe pas beaucoup de ſavoir ſi tous les *Egyptiens* en general ſe faiſoient circoncire, (*a*) & qu'il abandonne deſormais ce point; car cela ſuppoſe que les autorités que Mr. *Midleton* a alleguées pour le prouver ſont juſtes. En effet il paroit clairement par les paſſages d'*Heredote*, de *Diodore de Sicile*, & de *Strabon*, qu'il a produits à ce ſujet, que la circonciſion étoit une coutume à tous les Egyptiens, & non particuliére aux Prêtres, comme l'a prétendu Mr. *Pearce*. Il y en joint un d'*Agatharcide* cité par *Photius* (*b*), lequel dit expreſſément que *tous les Egyptiens étoient circoncis*. Et il aſſure ſur de bons témoigna-

---

(*a*) Reply to the Defence of the Letter, &c. pag. 16.

(*b*) Photii Biblioth. p. 1358. ex Agatharcide, c. 30.

gnages (*a*) que comme les Juifs ne permettoient à perſonne de manger la Pâque qui ne fut circoncis, auſſi les Egyptiens n'admettoient ils à leurs myſtéres que ceux qui avoient obſervé cette cérémonie; juſques là que *Phythagore* fut obligé de ſe faire circoncire pour pouvoir être initié aux ſecrets de leur religion, & à leur ſcience ſymbolique. Il remarque que quand même la circonciſion auroit été particuliére aux Prêtres d'Egypte, ſon Antagoniſte n'y gagneroit rien, parce que *Moyſe* auroit pû également emprunter d'eux cette ceremonie, avec cette ſeule différence qu'il l'auroit renduë plus commune en l'impoſant à tous les Juifs ſans diſtinction.

Pour donner plus de vraiſemblance à ſon opinion, Mr. *Midleton* avoit tâché de faire voir par quelques paſſages d'*Herodote*, que les Juifs avoient tiré pluſieurs de leurs coutumes religieuſes des Egyptiens. Mais Mr. *Pearce* lui aiant ſoutenu, non ſans quelque raiſon, que ces paſſages ne prouvent rien de ſemblable, ou ne le prouvent que très imparfaitement, il déploie toute la ſubtilité de ſon eſprit pour juſtifier le ſens qu'il leur a donné & la conſequence qu'il en tire. Nous n'oſerions aſſurer qu'il l'ait fait d'une maniére ſatisfaiſante; auſſi s'eſt-il enfin retranché à dire qu'il n'a prétendu con-

---

(*c*) Clem. Alex. Strom. L. I. p. 354. c. 15. Edit. Potter. Vid. it. Cotelerii Not. in Barnab. Epiſt. c. 9.

conclurre autre choſe de diverſes citations, ſinon que pluſieurs coutumes des Juifs, aiant *quelque reſſemblance* avec celle des Egyptiens, elles peuvent très bien avoir été empruntées de ces derniers : Il n'eſt pas néceſſaire pour cela qu'elles ſoient en tout les mêmes, parce que *Moïſe* en les introduiſant dans ſa nouvelle Republique a pu y faire quelque changement, les reſſerrer ou les étendre, ſuivant que cela lui paroiſſoit convenable pour ſon but.

A l'égard des paſſages de *Spencer*, & de *Lightfoot* que Mr. *Midleton* avoit allegués pour faire voir que la circonciſion étoit une choſe également douloureuſe & dangereuſe, Mr. *Pearce* l'a ſi bien convaincu dans ſa Replique qu'il ne pouvoit en tirer aucun avantage, qu'il les a enfin abandonnés. *Spencer* cite *Maimonides* d'après *Buxtorf* qui en a tout à fait mal rendu le ſens, & il y ajoute de ſon chef des mots qui ne ſont point dans *Buxtorf*, & Mr *Midleton* ne traduit pas même exactement la citation de *Spencer*. Une preuve que *Maimonides* n'a jamais eu la penſée que ces Auteurs lui attribuent, c'eſt qu'il dit dans un endroit qu'on allègue dans cette occaſion (*a*), *qu'il eſt permis de circoncire avec quelque inſtrument que ce ſoit, fut ce même avec un caillou tranchant, ou un morceau de verre, ou quelque choſe qui coupe, parce qu'il*

n'y

(*a*) Maim. de circumciſ. c. 1.

n'y a poit de danger. A l'egard pu paſſage de *Lightfoot*, on fait voir que cet Auteur ne parle point *de morts fréquentes cauſées par la circonciſion*, ni de *Loi qui porte qu'une perſonne qui auroit perdu trois enfans ſucceſſivement, par l'operation, ſeroit diſpenſée de circoncire les autres.* Il y a plus, ce que *Lightfoot* dit à cette occaſion, eſt tiré, encore très mal, d'un mauvais conte qu'on trouve dans le *Talmud de Jeruſalem* (*a*), & qui prouve même tout le contraire de ce que prétend Mr. *Midleton*; Car quoi qu'il y ſoit parlé de trois enfans morts l'un après l'autre par une ſuite de leur circonciſion, il eſt dit expreſſément que le quatriéme fut, malgré cela, circoncis, après avoir ſeulement differé la cérémonie quelque tems au de là des huit jours marqués par la Loi, & qu'il vécut. Qu'on s'informe des Juifs eux mêmes, ils diront tous qu'il n'y a pas d'exemples d'Enfans qui ſoient morts par cette opération, ſi l'on en excepte celui dont nous venons de parler, & qui a tout l'air d'une fable. On a vû des hommes de ſoixante ans, & au deſſus, ſe faire circoncire, ſans en mourir, & ſans en recevoir même d'autre mal qu'une legére incommodité pendant quelques jours.

Mr. *Midleton* avoit remarqué qu'il étoit beaucoup plus probable que les Juifs euſſent emprunté cette coutume des Egyptiens,

---

(*b*) p. 7. col. 4. Tract. Jahamoth.

tiens, qu'il ne l'étoit que les Egyptiens l'euſſent priſe des Juifs ; & pour le prouver il avoit oppoſé l'état floriſſant des premiers à la condition foible & mépriſable des derniers. Mr. *Pearce*, dans ſa Réponſe, a ſoutenu au contraire, que les Juifs ne le cedoient en rien aux Egyptiens, du tems de *Moïſe*, & même qu'ils auroient pû, avec autant & plus de probabilité, emprunter leurs cérémonies de tout autre peuple. Mais Mr. *Midleton* replique qu'il eſt ſurpris que ſon Antagoniſte puiſſe avancer des faits qui ſe trouvent ſi clairement contredits & par l'hiſtoire de *Joſephe*, & par celle là même de la Bible. Il eſt certain que les Juifs furent preſque conſtamment eſclaves en Egypte, renfermés dans un petit coin du roiaume, mépriſés, maltraités des Egyptiens, ſans autorité & ſans pouvoir. La formidable armée avec laquelle *Pharao* les pourſuivit au travers de la mer rouge, prouve aſſez leur foibleſſe, & la force ſuperieure de leurs Ennemis. Et il n'eſt pas moins certain qu'ils avoient pour ainſi dire, ſuccé avec le lait pluſieurs coutumes Egyptiennes, & qu'ils s'étoient abandonnés à l'Idolatrie qui règnoit en Egypte. Après même en être ſortis, ils conſerverent toujours un extrême penchant pour les cérémonies & le culte des Egyptiens, & ils s'y replongerent auſſi ſouvent qu'ils en eurent l'occaſion, & plus ſouvent que dans aucune autre eſpèce d'Idolatrie : C'étoit, en quelque maniere, leur ſuperſtition favorite. Ainſi l'on ne peut nier qu'il ne ſoit beaucoup plus probable que les Juifs aient tiré la circonciſion des Egyptiens, qu'il ne l'eſt que les Egyptiens l'aient priſe des Juifs.

Mais quoique Mr. *Pearce* ait eu tort de ſoutenir le contraire, Mr. *Midleton* n'en eſt au fond pas plus avancé ; car il n'eſt pas queſtion de ce qui eſt probable, mais de ce qui eſt en effet. La circonciſion vient-elle des Egyptiens, ou eſt-elle d'inſtitution divine? Voilà dequoi il s'agit. Mr. *Pearce* prétend, avec le commun des Théologiens, qu'elle eſt d'inſtitution divine, & les preuves qu'il en allégue nous paroiſſent ſans replique. *Abraham* eſt le prémier des Hebreux, ſuivant l'hiſtoire ſainte, qui ait pratiqué cette cérémonie ; mais ce fut enſuite d'un ordre exprès de Dieu, lequel ne ſe bornoit pas même à lui, mais s'étendoit à toute ſa poſtérité après lui (*a*). D'ailleurs, il ne falloit rien moins qu'un tel ordre pour engager ce Patriarche à établir dans ſa famille une coutume naturellement ſi rebutante, & à s'y ſoumettre lui même dans un âge ſi avancé. Quelques Auteurs ont prétendu à la vérité, qu'il l'avoit priſe en *Egypte* pendant le ſéjour qu'il y avoit fait. Mais ſi cela eſt, d'où vient qu'il ne ſe fit circoncire que

23. ans

(*a*) Geneſ. XVII. 10, & ſuiv.

23. ans après ſon retour d'*Egypte* ? Et d'où vient que ſon frere *Lot* qui avoit été avec lui dans ce Païs, ne pratiqua point la même cérémonie, & ne l'introduiſit point dans ſa famille? *Moïſe* en nous apprenant ces deux circonſtances, prévient tous les ſoupçons qu'on pourroit former contre l'origine divine de la circonciſion, telle qu'il la rapporte. Seroit-ce donc que cet Auteur devroit être moins crû qu'*Herodote*, *Diodore de Sicile*, & quelques autres, qui ſont venus long-tems après, & qui paroiſſent n'avoir eu qu'une connoiſſance très imparfaite de ce qui regardoit les Hébreux? Mais peut on ſeulement en avoir la penſée, ſans une partialité extrème & indigne d'un homme raiſonnable, à n'enviſager même *Moïſe* que comme un ſimple hiſtorien ? Enfin Mr. *Pearce* produit en témoignage les anciens Péres de l'Egliſe, & entre autres *Juſtin Martyr*, & *Irenée*, qui ont ſoutenu que la circonciſion étoit d'inſtitution divine. Mais ce qui eſt d'un tout autre poids, il allégue ce que *Jeſus Chriſt* lui même dit aux Juifs, *Moïſe vous a donné la circonciſion, quoi qu'elle ne vienne pas de Moïſe, mais des Patriarches* (*a*), c'eſt-à-dire, quoi qu'il ne faille pas en rapporter l'origine à *Moïſe*, mais aux Patriarches, & en particulier à *Abraham* qui en reçut l'or-

---

(*a*) Jean VII. 22.

l'ordre de Dieu, comme *Moïſe* le rapporte.

Nous renvoions au Journal ſuivant le reſte de cet Extrait, qui roulera ſur l'autorité divine de *Moïſe* entant que Legiſlateur, & par reflexion ſur l'inſpiration des Ecrivains ſacrés en general. Comme la matiere eſt très intereſſante, & qu'elle a été traitée par nos Auteurs avec aſſez d'exactitude, nous avons cru qu'elle méritoit bien un Article à part. D'ailleurs, il nous reſte à dire deux mots de quelques autres Brochures qui ont ſuivi celles que nous avons déja annoncées, & qui ont mis fin à toute cette Diſpute.

NOUVELLES LITTERAIRES.

D'EDIMBOURG.

Mr. *Archibald Campbell* Profeſſeur en Théologie, & Profeſſeur Roial en Hiſtoire Eccléſiaſtique, dans l'Univerſité de St. *André*, vient de publier un Ouvrage ſous ce titre, *An Enquiry into the Original of Moral Virtue*, &c. c'eſt-à-dire, Recherches ſur l'origine de la Vertu morale ; où l'on prouve contre l'Auteur de *la Fable des Abeilles*, &c. que la vertu eſt fondée dans la nature des choſes, qu'elle eſt immuable, éternelle, & le grand moien de procurer le bonheur des Particuliers & des Societés entiéres. On y a ajouté té quelques reflexions ſur un Livre intitulé, *Recherches ſur l'origine de nos idées touchant la Beauté, & la Vertu.* 8°. Se vend chez J. *Oſwald* & J. *Gray* à *Londres.*

Le même Auteur a fait imprimer *Oratio de vanitate luminis naturæ, habita* 2. *April.* 1733. *in communi Univerſitatis Andreapolitanæ auditorio: Quum Rectoris dignitatem annuam deponeret Auctor Archibaldus Campbell S. T. P.* Se vend chez *J. Gray* à *Londres.*

Mr. *Anderſon*, Miniſtre, a publié un Sermon ſur *Luc* XIX. 13. qui a pour titre, *L'Uſage & l'Abus des Divertiſſemens, avec un Supplément où l'on montre que ceux du Theatre, en particulier, ſont contraires au Chriſtianiſme.* Et comme un Anonyme a vivement attaqué ce Sermon, l'Auteur y a joint un *Appendix* où il juſtifie ſon ſentiment & où il allégue de nouvelles raiſons pour ſoutenir ce qu'il avoit avancé contre le Théatre. A *Edimbourg*, & ſe vend à *Londres*, chez J. *Pemberton.*

D'OXFORD.

On a imprimé depuis peu les deux Brochures ſuivantes qui ſont du même Auteur, *Remarks on the Plea, and the Defence of the Plea for human Reaſon, &c.* c'eſt-à dire, *Remarques ſur l'Apologie de la Raiſon humaine, & la Défenſe de cette Apologie:* Où l'on examine les principes établis dans ces deux Livres, & où l'on prouve que les argumens qu'on y emploie en faveur de la ſuffiſance de la Raiſon en matiére de Religion, ſont frivoles & peu juſtes.

Obſervations on Mr. Chubb's Diſcourſe concerning Reaſon, &c. c'eſt-à-dire, Remarques ſur le Diſcours

cours de Mr. *Chubb* touchant la Raiſon : Où l'on examine ce qu'il allégue pour prouver qu'elle eſt, ou qu'elle doit être un guide ſuffiſant en matiére de religion; & où l'on montre que ſes argumens ne ſont point concluans. Par *Antoine Bliſſ* Docteur en Théologie. A *Oxford* chez S. *Wilmot*, Et ſe vendent chez les Libraires de *Londres*.

Mr. Thomas *Cockman* Docteur en Théologie, & Maitre du College *de l'Univerſité*, a fait imprimer, à la requiſition du Vice-Chancelier & des Chefs des Colleges, un Sermon qu'il prononça devant l'Univerſité dans le tems du dernier *Acte public*. Ce ſermon a pour titre *L'obligation où ſont les Chrétiens de ne pas ſe conformer au preſent Siécle*, ſur Rom. XII. 2.

On a auſſi donné une quatriéme Edition de deux Sermons du même Auteur, prononcés devant l'Univerſité, ſous ce titre, *Salvation by Jeſus Chriſt alone, aſſerted and vindicated, &c.* c. à d. Diſcours où l'on ſoutient & l'on juſtifie cette propoſition, que *le Salut ne peut s'aquerir que par Jeſus Chriſt*; & où l'on examine & l'on refute avec ſoin les objections alleguées contre ce principe par quelques Incrédules modernes, & en particulier par l'Auteur du *Chriſtianiſme auſſi ancien que le monde, &c.* On trouve ces divers Sermons à *Londres* chez *J. Roberts*, & *S. Auſten*.

DE CAMBRIDGE.

On a imprimé ici une troiſieme Edition plus correcte, & plus ample du Traité de Ciceron de *la nature des Dieux*, de feu Mr. *Davis*. On la trouve chez la plûpart des Libraires de *Londres*.

The Inſufficiency of Reaſon, and neceſſity of Re-

velation, &c. l'Inſuffiſance de la Raiſon, & la neceſſité de la Revelation pour aſſurer les hommes du pardon de leurs pechés, prouvées dans un Sermon prononcé dans l'Egliſe de *Melton Mowbray* à la Viſite triennale de Mr. l'Evèque de *Lincoln*, le 2. Aout 1733. Par *Chriſtophle Clarkſon* Docteur en Théologie, & ci-devant Membre aggregé du College de *St. Pierre* à *Cambridge*. Et ſe vend chez *J. Crownfield* à *Londres*.

Il vient de paroitre une nouvelle Edition de l'*Hiſtoire de la Rebellion* par *Clarendon*, plus belle & plus correcte que les precedentes; avec près de cent tailles-douces qui repreſentent les têtes des perſonnes les plus conſiderables dont il y eſt fait mention, comme auſſi des Plans de pluſieurs batailles, & des Cartes. On y a joint une Apologie de cette hiſtoire contre les reflexions injurieuſes de Mr. *Oldmixon*, & de quelques autres. *in* 8. On a auſſi imprimé quelques Exemplaires *in fol.* qu'on donne pour le même prix. Ce Livre ſe trouve chez tous les Libraires de *Londres*.

Mr. T. *Sanderſon* Bachelier aux Arts, & Membre du College d'*Emanuel*, a publié tout recemment trois Odes. La premiére dediée au Roi, a pour titre *Le Heros Roial*: La ſeconde, à la Reine, eſt intitulée *les Noces Roiales*: Et la troiſiéme, au Prince de Galles, *le triomphe de la Religion & de la liberté*. Se trouvent chez J. *Wilford* à *Londres*.

DE LONDRES.

On a imprimé depuis peu, *The Cloſe of the Defence of the Religion of Nature*, &c. C'eſt-à-dire, Concluſion de la Défenſe de la Religion na-

turelle & de la Religion Chrétienne, pour ſervir de réponſe au Livre qui a pour titre *le Chriſtianiſme auſſi ancien que le monde*, *&c.* Par feu Mr. *Simon Brown* Miniſtre de l'Evangile. *in* 8. chez *R. Ford.* Ce n'eſt ici qu'une petite Brochure qui contient une Exhortation aux Eccleſiaſtiques de tous les partis, & aux Chrétiens en general, de montrer l'excellence de leur religion, par leur bonne vie. On avoit d'abord reſolu de la joindre à l'Ouvrage auquel elle ſert de *Concluſion*; mais comme elle auroit extrèmement groſſi le Volume qui étoit déja de 512. pages, on jugea plus à propos de l'imprimer ſéparement. L'Auteur, mort peu de mois avant qu'elle ait paru, étoit un Miniſtre Presbyterien ſi diſtingué parmi ceux de ſon Parti, ſes Ouvrages ont été ſi bien reçus du Public, & ſa vie a été traverſee d'un accident ſi extraordinaire, que nous ne ſaurions nous diſpenſer de rapporter ici en peu de mots ce que nous avons pu recueillir, ſur ſon ſujet d'un Sermon prononcé à ſes funerailles par un de ſes Confreres, & nouvellement imprimé.

Mr. *Brown* commença à prêcher dès l'age de vingt ans; & malgré ſa grande jeuneſſe, il ſe fit ſi fort admirer, qu'il fut appellé bientôt après à l'Egliſe Non-Conformiſte de *Portsmouth*, & de là, à celle qui s'aſſemble dans *Old Jewry* à *Londres*, & qui paſſe pour la plus conſiderable de la ville. Il y exercea ſon Miniſtère avec un très grand ſuccès pendant pluſieurs années, au bout deſquelles il eut le malheur de perdre tout à la fois une Epouſe qu'il aimoit tendrement, & un fils unique qui ne lui étoit pas moins cher. Cette perte lui fut ſi ſenſible qu'elle lui aliena l'eſprit; mais peu à peu ſon dérangement diminua, & ſe changea enfin en une melancholie des plus extraordinaires dont on ait jamais ouï parler. Tout à coup il s'imagina que Dieu avoit anéanti en lui, par degrés, la ſubſtance penſante, & l'avoit dépouillé de tout ſentiment interieur; enſorte que quoiqu'il conſervât encore la figure humaine & la faculté de parler d'une maniére qui paroiſſoit aux autres raiſonnable, il n'avoit cependant pas plus d'idée de ce qu'il diſoit qu'un Perroquet: Et par une conſequence naturelle, il ne ſe regarda plus, dès lors, comme un Agent libre, ſoumis a des Loix, & ſuſceptible de recompenſe ou de punition. Quelque choſe qu'on fit, on ne put jamais le faire revenir de cette étrange imagination; & rien ne le chagrinoit davantage que de voir qu'il ne pouvoit pas en perſuader les autres, parce qu'il penſoit qu'on doutoit de ſa ſincerité. Il alloit même quelquefois juſques à ſe figurer que l'incredulité de ceux qui l'approchoient étoit une ſuite du jugement de Dieu qui ne vouloit pas permettre que les gens de bien, touchés de ſon état, intercedaſſent en ſa faveur, parce que ce ſeroit une choſe inutile. Auſſi s'obſtina-t-il pendant long tems à ne pas vouloir qu'on priât pour lui, ni en particulier, ni en public, perſuadé qu'il n'y avoit que la foy aux miracles qui pût autoriſer de telles priéres.

Cependant il jouïſſoit d'une aſſez grande tranquilité d'eſprit, parce qu'il ſe regardoit comme un homme qui n'aiant pas grand choſe à eſpérer, n'avoit pas auſſi beaucoup a craindre; & pourvu que la converſation ne roula pas ſur lui meme, il étoit d'une humeur fort agréable. Ce qu'il y a de plus ſurprenant encore, c'eſt qu'à la reſerve de la bizarre penſée qui l'obſédoit, ſon imagination etoit plus vive, & ſon jugement même plus pénétrant & plus ſur que durant ſa ſanté, comme l'ont avoué tous ceux qui l'ont vû avant & depuis ſon affliction.

Mais quoique Mr. *Brown* ſe regardât comme une eſpece d'automate, il ne faut pas s'imaginer qu'il renonçat entiérement à l'étude, il l'aimoit trop, & il y étoit trop accoutumé pour paſſer ſon tems dans l'inaction. On a trouve parmi ſes papiers pluſieurs morceaux des anciens Poëtes Grecs & Latins, traduits en vers Anglois; pluſieurs excellentes Remarques critiques ſur des paſſages difficiles des Epitres de St. *Paul* ; pluſieurs petites Piéces pour l'uſage de la Jeuneſſe, une Grammaire Angloiſe avec des règles pour l'ortographe, un Abregé de l'Hiſtoire Sainte, & un Recueil de fables, tous deux en vers. Il avoit auſſi raſſemblé avec une peine infinie en deux petits volumes toutes les racines des Langues Grecque & Latine, & compilé un Dictionaire pour chacun de ces Volumes, afin de faciliter & d'abreger l'étude de ces deux langues. Tout cela eſt encore en Manuſcrit. Les deux derniéres années de ſa vie, il ſe mit à travailler ſur les grandes diſputes du tems, qui avoient pour objet la verité du chriſtianiſme, & l'on obtint heureuſement de lui la permiſſion de faire imprimer ce qu'il avoit compoſé là deſſus. Son prémier Ouvrage fut deſtiné à défendre les miracles de *Jeſus Chriſt* contre les attaques de *Woolſton*, & il s'en acquitta parfaitement bien au jugement des Connoiſſeurs. Enſuite il donna ſa Reponſe au Livre de Mr. *Tindal*, dont nous avons parlé, laquelle ne le cede en rien à aucune de celles qui ont paru ſur le même ſujet. Il eſt étonnant que Mr. *Brown* ait pû tant écrire, & écrire avec tant de ſuccès, malgré le dérangement de ſon eſprit, qui a duré pres de dix ans : Mais ce qu'il y a de plus admirable, & qui prouve bien qu'il falloit qu'il eut des talens diſtingués, & qu'il en eut fait un bon uſage, c'eſt qu'il a compoſé tous ces Ouvrages de pure méditation & ſans le ſecours des Livres, ni des gens de lettres. S'il eut vécu plus long-tems, il ſe propoſoit d'éclaircir & de juſtifier l'idée que l'Ecriture nous donne du ſacrifice de *Jeſus Chriſt.* Mais ſa mort, cauſée par une complication de maux, a prévenu ſon deſſein, & terminé toutes ſes peines, à l'âge de 52. ans. Les qualités de ſon cœur égaloient les talens de ſon eſprit : Auſſi le repreſente-t-on comme un homme ſavant ſans pédanterie, devot ſans fanatiſme, charitable ſans oſtentation, & zèlé ſans bigoterie.

Le fameux Mr. *Tindal* l'a ſuivi de près. Il mourut au mois d'*Aout* dernier, âgé d'environ quatre vingt ans. Il étoit Docteur en Droit, & Membre aggregé du College d'*All-ſouls* à *Oxford.* Sous le règne de *Jaques* II. il embraſſa la Religion Romaine, & en fit profeſſion publique juſques à l'arrivée du Roi *Guillaume*, qu'il jugea à propos de changer de nouveau, ſans cependant faire abjuration du Papiſme. Comme il ne manquoit ni d'eſprit, ni de ſavoir en ce qui regardoit ſa Profeſſion, il fut ſouvent conſulté ſur des affaires épineuſes qui ſurvinrent dans le tems de la Revolution. Ce fut lui qui déclara qu'on devoit regarder comme des Pyrates tous ceux qui aiant des commiſſions du Roi *Jaques*, agiſſoient ſur mer en ſon nom & pour ſes interèts. Son avis fut ſuivi, & la Cour s'en trouva ſi bien qu'elle lui fit une penſion de deux cens Livres ſterling, qui lui a été paiée juſqu'à ſa mort. Il a légué par ſon Teſtament deux mille Livres à Mr. *Budgell*, l'un des Auteurs du *Spectateur*, & ſon Ami particulier, à condition qu'il ſe chargeat de faire imprimer la ſeconde Partie de ſon *Chriſtianiſme auſſi ancien que le monde*, qu'on dit être auſſi actuellement ſortie de la preſſe.

ſe. Outre cet ouvrage qui eſt aſſez connu de là la mer, de meme que les *Droits de l'Egliſe* chrétienne, Mr. *Tindal* publia en 1694 deux *Eſſais in* 4°. qui firent beaucoup de bruit, l'un *ſur l'obéïſſance qui eſt duë aux Souverains, & ſur le devoir des Sujets dans toutes les Revolutions, avec quelques Conſiderations touchant la conjoncture preſente des Affaires.* L'autre roule ſur *les Loix des Nations & les Droits des Souverains*, &c. C'eſt auſſi lui qui fit imprimer en 1728 *deux Lettres aux Habitans de Londres & de Weſtminſter*, où il avoit pris à tâche de décrier *les Lettres Paſtorales de Mr. l'Evêque de Londres*, & d'inſulter même ce Prélat de la maniére la plus audacieuſe. Au reſte, on a ſi bien fait connoitre quels ont été ſes principes & ſes vuës, qu'il eſt inutile que nous en parlions: Nous dirons ſeulement que la maniére dont il eſt mort n'a que trop confirmé le Public dans la mauvaiſe idée qu'on s'étoit faite de lui depuis long-tems.

* * *

Pierre de Hondt, Libraire à la Haye, a imprimé

Hiſtoire Metallique des XVII Provinces des Païs-Bas, depuis l'abdication de l'Empereur Charles Quint, juſques à la Paix de Bade, avec 3000 Medailles, par Mr. G. van Loon. 3 vol. *fol.* - - - Tom. 4. & 5. ſous preſſe.

Examen du Pyrrhoniſme ancien & moderne, par Mr. de Crouſaz; *fol.* Cet Ouvrage eſt imprimé ſur le même format que le Dictionaire & les Oeuvres de Bayle.

Jo. Harduini, è Societate Jeſu, Opera varia. *fol.* Ce Volume contient 1°. XI Athées modernes,

nes, qui ſont Corn. Janſſenius, Ambroſius Victor ou André Martin, L. Thomaſſin, F. Mallebranche, P. Queſnel, A. Arnaud, P. Nicolle, B. Paſcal, R. Deſcartes, A. le Grand, & S. Regis. 2°. Reflexions importantes ſur les Athées. 3°. Platon expliqué, ou Cenſure d'un Ecrit de M. l'Abbé Fraguier. 4°. Pſeudo Virgilius ſive obſervationes in Æneidem. 5° Pſeudo Horatius, ſive animadverſiones criticæ in Horatii Opera. 6°. Numiſmata Sæculi Theodoſiani. 7°. Numiſmata Sæculi Juſtinianei. 8°. Antiqua Numiſmata Regum Francorum.

H. CANNEGIETERI Diſſertatio de Brittenburgo, Matribus Brittis, Britannica Herba, Brittia Procopio memorata, Britannorumque antiquiſſimis per Galliam & Germaniam Sedibus; Ejuſdem notæ atque obſervationes ad Abr. Muntingii Diſſertationem Hiſtorico Medicam de vera Antiquorum Herba Britannica: ad Gerardum van Loon Hiſtoricum eximium. 4°.

Les Cent Nouvelles Nouvelles par Mad. Gomez. 2 vol. 12.

- - - Tom. 3. & 4. ſous preſſe.

FIN.

BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,
OU
HISTOIRE DES OUVRAGES
DES SAVANS DE LA
GRANDE-BRETAGNE.

Pour les Mois
DE JANVIER, FEVRIER ET MARS.
M. DCC. XXXIV.

TOME SECOND,
SECONDE PARTIE.

A LA HAYE,
Chez PIERRE DE HONDT,
M. DCC. XXXIV.

TABLE

DES

ARTICLES.

ART. I. *Mr.* LE MOTTEUX; *Suite de ſes Remarques ſur Rabelais.* pag. 237

II. *Mr.* ETIENNE HALES; *Recueil d'Expériences Statiques ſur la Séve des Végétaux &c.* Second Extrait. 272

III. *Défenſe de la Diſcipline, de la Doctrine & du Culte de l'Egliſe Anglicane établie ſous la Reine Elizabeth.* 293

IV. *Mr.* WATERLAND; *Importance du Dogme de la Sainte Trinité maintenue.* 313

V. *Mélange, ou Recueil d'Oeuvres diverſes en Proſe & en Vers: Troiſiéme Volume.* 353

VI. *Eſſais & Obſervations de Méde-*

decine, revûs & publiés par une Societé d'Edimbourg. 392

ART. VII. *Etat préſent du Papiſme en Angleterre.* 409

VIII. *Mémoires Philoſophiques, pour les mois de Janvier, Fevrier & Mars* 1728. 420

IX. *Mr.* GEORGE CHEYNE; *La Maladie Angloiſe, ou Traité des Maladies des Nerfs, de toute eſpece.* 434

X. *Mr.* CHRISTOPHLE ROBINSON *Eſſai ſur l'utilité de la Révélation, nonobſtant l'excellence de la Raiſon humaine.* 451

XI. *Mr.* J. J. DILLENIUS; Hortus Elthamenſis; *Jardin d'Eltham, ou Déſcription & figures des Plantes les plus rares du Jardin de M.* JAQUES SHERARD. 459

XII. *Nouvelles Litteraires.* 461

BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE,

OU

HISTOIRE DES OUVRAGES

DES SAVANS DE LA

GRANDE BRETAGNE.

POUR LES MOIS DE JANVIER, FEVRIER
ET MARS. MDCCXXXIV.

ARTICLE PREMIER.

SUITE DES REMARQUES SUR RABELAIS: TRADUITES DE L'ANGLOIS DE MR. LE MOTTEUX:

OU

Continuation de l'Article VII. de la première Partie du premier Tome de ce Journal.

* PASSONS maintenant à *Frère* JEAN DES ENTOMEURES: & tâchons de découvrir qui eſt ce brave *Moine* qui au Chap.

---

* *Suite des Remarques ſur le Liv. I.*

XXVII. *deſconfit* ſi *vaillamment* ceux qui enlevoient les *raiſins du Clos*. S'il en faut croire la prétenduë clef dont nous avons parlé, Rabelais a voulu déſigner le Cardinal de *Lorraine*, Frère du Duc de *Guiſe*; mais cette conjecture eſt très mal fondée; car quoique les Princes de la Maiſon de Lorraine euſſent beaucoup de bravoure, cependant ce Cardinal n'affecta jamais de ſe diſtinguer par des Exploits militaires, & on ne l'a jamais vu combattre pour le parti qui lui étoit le plus cher: D'ailleurs s'il eût combattu pour quelcun, c'eût été pour *Picrochole*. Il ſeroit plus raiſonnable de croire que *Frère* JEAN eſt *Odet de* COLIGNY Cardinal de CHATILLON, Archevêque de *Thoulouſe*, Evêque & Comte de *Beauvais*, Abbé de St. *Bénigne* de *Dijon*, de *Fleury*, de *Ferrières*, & de *Vaux-de-Cernay*: Car ce Prélat étoit un homme de tête, qui ne le cédoit en rien à ſes Cadets, l'Admiral & d'*Andelot*. Outre cela, il étoit Ennemi de l'*Eſpagne*, & ami de la *Navarre*: il étoit Proteſtant, & rendoit de grands ſervices à ceux de ſon Parti. Il épouſa *Elizabeth de Hauteville*, Dame de *Thoré*. Le Pape *Pie* IV. l'interdit dans un Conſiſtoire privé, parcequ'il s'atachoit, aux Réformez; mais il ne ſe ſoucia ni du Pape, ni de ſes cenſures; il mourut en Angleterre en 1571. & fut inhumé dans la Cathedrale de *Cantorbery*. Il avoit été fait *Cardinal* par *Clement VII.* à l'entrevue de ce Pontife & de François I. en

I. en 1533. J'avoue que ce qu'il fit pour la cauſe des Proteſtans ſe paſſa principalement après la mort de *Rabelais*, & que quelques-uns l'ont repréſenté comme un homme qui ne cherchoit que l'aiſe & le repos: Mais *Rabelais*, dont il étoit le meilleur ami, connoiſſoit ſes inclinations, lors même qu'il compoſa cet Ouvrage : ce qui fit qu'il lui en dédia la Quatrième Partie : Et c'eſt principalement à ce Prélat que nous ſommes redevables de ce Livre, & de la fin de cette Hiſtoire myſtérieuſe, puiſque ſans la protection du Roi, qu'il obtint pour Rabelais, celui-ci avoit réſolu de ne plus écrire, comme il le déclare dans l'Epître dédicatoire. Quant à ce que Frère *Jean* étoit addonné à ſes plaiſirs, cela répond exactement au nom de ſon Abbaye de *Thélème*, dont les Membres font ce qu'il leur plaît, ſelon leur unique Règle *Fai ce que vouldras* : (*a*) & qui eſt appellée *Thélème* du mot Grec THELEMA, *Volonté*. Peut-être auſſi que Rabelais ſongeoit à THALAMOS qui ſe prend ſouvent pour une chambre nuptiale ; afin de donner à entendre que notre brave Moine étoit marié. Ainſi la deſcription de l'Abbaye offre le modelle d'une Société Religieuſe, exemte de tous les Vœux des autres, mais beaucoup plus eſtimable par la vertu volontaire de ſes membres : Et c'eſt pourquoi l'inſcription en excluoit tous les Ca-

---

(*a*) L. I. c. 57.

Cagots, Mendians, & Eccléſiaſtiques hypocrites, en y invitant tous ceux qui *le ſaint Evangile annoncent en ſens agile, quoiqu'on gronde.* (*a*) A la verité il fait beaucoup jurer ſon *Moine*: mais c'étoit pour expoſer l'énormité de ce Vice, qui comme beaucoup d'autres, regnoit parmi les Eccléſiaſtiques de ſon tems. De plus, le *Cardinal* avoit été homme de guerre; & les gens de cette profeſſion n'étoient ſans doute pas plus retenus dans ce tems-là, qu'ils le ſont à préſent. J'en donnerai un exemple qui s'offre naturellement, & qui vient d'autant plus à propos que c'eſt l'exemple d'un homme qui étoit auſſi *Cardinal*, *Evêque*, *Seigneur*, *Abbé*, marié, Soldat, Ami de la Maiſon de *Navarre*, engagé dans ſes guerres, & qui pourroit bien avoir part au caractère de Frère *Jean*: je veux dire *Céſar Borgia*, fils du Pape *Alexandre VI.*, qui s'étant échappé de la priſon de *Médina del Campo*, s'en vint en 1506. auprès de ſon Beau-frère *Jean d'Albret* Roi de *Navarre.* Etant Evêque de *Pampelune*, Capitale de ce Royaume, il réſigna cette Prélature, auſſi-bien que ſon Chapeau de Cardinal & divers bénéfices, pour ſe faire homme d'Epée: Et après pluſieurs Expéditions où il ſe trouva dans d'autres Païs, il fut tué, lorſqu'il accompagnoit le Roi *Jean*, (*b*) au ſiège du Chateau de *Viane* qui tenoit pour *Louïs*

(*a*) Liv. I. c. 54.

(*b*) Hiſt. de Navarre.

Louïs de Beaumont, Comte de *Lévins*, Connètable de *Navarre*, revolté contre le Roi *Jean*. Ce *Comte* ayant jetté un Convoy dans le Chateau, *Céſar Borgia*, qui avoit envie de ſe battre avec lui à la tête de ſes Troupes, crioit: *Où eſt, où eſt ce Comtereau? Je jure Dieu qu'aujourdhui je le ferai mourir, ou le prendrai priſonnier: Je ne ceſſerai juſqu'à ce qu'il ſoit entièrement détruit, & ne pardonnerai ni ſauverai la vie à aucun des ſiens. Tout paſſera par l'Epée, juſques aux Chiens & aux Chats.* On ne ſauroit prétendre que Rabelais ait voulu repréſenter cet homme par ſon *Frère Jean*: mais il peut avoir eu deſſein de le mettre en paſſant ſur la Scène, en donnant quelques-unes de ſes qualitez au *Moine*; car il ne faut par douter qu'il n'ait fait ſes caractères doubles, autant qu'il l'a pu, réuniſſant pour ainſi dire, pluſieurs perſonnes en une, comme ce *Pantomime* de *Lucien*, qui repréſentoit pluſieurs choſes à la fois, & duquel on diſoit qu'il avoit cinq ames différentes dans un ſeul corps. De même, ſi *Picrochole*, outre les caractères de *Ferdinand d'Arragon* & de *Charle-quint*, renferme celui de Mr. de *Sainte-Marthe*, Médecin de *Fontevraut*, comme ſes Petits-fils le diſoient à *Ménage*: (a) *Frère* JEAN pourroit auſſi être quelque Moine de l'Abbaye où Rabelais avoit vécu.

J'oſe dire plus: (quoique je ne le donne, auſſi-bien que tout ce que j'ai déja remarqué, que pour de ſimples conjectures:) Pourquoi ne ſuppoſerions nous pas que notre Auteur a deſſein de nous donner à ſa manière, une ébauche de LUTHER? Il avoit été *Moine*, & même aſſez gaillard. Le *Clos*, & par conſéquent le vin qui eſt *ſaulvé*, c'eſt le Calice qui après avoir été retranché, fut rendu par ſon moyen aux Proteſtans d'Allemagne, en dépit de *Charlequint* qui étoit Roi d'*Eſpagne*, & en dépit de ſes Soldats. Le *Prieur* qui appelle Frère Jean *Yvrogne*, parce qu'il *troubloit le ſervice divin*, pourroit être le Pape & les Eccleſiaſtiques du premier rang. Frère Jean *mettant bas ſon grand habit* de Moine, & *ſe ſaiſiſſant du baſton de la Croix*, a un rapport manifeſte avec *Luther* qui quitte ſon Couvent, & qui met toute ſon aſſurance aux mérites de Jéſus-Chriſt crucifié. La Victoire remportée ſur ceux qui *ſans ordre parmy le Clos vandangeoient*; c'eſt l'avantage qu'il remporta par ſes argumens ſur ſes Adverſaires: Et le deſordre où ils étoient, ſignifie leur ignorance. Les *Moynetons* qui offrent leurs ſervices à Frère Jean, & qui *laiſſans leurs grandes Cappes ſus une treille achevérent ceux qu'avoit déja meurtris*; ce ſont ces *Moines* & ces Eccléſiaſtiques qui après avoir reconnu *Luther* pour leur Chef, peuvent être regardez comme ſes ſubalternes, & qui écrivirent contre des Adverſaires qu'il avoit déja, pour ainſi dire, entièrement confondus.

(a) *Menagiana.*

Il faut avouer cependant que Rabelais, dans les Chap. XLI. XLII. XLIII. ſemble avoir eu en vue ſous le nom de FRERE JEAN, un homme qui bien loin d'avoir entierement quitté le froc, comme Luther, *ne vouloit aultres armes* (défenſives) *que ſon froc devant ſon Eſtomac*. Ce fut *contre ſon vouloir* qu'il fut *armé de pied en cap*: Il *proteſta de trahiſon* lorſque par la faute de ſon *heaulme*, il *demoura pendant au Noyer*: Et il ſe deffit bien vîte *de tout ſon harnois*, dèſqu'il ſe retrouva ſur ſes pieds. De même, quand le Capitaine *Tiravant* fut envoyé par *Picrochole* avec *ſeize-cents chevaliers*, *touts bien aſpergez d'eaue béniſte*, & qui pour ſe diſtinguer de leurs Ennemis portoient une *eſtole en eſcharpe*, nous voyons que Frère *Jean* leur ayant donné l'épouvante à tous, excepté au ſeul *Tiravant*; ce Brave ne put, avec toute la force qu'il avoit, percer de ſa lance le froc de notre Moine. Mais ces circonſtances confirment ce que j'ai obſervé; Que toute cette guerre n'eſt principalement qu'une diſpute de Religion; & qu'il s'agit vraiſemblablement du Cardinal de *Châtillon*, qui étoit en ſureté dans ſon habit Eccléſiaſtique comme Frère *Jean* dans ſon habit Monachal. Il y a, pour le dire encore une fois, des caractères doubles dans notre Auteur: Et c'eſt ainſi que les *beaulx propous* du Moine à la table de *Gargantua*, ne caractèriſent pas ſi particuliérement le Cardinal de Châtillon, qu'on ne puiſſe auſſi y reconnoître

noître MONLUC, Evêque de *Valence*, qui toute-fois ne paroît proprement ſur la ſcène que dans le ſecond Acte, ſous le nom de *Panurge*.

Notre Moine ayant été prié d'ôter ſon froc, *Layſſe le moi*, dit-il à Gymnaſte, ... *je n'en boy que mieulx. Il me faict le corps tout joyeulx. Si je le layſſe. . . . . Je n'auray nul appetit.* On dira peut-être qu'on le pria ſeulement de ſe décharger de ſon froc pendant qu'il ſeroit à table: mais s'il n'y avoit eu que cela, Rabelais ne le lui auroit pas fait refuſer. Il ſavoit que quelques-uns des plus huppez du Clerge avoient de ſon tems pris de plus grandes libertez à la Cour de France, & même en la préſence du Roi: Car il y eut un Bal du tems de *Louïs* XII. auquel deux Cardinaux danſerent devant ce Monarque; & dans un autre que donna *Jean Jacques Trivulce*, pluſieurs Princes & Grands Seigneurs danſèrent en Habit de Moines.

Frère *Jean* * parle fort librement à la table de *Gargantua*, & jure qu'étant à Paris *il tint plus de ſix mois pour ung temps maiſon ouverte à tous venans*. Enſuite il parle d'un Religieux qui *ne fait rien qu'eſtudier*: mais il avoue que *de ſa part il n'etudie point de paour des Auripeaulx*: Et c'eſt à cette occaſion qu'il dit, *Magis magnos Clericos, non ſunt magis magnos Sapientes*. Tout-à-coup il change de propos & ſe jette ſur la Chaſſe. Il ſaute ainſi d'un ſujet à un autre, & imite admirablement bien les manières des Abbez de Cour. Or il y a de l'apparence que le Cardinal, qui ne ſe donnoit pas pour un Savant de profeſſion, parce qu'il étoit de grande qualité, prenoit quelques libertez, & faiſoit de la Chaſſe une de ſes recréations. Il faut convenir enfin qu'il eſt bien caractériſé au Chapitre ſuivant dans l'éloge qui s'y trouve de *Frere* JEAN. *Il n'eſt poinct Bigot, il n'eſt poinct deſſiré, il eſt honneſte joyeulx, délibéré, bon compaignon &c.* Chap. XL.

---

* Chap. XXXIX.

Au reſte, ce que *Grandgouſier* dit aux Pélerins *François*, fait voir qu'il n'étoit pas bigot non plus, & qu'il n'étoit pas Roi de *France*: Car après leur avoir parlé de quelques Prédicateurs ſuperſtitieux, dont il y en avoit un qui l'avoit appellé Héréticue; *Et m'esbahis*, ajoute-t-il, *ſi voſtre Roy les laiſſe preſcher par ſon Royaulme tels ſcandales.* Il leur dit encore: *Doreſnavant ne ſoyez faciles à ces otieux & inutiles voyaiges. Entretenez vos familles, travaillez chaſcun en ſa vacation, inſtruez vos Enfans, & vivez comme vous enſeigne le bon Apoſtre S. Paul. Ce faiſans vous aurez la garde de Dieu, des Anges & des Saincts avecq vous: & n'y aura peſte ny mal qui vous porte nuiſance.* Ch. XLV.

Ce que je viens de remarquer, prouve indubitablement que notre Auteur avec toutes ſes railleries parloit au fond ſérieuſement lorſqu'il annonçoit dans ſon *Prologue* qu'il *revéleroit très-haultz Sacremens & myſtères horrificques... en ce que concerne noſtre Religion*. Je ſai qu'immédiatement après, il tourne en raillerie ce qu'il venoit de dire ſérieuſement: mais c'eſt un trait admirable de prudence: Et quiconque examinera bien ſes Ecrits, trouvera qu'il ne s'y diſtingne pas moins par cette vertu que par ſon eſprit; de ſorte que ſes Ennemis n'ont jamais pu avoir aucune priſe ſur lui.

Je pourrois faire un plus long commentaire ſur ſon *premier Livre*. Mais je m'arrête ici, afin de laiſſer aux Savans le plaiſir de déchiffrer le reſte eux-mêmes. J'ajouterai ſeulement que la manière dont-il le finit eſt un chef d'œuvre qui ſurpaſſe l'ingénieuſe défaite dont-il s'eſt ſervi dans le Prologue. C'eſt une *Enigme en profétie* qui renferme certainement quelque choſe de myſtérieux. *Gargantua* le ſent. Mais par l'explication badine que l'Auteur met dans la bouche du Moyne, il inſinue adroitement que tout le reſte de ſon Livre, qu'il n'a pas expliqué, ne contient que des bagatelles: Et ce qu'il y a de plus remarquable, c'eſt qu'il découvre les véritez qu'il avoit célées, par les mêmes paſſages de l'Enigme dont il fait ſemblant de ſe ſervir pour prouver que c'eſt une ſimple fiction; ſi bien qu'il aveugle par trop de clarté, ces Ennemis de la vérité qui dans le ſiècle de Perſécution où il vivoit, n'auroient pas manqué de le faire bruler tous vif, s'il eût eu moins d'eſprit & de prudence que ceux-là n'avoient d'ignorance & de malice.

* IL N'EST pas beſoin que je m'étende beaucoup ſur les autres Livres, à cauſe des découvertes qu'on a faites dans le premier & qui ont du raport avec les ſuivans. Le *premier* Chapitre du SECOND contient la Généalogie de *Pantagruel*, & le fait deſcendre des Géants.

Si le mot Hébreu que les Interprêtes de la Bible ont rendu par celui de *Géant*, ne ſignifie réellement que *Prince*, comme un Savant l'a prétendu, le terme de *Géant* aura un double ſens dans nos Verſions. Peut-être que Rabelais connoiſſoit cette équivoque, & qu'il s'en eſt prévalu pour faire de ſes Princes des Géants. Mais ſon principal deſſein étoit, comme je l'ai déjà dit, (*a*) de cenſurer facilement *Jean* d'*Albret*, & tels autres qui ſe glorifient de quelque nom incertain & chimérique, témoin celui qui avoit pris pour deviſe, *Antequam Abraham eſſet, ſum.* La deſcription de l'origine des Géants, & l'Hiſtoire d'*Hurtaly*, qui ne pouvant entrer dans l'arche de Noé, *eſtoit deſſus, à cheval, jambe deça, jambe de là*, ſont une imitation ſatirique de celles qu'on lit dans le *Thalmud* &

---

* *Remarques ſur le Livre II.*

(*a*) Voyez le premier Volume de ce *Journal*, p. 151.

& autres Légendes des *Rabbins*: (a) Car l'Auteur y parle de choſes arrivées une *certaine année* en laquelle *les Kalendes furent trouvées par les bréviaires des Grecs*: & tout le monde ſait qu'*ad Kalendas Græcas* vaut autant à dire que *jamais*, parceque les Grecs ne comptoient jamais par *Kalendes*. Cependant ce qu'il nous dit touchant les *Meſles* dont la *Terre* abondoit après qu'elle eut été *embuë du ſang du juſte*, peut être allégorique: Et ceux qui en ſe nourriſſant de ces *groſſes meſles, belles à l'œil & délicieuſes au gouſt*, etoient devenus monſtrueux par *une enfleure très-horrible*; ce ſont peut-être les nouveaux Convertis que les Catholiques regardoient comme des Monſtres. Le ſang des Martyrs qu'on répandoit alors avec profuſion, a de tout tems paſſé pour *prolifique*, juſques là que c'eſt une eſpèce de proverbe de dire que le ſang des Martyrs eſt la ſemence de l'Egliſe. (b) De plus, le mot de *Mêle* a une autre ſignification, comme dans cette phraſe, *Il ſe* mêle *de nos* affaires. Les *Mêles* peuvent être ceux qui ſe *mêloient* le plus de la Réformation.

(a) On ne peut douter qu'il ne leur en ait voulu dans l'Hiſtoire de ſon *Hurtaly*; puiſqu'il y dit, *je vous allègueray l'authorité des Maſſoretz. . . . beaulx Cornemuſeurs Hébraïques.*

(b) Cela regarde ce que dit Rabelais de la fertilité de la *terre embuë du ſang du juſte.*

La *grande ſéchereſſe* à la naiſſance de *Pantagruel* *, c'eſt ce cri preſque univerſel des Laïques pour la reſtitution du calice, lorſqu'*Antoine de Bourbon*, Duc de *Vendôme*, épouſa l'Héritiére de *Navarre*; ce qui arriva en *Octobre* 1548. durant le Concile de *Trente*. Car c'eſt de ce tems-là qu'il faut marquer ſa naiſſance, puiſque c'eſt par ce mariage qu'il acquit dans la ſuite le titre de Roi, ſans compter le *Béarn*, le Duché d'*Albret*, &c. Sa naiſſance priſe en ce ſens ne ſeroit pas mal repréſentée par celle de Pantagruel qui vint au monde auſſi grand que l'herbe *Pantagruelion*, qui ſignifie indubitablement du *chanvre*, & dont Rabelais nous dit que la hauteur eſt ordinairement de cinq à ſix pieds. (*a*) La mort de la Reine *Marguerite* ſa Belle-Mère, qui arriva peu de tems après, aura fait dire à nôtre Auteur, que lorſque la Mere de Pantagruel accoucha de lui, *elle mourut du mal d'enfant*. Il ſe peut auſſi que cela faſſe alluſion à la naiſſance du Roi *Edouard* VI. qui couta la vie à ſa Mere *Jeanne Seymour*. On dit qu'avant qu'elle mourût, *Henri* VIII. ayant été averti du danger où étoit la Mère, à moins qu'il ne voulût perdre l'Enfant, il répondit, qu'il pouvoit trouver une autre femme, mais qu'il n'étoit pas ſûr d'avoir un autre fils. *Gargantua* de ſon côté, quoiqu'il *ploraſt comme une vaſche* en ſongeant à ſa femme morte, *ſoubdain rioit comme ung veau quand Pantagruel lui venoit en mémoire*: puis diſoit: *Ma femme eſt morte, & bien: .... elle eſt bienheureuſe. .... Dieu gard le demourant, il me fault penſer d'en trouver une aultre ..... allez à l'enterrement d'elle, & cependant je berceray ici mon fils.* Chap. III.

---

* Chap. II.

(*a*) Livre III. Chap. 48. & 49.

Dans le *ſixième* Chapitre nous voyons Pantagruel diſcourant avec *ung Limoſin qui contrefaiſoit le languaige François.* Dans le Chapitre précédent Rabelais avoit raillé pluſieurs perſonnes, & touché en paſſant certains abus des Univerſitez de France. Dans celui-ci il drappe quelques Ecrivains de ſon ſiécle, qui pour paroître ſavans, rempliſſoient leurs ouvrages de mots Latins, auxquels ils ſe contentoient de donner une terminaiſon Françoiſe. Mais aucun n'affecta tant ce jargon pédanteſque qu'un nommé *Héliſaine* de *Limoges* qui comme Boileau dit de Ronſard, *en François parlant Grec & Latin*, croyoit avoir bien embelli ſa langue maternelle. Auſſi Rabelais, pour empêcher cette contagion de ſe répandre, ne s'eſt pas contenté de jouer ici l'Auteur Limouſin: il a fait de plus en ſon nom & dans ſon ſtyle, une Lettre en vers, imprimé à la fin de ſa *Pronoſtication Pantagruellienne.* Il faut tranſcrire ici ce que dit *Paſquier*, Auteur contemporain, dans ſon ſecond Livre de *Lettres* p. 53. . . . . . *pour l'ornement de noſtre langue, & nous aider meſmes du Grec & du Latin, non pour les eſcorcher ineptement comme fit ſur noſtre jeune age*, Héliſaine, *dont noſtre gentil* Rabelais *s'eſt mocqué en la perſonne de l'Ecolier* Limoſin *qu'il introduit parlant à* Pantagruel *en un language eſcorche-latin.*

Le *ſeptième* Chapitre, où Rabelais donne un Catalogue des Livres de la Bibliothéque de *St. Victor*, eſt admirable; & demanderoit d'être amplement commenté, d'autant que c'eſt une Satire ſur quantité d'Ecrivains, & d'affaires de ſon tems, auſſi bien que ſur ceux qui font un amas de méchans Livres, ou qui n'en cherchent point d'autres dans les Bibliothéques: Mais je n'ai pas le loiſir de feuilleter un grand nombre d'Auteurs qu'il faudroit conſulter pour cela.

La Cauſe plaidée devant Pantagruel au *Chap.* XII. par les Seigneurs *Baiſe-cul* & *Humeveſne*, paroît une raillerie du fameux plaidoyé au ſujet de deux Duchez, quatre Comtez, deux Vicomtez, & pluſieurs Baronies & Seigneuries, que *Loïſe de Savoye*, Mere de *François* I. demandoit. *Charles de Bourbon*, Connêtable de France en étoit en poſſeſſion. Mais parce qu'il avoit refuſé d'épouſer cette Princeſſe, elle ſe ſervit de quelques prétentions qu'elle y avoit, afin de le chagriner: Et quoiqu'elle ne pût pas, avec toute la faveur du Roi ſon fils, l'emporter ſur le Connêtable, les Biens furent mis en ſéqueſtre entre les mains du Roi, & la Sentence définitive fut ſuſpendue. *Paſquier* dans ſes *Recherches*, remarque que lorſque *Guillaume Poyat*, qui devint enſuite Chancelier, & *François de Montbelon*, qui fut depuis Garde-des-Sceaux, les deux plus fameux Avocats du ſiécle, plaidèrent cette cauſe; le premier pour la Demandereſſe & l'autre pour le Défendeur; *ils s'armèrent d'une Juriſprudence pédanteſque, empruntée d'un tas d'Eſcholiers Italiens que quelques-uns appellent Docteurs en Droict, mais de véritables eſcorcheurs du Barreau*: (*telle eſtoit la Rhétorique de ce temps-là*) *Et de meſme*, ajoute-t-il, *qu'il eſt aiſé de s'égarer dans un Bois, de meſme par un amas confus de diverſes citations mal-à-propos, au lieu d'eſclaircir une Cauſe, ils ne faiſoyent que l'embaraſſer d'avantage & la remplir d'obſcuritez.* Sur ceci, par la voix commune du Peuple, on demeura d'accord, que le nom de la Demandereſſe renfermoit la vérité du fait: c'eſt-à-dire *Loi ſe deſavoye.* Cette anagramme de *Loïſe de Savoye*, eſt peut-être la plus heureuſe qui fut jamais: car elle eſt faite ſans changer l'ordre des lettres, en ſéparant ſeulement les ſyllabes du premier mot du nom, & uniſſant les ſuivantes pour en faire des mots différens.

Les Chapitres XVIII. XIX. & XX. parlent d'un Savant homme d'*Angleterre*, qui vint pour diſputer par ſignes avec Pantagruel; mais qui fut terraſſé par Panurge. Je ne ſai pas bien à qui donner le caractère de THAUMASTE, qui eſt ce Savant. S'il eſt vraiſemblable d'un côté, que ſon nom ne ſignifie pas ſimplement un homme *admirable*; il n'eſt guère probable, de l'autre, que *Thaumaſte* ſoit une alluſion à *Thomiſte*, pour déſigner quelque fameux Partiſan de la doctrine de *Thomas d'Aquin*; ni que perſonne eût voulu venir d'*Angleterre* pour s'entretenir de *Géomancie*, de *Philoſophie*, & de *Cabale*, avec *Antoine de Bourbon*. A la vérité *Thomas Morus* fut Ambaſſadeur auprès de François I. Et *Eraſme*, qui paſſa quelque tems en *Angleterre*, vint auſſi à Paris: Mais ni l'un ni l'autre, ſelon moi, ne ſauroient guère paſſer pour le *Thaumaſte* de Rabelais. Peut-être qu'il en a fait un *Anglois*, purement à deſſein de déguiſer l'hiſtoire. J'aurois bien penſé à *Henri Corneille Agrippa*, qui vint en France, & y mourut: Mais on verra qu'il eſt mis ſur les rangs dans le troiſiéme Livre, ſous un autre nom. Je m'arrêterois plûtôt à *Jérome* CARDAN de *Milan*. Il floriſſoit dans le même tems: & il étoit auſſi bien qu'*Agrippa* un de ces Ecrivains myſtérieux qui ont traité de la Cabale. Si *Agrippa* dans ſa *Philoſophie occulte*, L. 1. c. 6. parle d'un ſecret magique de communiquer ſes penſées, & prétend nous en apprendre la méthode dans ſon Livre *de la vanité des Sciences*: CARDAN a écrit ſur de ſemblables ſujets dans ſon Ouvrage *de Subtilitate* L. 17. & dans celui *de Variet. Rerum*, *L.* 12. Mais les différentes voyes d'exprimer nos penſées par des geſtes, vont preſque à l'infini : Surquoi on peut voir le *Livre* du vénérable BEDE, *de loquelâ per geſtum digitorum*, *ſive de indigitatione.* Il n'y a pas aparence que Rabelais ait voulu le cenſurer. Cependant comme il étoit Anglois, & d'ailleurs le plus ancien Auteur qui eût écrit ſur la matière; peut-être que Rabelais l'avoit en vue, lorſqu'il a donné l'Angleterre pour Patrie à ſon *Thaumaſte* qui ſe piquoit de parler ſi bien par ſignes. J'ai lû quelque part qu'il y avoit eu à Genève une Diſpute publique, peu différente de celle de *Thaumaſte* & de *Panurge.* L'Aggreſſeur commença par élever un bras ; joignit trois de ſes doits avec le pouce; & du doit qui reſtoit, pointa vers ſon homme; qui lui en fit autant avec deux doits. La réponſe à ce ſigne, fut de montrer deux doits & le pouce ; & la replique fut une menace du poing, ſuivie de l'offre d'une pomme. Surquoi le Tenant tira de ſa poche un morceau de pain, & le fit voir d'une maniere dédaigneuſe à l'Aſſaillant, qui ſe rendit alors & ſe confeſſa vaincu. On pria le vainqueur d'expliquer le ſens de tous ces ſignes. *Mon Oppoſant*, dit-il, *a commencé par me menacer de me crever un œil: & moi je lui ai fait comprendre que je lui crèverois les deux ſiens. Il m'a* *menacé de m'arracher les miens, & de m'emporter le nez: Et je lui ai montré le poing pour lui donner à entendre que je lui caſſerois la tête. S'appercevant que j'étois en colère, il m'a offert une pomme pour m'appaiſer comme un Enfant: Et je lui ai fait voir que je mépriſois ſon préſent, en lui montrant du pain qui eſt plus propre pour un homme.* Peut-être enfin que *Montluc*, qui eſt notre *Panurge*, avoit eu quelque Diſpute de Religion, qui avoit du rapport avec une converſation par ſignes, parce qu'elle rouloit ſur les *ſignes* ou marques de la véritable Egliſe, ou ſur les Sacremens qui ſont des *ſignes* proprement ainſi nommez. L'Hiſtoire ne dit pourtant rien, que je ſache, d'une pareille converſation.

Les *Dipſodes* du Ch. XXIII. qui avoient aſſiégé la ville des *Amaurotes*, ſont les FLAMANDS *& les autres Sujets* de l'Empereur *Charlequint*, qui firent des courſes dans la *Picardie* & dans les Provinces voiſines, dont *Antoine de Bourbon* étoit Gouverneur, & où il poſſédoit même des Terres conſidérables. Les *Flamands* ont de tout tems été de bons Biberons: c'eſt pour cela qu'ils ſont appellez *Dipſodes* du grec DIPSAÔ, *j'ai ſoif*, d'où eſt fait DIPSÔDES, *altéré*: Et la Picardie eſt appellée le Païs des *Amaurotes* du mot AMAÜROS *obſcur* ou *effacé*; peut-être parce qu'ils ſont au *Nord* de la France, ou parce que cette partie de leur Païs étoit entre les mains de l'Ennemi. Le terme grec, entant qu'il ſignifie *dépéri* ou *réduit à rien* auroit fort bien pu, par exemple, s'appliquer depuis à *Térouenne*, détruite de fonds en comble par *Charlequint*. *Sandoval* nous conte que les Eſpagnols y voloient par deſſus les murailles comme des Oiſeaux. Cependant, comme il dit auſſi qu'ils y montèrent par des échelles, il faut avouer que c'étoit là une aſſez plaiſante maniére de voler?

En mille cinq cens quarante trois, quelques années avant que cette belle ville fût ruinée, (*a*) *Antoine de Bourbon*, Duc de *Vendôme*, ayant appris qu'elle manquoit de proviſions, il y marcha à la tête de ſon armée avec *François de Lorraine*, Duc d'*Aumale*, & divers autres Seigneurs; & en dépit de l'Ennemi, pourvut la Place de toutes ſortes de munitions. Pendant cet intervalle, pluſieurs des Seigneurs & des Officiers de ſon armée, alloient faire le coup de piſtolet. Un jour, après qu'ils eurent long-tems cherché à attirer les Flamands hors de leurs Ouvrages, ceux-ci les attaquèrent à la fin: Et quoi qu'ils fuſſent en plus grand nombre, les *François* eurent l'avantage, & en tuèrent beaucoup. C'eſt-là peut-être la *Victoire* que les *Compaignons de Pantagruel* remportent, au

Chap.

(*a*) Mémoires de *Guil: du Bellay*.

Chap. XXV. *ſur ſix cents ſoixante chevaliers: en mémoire de* laquelle *proeſſe Pantagruel dreſſe ung Trophée* au Chap. XXVII.

Le premier exploit après celui-là, eſt celui du Chap. XXIX. où Pantagruel défait *les trois-cens Géants armez de pierres de taille, & Loupgarou leur Capitaine.* La mort de *Loupgarou* en préſence de ſes Géants, pourroit ſe rapporter à la priſe de *Liliers*, ville ſituée entre *Bapaume* & *Aire.* Elle incommodoit extrèmement le Païs qui appartenoit aux *François.* Le Duc de Vendôme l'aſſiégea: Il y fit une grande brêche, & ſe préparoit à l'aſſaut. Les Aſſiégez demanderent à capituler: Et après pluſieurs conférences, ils rendirent la place ſous des conditions deshonorables. Il arriva par accident que les munitions des Aſſiégeans prirent feu: il y eut même quelques affuts de l'Artillerie de brulez: ce qui a peut-être donné lieu à notre Auteur de dire dans le Chapitre précédent, que *Carpalim vint au lieu où étoit l'Artillerie* de l'Ennemi, *& mit le feu en leurs munitions*, & que *le feu fut ſi ſoubdain qu'il cuida embraſer le paovre Carpalim.* On pourroit croire cependant que cela fait toujours alluſion au Duc de *Vendôme*, ſur ce qu'après avoir pris *Liliers*, il y mit le feu, & la détruiſit entièrement: Car notre Auteur n'écrit pas en Hiſtorien, mais en Poëte, à qui il faudroit paſſer cet anachroniſme, comme on paſſe à *Virgile* celui qu'il a fait au ſujet d'*Enée* & de *Didon.*

Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain, que le ſecours de *Térouenne* & la priſe de *Liliers*, furent les deux premiers exploits d'*Antoine de Bourbon*, & que l'un ſuivit l'autre d'aſſez près. Pour ce qui eſt des *trois-cents Géants armez de pierres de taille* que Pantagruel *abbattoit comme un maçon faict des couppeaulx*, ou *comme un fauſcheur de ſa faulx abbat l'herbe d'ung pré*; ce ſeront quantité de chateaux aux environs de *Liliers*, *Térouenne*, *St. Omer*, *Aire* & *Béthune*, leſquels *Antoine de Bourbon* raza immédiatement après la priſe de *Liliers*, d'où il alla paſſer par *Térouenne* qui eſt la Ville des *Amaurotes*, au ſecours de laquelle on l'a déja vu venir, & dont les Habitans reçoivent Pantagruel ſi honorablement au Chap. XXXI.

Nous pouvons auſſi ſuppoſer que par le Roi *Anarche*, dont il s'agit dans le même Chapitre, Rabelais entend les Païſans mutins, qui ne faiſoient que piller, qui s'étoient retirez dans ces Chateaux, & qui furent enſuite réduits à vendre des herbes. Ce ſont là autant d'*Anarches* ou Ennemis de la Diſcipline, qui reſſemblent aſſez bien à *Anarche* devenu *Crieur de ſaulce verte, en pourpoinct de toile.*

Le Duc de Vendôme après cela marcha ſans aucune réſiſtance au travers du Haut *Artois*, & prit *Bapaume* en chemin. C'eſt là ſans doute où ſont les ALMIRODES, ainſi nommez du grec ALMURÔDES, (*Salſuginoſus*, ou Peuple Salé) qui *voulurent te* *nir contre* Pantagruel, & firent cependant entendre qu'*ils ſe rendroient*, pourvu que ce fût *à bonnes enſeignes.* Chap. XXXII. Il me ſemble que cela regarde le Chateau de cette Ville, qui ne réſiſta au Duc que dans la vuë d'obtenir de bonnes conditions. Tous les Habitans s'étoient retirez dans cette petite Place, où il n'y avoit qu'un Puits dont l'eau fut toute épuiſée en deux jours. Et c'eſt peut-être à cette circonſtance que ſe rapporte ce qui eſt dit plus haut, (*a*) du *ſel* dont Pantagruel *remplit tout le gouſier* de ſes Ennemis. Le Chateau de Bapaume ne fut point pris, parce que le Duc preſſé par les ordres du Roi d'aller le joindre à *Chateau-Cambréſis*, fut obligé de lever le ſiège. (*b*) Auſſi Rabelais ne parle-t-il point de la reddition des *Almirodes*: il repréſente au contraire les Aſſiégeans *ſaiſis d'une groſſe bouſée de pluye: A quoi commençèrent ſe treſmouſſer, & ſe ſerrer l'ung l'autre.* Ce fut alors que *Pantagruel tira ſa langue . . . . & les en couvrit comme une géline faict ſes poullets*, après leur avoir fait dire par les Capitaines *que ce n'eſtoit rien, mais à toutes fins qu'ils ſe miſſent en ordre.* Or je trouve que le Duc, après avoir été long-tems fort embaraſſé avec une Armée que le Roi différoit de payer & qui étoit en mauvais équipage, ne conſola ou n'appaiſa ſes ſoldats

---

(*a*) Liv. II. c. 28.

(*b*) Mémoires de *Guil: du Bellay.*

dats que lors qu'il put *parler* lui même au Roi pour leur faire avoir leurs arrérages & des habits. Rabelais pouvoit appeller cela *couvrir une Armée de ſa langue.* Quant à ce qui ſuit, il ſemble que ce ſoit une Imitation de la Baleine de *Lucien* dans ſon *Hiſtoire véritable*: Et la nouvelle qu'*Epiſtémon* (*a*) avoit apportée de l'Enfer, paroit copiée du même Auteur. Ce que le notre dit avoir vu dans la bouche de Pantagruel, n'eſt que pour déguiſer le reſte.

La maladie de Pantagruel au Chap. XXXIII. c'eſt le chagrin qu'eut le Duc d'avoir échoué à *Bapaume*, ou bien quelque maladie réelle qui le prit.

L'Auteur finit là ſon ſecond Livre, qui parut peu de tems après le premier, comme on peut en juger par ce qu'il nous dit des Moines & de leur Duppes bigottes, qui avoient déja tâché d'y trouver quelque choſe qui leur donnât priſe ſur lui: ce qui le rendit un peu plus reſervé en matière de *Religion* dans ce ſecond Livre & dans le ſuivant, qu'il ne le fut enſuite dans le quatrième & dans le dernier. Cependant nous liſons au Chapitre XXIX. une Prière qui fait voir que ſon Pantagruel, *Antoine de Bourbon*, tenoit pour la Religion Proteſtante, mais qu'il n'en fit pas profeſſion ouverte. Les Hiſtoriens avouent pareillement qu'il

---

(*a*) Liv. II. c. 30.

qu'il étoit *Calviniſte*, même long-tems avant que Rabelais mourût : s'il crut dans la ſuite qu'il étoit de ſon intérêt d'entrer dans le Parti de la Cour contre celui des Proteſtans, il reconnut ſon erreur lorſqu'il ſe vit dangéreuſement bleſſé au ſiège de *Roan* ; il commanda à un de ſes Domeſtiques, qui étoit Proteſtant, de lui aller querir un Miniſtre; Et ſon Domeſtique n'ayant pu s'aquiter de la commiſſion dans ce tems de perſécution, il lui ordonna de faire lui même la prière à la manière des Reformez; ce qui fut exécuté au contentement de cet infortuné Roi, en préſence du Cardinal de Bourbon ſon Frère.

* PANURGE eſt le principal Acteur du TROISIEME Acte. Nous l'y voyons extrèmement embaraſſé ; flotant entre le déſir de ſe marier, & la crainte de s'en repentir ; & conſultant ſur ſes doutes pluſieurs perſonnes, toutes fameuſes par quelque art particulier. Notre ſavant & habile Cenſeur déploye ici ſa ſience, & fait bien voir la beauté de ſon génie, comme l'a remarqué le ſavant *Van-Dale* dans ſon Livre *de Oraculis*.

Mais avant cela, voyons dans le Chap. I. *Pantagruel* qui tranſplante une Colonie d'*Utopiens* en *Dipſodie*. Rabelais en donne de bonnes raiſons, & fait voir par-là ſon habileté en matière de *Politique* auſſi bien qu'en d'autres choſes. Pour entendre ce paſſage, il faut ſavoir que le Duc de *Vendôme* tira des Troupes de *Picardie* pour les envoyer en garniſon dans quelques-uns des Places qui avoient été priſes en *Artois*, & y établit auſſi quelques-uns de ſes Vaſſeaux & Tenanciers qui ſe trouvoient en aſſez grand nombre là autour ; & que comme il étoit né parmi eux, ſavoir à *la Fère* (en 1518.) il avoit pour eux une amitié toute particulière.

---

* *Remarques ſur le Livre III.*

Dans le Chap. II. *Panurge* eſt fait *Chaſtelain de Salmigondin en Dipſodie, & mange ſon bled en herbe.* Je ne ſaurois appliquer ceci qu'au don, ou a quelque Bénéfice, que MONTLUC reçut du Duc de *Vendôme*, ou de la Reine de *Navarre* qui fut enſuite ſa Belle-Mère. Ce Bénéfice n'étant pas capable de fournir à ſes dépenſes extravagantes, on lui accorda quelque choſe de plus conſidérable : ce qui l'ayant mis à ſon aiſe, lui donna occaſion de faire réflexion ſur ſa conduite paſſée, & de devenir meilleur ménager ; ſi bien que dans la ſuite il ſongea à ſe marier, & il y a apparence qu'il le fit lorſque Rabelais écrivoit ſon Livre.

Parmi ceux que *Panurge* conſulte, la SIBYLLE DE PANZOUST (Chap. XVI--XVIII.) eſt la premiere dont le véritable nom ſoit difficile à découvrir. La prétenduë Clef que nous avons en fait une *Dame de Cour* : mais il ſemble que celui qui a fabriqué cette Clef, n'ait jamais lu Rabelais, ou ne l'ait jamais en-

entendu, ſi l'on en juge par les noms qu'il a mis en dépit de la raiſon à l'oppoſite de ceux du Roman. L'*Alphabet de l'Auteur François*, entre quatre ou cinq brièves explications d'un pareil nombre de paſſages, nous dit au mot *Sibylle de Panzouſt*, que *c'étoit une Dame de Panzouſt proche Chinon, qui ne fut point mariée & ne voulsit point l'être, laquelle néantmoins eſtoit conviée de le faire par ſes amis pendant qu'elle fut en aage de cela.* Mais comme Rabelais introduit *Panurge* ne conſultant que des gens *fameux*, je ne ſaurois croire qu'il eût voulu commencer par une Femme entièrement inconnue aux Savans. Si néantmoins il ſavoit qu'il y eût à *Panzouſt* une vieille ſempiternelle comme celle-là, il pourroit avoir choiſi le nom de ce lieu pour doubler le caractère. J'ai tâché de découvrir qui étoit cette *Sibylle*; mais je n'oſerois fixer poſitivement mes vues ſur perſonne. STE. THÉRÈSE, Religieuſe *Eſpagnolle*, qui vivoit alors, pourroit avoir part au caractère. Elle compoſa pluſieurs Livres, & étoit déjà fameuſe du tems de Rabelais: Elle avoit des opinions très-bizarres, & fit peut-être voir autant de folie que de Sainteté. Je trouve une autre Bigotte-timbrée, qui étoit déjà vieille alors & qui demeuroit à *Veniſe*. C'eſt celle qui eſt fameuſe ſous le nom de VIRGO VENETA; que *Guillaume Poſtel* appelle *Mère Jeanne*; & qu'il repréſente comme une Rédemptrice envoyée du Ciel pour le ſalut de ſon ſexe;

ſi toutefois il faut prendre ce qu'il en dit, au pied de la lettre, & non pour de ſimples hyperboles où il ſe feroit jetté par un excès de reconnoiſſance, comme l'a prétendu *Florimond de Ræmond.* Il y en a encore une pour qui je croirois aſſurément que le caractère de la *Sibylle* a été fait, ſi j'etois ſûr que notre Auteur & elle fuſſent contemporains: C'eſt *Magdelène de la Croix*: Religieuſe qui s'étoit miſe en ſi grande odeur de Sainteté, que les plus grands Rois & Princes de l'Europe la conſultoient comme on eût fait une *Sibylle*; & qui fut enfin brulée comme ſorcière. *Henri Morus* en a fait mention, ſi je ne me trompe: & j'en ai lu l'Hiſtoire dans un Livre intitulé *Hiſtoires Tragiques.* Mais je ſuis réduit à citer de mémoire.

Dans le Chap. XXI. *Panurge* conſulte avec RAMINAGROBIS, *ung vieulx Poëte François qui eſtoit en l'article & dernier moment de ſon décès.* C'étoit *Gauillaume* CRE'TIN. jamais homme ne fut plus célébré par les Auteurs de ſon tems. *Jean le Maire* lui dédia ſes trois Livres *des Embelliſſemens de la France*, & il en parle comme d'un homme à qui il étoit rédevable de tout. *Geoffroi Toré* dans ſon *Champ fleuri*, dit que *Crétin* dans ſes *Chroniques de France* avoit ſurpaſſé *Homère* & *Virgile*: Et *Marot* même lui dédia ſes Epigrammes. Mais il y a apparence que Marot ne le reſpectoit qu'en conſidération de ſon grand âge. Jamais homme ne perdit plutôt après ſa mort la réputation qu'il avoit eue pendant ſa vie. Voici un échantillon de ſes Vers, dont Marot voulut bien imiter le tour dans ceux qu'il lui addreſſe.

Par ces vins verds Atropos *a trop os*
Des Corps humains ruez envers *en vers*
Dont un quidam aſpre aux pots *à propos*
A fort blaſmé ſes tours pervers *par vers* &c.

Cela eſt ſuivi de 122. Vers de la même ſorte. Je n'ai jamais vu tant de Rime avec ſi peu de Raiſon. C'eſt pourquoi Rabelais, qui (comme dit Paſquier) *avoit plus de jugement & de ſcience que tous ceux qui eſcrivoient en François de ſon temps*, a tourné ce vieux Rimailleur en ridicule: Et afin de ne nous pas laiſſer lieu d'en douter, le Rondeau que *Raminagrobis* donne à Panurge, (*Prenez la, ne la prenez pas*, &c.) eſt pris de CRÉTIN, qui l'avoit addreſſé à *Guillaume de Refuge*, dans un cas ſemblable à celui de *Panurge*. Néanmoins Rabelais le fait mourir en bon Proteſtant; & enſuite il racommode adroitement ce que l'autre avoit dit contre le Clergé Catholique, qui ne le vouloit pas laiſſer mourir en paix: mais pour faire voir encore plus clairement que c'eſt de *Crétin* qu'il parle, il dit au Chapitre XXIV. *Laiſſons là Villaumère*: alluſion aſſez manifeſte à *Guillaume*, le nom de ce Poëte.

Il ne faut pas obmettre ici une remarque qui a été imprimée dans la dernière Edition

Flamande de ce Livre, au ſujet de ce que Panurge dit de *Crétin* dans le Chap. XXIII. *Il eſt par là vertu Beuf héréticque. Je dy héréticque formé, héréticque clavelé, héréticque bruſlable: comme une belle petite horologe. Son âſne s'en va à trente-mille charretées de Diables.* Rebelais en veut dans cet endroit à la ſentence de mort qu'avoit ſubi, pour cauſe de Religion, un *Horloger* de la Rochelle, Zèlé Proteſtant, qui ſe nommoit CLAVELÉ, & qui avoit fait avec aſſez d'art une Horloge de bois que les Juges condamnèrent au feu dans la ſentence portée contre l'Ouvrier.

Dans le Chap. XXIV. *Panurge* conſulte EPISTÉMON, qui pourroit être *Guillaume* RUFFI, Evêque d'*Oleron*, un des Miniſtres de la Reine *Marguerite*, lequel avoit été quelque tems en priſon pour avoir prêché la Reforme: Il fut enſuite fait Evêque dans les Etats du Roi de *Navarre*, ayant ſans doute diſſimulé comme beaucoup d'autres. Ainſi ſa deſcente en Enfer, au ſecond Livre pourroit ſe rapporter à ſon empriſonnement. J'avoue qu'il va à la guerre avec Pantagruel; Mais Panurge y va auſſi; & c'eſt ainſi que les caractères ſont déguiſez. Je ſuis d'autant plus porté à le croire d'Egliſe qu'il entend très-bien l'Hébreu, choſe aſſez rare parmi les Laïques, & qui ne ſe retrouve ici dans aucun autre perſonnage que dans Panurge, qu'il appelle auſſi ſon cher Compére. Outre cela, ſon nom donne à entendre que c'eſt un homme ſpéculatif & prudent. Ajoutez que comme *Epiſtémon* avoit été Précepteur de *Pantagruel*; de même il y a apparence que l'Evêque d'*Oleron* avoit inſtruit ou initié le Duc dans la Doctrine des Réformateurs. ENGUERRANT qu'Epiſtémon accuſe en paſſant d'avoir fait ſur certain ſujet, un *tant long, curieux, & faſcheux compte, oubliant l'art & manière d'écrire Hiſtoires*, eſt inconteſtablement ENGUERRANT *de Monſtrelet*, qui a écrit *la Chronique & Annales de France.* Dans le même Chapitre Panurge parle des *Iſles Ogygies*, qui *ne ſont loing du Port Sammalo.* Il ſemble qu'il veuille déſigner *Jerſey*, *Guerneſey*, *ſark* & *Alderney.* Comme la Reine *Marguerite* vécut pendant quelque tems, & mourut en *Bretagne*; il eſt probable que nos Acteurs rodoient quelquefois de ces côtez là. Le nom donné aux Iſles voiſines du ſéjour de cette Princeſſe, ſera une alluſion à l'Iſle d'*Ogygie* qui étoit le ſéjour de *Calypſo*.

Pour HER-TRIPPA, dont il s'agit au Chap. XXV. je ne doute point que ce ne ſoit *Henri Corneille* AGRIPPA: HER aura été mis pour *Herricus*, ou par alluſion à *Herr*, parce qu'il étoit Allemand: Et *Trippa* pour *Agrippa* fait un jeu de mots avec *tripe.* Mais il ſuffit de voir le Livre d'*Agrippa* ſur la *Philoſophie occulte*, L. 1. c. 7. Nous y trouvons tous ces mots de *Pyromancie*, *Aëromancie*, *Hydromancie*, &c. dont ſe ſert le *Her-Trippa* de Rabelais: ſans compter qu'*A*-

qu'*Agrippa* vint auprès de *François* I. que notre Auteur appelle le *grand Roi* pour le diſtinguer de celui de *Navarre*. *Bien ſçay*, dit Panurge au ſujet de Her-trippa, *que lui ung jour parlant au grand Roy*, &c.

Frère *Jean des Entommeures*, dans les Chap. XXVI. & XXVII. conſeille à *Panurge* de ſe marier : Et ſoit que par ce brave Religieux nous entendions le Cardinal de *Châtillon*, ou *Luther*, cela répond toujours au caractère; puiſque tous les deux furent mariez ; & que le dernier n'étoit pas tout-à-fait dépourvu du talent que Frère Jean avoit de jurer. Ou remarque même qu'il dit un jour à ceux qui l'en reprenoient, *Condonate mihi hoc, qui fui Monachus*. La Traduction Angloiſe a rendu le mot *Entommures*, comme s'il avoit été mis pour *entonnoirs*. Mais ‸ il vient véritablement du Grec ENTOME, TEMNEIN, *couper*, *faire inciſion* : ce qui convient à *Luther*, qu'on nous dépeint comme un grand Mangeur, qui devoit fort ſe plaire à avoir des morceaux à *trancher* ou à *découper*.

Dans les Chapitres ſuivans, Panurge conſulte un *Théologien*, un *Médecin*, un *Avocat* & un *Philoſophe*.

HIPPOTHADEE, le Théologien, pourroit être MELANCTHON. Car il parle trop en Proteſtant pour être le Confeſſeur du Roi. D'ailleurs on ne ſauroit s'imaginer que *Mantluc* eût voulu des conſeils de ce dernier.

RONDIBILIS, le Médecin, eſt ſans contredit, *Guillaume* RONDELET. Mr. *de Thou* remarque, dans le 38. Livre de ſon Hiſtoire, que *Guillaume Rondelet* de *Montpellier*, mourut en 1566. & que bienqu'il fut ſavant Médecin, Rabelais n'avoit pas laiſſé de le tourner en ridicule. Il ajoute qu'à la vérité les œuvres de *Rondelet* ne répondent pas à l'opinion qu'on avoit conçue de lui, ni à la réputation qu'il s'étoit acquiſe. Son Traité des Poiſſons, le meilleur ouvrage qu'on lui attribue, eſt proprement de *Guillaume Péliſſier*, Evêque de *Montpellier*, qui fut mis en priſon parce qu'il étoit Proteſtant. Rabelais néanmoins fait étaler beaucoup de ſience à ſon *Rondibilis*.

Je ne ſuis pas ſi aſſuré de l'homme qu'il repréſente ſous le nom de TROUILLOGAN. Il l'appelle un *Philoſophe Ephétique* & *Pyrrhonien.* Je trouve que Pierre *Ramus* ou *de la Ramée*, qui fut dans la ſuite maſſacré à *Paris*, avoit fait un Livre contre *Ariſtote.* Nous avons auſſi une Logique de lui. Mais comme dans le Prologue du Livre IV. Jupiter fait mention de lui ſous le nom de *Rameau*, parlant même de ſon nom de *Pierre* & de ſa diſpute avec *Pierre Galand*; je douterois qu'il fût queſtion de lui ſous un autre nom dès le Livre III. *Molière* au reſte a imité la ſcène de *Trouillogan* & de *Panurge*: Et *la Fontaine*, l'hiſtoire de *Hans Carvel*, auſſi-bien que celle du *Diable* de l'*Iſle de Papefique.*

Il y avoit dans ce tems-là en France un Boufon nommé *Triboullet*. Mais je croi que le *Triboullet* dont notre Auteur fait le Portrait dans le Chap. XXXV. eſt quelque homme plus conſidérable, quoique moins fameux. Je ne ſaurois deviner pourquoi il a entaſſé tant d'adjectifs ſur le nom de ce Fou: à moins que ce ne ſoit pour montrer l'excès de ſa folie, & pour ſe railler de quelques Ecrivains d'alors, qui mettoient ſouvent à la queue d'un ſubſtantif, une foule d'adjectifs inutiles. Je ſoupçonnerois qu'il en veut à *Marot* qui étoit aſſez boufon, & qui comme Poëte pouvoit être appellé Fou en vertu du proverbe, ſans compter le rapport de *Marot* à *Marotte*. Mais ces conſidérations ne ſont pas aſſez fortes pour me faire croire que Rabelais eût voulu traiter ſi rudement le meilleur Poëte de ſon tems, qui étoit mort depuis peu exilé pour la Religion, & qui avoit fait une mention avantageuſe de lui dans ſes Ouvrages.

Le Juge Bridoye lequel ſententioit les procès au ſort des dez, (Chap. XXXVI.) & qui fut accuſé de prévarication par devant le Parlement de *Myrelingois*, reſſemble fort à un certain Juge de *Mont-martre* qui, à ce qu'on dit, ne ſavoit ni lire, ni écrire; & qui cependant avoit été Juge pluſieurs années. Un jour ayant été cité par devant une Cour ſupérieure ſur quelques plaintes portées contre lui, il avoua ſon ignorance en fait de lecture & d'écriture, mais il ſoutint qu'il entendoit le droit. Et ayant prié qu'on examinât le procès qu'on l'accuſoit d'avoir mal jugé, on trouva qu'il avoit rendu juſtice : ſa ſentence & ſon autorité furent confirmées. Rabelais à l'occaſion de ſon Bridoye, parle d'une autre *Hiſtoire parallèle* que *l'on compte d'un Prevoſt de Monſlhery*. Chap. XLI. Mais quoiqu'il ſe puiſſe qu'il y faſſe alluſion, & à celui du *Bailli* de *Mont-martre*, qui eſt peut-être le même: je croi que ſon *Bridoye* eſt un homme de plus grande importance. Si on conſidére comment Pantagruel lui même plaide en faveur de ce Juge, & quels ſont les autres perſonnages de cette Scène, on ne ſera peut-être pas éloigné de penſer qu'il s'agit de *Guillaume* Poyet, qui par la faveur de *Loïſe de Savoye*, Mère du Roi, dont il avoit été l'Avocat, devint Grand Chancelier de France, & le fut juſqu'en 1545. qu'il perdit ſon Emploi.

ARTICLE II.

Statical Eſſays containing Vegetable Staticks &c. . . . . . C'eſt-à-dire ; *Recueil d'Expériences Statiques ſur la Seve des Vegetaux, pour ſervir de commencement à une Hiſtoire naturelle de la Vegetation &c. par Mr. Hales, &c.* A

BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, Londres, 1733. Vol. I. (On a vû le commencement de cet Extrait dans la 2. Part. du Tom. I. de cette *Bibliotheque Britannique*, Article V. p. 380.)

CETTE ſeconde Partie de l'ouvrage de Mr. Hales eſt une relation de la maniere dont il a travaillé à faire l'Analyſe de l'Air, & du ſuccès de ſes expériences; deſquelles il tire pluſieurs concluſions que l'exactitude du raiſonnement, & la certitude inconteſtable des faits ſur leſquels elles ſont fondées, doivent faire admettre comme autant de vérités Phyſiques, à l'abri de ces revolutions qui ſont ſi ſouvent fatales à la plûpart des Hypotheſes modernes. C'eſt avec raiſon qu'on donne le nom d'Analyſe à cette ſuite d'expériences ſur l'Air, puiſque de même que les Chymiſtes cherchent & découvrent leurs principes par l'Analyſe ou la décompoſition des Mixtes, nôtre Auteur par la même voye trouve un nouveau Principe Chymique, inconnu juſques à preſent, ou du moins dont on n'a tenu aucun compte dans les Analyſes les plus exactes. Il nous fait voir en quelle proportion ce principe fugitif entre dans la compoſition de la ſubſtance des Animaux, des Vegetaux, & des Mineraux, & avec quelle facilité il reprend ſon ancienne élaſticité, lorſque par la décompoſition de ces Mixtes il s'en peut dégager. Mr.

Boyle par ſes expériences ſur l'Air dans la machine avoit trouvé du vuide, que les Vegetaux en produiſent beaucoup: c'eſt ce qui a donné occaſion d'examiner avec plus d'exactitude quelle quantité on pouvoit extirer de chaque ſubſtance, & quelle étoit la nature de ce vuide, du moins ce que l'Analyſe chymique peut en apprendre. Mais outre cette méthode, l'Auteur a encore employé pour augmenter ſes lumiéres à ce ſujet, les diſſolutions, la fermentation, & les mêlanges de diverſes matieres, comme nous le verrons dans la ſuite.

Pour connoître avec précision la quantité d'air qui ſortoit de chaque corps par la diſtillation ou la fuſion, Mr. Hales mettoit la matiere qu'il vouloit examiner dans une petite Retorte, dont il luttoit exactement le col à un grand Recipient de verre percé par ſon fonds, enſuite il plongeoit le Recipient dans un grand vaiſſeau rempli d'eau; à meſure qu'elle y entroit, l'air en ſortoit par le moyen d'un Syphon, dont une des branches entroit dans le Recipient par le trou qu'il avoit à ſon fonds, & montoit juſque dans le col de la Retorte: lorſque l'eau étoit montée juſques où il vouloit, il bouchoit avec le doigt l'autre branche du Syphon & le retiroit en même tems du Recipient, & par ce moyen l'eau reſtoit à la même hauteur qu'elle étoit montée auparavant: après cela il mettoit ſous le recipient un vaiſſeau moins haut que le pre-

mier,

mier, & retiroit du grand vaiſſeau tout l'appareil; & après avoir marqué l'endroit où étoit l'eau du Recipient, il approchoit la Retorte du feu avec la précaution néceſſaire, ayant ſoin d'empêcher que le Recipient ne fût échauffé par le feu qui ſervoit à l'opération. L'affaiſſement de l'eau dans le Recipient marquoit l'expanſion de l'air de la Retorte, & de celui de la matiere qui étoit en diſtillation; l'air ſeul de la Retorte, lorſque ſon fonds commençoit à rougir, ſe rarefioit de maniere qu'il occupoit le double de l'eſpace dans lequel il étoit contenu auparavant, & dans la plus grande chaleur un peu plus du triple; ainſi les plus petites Retortes ſont les plus propres pour ces expériences. Lorſque l'opération étoit finie on laiſſoit lentement refroidir tout l'appareil, & quelques jours après par la hauteur de l'eau dans le Recipient, on meſuroit la quantité d'air qui avoit été produite ou abſorbée, c'eſt-à-dire, qui avoit paſſé d'un état fixe à l'élaſticité, ou qui avoit perdu ſon élaſticité & avoit été réduit dans un état fixe par la forte attraction des autres particules, ce qu'on appelle être abſorbé. L'Auteur meſure par pouces cubiques l'air produit ou abſorbé, & les matieres employées dans ſes expériences. Mais comme cet appareil a ſes inconveniens, le lut étant ſujet à manquer, & une partie de l'air, que la force du feu ſépare de pluſieurs corps, perdant en peu de tems ſon élaſticité, étant abſorbé par les vapeurs acides & ſulphureuſes qui s'élévent en même tems, comme on verra dans la ſuite, l'Auteur imagina de faire ſes diſtillations d'une autre maniere, que nous croyons qu'il eſt auſſi néceſſaire de décrire. Il mit les matieres à diſtiller dans une Retorte faite d'un bout de canon de mouſquet, & ayant attaché un Syphon de plomb au bout de cette Retorte, il plaça l'autre extrêmité du Syphon dans un vaiſſeau plein d'eau, & ſuſpendit au deſſus de cette branche ouverte du Syphon un grand Recipient, auſſi rempli d'eau, & renverſé; en ſorte que l'air qui s'élévoit par la diſtillation, paſſoit au travers de l'eau pour aller occuper le haut du Recipient, & par ce moyen la plûpart des fumées acides & ſulphureuſes étoient interceptées & retenues dans l'eau, ce qui fut cauſe que cet air nouveau ne perdit point de ſon élaſticité, ou très peu.

Nous allons à preſent rendre compte des expériences faites ſuivant ces deux manieres. Elles concourent toutes à prouver ce que Mr. Newton avoit avancé dans la 31. Queſtion de ſon Optique; ſavoir, „que „ le véritable air permanent s'éléve par „ la chaleur ou la Fermentation des corps, „ que les Chymiſtes appellent fixes, dont „ les particules ſont unies par une forte „ attraction, ce qui fait qu'elles ne peuvent être rarefiées ni ſéparées ſans le ſecours de la Fermentation, ou d'un feu

„ violent; car les particules qui dans le „ contact ſont le plus fortement attachées „ enſemble, étant une fois ſéparées, s'éloignent les unes des autres avec le plus „ de force, & ſont le plus difficilement „ réunies : Et Queſtion 30. Les corps „ denſes ſont rarefies par la fermentation en differentes ſortes d'air, & cet „ air par la fermentation, reprend ſon premier être. „

L'Auteur commence ſes expériences par differentes parties d'animaux, tant ſolides que fluides; elles donnent toutes une très grande quantité d'air dans la diſtillation, les ſolides plus que les fluides: Il eſt inutile d'en rapporter les differentes proportions; il ſuffira de remarquer que cet air ne commençoit à ſe détacher des corps en expérience que lors que les fumées blanches paroiſſoient dans le Recipient, c'eſt-à-dire, dans le tems que le ſel volatil s'élévoit: Mais ce ſel bien loin de produire cet air élaſtique, abſorbe au contraire celui dans lequel il paſſe, ce qui s'éprouve par la diſtillation du ſel Ammoniac. La Corne de Dain & l'écaille d'huitre ſont des ſubſtances diſtillées dans cette claſſe, celles qui produiſent le plus d'air; celle-là en donne un ſeptiéme de ſon poids & celle-ci un ſixiéme.

Les Vegetaux en produiſent encore davantage; les Pois par exemple en donnent un tiers de leur poids, ce qui fait

396. fois leur volume. Cet air eſt ſi chargé de vapeurs ſulphureuſes, que ſi on y introduit une chandelle allumée, il s'enflame tout d'un coup, & ſi l'on éteint auſſi-tôt la flame, on peut la rallumer de la même maniere huit ou dix fois de ſuite. La même choſe arrive à l'air que donnent dans la diſtillation, l'écaille d'huitre, la Cire, & l'Ambre. Il eſt aſſez ſingulier que le Camphre ne produit ni n'abſorbe aucun air par la diſtillation, non plus que lors qu'il eſt brulé dans le vuide, comme Mr. Boyle l'avoit remarqué. Les huiles en produiſent en abondance, mais moins que les ſubſtances mêmes dont elles ont été preſſées ou diſtillées. L'eau de vie n'en a preſque pas: 54. pouces cubiques d'eau de puits n'en produiſent qu'un; mais l'eau de Piermont & les autres eaux minerales en donnent le double; ce qui ſelon nôtre Auteur contribue à leur activité, puiſque lorſque ces eaux ont perdu cette matiere ſubtile & élaſtique qui eſt impregnée d'un eſprit vitriolique & ſulphureux, elles perdent leur vertu minerale, & ne produiſent plus les effets qui en dépendent. Pour confirmer cette opinion l'Auteur rapporte dans l'Appendix les expériences qu'il a faites ſur les eaux de Spa, & la plûpart des eaux minerales d'Angleterre qui ſont en grand nombre, dont la réuſſite a été la même que ſur celles de Piermont.

Ce principe ſe développe auſſi par l'Analyſe des Mineraux; mais il n'eſt pas ſi facile d'en déterminer la quantité à cauſe des vapeurs acides & ſulphureuſes qui s'y mélent & qui en abſorbent une partie, & quelquesfois plus qu'il n'en eſt produit. Cet air ne differe point de l'air ordinaire, ni par ſa peſanteur ni par ſon élaſticité. Nous paſſons pluſieurs circonſtances curieuſes des diverſes expériences rapportées par nôtre Auteur, pour abreger & nous attacher plus particulierement au but principal de cet ouvrage. Cependant nous ne pouvons nous diſpenſer de rapporter en détail les curieuſes obſervations de Mr. Hales ſur le Calcul humain, d'autant plus qu'elles ont un rapport néceſſaire avec le traité de nôtre Auteur ſur la même matiére, qui ſe trouve dans le ſecond volume, & dont nous devons rendre compte dans la ſuite.

Le Calcul humain donne dans la diſtillation 645. fois ſon volume de véritable air élaſtique, aucune ſubſtance de quelque genre que ce ſoit n'en donne à beaucoup près autant; le Tartre en approche plus qu'aucune autre, & ce qui leur eſt commun, c'eſt que l'air produit par l'un & l'autre de ces mixtes, perd ſon élaſticité & eſt abſorbé en peu de jours dans une plus grande proportion, qu'aucun de ceux qui ſe détachent des autres corps. Cette propriété eſt un puiſſant motif pour nous faire croire que le Calcul eſt un vrai Tartre animal, ſi l'on y joint cette obſervation que l'Analyſe de l'un & de l'autre donne beaucoup moins d'huile que les autres parties des Animaux ou des Vegetaux. Les Pierres de la Veſicule du fiel produiſent la même quantité d'air, mais plus d'huile, ce que l'Auteur attribue au fiel même qui y étoit attaché & s'étoit ſeché ſur les pierres. Une de ces pierres groſſe comme un pois fut diſſoute en ſept jours dans une diſſolution de ſel de Tartre, mais le Calcul y demeura entier. 115. grains de Calcul ſur leſquels on verſa un pouce cubique d'eſprit de nitre, furent diſſous en deux ou trois heures: la diſſolution ſe couvrit de beaucoup d'écume & produiſit 48. pouces d'air élaſtique permanent; mais la même quantité de Tartre quoique diſſoute de la même maniere ne produiſit aucun air.

La quantité d'air qu'on trouve par ces expériences dans le Tartre humain nous donne des lumieres ſur ſa nature, qui devroient nous encourager à chercher le diſſolvant de la Pierre de la Veſſie. Nous verrons dans la ſuite les tentatives que l'Auteur a faites ſur ce ſujet, & le ſuccès qu'elles ont eû.

Le Mercure diſtillé ne produit aucun air: Quelques-uns, entr'autres Mr. Boyle, ont cru qu'on en tiroit de l'eau par la diſtillation, mais Mr. Hales fait voir que cette eau ne venoit que du lut ou des vaiſſeaux mêmes qu'on employoit pour cette expérience; il en rapporte deux de ce genre, dont la prémiere faite avec pluſieurs Aludals luttés l'un à l'autre & un grand Recipient, confirment le ſentiment de Boyle, car on trouva dans le Recipient quelques cuillerées d'eau, au lieu que dans la ſeconde, où l'on avoit évité avec ſoin & beaucoup d'adreſſe tout ce qui pouvoit fournir de l'humidité, il n'en parut pas le moindre veſtige.

Nous avons vû clairement par les experiences rapportées ci-deſſus, combien la force du feu peut tirer d'air des corps tant ſolides que Fluides. Suivons à preſent l'Auteur dans ce qu'il nous apprend des effets de la fermentation par rapport à la production & à la fixation de l'air. Il ſemble que cette maniere de fixer & de produire l'air par la fermentation que produit le mélange de differens corps, approche plus de ce que fait la Nature elle même, que l'autre méthode qui ſe ſert de la violence du feu. Nous devons remarquer que Mr. Hales prend le terme de fermentation dans un ſens très étendu, & donne ce nom à tout mouvement inteſtin des liquides ſoit diſſolution, fermentation, efferveſcence ou putrefaction.

Le ſang de mouton mêlé d'eau & mis en digeſtion, le ſel Ammoniac, le ſel de Tartre mêlés avec l'eſprit de Vin, produiſirent tous beaucoup d'air élaſtique; mais un demi mi pouce cubique de ſel Ammoniac & le double d'huile de Vitriol en abſorberent quinze pouces cubiques, & continuerent longtems à en abſorber de nouveau; l'eſprit de Terebentine & l'huile de Vitriol eurent à peu près le même effet. L'ecaille d'huitre mêlée avec le Vinaigre, l'huile de Vitriol, le jus de Citron &c. tantôt produiſoit de l'air, & tantôt en abſorboit au delà de ce que ce mêlange en avoit produit. L'eſprit de corne de Cerf mêlé avec le jus de Citron abſorba d'abord de l'air, dont il laiſſa enſuite échapper une partie qu'il reprit en ſe refroidiſſant.

La fermentation proprement dite dégage des Vegetaux ſur leſquels elle agit, une grande quantite d'Air, qui acquiert par là une élaſticité conſtante, ce qui le diſtingue des vapeurs aqueuſes qui ſe condenſent bientôt en ſe refroidiſſent; au lieu que cet air non ſeulement ſe dilate & ſe condenſe par le chaud & le froid, mais auſſi eſt compreſſible comme l'air commun à proportion des poids dont on le charge. L'Auteur démontre les deux parties de cette aſſertion par des expériences qui ne laiſſent aucun doute ſur leur certitude, & auxqu'elles nous ſommes obligés de renvoyer le Lecteur. Nous ne dirons rien non plus d'une invention très ingenieuſe pour ſonder à la plus grande profondeur avec facilité, dont il eſt ici parlé par occaſion, & qu'on trouve détaillée & décrite très exactement dans le ſupplement: on peut en voir un Eſſay dans les Tranſactions Philoſophiques N°. 405.

On ne peut pas dire que l'air qui ſort des Vegetaux par la fermentation, y ſoit dans l'état d'élaſticité où il ſe trouve lorſqu'il en eſt dégagé; car par exemple l'air qui ſort des Pommes tandis qu'elles fermentent, occupe 48. fois l'eſpace que les Pommes occupoient elles mêmes, quoique comprimé par une atmoſpere qui ſoutient une colonne de Mercure de 30. pouces: cet air feroit donc 48. fois au moins plus denſe dans les Pommes que lorſqu'il en eſt dégagé, & la force qui le comprime égale a 48. atmoſpheres; mais cet air feroit un effort égal pour ſe mettre en liberté, & il eſt aiſé de voir qu'il romproit ſa priſon avec violence, ſur tout lorſque ſon activité ſeroit encore augmentée par l'ardeur du ſoleil: il en eſt de même des corps dont l'air ſe dégage par la violence du feu. On peut donc conclure ſuivant le ſentiment de Mr. Newton, que le plus grand nombre des particules de l'air produit par le feu ou la fermentation, étoient dans un etat fixe & inélaſtique dans les corps d'où il eſt ſorti, & qu'elles reprennent cette force repulſive, ou leur élaſticité, auſſi-tôt qu'elles s'éloignent du corps, dont l'attraction les retenoit, & qui ceſſe d'agir ſur elles à une certaine diſtance.

Le ſupplement fournit quelques nouvelles

les expériences ſur le même ſujet, & pluſieurs réflexions très ſenſées ſur celles qui ont précédé. L'Auteur y explique pourquoi pluſieurs des mêlanges qu'il a employés pour ſes expériences, ſemblent tantôt abſorber & tantôt produire de l'air? ce qui n'eſt cauſé que par le plus ou le moins de vapeurs ſulphureuſes qui en ſortent pendant la fermentation, leſquelles quelquefois abſorbent plus d'air que la fermentation n'en produit, & alors il ſemble quelle n'en produit point, ou bien ces vapeurs abſorbent moins d'air qu'il ne s'en dégage du mêlange, & alors on ne peut connoître s'il s'en abſorbe du tout. Mr. Hales a ſû démêler cette incertitude, & eſt parvenu à connoître même avec préciſion l'effet de ces deux forces contraires, & qui agiſſent preſque toûjours en même temps.

L'article ſuivant contient une ſuite d'expériences, par leſquelles on examine ce que produit ſur l'air la fermentation des ſubſtances minerales. On entend aſſez que par cette fermentation l'Auteur ne veut dire autre choſe que le mouvement que produit le mêlange des mineraux avec leurs diſſolvans. De ces diſſolutions les unes abſorbent, les autres produiſent de l'air. Nous ne pouvons entrer dans le detail, qu'il faut chercher dans le livre même; mais nous ne ſaurions paſſer ſous ſilence une expérience qui a donné lieu à la découverte d'un nouveau Phenomene; c'eſt dans le ſupplement qu'on en trouve la relation. La pluſpart des diſſolutions minerales dont l'Auteur parle dans cet article, jettent des vapeurs ſulphureuſes en quantité; ces vapeurs après avoir détruit l'élaſticité d'une partie de l'air dans lequel elles ſont reçues, demeurent ſuſpendues dans le reſte ſans en diminuer la tranſparence; mais ſi l'on retient dans un vaſe l'air chargé de ces vapeurs, auſſi-tôt qu'on y introduit de l'air exterieur, il devient fort rouge & trouble, abſorbe une partie de l'air nouveau, & puis redevient tranſparent; ce changement arrive pluſieurs fois de ſuite, & ne ceſſe que lorſque l'air du vaſe ne peut plus abſorber d'air exterieur, les experiences font voir qu'il en abſorbe un volume à peu près égal au ſien. Mr. Hales ſe ſert de ce Phenomene pour expliquer la formation des éclairs & du tonnerre, & rendre raiſon de leurs effets. Mais quelque curieuſe que ſoit cette matiere nous nous contentons de l'indiquer comme une digreſſion qui nous éloigneroit trop du ſujet principal. Nous paſſerons auſſi ce que l'Auteur a ramaſſé dans le ſupplement des expériences ſur l'Air que Mr. Muſchenbrock a publiées dans ſes additions aux expériences de l'Academie *del Cimento*, dont il a donné la traduction.

Les expériences ſuivantes font voir l'influence que les corps enflamés & la reſpiration des Animaux ont ſur l'Air. Le nitre enflamé avec un verre ardent ſous un Re-

Recipient produit d'abord beaucoup d'air, mais qui perd bientôt ſon élaſticité & ſe reduit à un $\frac{1}{20}$ de ce qu'il étoit d'abord ; le ſoufre au contraire abſorbe beaucoup d'air, plus le Recipient eſt grand, plus le ſoufre abſorbe d'air, parce qu'il y brule plus longs-temps, quoique dans un petit vaiſſeau il en abſorbe plus à proportion que dans un grand. Parties égales de ſoufre en poudre & de limaille de fer qu'on laiſſe tomber ſur un fer rouge, abſorbent beaucoup d'air en brulant, ce qui donne lieu de conjecturer que les Volcans abſorbent l'air bien loin d'en produire. On doit remarquer que l'air produit dans toutes ces expériences perd très ſouvent une partie de ſon Elaſticité, & quelquefois rentre en entier dans les mêlanges dont il étoit ſorti, mais que celui qui eſt abſorbé ne ſe degage jamais, du moins n'en eſt-il point fait mention dans toutes les obſervations de cet ouvrage.

Une chandelle allumée ſous un Recipient, malgré la chaleur qu'elle communique à l'air dont elle eſt environnée, détruit l'élaſticité d'un $\frac{1}{[illegible]}$ de cet air, ce qui ne ſe fait que peu à peu, & les fumées ne ceſſent d'agir ſur l'air que plus de 30. heures après que le Recipient eſt refroidi. On ne peut plus rallumer la même chandelle dans cet air inpregné de vapeurs ; mais ſi apres l'avoir allumée au dehors on la remet dans ce même air, quoiqu'elle n'y brule que $\frac{1}{5}$ partie du tems qu'elle avoit brulé la premiere fois dans le même vaiſſeau, elle abſorbe cependant la même quantité d'air que lorſqu'on l'avoit miſe dans un air pur.

On connoit aſſez combien l'air eſt neceſſaire à la vie des animaux, mais on ne convient ni de ce qu'il y contribuë, ni de la maniere dont il agit même dans les Poulmons. Les expériences de notre Auteur pourront donner beaucoup de lumieres ſur cette matiere : Il commence par examiner comme le plus facile, quelle influence la reſpiration a ſur l'air. Pour cet effet il a renfermé dans des Recipiens de verre, dont la capacité lui étoit connuë, des animaux vivans, ce qui a donné lieu à pluſieurs obſervations. D'abord la chaleur du corps de l'animal rarefioit un peu l'air, mais bientôt ſon volume diminuoit, & continuoit toujours juſques à la mort de l'animal. Un Rat vecût ainſi pendant 14. heures dans 2024. pouces cubiques d'air, dont il abſorba 73. pouces, à peu près autant qu'une chandelle allumée en avoit abſorbé dans le même vaiſſeau. L'élaſticité de l'air eſt pareillement détruite dans les Poulmons des hommes. Mr. Hales en reſpirant l'air contenu dans une Veſſie pendant une minute (& il eut bien de la peine à ſoutenir l'expérience ſi long-tems) abſorba 20. pouces cubiques de cet air, qui avec ce qui étoit contenu dans les Poulmons montoit à 240. pouces cubiques, c'eſt-à-dire 74. pour la Veſſie & 166. pour les Veſicules & la Canne du Poulmon avec ſes ramifications. La maniere exacte & ingénieuſe avec laquelle il a meſuré la capacité du Poulmon mériteroit d'être ici entierement traduite : il nous ſuffira de rapporter ſimplement le reſultat de ſes recherches pour ne pas paſſer les bornes d'un Extrait. Il n'a pas eu la commodité de faire ſes expériences ſur le Poulmon d'un homme ; il n'a employé que celui d'un Veau : mais en comparant ſes obſervations avec celles des Drs. Keill & Jurin, il juge que la ſurface intérieure du Poulmon eſt de 289. pieds quarrés, ce qui eſt dix fois plus que la ſuperficie du corps d'un homme : En ſuppoſant que nous attirons à chaque inſpiration ordinaire 40. pouces cubiques d'air, cela montera à 48. mille pouces cubiques dans une heure, dont une partie eſt abſorbée ou detruite, comme il paroit par les expériences dont on a fait mention ; Mais il n'eſt pas aiſé de déterminer en quelle quantité ; l'Auteur a fait pluſieurs tentatives pour y réuſſir qui n'ont pas eu le ſuccès qu'il en attendoit faute d'inſtrumens aſſez grands: il ne laiſſe pas d'en conclure, quoique d'une maniere problématique, qu'en 24. heures un homme détruit par ſa reſpiration l'élaſticité d'une once & demie d'air. C'eſt de cette quantité d'air qu'il conjecture que le ſang attire une partie, mais qui eſt changée quant à ſon élaſticité; la grande ſurface par laquelle le ſang eſt expoſé à l'air dans le Poulmon, & la fineſſe extrême des membranes qui les ſeparent, facilitent beaucoup ce mêlange que produit la force attractive des parties du ſang & de celles de l'air fixé par les vapeurs ſulphureuſes.

Cette proprieté qu'ont les Poulmons de détruire l'élaſticité de l'air, à cauſe des vapeurs qui s'élevent continuellement des liqueurs qu'ils contiennent, fait voir pourquoi un animal ne peut vivre dans un air qui n'eſt pas ſouvent renouvellé. On attribuoit cet effet au défaut de l'eſprit vivifiant de l'air, qui n'étoit qu'un nom dont on tachoit de couvrir l'ignorance de la veritable cauſe, un air chargé de ces vapeurs groſſieres perd plus vite ſon élaſticité qu'un autre, & les vapeurs elles mêmes s'attirant avec facilité, forment des maſſes capables de boucher les orifices des veſicules, ce qui rend la reſpiration difficile & eſt capable de l'empêcher entierement. Mais auſſi elles ſont très utiles pour diſſiper l'air qui entre dans la cavité du Thorax & diminuer l'obſtacle qu'il feroit à la reſpiration en le reduiſant peu à peu à cet état fixe par lequel il eſt abſorbé. Car il eſt prouvé par des expériences inconteſtables que l'air paſſe au travers des Poulmons avec aſſez de facilité pour ne pas douter qu'il n'entre dans la cavité du Thorax, ſi ce n'eſt conſtamment, du moins lorſque l'animal

mal fait un exercice violent qui l'oblige à inſpirer plus fortement qu'à l'ordinaire. C'eſt à la deſtruction de l'élaſticité de l'air par de vapeurs ſulphureuſes qu'il faut attribuer les pernicieux effets d'un air chargé de ces vapeurs, & ceux des éclairs, & des l'exploſion de la poudre à canon qui tuent quelquefois ſubitement en détruiſant tout d'un coup l'élaſticité de l'air, la circulation eſt arrêtée alors par l'affaiſſement total des Veſicules du Poulmon. Le meilleur moyen de corriger les funeſtes effets d'un air chargé de vapeurs, eſt de le faire paſſer avant d'entrer dans les Poulmons, au travers de pluſieurs linges les uns ſur les autres trempés dans une forte diſſolution de ſel marin ou de ſel de Tartre dans du Venaigre, parce que les ſels attirent avec beaucoup de force ces vapeurs ſulphureuſes; ce que l'Auteur prouve par des expériences auſſi curieuſes que convaincantes, mais dont le detail nous mêneroit trop loin. La ſuite de ſes recherches le conduit à examiner la quantité d'humidité que tranſpirent les Poulmons: il trouve qu'en 24. heures elle ſe monte a 9792. grains, & par conſequent leur ſuperficie interieure tranſpire dans ce temps là $\frac{1}{174}$ d'un pouce de haut.

Enſuite l'Auteur examine quelle eſt l'action de l'air ſur le feu; & après pluſieurs obſervations connues d'ailleurs, & quelques expériences nouvelles ſur la viteſſe avec laquelle l'air ſe porte vers le feu, & la force avec laquelle il frappe les matieres enflamées, il tire les conſequences ſuivantes. Le feu eſt principalement augmenté & animé par l'Action & la réaction des particules acides & ſulphureuſes des corps brulans, & les particules élaſtiques qui entrent dans le feu de l'air qui l'environne, ou qui ſortent en abondance des matieres qui brulent, celles là ſeules peuvent ſervir de nourriture au feu qui contiennent plus ou moins de ſoufre, & lorſqu'elles l'ont perdu, le reſte peut bien s'échauffer, mais jamais entretenir le feu, mais le ſoufre même ſans air ne ſauroit bruler. Le ſentiment de ceux qui croient que le feu eſt un corps diſtinct retenu dans le ſoufre, tombe par les expériences de Mr. Hales; car ſi cela étoit lorſque les corps ſulphureux ſeroient enflamés, ils dilateroient tout l'air qui les environne, au lieu qu'ils ont un effet tout contraire, preuve que la chaleur du feu conſiſte principalement dans les vibrations promtes & fortes, l'action & la réaction entre l'air élaſtique qui repouſſe le ſoufre, & le ſoufre acide qui attire l'air. Ajoutez que l'air & le ſoufre ſont mis en mouvement par ce milieu éthéré, comme le ſuppoſe Mr. Newton, *qui rompt & reflêchit la lumiere, & par les vibrations duquel la lumiere échauffe les corps, & eſt miſe dans des accès de facile reflexion, & de facile tranſmiſſion.*

Les vibrations de ce milieu ne contribuent-elles pas à la véhémence & à la durée de leur chaleur? Et les corps chauds ne communiquent-ils pas leur chaleur aux corps froids contigus, par les vibrations de ce milieu, continuées des corps chauds dans les corps froids? Ce milieu n'eſt il pas exceſſivement plus rare, & plus ſubtil que l'air, & exceſſivement plus élaſtique & plus actif? Ne penetre-t-il pas par ſa force tous les corps? Optique Qu. 18. . . *la force* élaſtique de ce milieu doit être à proportion de ſa denſité plus de 490^{10}. fois plus grande que n'eſt la force élaſtique *de l'air à proportion de ſa denſité.* ibid. Qu. 21.

La chaleur ne fait pas toujours ſortir des corps ces particules ſulphureuſes & élaſtiques, qui ſont proprement l'aliment du feu; quelques fois elles les fixent dans certains corps & augmentent par là leur poids, ce qui eſt manifeſte dans le Minium. Sa diſtillation a fait voir qu'il contient bien plus de particules élaſtiques que le plomb, & la couleur rouge qu'il acquiert dans le feu, eſt un fort indice des particules ſulphureuſes qu'il y a auſſi acquiſes.

La maniere dont l'Auteur explique la fermentation, & la putrefaction ne ſera peut-être pas approuvée de tous les Chymiſtes: il les attribue l'une & l'autre à la même cauſe & pretend que la putrefaction n'eſt qu'une fermentation plus grande, & qui n'étant point retenue par un liquide aqueux, cauſe une plus grande chaleur,

& une diſſolution plus entiere. Mais les effets en ſont ſi differens, qu'il eſt bien difficile de paſſer cette conjecture à l'Auteur.

Ce traité finit par une recapitulation de ce qui y eſt prouvé, & dont nous avons taché de donner une idée, très imparfaite à la verité. Un ouvrage de ce genre n'eſt gueres ſuſceptible d'extrait, comme nous l'avons inſinué dès le commencement. Nous avons cru cependant qu'on nous ſauroit gré d'en avoir donné quelque connoiſſance au public, ſi ce n'eſt pour inſtruire, du moins pour rendre quelque juſtice au mérite de Mr. Hales en le faiſant connoître aux étrangers qui ne ſont pas à portée de lire ſes ouvrages.

ARTICLE III.

A *Vindication* of the *Government*, *Doctrine*, and *Worſhip* of the Church of ENGLAND, eſtablished in the Reign of *Queen Elizabeth* againſt the injurious Reflections of Mr. *Neal* in his late Hiſtory of the *Puritans: alteram partem audi.* London, Printed and Sold by A Betteſworth and C. Hitch at the Red Lion in Pater-Noſter-Row; and T. Ashley at the Roſe; and S. Auſten at the Angel in S. Pauls

Churchyard 1733. C'eſt-à-dire, *Defenſe de la Diſcipline, de la Doctrine, & du Culte de l'Egliſe Anglicane, établie ſous le regne de la Reine Eliſabeth, contre les Remarques injurieuſes de Mr. Neal dans l'hiſtoire des Puritains, qu'il vient de publier.* A Londres, chez A. Betteſworth, & C. Hitch, T. Ashley, & S. Auſten. 1733. *in octavo*, pagg. 362.

L'AUTEUR anonyme de cet ouvrage ſe déclare dans la Préface Partiſan zelé de la *Tolerance*; Il remarque qu'une union ſincere des Proteſtans ſeroit le moyen le plus efficace d'avancer les interêts de leur Religion, qu'à la vérité on ne doit pas s'attendre, que tous ceux qui ſe ſont ſéparés de l'Egliſe Romaine ſoient dans les mêmes ſentimens, ou pratiquent les mêmes cérémonies dans leur culte, mais que leur devoir, auſſi-bien que leur interêt, devroit les obliger à la tolerance, & à une charité fraternelle: Il blame fortement la conduite de ceux, qui dans un tems où le Papiſme gagne tous les jours ſur le parti Proteſtant, & ſçait profiter adroitement des diviſions qui y regnent, excitent des diſputes parmi ceux qui font profeſſion d'une même *Foi*, ou font revivre celles, qui dès le commencement de la Réformation en ont arrêté les progrès: *Pourquoi*, dit-il, *les Proteſtans s'entredéchireroient-ils les uns les autres? Pourquoi ſe chargeroient-ils réciproquement de calomnies & de reproches? Pourquoi travailleroient-ils à noircir la reputation de ceux qui étoient les Auteurs & les Promoteurs de la Réformation? l'Ennemi commun le fait aſſez; & faut-il que nous lui prétions des armes*? Il prend occaſion de-là, de cenſurer Mr. *Neal*, qui dans ſon hiſtoire *des Puritains* tache de prouver que les differens partis des Proteſtans ſe ſont autant maltraités les uns les autres que les Papiſtes les ont maltraité tous; s'il y a eu de la faute des deux côtés, on doit les pardonner & oublier. *Iliacos intra muros peccatur & extra.* Les Loix contre les Puritains étoient trop ſévéres, ſoit, mais ceux-ci lorſqu'ils ont eu le pouvoir en main s'en ſont vengés avec uſure: Nôtre Auteur conclut en ces termes „ Ces choſes ſont paſſées, ſi à l'a-„ venir nous ne pouvons pas être aſſez „ heureux pour être parfaitement d'ac-„ cord, entant que Chrétiens, & entant „ que Proteſtans uniſſons nos efforts pour „ avancer la cauſe importante du Chriſtia-„ niſme, de la Religion Proteſtante & de „ la Vertu; lorſque nos efforts unis au-„ ront terraſſé l'infidélité & les vices de „ nôtre ſiécle, nous ſerons aſſez à tems „ ou plûtôt il ne ſera jamais de ſaiſon, „ de diſputer ſur des choſes ſi peu impor-„ tantes, que des *orgues*, un *ſurplis*, un

,, *bonnet*, une *bague*; des conteſtations de
,, cette Nature produiſent, outre pluſieurs
,, autres maux, une indifference & un mé-
,, pris ouvert pour les devoirs néceſſaires
,, de la Pieté, & de la Vertu, & les hom-
,, mes ne ſont que trop portés à ſubſti-
,, tuer un zèle indiſcret pour, ou contre
,, les Cérémonies extérieures de la Reli-
,, gion à la place d'une véritable dévotion,
,, & d'une Pieté ſolide.

Après ces remarques générales nôtre Auteur donne le plan de ſon ouvrage, & il ſe propoſe de prouver, 1. que la Reine Eliſabeth étoit ſincérement attachée à la Religion Proteſtante, & que dans les meſures qu'elle a priſes, pour établir la Réformation, elle n'a agi ni contre les regles de la prudence, ni contre celles de la charité. 2. Que les Puritains de ce tems-là ne cherchoient pas à être tolerés eux-mêmes, ni ne ſe propoſoient de tolerer les autres, mais que leur unique vûe étoit d'établir leur propre Diſcipline en perſécutant les autres Proteſtans. 3. Que cependant ils ont été traités avec beaucoup de douceur, & qu'ils ont joüi de pluſieurs poſtes conſidérables dans l'Egliſe. 4. Qu'enfin leur conduite irréguliére & leurs mutineries continuelles obligerent le Gouvernement à les traiter avec plus de rigueur.

Dans le prémier Chapitre nôtre Auteur juſtifie la Reine Eliſabeth. Pour prouver qu'elle étoit ſincerement attachée à la Religion Proteſtante, il allégue premiérement ce que les Papiſtes penſoient d'elle au ſujet de la Religion. 2. L'état dans lequel elle trouva le Royaume à ſon avénement à la Couronne. 3. Les offres avantageuſes qu'on lui faiſoit de la part des Papiſtes. 4. Les dangers auxquels elle s'expoſoit en favoriſant les Proteſtans. 5. La Conduite qu'elle tenoit pour établir la Religion Proteſtante. Perſonne n'ignore que ſous le regne de *Marie*, la vie d'Eliſabeth ne fut continuellement en danger, parce qu'on la regardoit comme le chef des Proteſtans : Lors qu'aprés la mort de *Marie* on délibera dans la Chambre haute du Parlement s'il falloit faire proclamer Eliſabeth Reine, quelcun fit naître cette difficulté, *que tout le Royaume faiſoit profeſſion de la Religion Catholique Romaine, & qu'on ne pouvoit douter qu'Elizabeth ne fut Proteſtante dans le cœur.* De tous les Evêques il n'y avoit que celui de *Carlile* qui voulut la couronner. Le Pape l'excommunia comme une hérétique, & tous les Princes Catholiques Romains ſe liguèrent contre elle. L'état dans lequel elle trouva le Royaume à ſon avénement à la Couronne étoit des plus triſtes : la feue Reine avoit contracté des debtes immenſes, l'Echiquier étoit épuiſé, le Royaume engagé dans une guerre facheuſe avec la *France* & l'*Ecoſſe*, la ville de Berwick ſur les frontieres de l'Ecoſſe, & les Ports de mer Dover, Portsmouth

&

& l'Iſle de Wight dépourvües de munition & d'hommes; Marie Reine d'Ecoſſe diſputoit à Eliſabeth ſon titre à la Couronne, elle faiſoit profeſſion de la même Religion, que les ſujets de ſa Rivale, étoit actuellement en poſſeſſion d'une partie de la Grande Bretagne, & avec cela alliée étroitement à la France; Henri II. Roy de France ſon beau Pére lui avoit fait prendre le Titre & les armes d'Angleterre, les *Guiſes* ſes Oncles ſollicitoient le Pape, de déclarer le titre d'Eliſabeth nul; Tous les Conſeillers, les Miniſtres d'Etat, les Juges à paix, & ceux qui étoient dans les Emplois, étoient Catholiques zèlés; les Evêques & le Clergé s'oppoſoient fortement au retabliſſement de la Réformation; la Convocation préſenta à Eliſabeth une Requête, dans laquelle elle ſoutenoit hautement les Dogmes de l'Egliſe Romaine: *Cox* * dans une de ſes lettres dit: *le Papiſme s'eſt accrû ſi fort ſous le Regne cruel de Marie, pendant cinq ans ſeulement, qu'on ne ſçauroit croire, combien les cœurs des Papiſtes ſont endurcis*; & *Jewel* écrivit à *Bullinger*: *Nos Univerſités ſont tellement gâtées & perdües, qu'à peine y trouve-t-on deux perſonnes qui ſoient dans nos ſentimens. Vous ne ſçauriez croire qu'une ſi grande déſolation eut pû arriver en ſi peu de tems.* Le Secretaire *Cecil* remarque, que la France réſolue de profiter de l'Etat fâcheux des Affaires en Angleterre, avoit formé le Projet d'en faire la Conquête, que l'armée étoit prête, les Capitaines nommés, les Vaiſſeaux équippés, qu'elle comptoit de ſe rendre maitre de l'Ecoſſe en moins d'un mois, & de pénétrer par là en Angleterre; Pour ſe débaraſſer de ſes difficultés Eliſabeth n'avoit qu'à conſerver le Papiſme; les Grands du Royaume, & pluſieurs Princes étrangers la ſollicitoient fortement à cela, le Pape lui offrit de confirmer en ce cas là ſon titre à la Couronne, & de la mettre à couvert par ce moyen tant des prétenſions de la Reine d'Ecoſſe ſa Rivale, que des complots de ſes propres ſujets. En refuſant ces offres, elle s'expoſoit à de grands dangers, cependant ſon zèle pour la Religion Proteſtante ne lui permit pas de les accepter; le jour même de ſon couronnement, elle reçut avec des marques de reſpect une Bible en Anglois qu'on lui préſenta dans *Cheapſide*, elle fit élargir enſuite tous ceux qui avoient été mis en priſon pour cauſe de Religion, elle publia une Proclamation par laquelle elle permettoit de faire le Service Divin en langue Vulgaire, & de lire l'Ecriture Sainte; elle rétablit la Religion Proteſtante ſur le même pied où elle avoit été ſous le regne de ſon frere Edoüard; pendant tout ſon Regne elle profita de toutes les occaſions de ſoutenir les Proteſtans en France & dans les Païs-Bas; & lorſque

---

* Strypt's Annal. vol. 1.

Henri IV. Roi de France changea de Religion, elle ne put s'empêcher de lui marquer ſon chagrin par une lettre écrite dans les termes les plus forts, & ſignée, *Vôtre bonne ſœur à la vieille mode, je n'ai que faire de la nouvelle, Eliſabeth.* Quand on peſe bien toutes ces circonſtances on a de la peine à croire avec Mr. Neal, qu'Eliſabeth favoriſât en ſecret les Papiſtes, & que ſi elle rétablit la Réformation, ce ne fut que par des vûes d'interêt & de Politique.

Nôtre Auteur après avoir juſtifié la Reine Eliſabeth par rapport à ſon attachement à la Religion Proteſtante, tache de faire voir, que dans les meſures qu'elle a priſes pour rétablir la Réformation, elle a ſuivi les regles de la charité & de la prudence. Les Proteſtans de ce tems là n'étoient pas tous dans les mêmes ſentimens: Les Luthériens formoient un parti conſiderable, ils travailloient avec chaleur à faire recevoir la Confeſſion d'Augsbourg, & ils alleguoient pour raiſon que cela cimenteroit l'union avec les Proteſtans d'Allemagne, & frayeroit le chemin à une ligue avec les Princes de ce parti. Ceux qui ſous le regne de Marie s'étoient refugiés à Genève & en Suiſſe, vouloient qu'on adoptât les ſentimens de Calvin & qu'on ſe conformât au Culte & à la Diſcipline de Genève; un troiſiéme parti inſiſtoit qu'on rétablit les choſes ſur le même pied, où elles avoient été ſous le Roy Edoüard: En-

Enfin le nombre des Papiſtes étoit encore fort grand, & il étoit de la charité auſſi bien que de la prudence, pour pourvoir à la ſeureté de la Reine, & pour contribuer au ſuccès de la Réformation, d'établir un culte ſans idolatrie, auquel les Papiſtes puſſent cependant aſſiſter, afin d'avoir l'occaſion d'être inſtruits dans les Principes de la véritable Religion. Pour contenter ces differens partis & pour les retenir tous dans le ſein de l'Egliſe, on ne pouvoit mieux faire que de ſuivre la Réformation d'Edoüard. Bullinger qui étoit alors le chef des Calviniſtes à Zurich, avoit déclaré, *ſatisfacit piis Eduardi Reformatio*, la Réformation d'Edouard contente les perſonnes pieuſes: les Luthériens avoient tout lieu d'être ſatisfaits. Ceux qui ſous Edouard avoient dreſſé la Confeſſion de foi, & compoſé la Liturgie, avoient ſuivi après l'Ecriture Sainte & les Peres, la Confeſſion d'Augsbourg, les Ecrits de Melanchton, les œuvres d'Eraſme, & l'Inſtruction d'un Chrétien publiée ſous Henri VIII. On n'avoit pas avancé, dans l'article de la Prédeſtination, que Dieu n'avoit eu aucun égard à la foi & aux bonnes œuvres. Cramer, Latimer, & Hooper, croyoient que Jeſus Chriſt étoit mort pour tous les hommes, & ils avoient eu ſoin d'inſerer ce Dogme tant dans la Confeſſion de foi, que dans pluſieurs collectes de la Liturgie. Ajoutons à cela qu'il étoit facile de rétablir la Réformation d'Edoüard, le Parlement l'avoit authoriſée, le peuple y étoit accoutumé, les Proteſtans moderés des païs étrangers la regardoient comme un ſage milieu entre les Luthériens & les Calviniſtes, pluſieurs de ceux qui y avoient travaillé l'avoient ſcellée de leur ſang, & le reſpect qu'on conſervoit pour la mémoire de ces illuſtres Martyrs, avoit prévenu le peuple en faveur de cette Réformation; au lieu que ſi on avoit voulu compoſer une Liturgie, & établir une Diſcipline nouvelle, les differens partis ſe ſeroient animés, les diſputes ſe ſeroient échauffées, il auroit fallu du tems, pour examiner, pour convenir, & pour ſe déterminer; pendant tout cet intervalle le culte de l'Egliſe Romaine auroit été continué, & la Réformation ſi non empêchée, du moins ſuſpendue: Enfin la charité auſſi bien que la prudence vouloit qu'on ſuivit un plan, qui ne retranchoit aucun des partis Proteſtans de la Communion de l'Egliſe & qui au contraire pouvoit ſervir de moyen à réunir les Proteſtans des païs étrangers & à retenir les Papiſtes mêmes dans l'Egliſe, & à ſe faire inſtruire, pour embraſſer avec le tems la Réformation.

Notre Autheur repond enſuite aux objections de Mr. Neal contre la Reformation d'Edouard, retablie par la Reine Eliſabeth: Elle roulent ſur les habits des Eccleſiaſtiques, ſur la Liturgie, ſur l'Epiſcopat, &

ſur la Diſcipline de l'Egliſe Mr. Neal inſinue qu'il n'y avoit que ceux qui ſous Henri VIII. avoient caché leurs véritables ſentimens, (& par conſequent trahi leur conſcience) qui ſouhaitoient qu'on continuât l'uſage des habits Sacerdotaux ; il rapporte qu'ils alleguoient pour raiſon que le Clergé étoit trop pauvre pour acheter de nouveaux habits ; il aſſûre que Hooper, après avoir refuſé pendant long-tems d'être conſacré avec les habits Pontificaux, y conſentit enfin, à condition, qu'il ne les porteroit qu'une ſeule fois à la Cour ; il range Bucer, Pierre Martyr, & les Theologiens Suiſſes au nombre de ceux qui condamnoient les habits ; il aſſûre que l'Archevêque Cramer, Latimer & Taylor, lorſqu'on les dégrada, proteſterent qu'ils avoient regardé depuis long-tems cet appareil comme ſuperſtitieux & ridicule, que l'Archevêque Parker ſe felicitoit d'avoir été conſacré ſans les habits *Aaroniques*, que Horn. Evêque de Winchester, Jewel Evêque de Salisbury, Pilkington Evêque de Durham, & Grindal Evêque de Londres furent long-tems en ſuſpens s'ils devoient accepter les Evêchés qu'on leur offroit, parce qu'il falloit ſe faire conſacrer avec les habits Pontificaux ; il pretend qu'on ne pouvoit enjoindre l'uſage de ces habits ſans bleſſer la charité, & que ceux qui s'obſtinerent à les conſerver, avoient uniquement en vûe de confirmer le peuple dans l'opinion ridicule, que la validité du miniſtere des Prêtres & l'efficace du ſervice Divin dependoit de l'uſage de ces habits ; & de laiſſer une porte ouverte pour ramener plus facilement le Papiſme. Notre Auteur accuſe Mr. Neal de mauvaiſe foi ſur tous ſes articles,& tache de faire voir qu'il a déguiſé les ſentimens des Reformateurs, ſupprimé des circonſtances eſſentielles, & changé entierement les faits. L'Evêque Burnet dans ſon Hiſtoire de la Reformation * dit, le Clergé étoit alors ſi pauvre qu'il pouvoit à peine ſe procurer des habits decens; mais il ajoute: Le commun peuple juſqu'alors trop ſoumis au Clergé, ſe jettoit dans l'autre extremité & mepriſoit les fonctions ſacrées auſſi-bien que ceux qui les exerçoient; s'ils avoient celebré le ſervice Divin dans leurs mauvais habits il étoit à craindre que la majeſté du ſervice ne fut avilie. On reſolut donc de conſerver les anciens vetemens; s'il avoit fallu les ſupprimer parce qu'ils avoient été conſacrés & employés à des uſages ſuperſtitieux, il auroit fallu par la même regle abatre les Egliſes & fondre les cloches, que S. Paul dit que toute Creature de Dieu eſt bonne, & qu'il eſt permis même de manger de la viande ſacrifiée aux Idoles, enfin qu'il ſeroit ridicule, ſous pretexte de quelques abus precedans que l'on eut corrigés de defendre des habits que tous les ſiecles ont

---

* Vol. 2. p. 75.

ont reveré, & qui ſont ſi decens. Mr. Neal à ſupprimé tout cela. Il aſſûre que Hooper conſentoit à être conſacré avec les habits Pontificaux à condition qu'il ne les porteroit qu'une ſeule fois à la Cour : mais la verité eſt, qu'il promit de les porter lorſqu'il ſeroit conſacré, & toutes les fois qu'il precheroit ou devant le Roy, ou dans ſa Cathedrale, ou à quelque ceremonie publique, & que ſous cette condition on le diſpenſa de les porter en d'autres rencontres : Mr. Neal ajoute que Bucer & Pierre Martyr auſſi-bien que les Theologiens Suiſſes s'étoient declarés hautement contre les habits. Nous avons déja fait voir dans l'extrait que nous avons donné de l'Hiſtoire de Mr. Neal qu'il s'étoit trompé à l'égard des Théologiens Suiſſes. Notre Autheur ne lui fait pas plus de grace ſur Bucer, qui loin de condamner les habits, dit dans une lettre à Cramer datée du 8. de Decembre 1550. qu'il eſtimoit que toutes les Creatures de Dieu ſont bonnes, & que dans quelque degré que les hommes en abuſent, on les peut reduire à leur uſage legitime ; qu'il jugeoit même à propos de retenir les vetemens, parce que les anciens Peres s'en étoient ſervi avant la corruption de l'Egliſe, que par-là on conſerveroit la dignité du Miniſtere Evangelique, qu'on en tireroit deux autres uſages, d'un côté chacun verroit que l'Egliſe Anglicane ne changeoit pas legerement les coutumes ancienciennes, de l'autre ces vetemens continueroient à être l'embleme de la pureté, & de la ſincerité qui doivent briller dans les Paſteurs, & qu'à ſon avis on offenſoit Dieu ſi l'on refuſoit d'obeir aux Magiſtrats dans cette rencontre. Ce que Cramer & Latimer dirent à leur degradation regardoit l'équipage ridicule de l'Egliſe Romaine, dont on les dépoüilloit piece à piece, & non les Vetemens de l'Egliſe Anglicane. Enfin tant s'en faut, ſelon nôtre Auteur, qu'on bleſſa la charité en authoriſant l'uſage de ces habits, que ce fut plutôt par un principe de charité qu'on les conſerva. Il étoit de la bienſeance que les Eccleſiaſtiques fuſſent diſtingués du commun peuple par des habits decens & particuliers; les Puritains eux mêmes en convenoient: le Roy Edouard dans la derniere année de ſon regne avoit ordonné que ces habits ſeroient une Robe, un bonnet quarré, une écharpe, & pendant le ſervice Divin un ſurplis. C'étoient-là des habits Academiques, & non pas, comme il plait à Mr. Neal de les appeller, *Papiſtiques*: on ne les conſacroit pas, comme dans l'Egliſe Romaine par des prieres, par le ſigne de la Croix, & avec de l'eau benite; la Reine Eliſabeth déclara, qu'on ne pretendoit nullement attribuer à ces habits quelque ſainteté particuliere, mais ſeulement comme dit S. Paul que toutes choſes ſe faſſent dans l'Egliſe honnêtement, & avec ordre; le peuple étoit ac-

accoutumé à ces habits, les Lutheriens les approuvoient, pluſieurs des Calviniſtes moderés s'y conformoient ; ſi quelques ſuperſtitieux faiſoient dependre de l'uſage de ces habits la validité du Miniſtere, & l'efficace du Service Divin, il étoit d'autant plus neceſſaire de les conſerver, puis qu'autrement ils ſe ſeroient abſentés entierement des Egliſes, & ſe ſeroient jettés dans le parti Papiſte. C'étoit donc une condeſcendance Chrêtienne, de s'accommoder dans des choſes indifférentes aux circonſtances du tems, d'avoir égard à la foibleſſe de tant de perſonnes, & *de ne donner aucun achopement, ni aux Juifs, ni aux Grecs, ni à l'Egliſe de Dieu.* Mais où eſt la charité de Mr. Neal d'attribuer à ceux qui vouloient conſerver les habits des vûes cirminelles, & d'inſinuer qu'ils vouloient tenir une porte ouverte pour ramener plus facilement le Papiſme.

Mr. Neal cenſure la Liturgie de l'Egliſe Anglicane, ſur ce qu'elle préſcrit de certains formulaires de prieres, que la plûpart de ces prieres ont été tirées des Miſſels, & qu'elle ordonne de recevoir le Sacrement de l'Euchariſtie à genoux. Nôtre Auteur répond à cela ; 1. que la queſtion n'étoit pas alors s'il falloit avoir un Corps de Liturgie qui reglât la maniere & les expreſſions pour toutes les parties du Service Divin, ou ſi l'on devoit s'en repoſer ſur les mouvemens ſubits &

non préméditez des Miniſtres qui officient. *Cette derniere penſée* dit l'Evêque Burnet *ne vint jamais aux Réformateurs, & ils ne craignoient pas en établiſſant une forme de ſervice d'empieter ſur la charge de Jeſus Chriſt notre Roi.* Les Egliſes de Geneve, d'Allemagne, & d'Ecoſſe, avoient leurs Liturgies : Calvin dans ſa lettre au Protecteur lui avoit recommandé d'établir un formulaire de prieres & de rites fixe, d'où il ne fut pas permis aux Miniſtres de s'écarter, tant pour ſubvenir à l'ignorance & à la ſimplicité de quelques-uns, que pour témoigner le conſentement unanime de l'Egliſe; enfin pour s'oppoſer à l'inconſtance & à la legereté de pluſieurs, qui cherchoient continuellement des Innovations. Comme une des principales fins de la Réformation étoit de dépouiller les gens d'Egliſe de cette autorité tyrannique qu'ils uſurpoient ſur les Conſciences, on n'avoit garde de leur laiſſer le pouvoir de préſcrire de droit abſolu au peuple, ce qu'il doit demander à Dieu. Il y avoit parmi le Clergé des Luthériens, des Calviniſtes, de ceux qui favoriſoient la Réformation d'Edouard & des Papiſtes déguiſés; ſi chacun avoit eu la liberté de compoſer des prieres pour ſon Egliſe il y auroit fait entrer le dogme de ſon parti, les diſputes auroient continué & le Papiſme auroit enfin triomphé. Enfin Mr. Neal convient lui-même que l'Egliſe étoit dans un état déplorable

& qu'il y avoit parmi les Miniſtres un grand nombre de Prêtres Papiſtes déguiſés & de gens ſans lettres : il étoit donc d'une néceſſité abſolüe d'établir un Corps de Liturgie. 2. Mr. Burnet nous apprend *que les Réformateurs ſe propoſoient pour regle generale, qu'il ne falloit faire aucun changement dans la ſimple vûe de donner un nouvel air à la Religien, ni par la ſimple penſée de ne point recevoir ce qui étoit pratiqué dans le tems de la ſuperſtition, que l'on devoit retenir les cérémonies, dont l'ancienne Egliſe avoit uſé & en retrancher les corruptions des derniers, que Jeſus Chriſt lui-meme non-ſeulement obſerva les cérémonies des Juifs, mais qu'il forma ſur leurs prieres, celle que nous avons de lui.* Si l'on avoit inſeré dans la Liturgie des prieres addreſſées aux Saints, ou conçües dans une langue inconnüe, les Puritains auroient eu raiſon de s'y oppoſer ; mais ſi parce que les Papiſtes s'étoient ſervi de certaines prieres, excellentes en elles-mêmes, de certains Pſeaumes & de certaines hymnes, il en avoit fallu abolir l'uſage, on auroit dû retrancher par la même raiſon, l'Oraiſon Dominicale, le Symbole des Apôtres, les leçons de l'Evangile, l'uſage des Cloches, & celui de l'eau dans le batême. 3. Si la Liturgie ordonne de recevoir la communion à genoux, c'étoit parce qu'on regardoit la genuflexion comme la poſture la plus humble & la plus reſpectueuſe. Les Réformateurs du tems d'Edouard dé-

déclarérent dans une Rubrique particuliére qu'ils ne prétendoient par là déferer aucune adoration au pain & au vin, ni établir la préſence réelle du Corps & du Sang de Jeſus-Chriſt. Il eſt vrai qu'on effaça ſous le regne d'Eliſabeth cette déclaration du Service de la Communion, parce que pluſieurs étant imbus du dogme de la préſence réelle, on trouva à propos de le laiſſer indécis, afin de ne pas les empêcher d'entrer dans la communion de l'Egliſe Anglicane; mais on n'obligea perſonne à croire ce dogme; Calvin, dit l'Auteur, n'avoit pas plus de raiſon d'ordonner qu'on réçut l'Euchariſtie aſſis à table que les Réformateurs d'Angleterre de vouloir qu'on la reçut à genoux. Enfin on ne doit pas confondre cette pratique de l'Egliſe Anglicane avec l'adoration de l'hoſtie dans l'Egliſe Romaine, parce que ce n'eſt pas à une certaine partie du ſervice, ou lors qu'on éléve le Sacrement, qu'on eſt à genoux, mais durant toute la cérémonie.

Nous n'entrerons pas dans le détail des diſputes ſur l'Epiſcopat. Mr. Neal dans ſon hiſtoire pag. 82. avance que les prémiers Réformateurs croyoient unanimement qu'il n'y avoit que deux ordres dans l'Egliſe Chrêtienne, celui des Evêques & des Diacres; & pag. 62. que le formulaire d'Ordination étoit le même pour les Evêques, & les Prêtres; Nôtre Auteur fait voir que Mr. Neal a été mal informé, ou qu'il déguiſe volontairement la vérité. Dans la préface du nouvel office du Roy Edouard pour les Ordinations, il eſt dit poſitivement. *Ceux qui liſent diligemment les Ecritures ſaintes, & les Auteurs anciens, peuvent voir clairement que depuis le tems des Apôtres il y a eu trois ordres de Miniſtres dans l'Egliſe Chrétienne, les Evêques, les Prêtres & les Diacres* : & dans le Ceremoniel des Ordinations, on trouve deux formulaires diſtincts, dont l'un a pour titre : Formulaire de la conſécration d'un Archevêque ou Evêque ; & l'autre Formulaire de l'Ordination des Prêtres : Dans le 1. Il eſt dit que l'Evêque ſera conſacré par l'Archevêque, & les Evêques ; que l'Archevêque, & les Evêques qui ſe trouveront préſens, lui impoſeront les mains, & que l'Archevêque lui dira, *Reçois le Saint Eſprit, & ſouviens toi d'exciter la grace de Dieu qui eſt en toi par l'impoſition des mains, car Dieu ne nous a point donné l'Eſprit de crainte, mais de force, de charité, & de temperance.* Dans l'autre il eſt preſcrit, qu'un Prêtre ſera ordonné par l'Evêque & les Prêtres ; que l'Evêque & les Prêtres qui ſe trouveront préſens lui impoſeront les mains, & que l'Evêque lui dira, *Reçois le Saint Eſprit, à qui tu pardonneras les pechés ils lui ſeront pardonnés, & à qui tu retiendras les pechés, ils lui ſeront retenus, & ſois un diſpenſateur fidele de la parole de Dieu & de ſes Saints Sacremens, au nom du Pere du Fils & du S. Eſprit* : Comment donc Mr. Neal a-t-il a-t-il oſé affirmer que du tems du Roy Edouard le formulaire d'Ordination étoit le même pour les Evêques & les Prêtres? La derniere objection de Mr. Neal eſt contre la Diſcipline Eccleſiaſtique. Il dit que les Puritains ſe plaignoient hautement qu'il n'y avoit point de Diſcipline dans l'Egliſe Anglicane, & que voyant que toutes leurs plaintes étoient inutiles, ils composerent eux mêmes un livre de Diſcipline, qui portoit qu'on établiroit dans chaque Egliſe un Presbytere compoſé des Miniſtres, des Anciens, & des Diacres; qu'on ſuſpendroit de la communion ceux qui étoient en ſcandale, & qu'on tiendroit des Synodes Provinciaux & Nationaux. Notre Auteur avouë qu'il n'y a pas dans l'Egliſe Anglicane une diſcipline auſſi ſevere qu'il ſeroit à ſouhaiter, mais il pretend prouver que la diſcipline propoſée par les Puritains, & dont ils parloient avec tant d'éloge, l'appellant, la Sainte Diſcipline, le Gouvernement Divin, &c. avoit des inconveniens très grands. 1. Elle établiſſoit dans châque Paroiſſe un Conſiſtoire independant, revetu de la même autorité que la haute Cour de Commiſſion, contre laquelle Mr. Neal ſe recrie tant, & qu'on a aboli avec raiſon. 2. Elle annulloit les anciennes loix, conſtitutions & Canons Eccleſiaſtiques, ſans leur en ſubſtituer d'autres, & ſans determiner quelles loix, maximes ou regles il falloit ſuivre dans les Procecedures. 3. Elle donnoit aux Anciens d'un Conſiſtoire le pouvoir d'être en même tems Accuſateurs, & Juges, car ils devoient veiller ſur la conduite de chaque membre de l'Egliſe, le denoncer au Conſiſtoire & juger ſans appel des choſes qui regardoient la doctrine ou les mœurs d'un chacun. 4. Elle faiſoit dependre la deciſion de toutes les affaires de la pluralité des voix, ſans preſcrire à ceux qui compoſoient le Conſiſtoire aucune regle fixe. 5. Elle étoit incompatible avec un Gouvernement Monarchique, puiſqu'elle érigeoit *regnum in regno.* Une Societé revetuë d'un pouvoir abſolu de faire des loix ſans le conſentèment du Magiſtrat, & d'obliger celui-ci à les executer & à punir ceux qui les violoient. 6. On demandoit pour ces Anciens de chaque Paroiſſe un ſalaire ſuffiſant, pour les faire ſubſiſter avec leurs familles ; ce qu'on n'auroit pû leur accorder ſans impoſer des taxes enormes ſur tout le peuple. 7. Ces Anciens devoient ſe cenſurer & ſe juger les uns les autres ; mais n'eſt il pas probable qu'ils auroient eu des menagemens reciproques? 8. Châque Conſiſtoire devoit être ſouverain & independant : comme donc les uns étoient dans les principes des Lutheriens, les autres dans ceux des Calviniſtes, il ſeroit arrivé, qu'un homme auroit paſſé pour hérétique dans une Paroiſſe, & pour très Orthodoxe dans une autre, ce qui auroit donné occaſion à des Diſputes ſans fin.

Nous inſererons dans notre journal prochain ce que notre Auteur dit des vûes des Puritains, & de la maniere dont on les traita, auſſi-bien que les faits qu'il allegue dans ſon ſupplement.

ARTICLE IV.

The importance of the doctrine of the holy Trinity aſſerted, in reply to ſome late pamphlets, by Daniel Waterland, D. D. Chaplain in ordinary to his Majeſty. C'eſt-à-dire, *L'importance du dogme de la Sainte Trinité maintenue, pour ſervir de replique à quelques brochures qui ont paru depuis peu; par* Mr. Waterland, &c. A Londres, chez Innys & Manby, 1734. in 8. pages 518.

SI on doit regarder la *vérité* du Dogme en queſtion, auſſi bien que la *maniére* de le concevoir, comme des ſujets qui ont été à peu près épuiſez depuis longtems; ſon *importance* demandoit peut-être encore d'être approfondie. Un *Auteur Anonyme* fit imprimer, il n'y a pas long-tems, une brochure ſous le titre de *Recherche modeſte & pacifique touchant l'importance du dogme de la*

Trinité (*a*). Il entreprend d'y faire voir ,, que les Partiſans des differens Syſtêmes ,, devroient ſe ſupporter charitablement, ,, & même ne former enſemble qu'une ,, ſeule communion Eccléſiaſtique ,,. Quoique *Mr. Waterland* paroiſſe avoir beaucoup d'eſtime pour cet Auteur, il n'a pas les mêmes égards pour ſon hypotheſe. Il ne croit pourtant point qu'il faille ranger dans la même claſſe tous ceux qui adoptent une hypotheſe ſi dangereuſe. Les *Arriens* & les *Sociniens* l'ont fait valoir pour fraier le chemin à leur erreur, perſuadez, qu'on n'auroit guéres de peine à abandonner une doctrine qui ne paroitroit pas importante. Les *Déiſtes* eux-mêmes en ont tiré avantage, comprenant bien que ſi on regardoit le dogme de la Trinité comme indifferent, il y en a d'autres dont on jugeroit de même ; ce qui meneroit droit au Déiſme, ou à rejetter la Révélation. Mais il faut l'avouer, il y a des gens qu'on ne peut taxer tout au plus que d'être *Sceptiques* ſur le Dogme. Comme c'eſt en faveur de ces *derniers* qu'il ſemble que plaide l'Auteur, à qui en veut d'abord Mr. Waterland, celui-ci croit devoir les ſatisfaire. Mais il ſe propoſe ſurtout de bien développer ſon ſujet par rapport aux *diſciples d'Epiſcopius* qui

(*a*) A ſober & charitable diſquiſition concerning the importance of the doctrine of the Trinity. Lond. Gray 732.

qui pour favoriſer le Socinianiſme ont imaginé, d'après leur grand maitre, que c'étoit aſſez de recevoir le Dogme comme véritable: mais qu'il ne falloit pas le donner comme quelque choſe d'important. Par là il ſe trouveroit que l'Arrianiſme n'eſt qu'une erreur legère, & que le Socinianiſme même eſt fort ſupportable. Mais cette conſéquence a toûjours fait beaucoup de peine aux zélez défenſeurs de la vérité. Ils ont crû qu'Epiſcopius l'avoit *trahie*. M. *Buddé* parmi les Luthériens, & *Witſius* parmi les Réformez, s'en ſont plaints amèrement. Dans ce Royaume les plus célebres Théologiens ont *condamné hautement* cette hypothéſe d'Epiſcopius. C'eſt ce qu'à fait *Bull* en particulier. Nichols en a même parlé comme d'une *impiété odieuſe que l'Egliſe Anglicane déteſte* (*a*). Enfin les Nonconformiſtes ne l'ont guères plus épargnée. On le voit par le témoignage des plus grands hommes de ce parti, *Baxter*, *Manlon*, *Bates*, & *Owen*. Mr. Waterland les approuve fort en cela, & il en donne pluſieurs raiſons. Cependant il ne veut pas empêcher que dans une Société religieuſe on n'uſe d'une tolerance mutuelle ſur des points de moindre importance, pourvu qu'on faſſe tout avec ordre. *In neceſſariis unitas, in non neceſſariis libertas, in omnibus pru-*

(*a*) Defence of the Church of England, Part. I. ch. 9.

prudentia & charitas. Après cette *Introduction*, comme l'Auteur l'appelle, il entre en matiére, & nous le ſuivrons pas à pas autant que les bornes d'un *Extrait* le permettent.

I. Nôtre Auteur entame ſon ſujet, par une difficulté que pluſieurs ont faite, ſur ce que le *défaut de clarté* dans le dogme de la Trinité ne paroit pas compatible avec ce qu'on dit de ſon *importance.* C'eſt, dit-on, un *myſtère*; & on s'imagine que cela ſuffit pour le rejetter. Mais il ne faudra donc plus rien croire de Dieu? ou il importera peu ce qu'on en croira, ſi tout myſtère eſt proſcrit d'une ſaine Théologie? La *Divinité* n'eſt-elle pas, de ſoi, *incompréhenſible?* & en niera-t-on pour cela ſeul l'exiſtence? ou ſera-t-il indifférent d'être Déiſte, ou *Athée?* Il y a plus: comprenons nous ce que nous-mêmes nous appellons *nôtre Ame*? On dira que nous en avons une connoiſſance generale, qu'on peut appeller diſtincte. Si on veut ſe borner à une ſemblable connoiſſance de la Trinité, ce dogme ſera auſſi intelligible que la nature de notre ame. Mais renfermons nous dans l'idee ſeule de l'Etre ſuprème. L'homme le plus ſimple qui concevra qu'il y a un Etre éternel, un Eſprit infini & tout parfait, concevra également ce que la Sainte Ecriture dit d'une *Trinité en Unité.* Si on veut l'embarraſſer ſur le *myſtère*, on y réuſſira, peut-être, ai-

aiſément : mais on ne l'embarraſſera pas avec moins de facilité, par rapport à l'idée qu'il a de l'Etre Suprème. Ceci donne occaſion à M. *Waterland* de ſe plaindre des Adverſaires. Selon lui, ils ramaſſent de toutes parts ce qu'il peut y avoir d'obſcur dans ce dogme, & ils répandent eux-mêmes ſur tout cela les tenèbres les plus épaiſſes. Puis ils vous demandent, avec un air de triomphe, ſi le commun des Chrétiens peut percer à travers de telles obſcuritez. Non, ſans doute: & il ne doit pas même s'en mettre en peine Qu'il ſe retranche dans le dogme révelé, & qu'il laiſſe la diſpute à d'autres! Il ne s'agit pas de philoſopher, pour être Chrétien. C'eſt ſe moquer des gens de leur faire entendre, que nous attachons le Salut d'un *Laboureur* ou d'un artiſan à l'intelligence de certains termes, ou que nous exigeons de lui qu'il définiſſe exactement ce qu'on appelle *nature*, *perſonne*, *eſſence*, *ſubſtance*, *ſubſiſtence*, &c. Ce ſont là des *termes d'art* qui peuvent bien ſervir à s'exprimer avec préciſion dans les Ecoles, mais dont on n'a pas prétendu que le dogme dût dépendre. *Je crois en Dieu*; *Pére*, *Fils*, *&* *Saint Eſprit*, dit le fidèle. Il n'y ſépare point la Trinité de l'Unité : mais il les joint dans l'idée d'une union intime qui laiſſe ſubſiſter une diſtinction. Cela eſt general, dira-t-on, cela eſt vague. Mais voila un reproche qu'on peut faire à tout ce qu'il y de plus in-

inconteſtablement eſſentiel au Chriſtianiſme. N'eſt-il pas vrai que la ſubſtance de toute la Loi, & l'ame de l'obéïſſance Evangelique, c'eſt la grande leçon & la régle ſi parfaite de nôtre Maitre; de *ne point faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qui nous fut fait?* Tillotſon a fait un *diſcours* fort travaillé là-deſſus (*a*). Et il étoit l'homme du monde le moins propre à embaraſſer un ſujet. Toutesfois, voulant déveloper celui-ci, dans quel embarras n'a-t'il point jetté le gros de ſes Lecteurs, j'entens ceux qui ne ſont pas *caſuiſtes* de profeſſion? Mais qu'on applique à cette régle de l'Evangile une *droiture de conſcience*, il n'y aura là ni épines ni obſcurité. Il en eſt à peu près de même du dogme dont il s'agit. Un Chrétien qui cherche de bonne foi à faire ſon ſalut, ne penſe qu'à croire ce que Dieu enſeigne dans ſa parole; C'eſt là le moien de ſaiſir le vrai ſens de la révélation.

L'honnête homme, que Mr. *Waterland* tâche de redreſſer, pourroit donc ſe diſpenſer des inquiétudes qu'il ſe donne à l'occaſion de tant de Chrétiens qui ne lui paroiſſent *pas capables d'unir les deux Natures en Jeſus Chriſt ſans les confondre* (*b*). S'il daigne y reflechir, il verra bien qu'il ne doit

---

(*a*) Sermon ſur Matth. VII. 12. publié ſéparément en 1709.

(*b*) Recherche modeſte, page 22.

doit pas leur être beaucoup plus difficile de concevoir l'*union des deux Natures* en Jeſus Chriſt, que celle *de l'ame & du corps dans l'homme.* C'eſt prodiguer l'érudition, que de ramener ici les *Neſtorius*, & les *Eutyches*; noms célébres par leurs erreurs ſur ce ſujet. Ils en ont voulu ſçavoir plus que le fidèle n'en veut ſçavoir. Le fidèle ſe borne à l'Ecriture (a) où il voit que celui-là même *qui eſt Dieu ſur toutes choſes, bénit éternellement, a été livré pour nos offenſes.* Si c'eſt là ne ſçavoir les choſes qu'à demi, parce que parmi une grande lumiére, on y voit comme un mêlange de tenèbres; on pourroit dire qu'on n'en ſçait pas plus ſur l'exiſtence même de Dieu, parce qu'on ne ſçauroit répondre aux queſtions ſubtiles qu'un Philoſophe feroit là-deſſus, ou repouſſer les attaques d'un athée exercé dans la diſpute.

Mais, dit-on, la perſuaſion d'un Chrétien doit être fondée ſur de *bonnes preuves*? Elle le ſera en effet, ſi on lui permet de les emprunter de l'*Ecriture.* Car pour la *Métaphyſique*, peu lui importe quand il n'en ſçauroit rien. Au reſte, il ne s'agit point dans cet ouvrage de faire voir que l'Ecriture établit le Dogme. C'eſt ce qu'on a droit de ſuppoſer lors qu'il ne s'agit que de ſon *importance.* *Epiſcopius* & ſes adhérens font profeſſion d'en croire la *vérité*:

(a) Conferez Rom. IX. 5. avec IV. 25.

Et pour ceux qui ne la croyent pas, il faut néceſſairement les renvoyer à tant d'excellens Traitez qui ont été compoſez ſur cette matiére. On ſe contentera d'indiquer une obſervation qu'on a fait valoir avec éclat, plus d'une fois, & à quoi les *Adverſaires* n'ont jamais fait de reponſe qui ſatisfaſſe; c'eſt ,, qu'en éludant les preu- ,, ves tirées de l'Ecriture pour la *Divinité* ,, *du Fils*, ils ne s'y en reſervent preſqu'au- ,, cune autre qui puiſſe établir la *Divinité* ,, *du Pére* même ,,. Voila en gros ce que contient le premier chapitre.

II. Le ſecond tend à montrer qu'on a tort de ne faire enviſager le dogme, que comme *une pure Spéculation* qui n'a aucune influence *ſur la pratique*, nulle liaiſon avec *la Vie chrêtienne.* Selon Mr. *Waterland* c'eſt préciſement le contraire, puiſque le culte Chrétien dépend de là. ,, Si ce dog- ,, me eſt *vrai*, c'eſt ſacrilège, c'eſt impié- ,, té de ne pas rendre l'honneur ſuprême ,, à Dieu; Pere, Fils, & Saint Eſprit. ,, S'il étoit faux, il s'agiroit de pouvoir ,, diſculper nôtre Religion de *Polythéiſme* ,, & d'*Idolatrie.* Par cela ſeul il eſt aiſé de ,, prononcer ſur l'importance du Dogme ,,.

L'Auteur de la brochure que Mr. *Waterland* a entrepris particuliérement d'examiner, confeſſe que les Arriens ne rendent à Jeſus Chriſt, qu'un culte *inférieur* à celui que l'on doit à *Dieu*; Et que rendre à Dieu un culte pareil, ce feroit le *dégrader* *lui-même* (*a*). Comment donc ces Arriens s'uniront-ils, dans un même culte, avec ceux qui rendent l'honneur ſuprême au Fils, comme au Pére? Mais qu'importe dira-t-on? Chacun penſera à ſa mode, & adorera à ſa mode. Voila un admirable lien d'union! Et tous ces Proteſtans mitigez ſont de grands fous de ne pas aller à la Meſſe. Non, ce n'eſt pas de quoi il s'agit. Mais pourquoi les Proteſtans s'échaufferoient-ils entre eux, comme ils font? On avoue qu'il peut y avoir de l'excès dans le zèle: mais il ne faut pas néanmoins que la tiedeur lui ſoit ſubſtituée: on ne peut pas agir, ni parler, avec indifférence, ſur ce qui eſt important de ſoi. En toute autre affaire que celle de la Religion, c'eſt ce qui ne ſe conteſte point. L'Auteur de la Recherche (*b*) n'a pas raiſon d'inſinuer qu'avec toutes nos prétentions ſur la pureté du culte dans la *théorie*, il n'en eſt au fond ni plus ni moins dans la *pratique*. Il ſoupçonne qu'il y a bien des gens, peut-être, parmi nous, qui ne penſent à Jeſus Chriſt que par rapport à ſa *médiation*. Suppoſons que cela ſoit; Il ne ſeroit pourtant pas juſte de les con-

---

(*a*) Mr. Waterland dans ſa premiére, ſeconde & troiſiéme défenſe. Conferez Abbadie Divin. de Jeſus Chriſt.

(*b*) Pages 21 - 23.

confondre avec ceux qui prétendent faire d'un homme l'objet du culte religieux. On peut chicaner ſur ce *culte* pour en faire diſparoitre ce qu'il y a de plus choquant, lorſqu'on ſe rapporte à la *créature.* Mais l'Ecriture a reſervé ſi expreſſément ce culte à *Dieu ſeul*, qu'on ne comprend abſolument point, comment il ſeroit dû à *ce qui n'eſt pas Dieu*? En s'exprimant ainſi on parle le langage de la révélation; on entend l'*Etre Suprême.*

D'ailleurs, on laiſſe à penſer s'il n'eſt rien, dans le Chriſtianiſme, de plus touchant que l'amour que Dieu nous porte en Jeſus Chriſt? *Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné ſon Fils unique: & en cela eſt manifeſtée la charité*, &c. (*a*). Les Sociniens doivent être tout de glace ſur de pareils textes de l'Ecriture. Car elle y rehauſſe *l'amour de Dieu*, par la conſideration de la *dignité infinie* du Redempteur. Et il eſt vrai que dans ce ſeul point de vûe, voila un amour tranſcendant! Il en eſt de même de celui de Jeſus Chriſt envers nous, & de l'expiation qu'il a fait de nos péchez. *Dieu a racheté l'Egliſe par ſon ſang: Les Juifs ont crucifié le Seigneur de gloire* (*b*) ces expreſſions ſaintes & tant d'autres qui ſont fréquentes, relévent préciſément ce que Je-

---

(*a*) Evang. ſelon S. Jean III. 16. & 1. Ep. IV. 9.

(*b*) Actes XX. 28. & 1. Cor. II. 8.

Jeſus Chriſt a fait pour nous, par la conſideration de ſa *Nature Divine.* On demande, s'il n'y avoit *que Dieu* qui pût ſatisfaire ? La queſtion nous paroit hors d'œuvre, quoique Mr. *Waterland* ſe donne la peine d'y répondre. Les Adverſaires prétendent auſſi, qu'une Perſonne compoſée de la Divinité & de l'humanité *doit être inférieure en dignité à une perſonne qui eſt entiérement & uniquement divine.* Ils entaſſent (*a*) de pareilles difficultez, ſur leſquelles on ne s'arrêtera pas. Si la doctrine eſt *véritable*, comme on le ſuppoſe dans la recherche de ſon *importance*, toutes ces ſubtilitez n'excuſent pas plus ceux à qui on les fournit, que ceux qui les fourniſſent. Avec moins d'eſprit & de logique, on a entrepris d'autoriſer des *crimes atroces* : Et on a paru y réuſſir. On dit que pour être bon Socinien, on n'en ſera pas moins bon ami, ni moins fidèle dans le commerce, ni moins charitable envers les pauvres. C'eſt ce qui ſe peut. Mais ſi ce qu'on appelle *Héréſie* ne fait pas tort à la pratique de la ſeconde Table du Décalogue, n'eſt ce point aſſez qu'elle mette la premiére en piéces ?

III. Dans le troiſiéme *chapitre*, Mr. *Waterland* attaque les *Remontrans de Hollande*, & s'attache nommément à deux fameux Ecrivains, *Epiſcopius*, & *Limborch.* Le

---

(*a*) Recherche p. 30. 35.

Le premier prétend que le Dogme eſt *véritable*: mais qu'il n'eſt pas *important* (*a*). On l'a déja inſinué en général : mais ici on inſiſte en particulier ſur une obſervation d'*Epiſcopius*, qu'il auroit bien pû ſe paſſer de faire ; c'eſt qu'après tout on n'a point de preuve formelle que ceux qui ne croient pas la Trinité ſeront *damnez* (*b*). Comme ſi on *damnoit* tous ceux dont on croit devoir ſe ſéparer, ou qu'on retranche d'une ſociété Eccléſiaſtique. Mr. *Waterland* eſt un peu vif là-deſſus. Il reproche au *Théologien Remontrant*, d'avoir manqué en cela de *bonne foi*, & il s'étend fort au long à juſtifier ce reproche. Nous ne pouvons point entrer dans ce détail. Mais au fond, il paroit étrange qu'on regarde le dogme de la Trinité, comme un dogme d'une vérité indubitable, & qu'en même tems on puiſſe ne pas trouver mauvais que les Sociniens le combattent de toutes leurs forces. Nôtre Auteur, qui fait profeſſion d'être *Arminien* ſur les matieres de la grace, ne ſauroit pourtant ſouffrir que le Coryphée de l'Arminianiſme ait fait main baſſe ſur les *Calviniſtes*, pendant qu'il montre par tout un ſi grand tendre pour les *Sociniens*. Comment a-t-il pû, dit on, ſe per-

---

(*a*) Conferez ſes *Inſtitutions*, Liv. 4. p. 269. & 333. avec p. 338.

(*b*) Reponſe aux calomnies, page 295. & ailleurs.

perſuader que l'erreur des derniers fut tolerable, & que celle des premiers ne le fut pas. Il eſt clair qu'une paſſion aveugle l'a emporté, à moins qu'il n'eut quelque penchant pour la plus affreuſe des héréſies. *Limborch* eſt moins à blâmer que ſon maitre, ſelon Mr. *Waterland*; mais il n'eſt pourtant pas excuſable, puiſqu'il réduit tout le Chriſtianiſme à cette ſeule propoſition, *Jeſus eſt le Meſſie.* Encore la limite-t-il aux charges de Jeſus Chriſt ſans égard à ſa perſonne. Ce ſyſtême ne ſe ſoutient pas. On veut croire que le Seigneur eſt réellement une perſonne divine: Et tout à la fois que c'eſt une choſe indifferente de s'imaginer qu'il n'y a rien que d'humain dans ſa perſonne ſacrée. L'Auteur qui fait remarquer ces contrarietez étonnantes dans les deux plus conſiderables diſciples d'*Arminius*, ſe met en même tems dans l'eſprit qu'ils n'y ſont tombez, que parce qu'ils n'ont pas ſçû que l'*Egliſe ancienne* regardoit la foi de la Trinité, comme *néceſſaire*, & qu'elle condamnoit l'erreur oppoſée, comme une *héréſie.* Il ſe peut que ces Meſſieurs n'aient pas été des plus ſavans dans l'antiquité Eccléſiaſtique: mais ſi on les connoit bien, ils avoient moins d'égard pour elle, que Mr. *Waterland* ne ſe l'eſt voulu perſuader.

IV. Dans le quatriéme *Chapitre*, l'Auteur ſe propoſe de faire voir „ que l'on

„ ne

„ ne doit point entretenir de communion „ avec des gens qui rejettent ouvertement „ les doctrines fondamentales du Chriſtianiſme, & qui perſiſtent à les rejetter„. Pour prouver ce qu'il avance, on lui voit d'abord emploier l'autorité de l'*Ecriture Sainte*. Les paſſages qu'il en allégue ſont en grand nombre, & pluſieurs paroiſſent d'une grande force pour établir ſa théſe. On pourroit toutesfois en excepter celui de l'*Epitre aux Galates* (a) où S. Paul dit qu'*il ſouhaiteroit que ceux qui les troublent fuſſent retranchez*. Mr. *Waterland* cite *Elſner*, *Buddé*, & *Wolfius*, qui ne veulent pas voir l'*excommunication* dans ce paſſage. Ils diſent qu'il n'y a là qu'un *ſouhait*. Et en pareil cas, un ſouhait n'eſt point l'affaire du Juge; c'eſt à lui d'agir, ou d'ordonner. Répondre avec nôtre Auteur, que l'Apôtre avoit tourné ſon *ordre* en *vœu*, pour y préparer les Galates; c'eſt ce qui ne ſatisfera apparemment point. Dire encore, qu'il faut aller bride en main dans cette ſorte de jugemens, & ne jamais ſe précipiter à lancer les foudres de l'excommunication; c'eſt ce que perſonne ne lui conteſtera : mais on doute que cela ſerve beaucoup à éclaircir ce paſſage. Ne ſeroit-il peut-être point plus à propos de ſuppoſer, d'après les *Péres Grecs & La-*

(a) Ch. 4. v. 12. *ὄφελον καὶ ἀποκόψωνται.*

tins (*a*) que des gens qui avoient tant d'envie de *couper*, auroient mérité qu'on eut fait ſur eux-mêmes une *opération phyſique.* Cette opération paroit naturellement exprimée par un mot, emploié depuis à un *uſage moral*; & c'eſt le mouvement d'une *juſte indignation* qui arrache ce terme à l'Apôtre.

Mr. *Waterland* relève, en paſſant, le gros des partiſans de l'excommunication, ſur ce qu'ils ſe ſont expliquez là-deſſus d'une maniere à faire penſer que cet acte de la diſcipline de l'Egliſe porte *ſur l'Ame*, par voye de *châtiment* ou de *punition.* L'Auteur veut bien qu'on voie là une *peine ſpirituelle*, entant qu'elle ne tombe point ſur le corps d'un excommunié, & qu'elle eſt infligée par une *autorité*, qu'on peut appeller *ſpirituelle*, ſavoir la *juriſdiction Eccléſiaſtique*: mais comme le deſſein de l'excommunication eſt un deſſein ſalutaire, l'Auteur veut auſſi qu'elle ſoit plûtôt *un reméde, qu'une peine.* Avouons que ſur ce pied là, il y auroit encore bien à réformer dans l'*excommunication*, comme on la pratique en certains lieux.

Mais nous ne devons pas ſupprimer un paſſage qui ſemble d'abord aller droit au fait;

(*a*) S. Chriſoſtome & S. Jerome. Celui-ci donne un tour aſſez ſingulier à la choſe. *Si enim*, dit-il, *exſpoliatio membri proficit, multò magis abolitio.* Hier. in Loc.

fait; C'eſt celui où S. Paul ordonne à Tite de *rejetter l'homme hérétique*, *après la premiére & ſeconde admonition* (a). Selon nôtre Auteur, c'eſt là un homme qui *embraſſe ouvertement une erreur fondamentale.* Apres une ample réfutation des idées de *Whitby* (b) qui faiſoit entrer dans la définition d'un *hérétique*, le *dépit*, l'*envie*, l'*orgueil*, & même une *oppoſition* formelle aux lumiéres de la *conſcience*; *Mr. Waterland* a crû appuyer aſſez ſon oppoſition propre, en citant au bas de la *page*, 1. *Cor.* XI. 19. *Gal.* V. 20. 2. *Pierre* II. 1. Ne diroit-on pas que ces Textes portent leur démonſtration avec eux, ſur le ſujet dont il s'agit? Cependant la Traduction Angloiſe, qui a gardé le terme d'*héréſies*, met à la marge celui de *Sectes*, pour le premier paſſage où il ſemble qu'on a très-bien exprimé le ſens du *grec*, par le mot de *partialités*, en françois. Dans le ſecond l'une & l'autre des Verſions a gardé *héréſies*, qui ſe voient ainſi rangées parmi les *œuvres de la chair*, ſans l'aveu, peut-être, de S. Paul. Et dans le troiſiéme les *héréſies damnables*, ſelon la premiére, ſeroient, ſelon la ſeconde, des *Sectes de perdition*; ce qui ſemble venir beaucoup mieux à ce paſſage de S. Pierre. En tout cas, celui de l'Epître à Tite eſt le ſeul où le mot traduit *hérétique* ſe trouve.

Il

(*a*) Epitre à Tite III. 10.

(*b*) Dans ſon *Annotation* ſur ce paſſage.

Il s'agit du ſens qu'il y faut donner. Le caractère qu'il exprime n'a rien de ſi étranger, & qui ne s'offre ſans peine. Si *héréſie* veut dire *partialité*, comme on l'a vû, *hérétique* ſera le ſynonime, peu s'en faut, de *celui qui ſe plaît à conteſter* (*a*), & à qui toute la réponſe que fait S. Paul, c'eſt *nous n'avons point une telle coûtume ni les Egliſes de Dieu.* Ailleurs (*b*) il parle d'*un homme qui a la maladie de n'aimer que des queſtions* inutiles *& des diſputes de mots.* Il faut s'*en tenir éloigné*, & *le fuïr* même. Voilà, comme il ſemble, quel eſt l'Hérétique, ſelon la notion où le terme eſt employé par l'Apôtre. Et tel à peu près ,, l'*Eriſtique*, dans Stobée (*c*), qui demandoit à Zénon, *ſi la vertu étoit utile*? ,, Le Philoſophe ſe contenta de faire un ,, *ſigne de tête*, ſans vouloir entrer en lice ,, avec lui ,,. Mais il ſemble qu'en pareil cas l'Apôtre voudroit qu'on ſe donnât la peine de faire au moins quelques *admonitions* : Et ſi le *diſputeur acariatre* ne veut point en profiter, S. Paul ordonne de *rompre la conference.* C'eſt ce que le mot *éviter*, dans l'ancienne Verſion de *Calvin*, rétablie ici par la nouvelle de *Genève*, marquoit mieux que ne fait *rejetter*, ſelon la traduction commune. En un mot, ce paſ-

ſage

(*a*) Voiez 1. Cor. XI. 16.

(*b*) 1. Tim. VI. 4. 5. Conf. 2. Tim. III. 5.

(*c*) Diſcours XXXVI. p. 218.

ſage renferme un conſeil de prudence pour avoir la paix avec un ami de l'altercation, en s'impoſant à ſoi-même un ſilence généreux qui étouffe la querelle dès ſa naiſſance. Ce qui vient après immédiatement, de même que ce qui précéde, fait voir qu'on ne s'éloigne pas du vrai ſens. Mais ce n'eſt pas celui que Mr. *Waterland* a crû devoir ſuivre. Après avoir donné la définition d'un *hérétique*, comme on l'a vû, il n'a pû guéres penſer à le *rejetter* qu'en l'*excommuniant*. Et ce fut ainſi que *Sylveſtre Prieras* ayant l'idée d'un *hérétique*, comme d'un homme *juſticiable*, & trouvant dans la Vulgate *devita*, pour dire rejette; il ſéparoit le mot en deux, & ſuppléoit *tolle*; ce qui diroit ôte la vie à l'hérétique, fais le mourir. C'eſt l'*interprétation du Pape*, à coup ſeur, comme *Prieras* le prétend. Et nous autres *hérétiques* l'avons éprouvé de reſte. Mais ce n'eſt pas dequoi il s'agit.

M. *Waterland* voulant diſcuter le ſujet en queſtion, le raporte à 3. chefs, la piété envers Dieu, l'amour envers le prochain, & la juſtice envers nous mêmes. Selon lui, tout cela oblige à excommunier les hérétiques.

1. *La piété envers Dieu :* Et ſur cet Article l'Auteur met en comparaiſon Dieu & le Magiſtrat, eu égard à ce que celui-ci ne ſoufrira point impunément qu'on donne la torture à ſes edits. Mais n'oſeroit on dire d'a-

d'après Paſcal. (*a*) *La plaiſante comparaiſon des choſes du monde avec celles de la conſçience!* Mr. *Waterland* ajoute une nouvelle conſideration, qui depuis peu n'a pas été mal dévelopée par l'Auteur d'une *Lettre* (*b*) dont la *Bibliotheque raiſonnée* a donné un long extrait. C'eſt ſur la confuſion étrange qu'introduit l'Hypotheſe d'une tolerance outrée dans l'Egliſe; telle que Mr. *Chandler* l'admet, en y plaçant pêle mêle, s'il faut ainſi dire, tout ce qui porte en gros le nom Chrétien; *Anabatiſtes*, *Sociniens*, *Calviniſtes*, *Indépendans*, *Arriens*, &c. Mr. *Waterland* préſente un objet pareil, qui lui deplait fort, dans l'amas des *Corinthiens*, *Ebionites*, *Marcionites*, *Valentiniens*, *Manichéens*. Tout cela uni dans une même Société religieuſe avec ceux que l'on nomme *Orthodoxes*, paroit en effet quelque choſe d'aſſez choquant. A la vûe d'une pareille bigarure, on ne ſauroit que penſer du Chriſtianiſme. Et un ſemblable deſordre ſeroit le moien d'en effacer bientôt juſqu'aux moindres traces.

2. *L'amour du prochain*, ſelon Mr. *Waterland* autoriſe cette intolerance qu'on reproche à l'orthodoxie. Mais pour établir ce paradoxe, il faut plus que ce qu'on nous dit, Qu'en

---

(*a*) Cinquiéme lettre Provinciale, p. 58.

(*b*) a Letter to a Friend occaſioned by Mr. Chandler's Hiſtory of Perſecution. Lond. 1733.

Qu'en excommuniant les hérétiques, on les couvre de confuſion, & on les ammene à la repentance; qu'à la verité cela n'arrive pas toujours: mais l'excommunication même n'en eſt pas moins charitable dans l'intention: Et ſa ſéverité n'en eſt pas moins ſalutaire ce ſont *les playes d'un ami*, &c. (*a*) Enſuite l'Auteur emprunte une comparaiſon de la Médecine. „ Les rémedes *pal-„ liatifs*, dit il, ſeroient cruels & barba-„ res, lorſque les *corroſifs* ſont les ſeuls „ moiens pour rétablir un malade. „

Enfin, la *juſtice que nous nous devons à nous mêmes*, c'eſt ſur quoi Mr. *Waterland* s'explique en ſi peu de mots, qu'il vaut mieux les traduire que de les abreger. „ Je remar-„ que, dit il, que *la juſtice*, que nous de-„ vons à nos propres ames, exige de nous „ que nous faſſions tous les efforts legiti-„ mes qui nous ſont dictez par la pruden-„ ce pour arrêter le cours de *l'héréſie*, en „ refuſant la communion à ceux qui la fa-„ voriſent, ou qui la defendent ouverte-„ ment. Sans cela *nous participons à leurs „ mechantes actions*, comme dit *S. Jean*. „ Les regarder comme membres de la mê-„ me Société Chrétienne dont nous faiſons „ partie, c'eſt vouloir partager leur crime, „ ſi ce n'eſt pas même en commettre un „ plus grand; Je dis dis *plus grand*; Car „ quoi-

---

(*a*) Proverbes XXVII. 6.

„ quoique nous ſuppoſions qu'ils agiſſent
„ avec droiture ſelon leurs lumieres, cependant
„ tant que nous ſerons d'opinion
„ contraire à la leur, notre conduite ne
„ peut qu'être très *criminelle*, ſi nous étouffons
„ le ſentiment de notre conſcience,
„ ou ſi nous refuſons de porter temoignage,
„ de la maniere que Jeſus-Chriſt l'a
„ ordonné, contre toutes les corruptions
„ manifeſtes dans la *foi*, dans le *culte*, ou
„ dans la *morale*.

V. Ces Principes ainſi poſez ſur la baſe de l'Ecriture & du raiſonnement, Mr. *Waterland* deſtine le V. *Chapitre* „ à lever les *difficultés* qui ſe préſentent, & à rectifier certains *préjugez* vulgaires. „ On dit par exemple, que c'eſt ſe jetter dans des *extremités* facheuſes, que de ne pas vouloir entretenir une correſpondance fraternelle avec des hérétiques. Mais ceux qui font cette objection ne tombent ils pas eux mêmes dans une autre extremité ? En effet une *indulgence* extreme ne vaut peut-être pas mieux qu'une *ſeverité* extreme. Ainſi la queſtion ſubſiſte toujours : Il s'agit de ſçavoir ſi c'eſt ne pas garder un juſte milieu que d'inſiſter ſur *l'importance* du dogme, & conſequemment de ne pas vouloir s'unir en corps d'Egliſe avec les Sociniens & les Ariens. Le penchant ſi ſpécieux au ſuport mutuel à quoi a-t-il ſervi la plus part du tems qu'à faire tomber dans l'indifference des religions ? *Epiſcopius* avoit affecté d'être

tre *neutre.* Fort bien, dira t'on. Mais qu'eſt il arrivé ? La neutralité de ce grand homme a été funeſte à plus d'un de ſes Sectateurs ; les aiant menez à l'Arrianiſme, ou abimez dans le Socinianiſme. Et qui ſçait combien il en a pu naitre de Deiſtes, pour ne pas dire d'Athées. *Socin* parlant de ceux de ſes adverſaires qui combatoient *l'adoration de Jéſus-Chriſt*, dit en avoir *vu ou connu* qui étoient tombez dans *l'Atheïſme* : Et qu'en effet c'en étoit *là le plus court chemin.* (*a*) Il y a plaiſir à voir tant de zèle dans ce grand *Héréſiarque.*

Mr. *Waterland* a obſervé quelque choſe d'aprochant dans ce Païs. Sur la fin du ſiecle paſſé on y publia un ouvrage qui avoit pour titre *le Chriſtaniſme ſans Myſteres.* (*b*) Dans moins de 25. ans cela a été ſuivi d'une production rare, que Mr. *de la Chapelle* (*c*) crut devoir livrer à la riſée publique, où *Toland* vouloit nous mener à reconoitre *l'Univers* pour la ſeule *Divinité.* (*d*) Le Dr. *Tindal* avoit débuté par les *Droits de l'Egliſe Chrétienne*, (*e*) où, ſelon notre avis, il y a beaucoup de bon, & même de choſes excellentes : mais où Tindal pretend que

---

(*a*) Diſput. inter F. S. &c. p. 773.

(*b*) Chriſtianity not myſterious 1696.

(*c*) Bibliotheque Angloiſe Tome 8. p. 285.

(*d*) Pantheiſticon, 1720.

(*e*) Rights of the Chriſtian Church. 1706.

que le Concile de Nicée a *corrumpu* le Chriſtianiſme. Et qu'a t'on vu ſortir depuis de cette plume hardie? un ouvrage (*a*) où il rejette le Chriſtianiſme comme *inutile*, & toute la revelation comme *un vrai fatras*. *Qu'on ne parle donc plus*, ſi on veut faire plaiſir à Mr. *Waterland, de la rigueur des Orthodoxes: mais* qu'on louë plutôt leur conſtance!

Certaines gens s'étonnent que l'on ſe montre ſi zèlé contre l'*Héréſie*. C'eſt le *vice* qu'il faudroit pourſuivre, diſent ils. (*b*) Qui en doute? Mais ne leur en déplaiſe; Un homme qui *enſeigne* & *repand* par tout, autant qu'il depend de lui, que la *fornication* n'eſt point un péché, doit être regardé comme beaucoup plus criminel qu'un autre qui aura eu le malheur de s'abandonner à ce crime. Si on parle d'un *hérétique*, qui n'affecte point de dogmatiſer, on n'ira pas lui chercher querelle, ſans doute. Mais franchement s'il veut prêcher-là où il ne lui appartient pas, on ne ſauroit s'en taire. D'ailleurs, un hérétique peut n'être pas un *ſi malhonête homme*, qu'un homme vicieux. On ſçait cela: Mais il eſt plus *dangereux* de beaucoup cet hérétique. Et voila ce qui doit exciter le zèle des Orthodoxes pour s'oppoſer au mal que l'on a lieu de craindre de

---

(*a*) Chriſtianity as old as the creation, 1730.

(*b*) *Voiez* Defence of Scripture, as the only Standard of Faith, p. 40.

de ſon héréſie. Ici Mr. *Waterland* déploie toute ſon éloquence pour faire ſentir ce qu'il affirme. Mais comme s'il ſe défioit de ſes forces, il appelle à ſon ſecours *un mort*, qui en riroit bien, s'il vivoit; C'eſt *Bayle* dans le *Supplement à ſon Commentaire Philoſophique.*

Voici ce que notre Auteur penſe d'une certaine *ſincerité* qu'on a de nos jours tant vantée. Ce *ſouverain preſervatif*, comme il l'appelle, veut être éprouvé avant qu'on s'y fie. Si par la *ſincerité*, qui ſauve tout, on entend que les Docteurs de menſonge ne ſont pas des hypocrites, ou qu'ils ſont réellement perſuadez de ce qu'ils debitent ſur le pied de la verité; c'eſt le cas de la *conſcience errante*, dont il n'eſt pas néceſſaire de charger notre Journal, qui ſe propoſe ſur tout le Public de-là la Mer. Mais ſi c'eſt ce qu'on appelle un *jugement impartial*, lorſqu'une ame eſt vuide de préjugez; on demandera à ces adulateurs d'eux mêmes, qui n'ont que leur *ſincérité* à la bouche, comment ils prétendent pouvoir prouver, on ne dit pas à d'autres, mais à eux mêmes, que rien abſolument qu'une raiſon ſaine ne les détermine. Non ſans doute, diront ils, ce n'eſt autre choſe. La *raiſon* eſt toute de notre côté. Mais c'eſt-là préciſement la queſtion. Et puis, quel *cercle*! Nous avons raiſon, donc nous ſommes ſinceres: Et parce que nous ſommes ſinceres, nous avons raiſon. Que le monde aujourd'hui

hui eſt éclairé! Et que ce ſont de rares découvertes que celles des dogmatiſeurs modernes!

Apliquons ceci à un autre cas. Figurons nous que quelqu'un, prevenu d'un crime, diſe à ſes Juges; il eſt vrai Meſſieurs, j'ai commis le larcin dont on m'accuſe devant votre tribunal: mais je l'ai fait en bonne & ſaine conſcience, après un mur examen de l'action en elle-même; je m'y ſuis déterminé indépendamment de tous les préjugez, ou plutôt parce que je n'en ai ſuivi aucun, mais la raiſon pure. En un mot, je ſuis ſincere; Et un homme ſincere ne peut pecher, il n'eſt point *coupable.* Penſe t'on que ce Plaidoier des plus romaneſques feroit bien reçû? Mr. *Waterland* raporte ſur cela la maxime ſi connue, *Ignorantia juris non excuſat delictum.* Sçavoir ſi on eſt coupable à cet égard devant Dieu, ou non; & ſi on l'eſt, à quel degré on l'eſt: voila ce que nous laiſſons à Dieu. Appeller cela *damner les gens*, c'eſt un horrible abus du langage. Nous ne damnons perſonne: a Dieu ne plaiſe. Mais nous déchargeons notre conſcience, & nous tâchons, en travaillant au ſalut d'autrui, de nous aſſurer le notre; c'eſt ſurquoi l'Auteur a rapporté un très beau paſſage de *Salvian*, (*a*) mais trop long pour être inſéré-ici. *Les adverſaires*, à

(*a*) De Gubernatione Dei, p. 100.

à qui un voile de *charité* peut faire illuſion, ne ſont pas amis, à beaucoup près, de l'*eſprit perſécuteur.* Ils le condamnent dans un *grand Apôtre*, avant ſa converſion au Chriſtianiſme. Qui eſt-ce toutes fois qui voudroit refuſer à *Saul* le fond des qualitez d'un homme de bien ? Il croioit bien faire, à coup ſeur. Le *Vieux Teſtament* lui avoit appris de quelle maniere on devoit traiter les *faux Prophetes* & les *Blaſphemateurs.* Il applique mal ce principe; c'étoit une faute de l'entendement, ce ſemble, plutôt que de la volonté: A peu près comme on le voit dans le gros des *Juifs* qui crucifierent notre Seigneur. Cependant l'action *en elle même* étoit très mauvaiſe: Et il n'étoit pas impoſſible que ceux, à qui on pouvoit la reprocher, ne s'en convainquiſſent. Il n'en eſt pas autrement de l'*héréſie.*

Mais voici le *nœud*, ſi on peut le dire. Tous ces raiſonnemens ſupoſent que ceux, qui les adoptent, ont raiſon, & que par conſequent les autres ont tort; ou ils ſupoſent que la doctrine orthodoxe eſt *véritable* & l'hérétique *fauſſe.* Eſt-on *infaillible* pour décider cela ? Non, dit l'*orthodoxe*: Et ſon *antagoniſte* répond envain qu'on agit comme ſi on l'étoit; & cela, ſans avoir de certitude abſoluë de ce qu'on croit. Mais à quoi ſe reduit tout ceci ? Seroit-ce à vouloir inſinuer qu'on ne peut rien faire ſans une *démonſtration mathematique* ? Et encore, re, avec une telle demonſtration, ne ſeroit on pas infaillible. Du reſte, à raiſonner de cette façon, la Reformation eſt ruinée de fond en comble. Nous n'étions pas *infaillibles*; donc nous n'avons pas pu *condamner* l'Egliſe Romaine; donc nous ne devions pas nous *ſeparer* d'elle, donc nous devions vivre & mourir dans ſa *communion*. Et voila de nos gens qui ſe piquent de *Proteſtantiſme*. Ils devroient au moins conſiderer qu'il eſt bien des choſes qu'on ſeroit ridicule, ſelon eux mêmes, de ne pas croire, pour leſquelles perſonne n'a ſeurement pas de *démonſtrations*. Le ſoleil nous éclaire t-il ? En eſt-il un dans toute l'étenduë des cieux? Qui en doute, nous direz vous? Ni *vous*, ni *nous* apparemment. Cependant perſonne n'en pourroit donner une *démonſtration*, quoique perſonne n'oſe, ni ne puiſſe en douter. L'Auteur en appelle à un homme qui s'entendoit en démonſtrations, au celebre *Clarke*. (*a*)

On a fait grand bruit encore au ſujet des *Confeſſions de foi*; Comme ſi tous les partis n'en avoient pas chacun à ſa mode. Traiter cela de *perſecution* & de *papiſme*, c'eſt parler & agir d'une maniere odieuſe. Au fond on n'y voit que le *bon ordre*, conforme aux leçons de Jéſus-Chriſt & de ſes Apôtres, auſſi-bien qu'a la pratique de toutes

---

(*a*) Dans ſes notes ſur Rohault 1. partie, c. 2.

tes les Egliſes Chrétiennes, dans le tems de leur plus grande pureté. On ne ſauroit indiquer d'autre moien plus raiſonnable pour conſerver *l'unite de la foi dans le lien de la paix.*

Si on ajoute que c'eſt là exercer une eſpece de tyrannie ſur la conſcience, il ſemble que ce reproche, qu'on croit ne faire qu'aux *Miniſtres* de la Religion Chrêtienne, retomberoit, s'il étoit fondé, ſur l'*Auteur* même de cette religion ſainte. C'eſt lui qui a *donné des Paſteurs pour l'aſſemblage des Saints.* Et partout ſes Apôtres leur ont appris, & *par paroles & par œuvres*, à s'oppoſer aux profanes qui voudroient renverſer la foi, ou en alterer les articles. Il eſt vrai que lorſqu'en prenant le nom de *Miniſtres du Seigneur*, ils agiſſent d'une maniere arbitraire; par cela même ils ceſſent d'être dignes de leur *caractére.* Mais lorſqu'ils ſuivent d'auſſi près qu'il leur eſt poſſible, ſes directions ſacrées, les *cenſures Eccleſiaſtiques* n'ont rien d'oppoſé à la *Liberté Chrétienne.* Les adverſaires de l'Egliſe ne ſont pas plus *infaillibles* qu'elle ne l'eſt. Ils la *jugent*, autant qu'il depend d'eux de la juger. Et très aſſurément ils ne ſont pas moins ſujets à abuſer de leur *liberté* que l'Egliſe de ſon *autorité.* Si l'Egliſe eſt expoſée à la *loi du Talion.* C'eſt un inconvénient: mais qu'y faire? Il y a pourtant toujours une difference reelle entre la *verité* & le *menſonge*, la *juſtice*, & l'*injuſtice.*

On a fait un abus criant de l'*excommunication*, dès les premiers tems du Chriſtianiſme. Témoin l'attentat d'un *Diotrephe* qui paroit avoir excommunié l'Apôtre *S. Jean* lui même, dans la perſonne de ſes *deputez* (*a*). S. Jean n'en a pas moins recommandé le vrai uſage de l'excommunication dans les Egliſes de *Pergame* & de *Thyatire.* (*b*) Si on dit que l'*Hiſtoire Eccleſiaſtique* n'eſt qu'un recueil des diviſions du clergé; Qu'eſt-ce que l'*Hiſtoire du genre humain*? Quel rolle y jouent les *Princes* & les *Nations?* ſans parler des *familles* & juſqu'aux moindres *individus*. Mais en un mot; l'*Egliſe*, tant qu'elle ſera ſur la terre, aura toujours des *ennemis* à combattre;ce qui n'empêche toutes fois point qu'elle ne *cherche la paix*: Et cette paix l'Apôtre l'a definie en diſant. (*c*) *Verité avec charité.* Ce n'eſt pas conſerver celle-ci que de lui ſacrifier celle-là. Le prémier rang eſt même dû ſans contredit à la premiere. *Amica pax, magis amica veritas*, dit *Chillingworth* même.

Fort bien, dira t'on, mais où eſt la *verité* que dans *l'Ecriture?* Je reçois cette Ecriture tout entiere. Je ſouſcris volontiers à toutes les confeſſions de foi énoncées dans les termes de l'Ecriture ſainte. Et que veut on

---

(*a*) 3. Ep. de S. Jean vſ. 10.

(*b*) Apoc. ch. 2. vſ. 14. 15. & 20.

(*c*) Ephes. IV. 15.

on encore? Mr. *Waterland* allegue ſur cela, entr'autres conſiderations, le cas de *François de Ste. Claire*, qui en 1634. fit valoir tout ce qu'il avoit de ſubtilité, pour donner aux termes des XXXIX *Articles de l'Egliſe Anglicane*, le ſens des *Decrets du Concile de Trente.* Sur cette confeſſion de foi toute *Proteſtante* pour les termes, toute *Papiſte* pour le ſens, falloit il que cette Egliſe reconnut un Papiſte pour Proteſtant? Mr. *Rogers* (*a*) a donné un autre exemple dans la ſecte des *Trembleurs.* Il n'y en a aucun qui ne vous diſe, & qui ne ſignât peut-être même, que *Jeſus eſt le Chriſt*, qu'il a été *crucifié* & qu'il eſt *reſſuſcité.* Il n'y a là ni phraſe ni mot qui ne ſoit de l'Ecriture. Neanmoins tout ce que ces gens là croient, c'eſt que „ Chriſt eſt un principe interne „ de lumiere au dedans d'eux, & qu'il „ opére la mortification & la regéneration „ dans chaque fidele.

Mais enfin, dit on, à la faveur de vos *peines ſpirituelles*, vous nous ramenerez les peines *civiles.* Les Loix les plus ſanguinaires du Papiſme ſe veront-tôt ou tard établies dans les communions Proteſtantes. On ne peut que rappeller-ici, en partie, ce qui a été déja dit. L'Auteur prouve très-bien, qu'il y a des peines ſpirituelles établies dans le *Nouveau Teſtament*: Et fait voir tout enſem-

---

(*a*) Review, p. 399.

ſemble, qu'à quelque degré d'atrocité qu'on porte le crime de l'*béréſie*, il n'eſt point le ſujet des peines civiles; *a moins qu'il ne trouble la paix de la ſocieté.* Mais cette limitation paroit être exprimée trop foiblement. Il faut, ſelon notre avis, que l'héréſie *tende de ſoi à ruiner les fondemens de l'Etat.* Telle eſt, ſi on nous permet de le dire, celle des *Papiſtes* qui reconnoiſſent le *Pape* pour Souverain dans les Etats Proteſtans.

VI. Il faudroit à préſent paſſer au *chapitre ſixième*, qui commence à la page 222. c'eſt-à-dire à bien moins qu'à la moitie du *volume.* Nous avions penſé de renvoier tout cela à un ſecond *extrait.* Mais après y avoir réfléchi il nous a paru qu'on le pouvoit expédier en peu de mots. Ce chapitre eſt un recueil des *Paſſages des Pères ſur le dogme de la Trinité.* Et les *Sçavans* l'ont déja pu voir dans l'ouvrage de *Bull*, qui eſt ſi connu. Ceux, qui n'entendent que le *François*, peuvent ſatisfaire leur curioſité, en quelque ſorte, dans la *Theologie de Pictet.* Et les *Anglois* n'ont pas beſoin que nous leur donnions un précis de ce qu'ils liront, dans toute ſon étenduë, avec plus de plaiſir dans leur propre langue.

VII. Le *chapitre ſept* eſt plus raiſonné que le précedent. Car il s'agit de diſcuter l'*uſage & le prix de l'antiquité Eccleſiaſtique, par rapport aux controverſes de la foi.* Mr. *Waterland* y desapprouve l'ouvrage de Mr. *Barbeyrac*

beyrac qui a pour titre *La Morale des Pères.* Il croit qu'il le faudroit nommer *la Satyre des Pères.* Il ajoute que le P. *Ceillier* (*a*) & Mr. *Buddé* (*b*) y ont répondu delà-la Mer, & qu'on l'a fait avec ſuccès dans ce Païs. La *Traduction Angloiſe* de la Morale prétenduë des Pères aiant, comme s'en exprime Mr. *Waterland*, paru ſous *un titre pueril* (*c*) que la *préface* ſoutient de ces airs d'inſulte ordinaires aux petits eſprits. Un *Anonyme* (*d*) a ſavamment défendu les Pères contre l'attaque frivole de leurs ennemis jurez. C'eſt ce qui fait que Mr. *Waterland* ſe contente de quelques légéres obſervations qui occupent pourtant vingt pages. L'une, que Mr. Barbeyrac a pris bien des choſes, dans des repertoires communs, ſans les examiner ; comme par exemple, lorſque ſur la foi de *Dupin*, il a taxé *Athénagore* d'établir le *culte des Anges*; ce qui eſt très faux : comme encore lorſqu'il charge *Clement d'Alexandrie* de juſtifier l'*idolatrie Paienne*; ce qui eſt contraire à toute la teneur de ſes écrits. Une autre remarque porte ſur l'ouvrage entier de M. Barbeyrac ; c'eſt qu'il a confondu injuſtement les *ſix premiers ſiécles* de

---

(*a*) Apologie des Pères, &c. Paris 1718.

(*b*) Buddæus, Iſagog. Vol. 1. p. 620-642.

(*c*) The Spirit of Eccleſiaſticks of all Sects & ages, &c. 1722.

(*d*) The ſpirit of infidelity detected 1723.

de l'Egliſe. Chacun ſait que le *quatrième*, le moins mauvais des trois derniers, a été fort différent des trois précédens. Ainſi, pour n'en donner qu'un exemple, on applique très mal à ceux-ci la plainte amére que *Grégoire de Nazianze* faiſoit de certains *Synodes* de ce Siécle-là. Mr. *Waterland* renvoie enſuite Mr. *Barbeyrac* à *Grotius*, *ſon Maitre*, qu'il a néanmoins oſé reprendre vivement; ne conſidérant pas que s'il a appris autant qu'il a fait de *Grotius* & de *Puffendorf*, qui avoient beaucoup appris des *Pères*, c'eſt à ceux-ci par conſéquent qu'il a lui-même l'obligation de ſon ſavoir; quoiqu'il ne l'ait emprunté que de la *ſeconde* ou de la *troiſième* main. On voit-là, ſi on en croit Mr. *Waterland*, quels ſont les progez de l'*amour propre*. D'abord, afin de ramener un peu les choſes à ſoi, l'on prend à tâche de rabbaiſſer les *Anciens*, pour relever la gloire des *Modernes*. Le ſecond pas, c'eſt d'en exclure les *Théologiens*, pour la donner toute entière aux *Critiques* & aux *Juris-conſultes*. Enſuite pour écarter les Rivaux, on éleve juſqu'aux nuës deux ou trois grands hommes; on leur prodigue l'encens; pour un tems on en fait ſes Héros. Ces démarches faites, on laiſſe clairement entrevoir qu'en matiére de raiſonnement exact & de penſées juſtes, il eſt à préſent des génies bien au deſſus de ces derniers: mais enfin qui ſont ils ces modéles de perfection? Ceux-là même qui ſe placent dans le tribunal & qui d'un air de juge décident de tout le mérite des autres. Mr. *Waterland* ſe croit bien mieux fondé à juger ainſi du *Profeſſeur de Groningue*, que celui-ci ne l'a été à ſatyriſer les Pères. En tout cas, comme ce *Savant* eſt plein de vie, ce ſera à lui, s'il faut répondre, de le faire pour lui-même.

Revenons à nôtre Auteur qui fait obſerver, que quelque mine qu'on faſſe en divers partis de ne pas autrement eſtimer les Pères, on eſt cependant bien aiſe de ſe prévaloir de leur autorité, lorſqu'elle favoriſe la cauſe qu'on veut ſoutenir. Au bas de la page, qui eſt la 448., il en rapporte un exemple dans *Socin*, qui pour porter ſes diſciples à rendre à J. C. l'honneur d'un culte religieux, leur retrace que ce fut la pratique ancienne & univerſelle des Saints & des Martyrs: & ce qu'il y a de bien ſingulier, il prétend que c'eſt-là une preuve *que ces grands hommes avoient vu ce culte attribué ouvertement à J. C. dans l'Ecriture Sainte.* (*a*) C'eſt préciſément ce que Mr. *Waterland* veut que l'on concluë de la doctrine conſtante de l'Egliſe primitive, ſavoir qu'on ne doit pas douter que ce ne ſoit dans l'Ecriture qu'elle l'avoit trouvée, ou

---

(*a*) *Quia nimis aperte in Sanctis Litteris ea illi tribui animadvertunt*, &c. ad Matt. Radec. Ep. 3. p. 391.

ou que l'Ecriture eſt la ſource vive, où l'Egliſe encore ſi ſainte & ſi pure des *trois prémiers Siécles* avoit puiſé ce qu'elle croioit & enſeignoit ſur un *dogme fondamental*, tel que celui dont il a établi l'*importance*.

Après tout il nous paroit juſte de reconnoitre que *la foi fondée ſur les Saintes Ecritures*, ſelon le titre d'un des ouvrages de Daillé (*a*) eſt une foi excellente: Elle eſt même la ſeule véritable foi Evangelique. Ce Savant à fait auſſi un traité de *l'Emploi des Saints Pères* (*b*) que bien des gens regardent comme ſon *Chef-d'œuvre* (*c*). M. *Waterland* n'en à pas tout-à-fait ſi bonne opinion. „ C'eſt une choſe déplorable *ſelon lui* (*d*) „ qu'un auſſi habile écrivain que *Daillé*, „ ait pris tant de peine pour avilir l'*uſage* „ & le *prix* des *Pères*: Et cela ſeulement „ de peur que les Catholiques Romains n'en „ priſſent avantage. Il lui manquoit alors „ le *courage* ou la *pénétration* de *Jewel*; au„ trement il ſe feroit apperçu que rien ne „ pouvoit être plus avantageux au Parti „ *Proteſtant*, que de s'en rapporter à la vé„ ritable *Antiquité* & d'en paſſer par ſes „ Déciſions. A la vérité il en fut lui mê„ me,

---

(*a*) Imprimé en 1634.

(*b*) à Genéve 1632, 8. en Anglois 1653, 8. en Latin 1650, 4.

(*c*) Voiez Bayle dans ſon Dict. art Daillé, II.

(*d*) Page 457.

„ me, ce ſemble, frappé dans la ſuite, „ quand l'*âge* & l'*expérience* eurent donné „ plus d'étenduë à ſes deſſeins. „ Mais on auroit pu épargner ces réfléxions. Enlever aux adverſaires leur prétentions à l'antiquité Eccléſiaſtique, ce n'eſt pas à coup ſur un crime. Si Daillé le fait par la conſidération générale du peu d'uſage de cette antiquité, en comparaiſon de l'Ecriture, pour décider nos controverſes avec Rome, où eſt le mal encore? On inſinuë qu'il ne l'a fait que parce qu'il craignoit que les Catholiques Romains ne ſe prévaluſſent contre nous d'un témoignage que Daillé leur croioit trop avantageux. Sur quoi on ſe voit renvoié à l'*Epitre Dédicatoire*, & à là *Préface* de l'*Emploi aes Saincts Pères*. On a lû, il y long-tems, & cette *Préface*, & cette *Epitre*. On les a reluës à cette occaſion. Mais on n'y a trouvé aucune trace de la fraieur qu'il ſemble qu'on impute à ce grand homme. Elle doit même paroitre étrange pour un Auteur auſſi conſommé que Daillé dans la lecture des Pères. Il les avoit étudiez à fond, ſous un auſſi grand maitre que *Du Pleſſis-Mornai* (*a*) avant que d'écrire touchant leur uſage. Si on s'imagine aujourd'hui qu'il a manqué de *courage* ou de *penétration* dans ce traité; du moins les bons connoiſſeurs ne s'en étoient pas

---

(*a*) Vie de Daillé, page 51.

pas apperçus encore. Après tout on doit s'étonner qu'un Auteur grave & judicieux comme Mr. *Waterland* ait pû regarder *l'emploi des Sts. Peres* de Daillé, comme *une équippée de jeune homme.*

Jeune, tant qu'on voudra : *Mais aux ames bien nées*,
Le Savoir n'attend pas le nombre des années.

Du reſte, il n'avoit alors (*a*) guéres moins de 37. ans, & à cet age on a du jugement; ou difficilement en aura-t-on à 67. Ce ne fut d'ailleurs que 2. à 3. ans après „ qu'il „ écrivit un Traité François où il rappor- „ te les *Sentiments des Peres* ſur la queſtion „ des Images „ (*b*) en les éxaminant par voie de *diſcuſſion*, ſelon la Méthode de Mr. *Waterland.* C'étoit bien faire voir qu'alors *il ne craignoit nullement* cette Méthode; à moins qu'on ne veuïlle qu'elle fut *inſpirée à Daillé*, auſſi-tôt après la publication de *l'emploi des Sts. Peres.* En tout cas, la queſtion ſe décide par ce qu'on lit dans cet *Emploi* même que „ pour avoir ôté une ſouve- „ raine & infaillible autorité aux livres des Pe-

---

(*a*) Il étoit né le 6. Janvier, 1594. Et ſon traité, en François, de l'uſage des Peres, ne fut imprimé qu'à la ſin de 1631. Conferez ſa vie, page 2. & 14.

(*b*) La même, p. 21.

„ Peres, nous ne les eſtimons pourtant „ pas inutiles. (*a*) St. Auguſtin ne les „ croioit que ſelon la raiſon ſur laquelle „ ils ſe fondoient, & ne laiſſoit pas toutes fois d'en faire un extrème état. (*b*) „ Il s'éleve parfois des eſprits qui avancent „ des doctrines de leur chèf, non puiſées „ en aucun des principes de la Religion „ Chrêtienne. Je dis donc que l'autorité „ des Anciens ſe peut très à propos emploier contre l'audace de telles gens, en „ montrant que les Peres ont tout-à-fait „ ignoré les dogmes que ceux-ci mettent „ en avant. (*c*) C'eſt ainſi que St. Irenée „ diſpute contre les Valentiniens & autres „ Gnoſtiques (*d*) c'eſt auſſi la methode „ que tient Tertullian (*e*). Ainſi voiez vous „ que l'autorité des SS. Peres eſt très utile en l'Egliſe, ſervant comme d'une ſeconde barriere, outre l'Ecriture, pour „ reprimer l'audace de ceux qui voudroient „ former une nouvelle foi. (*f*) Voila comment s'exprimoit le jeune homme,

Cujus ſe pectore tota vetuſtas
Condidit, & major collectis viribus exit.

Tout ce qui reſte pour mettre le Lecteur au

(*a*) Traité, &c. p. 515.
(*b*) p. 516.
(*c*) p. 522. 523.
(*d*) p. 526.
(*e*) p. 527.
(*f*) La même.

au fait de cet ample Chapitre (*a*) c'eſt d'en recueillir la ſubſtance dans ce qu'on lit à la page 465. „ J'ai principalement tâché „ de prouver dans tout ce Chapitre que „ c'eſt à l'*Ecriture* & à l'*antiquité*, ſous la „ conduite de la *droite Raiſon*, que nous „ devons nous arrêter pour fixer les points „ de Doctrine. Je ne ſupoſe point que „ l'*Ecriture* & l'*antiquité* puiſſent ſe con„ tredire ; ce qui n'arrive jamais ſur des „ points d'*importance*, tels que celui dont „ il s'agit à préſent. Toutes-fois en gene„ ral nous pouvons aſſurer que ces deux „ choſes doivent toujours s'accorder ; & „ quand elles le font, leur force *unie* leur „ donne plus de fermeté & de conſiſtence : „ Mais ſi elles ſe croiſent, ou paroiſſent „ ſe croiſer, il faut qu'il y ait quelque „ part de l'erreur ; comme lorſque le Cal„ cul de deux perſonnes différentes varie „ dans l'addition de la même ſomme. En „ pareil cas, ſi la choſe eſt de quelque im„ portance, un homme exact ne demeu„ rera point en repos, juſqu'à ce qu'il ait „ découvert, s'il eſt poſſible, la raiſon de „ cette différence, & où gît l'*erreur*. Car „ elle doit être du côté de l'*Ecriture*, lorſ„ qu'on prend pour Ecriture ce qui n'eſt „ point Ecriture, ou bien pour véritable „ interpretation ce qui n'eſt point vérita„ ble

---

(*a*) De 112. pages.

,, ble interpretation : ou l'*erreur* doit être
,, du côté de la *Tradition*, ſoit qu'on ait
,, *mal repréſenté* le ſens des Anciens, ſoit
,, que les Anciens eux mêmes aient eu le
,, malheur de *ſe tromper* (*a*). Alors la queſtion
,, ſera laquelle des deux ſupoſitions,
,, dans l'exemple que l'on a devant les
,, yeux, eſt la plus vraiſemblable? Et il
,, faudra enfin ſe déterminer, après avoir
,, bien conſideré toutes les *circonſtances*, &
,, bien péſé toutes les *raiſons* de part &
,, d'autre, pour voir ce qui en réſulte.,,

VIII. Dans le 8. ou *dernier Chapitre*, l'Auteur entre dans un examen critique de *deux paſſages*, Jean I. & Hébreux I. C'eſt ce qui vaut la peine d'être lû avec attention : mais dont nous ne devons pas charger nôtre extrait, puiſque l'Auteur même n'auroit pas donné ce Chapitre, ſi on n'avoit pas, hors de propos, entremêlé ce ſujet dens la *Recherche modeſte*.

On trouve, après ce Chapitre, 23. pages d'*Additions* qui ſervent à éclaircir certains endroits de l'*Ouvrage*. Mais, comme il n'y a là rien qui touche au fond de la queſtion; Si on peut les lire, avec plaiſir, dans l'*Auteur*; ce ne ſeroit peut-être pas, ſans quelque dégoût, qu'on en verroit le plus court abrégé dans ce long Extrait.

(*a*) Ceci, c'eſt juſtement ce qu'a prétendu Daillé.

ARTICLE V.

MISCELLANIES *the third Volume.* C'eſt-à-dire, MELANGE, ou Recueil d'œuvres diverſes en Proſe & en Vers: *Troiſiéme Volume.* in 8. & in 12. pages 276. pour la Proſe, & 100. pour les Vers, dans l'Edition in 8. A *Londres.* Chez *Benjamin* MOTTE près du Temple, & chez *Lawton* GILLIVER à la tête d'Homère, vis-à-vis l'Egliſe de Saint *Dunſtan* dans *Fleet-ſtreet.*

AU LIEU d'un Volume, nous aurions pû en annoncer quatre, & nous charger d'en rendre compte. Mais il auroit toûjours fallu ſe borner au choix de quelques Piéces: Et nous avons crû devoir la préférence à celles du *troiſiéme* Volume, parceque celles des deux premiers & du quatriéme peuvent être connuës par les Editions précédentes, & d'autant mieux connuës qu'on en trouve pluſieurs traduites en François à la ſuite du *Conte du Tonneau*, ouvrage de Monſieur *Swift*, Auteur de la plûpart des Piéces du Recueil.

La Préface qui ſe lit à la tête du premier Volume, eſt ſignée POPE & SWIFT. Ces Meſſieurs cependant nous avertiſſent que leur Recueil contient un petit nombre de Piéces de quelques autres Auteurs.

Un Avertiſſement des Libraires nous dit la même choſe du troiſiéme Volume : & nous apprend en même tems que les *Vers* y ſont imprimez à part, afin qu'on puiſſe les inſérer dans le *quatriéme*, à la place du *Traité du Bas, ou de l'art de ramper en Poëſie*, pour relier ce Traité avec les Piéces en *Proſe* du *Troiſiéme.* A la faveur de cette tranſpoſition, tous les Vers du Recueil ſe trouveront réunis dans un ſeul Volume : & ce Volume ainſi diſtingué des trois autres, ſera le dernier par cette raiſon. Autrement il faudroit appeller le dernier celui que nous avons annoncé comme le troiſiéme, & auquel nous nous bornons parce qu'il eſt réellement le plus nouveau.

Les autres ne mériteroient pas moins un Extrait: Peut-être même le mériteroient-ils davantage, à conſidérer les choſes indépendamment de la nouveauté: Et comme la plûpart des Piéces qu'ils contiennent, pourroient en être nouvelles pour bien des Lecteurs, nous travaillerions volontiers à les leur faire connoître, ſi la crainte d'être trop long ne nous retenoit. En cas qu'on paroiſſe le ſouhaiter, & que nous en ayons le tems, nous pourrons y revenir dans un autre Journal.

I. La premiére Piéce du Tome dont il s'agit pour le préſent, eſt une eſpèce de *Factum* burleſque, contenant un Expoſé de certains Faits, réels ou ſuppoſez, par leſquels on prétend prouver au Public, que le Sieur *Jean* DENNIS (*a*), Auteur, Poëte, & Critique fameux par ſon antipatie pour les meilleurs Ecrivains de l'Angleterre, eſt devenu fou, & fou à lier.

Le Sieur *Robert* NORRIS, Médecin, qui fait cet Expoſé, ou qui eſt cenſé le faire, ſentant que ſon procédé pourroit ne pas paroître tout-à-fait Chrétien, déclare d'abord qu'il y a été forcé par la néceſſité de ſe défendre. Les raiſons qu'il allègue de cette néceſſité, ſuffiront pour faire juger de l'eſprit qui règne dans toute la Piéce. Ces raiſons ſont:

Qu'ayant été appellé par la ſervante du Sieur *Dennis* pour le guérir d'une Frénéſie, le dit Sieur avoit parlé de lui comme d'un homme qui ſeroit entré dans ſa Chambre par violence, ſoit pour le tuer, ſoit pour lui voler ſa Tragédie de *Coriolan*, prète depuis quatre ans pour le Théâtre:

Qu'il l'avoit accuſé de plus, d'être complice de ſon Libraire qui étoit là dans le même tems, & qui étoit venu pour lui eſcamoter divers Manuſcrits conſidérables:

Qu'il l'avoit fait paſſer dans le Monde pour un Charlatan, & aſſuroit l'avoir vû de

---

(*a*) Il n'eſt pas nommé tout au long dans le titre; Mais il l'eſt dans un endroit de la Piéce même: p. 14. de l'Ed. in 8°.

de ſes propres yeux ſur un Théâtre vis-à-vis l'Hopital des Fous, du tems que lui, *Jean Dennis*, avoit un logement dans cet Hopital:

Qu'il le décrioit enfin comme un Eſpion de la France, qui pour l'enlever l'avoit déja garotté, enſorte que ſans un Ami il ſeroit actuellement à la Baſtille.

On ne nomme pas cet Ami. Mais il joue un aſſez plaiſant perſonnage dans une ſcène qui repréſente la viſite du Médecin chez le Poëte. Cette ſcène eſt dialoguée, & l'eſt aſſez heureuſement. On y trouve au reſte, auſſi bien que dans d'autres endroits du Recueil, quelques jeux de mots qui ont leur mérite, mais qui ne ſauroient ſe traduire en François.

II. III. & IV. Les trois Piéces ſuivantes ſont dans le même goût que la premiére. On y tourne en ridicule les Auteurs qui travaillent pour un Libraire nommé *Edmond* CURLL: mais le pauvre Libraire eſt la principale victime de toute cette Satire, qui tournée en action, feroit une Tragi-comédie, ou plûtôt (ſi nous oſions employer le mot) une *Tragi-farce* en trois Actes.

Dans le premier, *Curll* ſe rencontre comme par hazard au Cabaret avec le célèbre Monſieur POPE, dont il avoit fait ſervir le nom au débit d'un Recueil de Vers Satiriques (*a*). Aprés un petit reproche de

---

(*a*) *A ſatyrical Piece, intitled* Court Poems.

de la part de celui-ci, & une promte juſtification de la part de l'autre qui rejette tout ſur OLDMIXON, l'un de ſes Auteurs, Monſieur *Pope* & *Curll* boivent un coup enſemble. Retiré chez ſoi, le Libraire ſe trouve mal à crever: Il ſe croit empoiſonné; Et ſans ſonger qu'il avoit peu-être trop bû, ou qu'il n'y auroit rien de fort ſurprenant à s'empoiſonner avec un vin de Cabaret, il ne doute point que ſon Empoiſonneur ne ſoit Monſieur *Pope*: Sur quoi l'on crie & débite dans les rues, LA VERITABLE RELATION DE L'EMPOISONEMENT DU SIEUR EDMOND CURLL, AVEC UNE FIDELLE COPIE DE SON TESTAMENT (*a*). Ce Teſtament, où ſon Aſſocié & un autre Libraire aſſiſtent, mérite d'être lû de tous les Libraires & de tous les Auteurs. C'eſt à regret que nous n'en donnons pas ici la traduction. Cette Scène eſt ſi agréable par elle-même, qu'elle n'avoit pas beſoin de certains ornemens, qui à la vérité ſont riſibles, mais qui préſentent à l'eſprit des images trop baſſes & trop dégoutantes (*b*).

A

(*a*) C'eſt à peu-près le titre de la premiére Piéce contre ce Libraire.

(*b*) Si la ſeconde Piéce contre *Curll* eſt du même Auteur que la premiére, il ſemblera avoir voulu critiquer lui-même ce que nous relevons; Car il commence la ſeconde par appeller l'Auteur de la premiére, un Hiſtorien *impoli* quoique véri-

A l'entrée du ſecond Acte, il ſe trouve que *Curll*, au lieu de mourir comme on l'avoit annoncé d'avance au Public, eſt ſimplement devenu fou. Et entr'autres preuves du dérangement de ſon Eſprit, on rapporte des marques de ſageſſe qu'il donne depuis quelques jours : comme de parler poliment à ceux qui viennent dans ſa Boutique, & de ne plus lâcher à quelque prix que ce ſoit, les *Eſſais de* BLAKMORE ſon Auteur favori. Son Eſprit néanmoins ſe remet de tems en tems dans ſon aſſiéte naturelle. Il profite d'un de ſes bons intervalles : & pour le remplir dignement, il envoye dire à tous ſes Auteurs de ſe rendre chez lui. Leurs adreſſes ſont divertiſſantes : & leur Aſſemblée l'eſt encore davantage. C'eſt dommage qu'on y retrouve, & cela avec de nouveaux enjolivemens, les images trop burleſques dont nous avons déja parlé.

Dans le dernier Acte, qui commence par une définition ſententieuſe de l'Avarice, en termes empruntez des *Eſſais de* BLAKMORE, vous voyez le malheureux *Curll* entraîné par la ſoif de l'or, que ſon commerce de Libraire n'a point éteinte, en

---

table. C'eſt au Lecteur poli à juger ſi cela racommode aſſez bien la choſe. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que la ſeconde Piéce renchérit ſur ce qu'ils auront quelque peine a approuver dans la premiére.

en entreprendre un autre qu'il croit plus lucratif, mais qui le fauſile ſi bien avec les Juifs qu'ils eſſayent de le convertir. Et comme il a la fatale adreſſe de leur faire comprendre que les promeſſes d'une autre vie le touchent peu; Bientôt réduits à des motifs moins éloignez, ils lui promettent que s'il ſe convertit, il deviendra riche comme un Juif. A la faveur de cet exorde, ils lui allèguent, que *Salomon* le plus ſage des hommes, & *David* l'homme ſelon le cœur de Dieu, avoient tous deux été des Juifs. Il nie d'abord le fait : Il avoit crû juſqu'alors que David & Salomon étoient Papiſtes. On lui crache de l'Hébreu: Et d'autant qu'il n'y entend rien, cela fait impreſſion ſur ſon Eſprit. On voit bien toutefois qu'il faut quelque choſe de plus. On en vient aux offres : Et il ſe rend. Il vend en deux parts tous ſes articles de Foi : Ceux du *Crédo*, & les *trente-neuf* de l'Egliſe Anglicane. Il livre enſuite ſon nom de Batême, & les quatre Evangeliſtes. Et on étoit convenu avant toutes choſes (c'étoit le premier Article du Traité) qu'il empoiſonneroit ſa Femme pour épouſer une riche Héritière Juive. Il n'y a que deux points qui lui faſſent de la peine. La Circonciſion eſt le principal. Mais il a beau proteſter, prier, gémir, crier les hauts cris, jurer comme un Chrétien, & faire pis que tout cela, au grand ſcandale du vieux Lévite, qui pour faire ſon devoir de *Mohel* (*a*) s'eſt trop approché, & des autres Aſſiſtans dont quelques uns tiennent le Patient. Il faut, malgré lui, que la cérémonie ſe faſſe: & il s'en fait une qui en vaut quatre; Voila la Cataſtrophe: qui dans la Piéce même eſt décrite un peu plus naïvement: & qui eſt d'autant plus funeſte que les Juifs trouvant, ſelon leurs Loix, que la cérémonie eſt nulle quand elle eſt trop bien faite, ſe croyent dégagez de toutes leurs promeſſes, & l'excluent à jamais de la Sinagogue.

Une Comédie ne ſeroit pas bonne ſi les Femmes n'y avoient part. Celle du Libraire joue ſon Rôle dans tous les Actes.

Nous ne ſavons au reſte pourquoi l'Auteur a couronné ce Divertiſſement d'une Priere burleſque que bien des gens regarderont comme une profanation.

V. Il n'étoit pas non plus fort néceſſaire d'intéreſſer tant le nom Dieu, & de finir encore par une Priere, dans la cinquiéme Pièce de ce Volume. Nous avouons cependant que cette liberté y eſt priſe plus à propos & avec plus de bienſéance. L'Auteur y veut décrier la démangeaiſon de parler par pointes.

La grande Peſte qui emporta, dit-on, cinq

(*a*) *Ille*, dit Buxtorfe, *qui officium & munus hoc* (circumciſionis) *exequitur*, *Ebraice* מוהל MOHEL *appellatur*. Synag. Judaïcæ Cap. II.

cinq millions d'ames, ſans compter les Femmes & les Juifs: L'Incendie de Londres: La licence du Socinianiſme, de l'Arianiſme, & du *Whiſtoniſme*: L'Introduction de la Comédie: Le déluge d'obſénité dont elle fut la ſource; qui de la Cour vint inonder tout le Royaume; & qui, par parentèſe, ſemble avoir un peu réjailli juſques ſur la déſcription qu'on en donne dans cet endroit: Tous ces fleaux, dit gravement nôtre Auteur, ſont moins terribles que celui des *Pointes* ou de la démangeaiſon d'en dire: Contagion qui après avoir commencé par les Seigneurs de la premiére qualité, a paſſé d'eux à leurs Laquais & à leurs Femmes.

Pour porter les Lecteurs à ſe munir contre le mal, & à n'en favoriſer la propagation, l'Auteur produit une Liſte de diverſes Perſonnes qui en ont été juſtement les Victimes. Il cite entr'autres:

Un vieux Officier, d'ailleurs honnête homme, réduit par degrez à un ſi triſte état, que dès qu'il vouloit dire des choſes qui euſſent le ſens commun, il héſitoit de maniére à être inintelligible:

Un Gentilhomme qui a perdu la Raiſon:

Un autre relégué:

Pluſieurs Eccléſiaſtiques devenus yvrognes & *Toris*:

Un Cordonnier, qui pour avoir donné dans la contagion, aquit dans ſon voiſinage le titre de Bel-Eſprit, perdit tout ſon crédit par ce moyen, & fut enfin obligé de faire banqueroute.

V I. Le ſixiéme Morceau eſt une Déſcription énigmatique du *Der-ère*, repréſenté dans un endroit comme un Perſonnage qui êſtime beaucoup les Brochures & les Libelles ſur les affaires du Tems, mais cela ſans la moindre partialité, faiſant également uſage de ceux des deux Partis.

Il y a de l'eſprit dans cette Déſcription: Mais on peut bien s'imaginer qu'il y entre quelque choſe de plus. On y trouvera même des circonſtances froides. C'eſt quelquefois le défaut des Auteurs de ce Recueil, de s'abandonner trop à une imagination fertile, ou d'aimer trop tout ce qu'elle produit. On ſent un Ecrivain qui *careſſe ſa penſée.* Et il en eſt de ces Enfans de l'Eſprit comme des autres Enfans. En les careſſant on les gàte.

V I I. L'Article ſeptiéme eſt une imitation giganteſque de ces Affiches où les Saltimbanques annoncent tout ce qu'ils ſavent faire de merveilleux.

L'Auteur y aſſure, par exemple, que ſi quelcun veut en faire l'expérience, le nommé *Shoitz* a le talent d'arracher les yeux & de les remettre parfaitement: Et que le même homme a une Bouteille où il ſuffit de mettre le doit pour avoir ſur le champ la peau d'une vieille de quatre-vingts ans, & devenir ronde comme une Femme à ſon terme; Après quoi, en remettant le doit dans une autre Bouteille, on ſe retrouve telle qu'on étoit auparavant. Mais il a ſoin de ne propoſer cette ſeconde expérience qu'aux jeunes Filles de Chambre.

S'il faut chercher ici quelque choſe de plus que le jeu d'une imagination groteſque, on pourra ſuppoſer que l'Auteur a voulu rendre ſenſible l'effronterie des Charlatans: Apprendre à leurs Dupes que s'ils parloient tous auſſi clairement que lui, on ſeroit auſſi peu tenté de ſe fier à leurs promeſſes qu'aux ſiennes : Peut-être enfin, achalander l'Hôte de la *Nouvelle Auberge de Smithfields*, où les merveilles anoncées devoient ſe faire, & où l'on pouvoit préſumer que l'Anonce attireroit au moins quelques Rieurs & quelques Sots.

VIII. La huitiéme Piéce eſt une Requête badine, au nom des Charbonniers, Rotiſſeurs, Cuiſinières, & autres gens intéreſſez à l'état préſent des Cuiſines ; contre l'attentat de ces Mathématiciens qui parlent de certains *Foyers*, formez par la réunion des rayons du Soleil, à la faveur de certains verres. Là-deſſus on repréſente humblement; Que ſi le Monde eſt autoriſé à ſe ſervir de ces *Foyers* & de ces *rayons* pour faire la Cuiſine; (*a*) Voila les Supplians,

---

(*a*) Il s'étoit effectivement trouvé un homme qui croyant la choſe praticable, en avoit dreſſé un projet : Ce qui fut ſans doute l'occaſion de cette Requete. Le nom de l'homme nous échappe.

plians, avec leurs Familles, réduits à la mendicité, ou au profit modique des ſoupers d'hiver : Voila une grande partie du Charbon devenue inutile, & voila par conſéquent une branche du Commerce affoiblie. On peut juger de la Piéce par cet échantillon.

IX. La neuviéme eſt à peu-près du même genre. Les Porteurs d'enterrement y expoſent, en Corps, leurs raiſons contre un *Bill pour pourvoir à l'examen des Drogues des Apoticaires.* Si le Bill paſſe, il mourra moins de monde : Voila la grande raiſon. On ſent que ſi d'autres raiſons l'accompagnent, c'eſt afin qu'il ne ſoit pas dit qu'elle eſt la ſeule. Mais elles n'en ſont pas moins plaiſantes, ni moins ingénieuſes.

X. XI. & XII. Dans les trois Articles qui ſuivent le neuviéme, l'Auteur ſe donne le nom de *Martinus* SCRIBLERUS. Pour ſaiſir ce que cela veut dire, il ſuffit de ſonger au Monſieur *Vadius* de la Comédie, & de ſavoir que *Scribbler* en Anglois ſignifie un Barbouilleur de papier.

Comme les Pédans ſont aſſez ſujets à dire, ſans néceſſité, de ces poliſſoneries qui font toûjours rougir la pudeur, & qui ſouvent l'affoibliſſent, Monſieur *Martinus*

Scrib-

---

pe. Mais il eſt peut-être à propos d'avertir que ce n'eſt pas Mr. *Whiſton*, comme on pourroit le ſoupçonner ſur un endroit de la Requête où il eſt nommé.

Scriblerus ne manque pas d'en dire quelques unes, dont il trouvera bon que nous ne régalions pas nos Lecteurs. Nous oſerons même mettre en queſtion, ſi pour être en droit d'en régaler les ſiens, il ſuffiroit au véritable Auteur de ſe maſquer ſous un nom en US. On dira peut-être qu'il écrivoit pour les Anglois, & que leurs oreilles ne s'offenſent pas de ces petites libertez. Mais ſi cela eſt bien avéré, ſi la Comédie Angloiſe en eſt une preuve, ſi elle a réellement produit le mal que l'Auteur du cinquiéme Article met au nombre des fleaux de l'Angleterre; il faut, bien loin de s'en prévaloir, *prier Dieu* avec lui d'en délivrer la Nation, & contribuer à la délivrance, ſi l'on peut. Telle eſt en particulier la vocation de ces Ecrivains qui avec le talent d'amuſer, & par conſéquent de ſe faire lire, ont encore aſſez d'eſprit, & une imagination aſſez fertile, pour prouver par leurs Ouvrages, qu'il eſt poſſible de plaire beaucoup, & de ſe divertir fort bien, ſans le ſecours de l'obſénité. Si Monſieur *Scriblerus* avoit ſupprimé quelques traits un peu trop libres, il n'auroit pas laiſſé d'être divertiſſant.

ANNUS MIRABILIS. Ainſi commence le tître de la premiére Piéce qui porte ſon nom. *L'Année merveilleuſe* dont il parle étoit celle de 1722. Il y annonce une conjonction de *Jupiter*, de *Mars* & de *Saturne*, laquelle doit produire une métamorfoſe réciproque des deux Sexes. Et afin que la maniére de traiter ſon ſujet ne ſoit pas moins ſavante ni moins curieuſe que le ſujet même, il aſſure que la merveille a été, non ſeulement préfigurée par divers *Hiérogliphes*, mais prédite par THALES *de Milet*, par ANAXIMANDRE, par PLATON. Leurs paroles ſont citées. On y voit des caractères Grecs, & des ſignes Algébraïques. *Platon* décrit même les préludes de la Métamorfoſe. *La Nature s'y préparera de loin. . . . . On verra d'avance les Hommes devenir efféminez, & les Femmes devenir Homaſſes: Les Maris obéïſſant à des Femmes qui commanderont. . . . . Des hommes glapiſſans en plein Théâtre avec une voix féminine: Et des Femmes qui corrompront des Filles &c.* Il ne manquoit plus que de mettre en marge, le Tome, la page, & l'Edition de chaque Ouvrage cité. Ce ne feroit pas la premiére fois que les *Scriblerus* auroient cité fort exactement ce qu'ils n'ont jamais lû. Mais ce qui gâte le caractère de nôtre Savant, & qu'on lui pardonnera volontiers, c'eſt qu'il dit de très jolies choſes. Par exemple,

Comme il s'attend à ſubir lui-même la métamorfoſe, il anticipe ſur les ſentimens de ſon nouveau Sexe: il admire la félicité prochaine du Grand Seigneur, qui bientôt changé en Femme va ſe trouver au milieu d'un Serrail de beaux Garçons.

Et dans un autre endroit: Ne doutant

point que les *Ecaillères* de *Billingsgate*, ſi fameuſes par leurs criailleries, ne ſuccèdent aux Avocats dès qu'elles ſeront hommes, il ſe flatte qu'elles expédieront leurs procès auſſi promptement qu'elles font leurs quérelles; & que par un heureux effet de l'habitude contractée dans leur profeſſion d'Ecaillères, on ne les verra point avaler l'huître pour ne donner que les écailles aux Plaideurs.

ESSAY SUR L'ORIGINE DES SCIENCES. Ce ſecond morceau que l'Auteur n'a crû devoir hazarder que ſous le nom comique de *Scriblerus*, eſt une de ces Diſſertations dont tel Profeſſeur, ou tel Ecolier qui veut ſoutenir des Thèſes, ſe feroit peut-être honneur fort ſérieuſement. Il faudroit ſeulement en ôter la facilité agréable qui y règne, certains traits d'un *élégant badinage*, & peut-être quelques citations dont la ſuppoſition eſt trop manifeſte. Ce ne feroit guère après cela qu'un bon tiſſu de conjectures ſavantes, hardies, ingénieuſes, & cependant frivoles, pour prouver: Que c'eſt aux *Pigmées* que les Peuples ſavans de l'Antiquité devoient leurs lumiéres.

Le docte Diſſertateur ne manque point de charlatanerie: Il rend même la ſienne tout-à-fait palpable: Il falloit bien renchérir un peu ſur ſes Confreres: C'eſt un effet naturel de la belle émulation dont ils lui ont donné l'exemple. Afin que la curioſité des Lecteurs n'ait rien à déſirer, il leur montre par des conjectures fondées ſur ſes anecdotes, & par des anecdotes fondées ſur ſes conjectures, que les ſavans & ſpirituels *Pigmées* ſe retrouvent, quoiqu'un peu abatardis, dans la Race des ſinges, qui, tels qu'ils ſont, ont ſouvent plus d'eſprit que les hommes.

Si on objecte qu'ils ne parlent point: les *Eſpagnols*, ſelon l'Auteur, diſent fort bien que c'eſt de crainte qu'on les faſſe travailler, ce qui lui paroît d'autant plus probable que les Savans & les Beaux Eſprits ſont naturellement pareſſeux: Et les Eſpagnols, à ſon avis, devroient ajouter que leur air rebarbatif invitoit mal les ſinges à la converſation: Ils devroient reconnoître encore qu'à la vûe de leurs cruautez à l'égard des *Indiens*, il étoit de la ſageſſe des ſinges de ne point paſſer pour hommes. D'ailleurs nôtre pénétrant Littérateur ne doute nullement qu'il n'y ait quelques Déſerts habitez par des ſinges qui parlent. Il ôſe même eſpérer qu'on pourra un jour renouer commerce avec les ſinges à la faveur des jolies maniéres Françoiſes.

Ce dernier trait eſt peut-être un peu trop pouſſé dans la Diſſertation.

VIRGILIUS RESTAURATUS. C'eſt la troiſiéme Pièce du ſavantas: Et elle eſt digne du nom de ſon Auteur. Il y donne un échantillon des corrections preſque innomnombrables qu'il dit avoir faites au Texte de *Virgile.*

Il ne ſe vante pas d'avoir imité perſonne. Mais pour mettre les Lecteurs en état de juger s'il a travaillé dans un goût tout-à-fait Original, il ne faudra que tranſcrire quelques-unes de ſes Remarques.

Æneid. L. I. *Verſ.* 56.

——— *Venti velut* AGMINE FACTO
Qua data porta ruunt.

Au lieu de cela il veut qu'on liſe,

——— *Venti velut* aggere fracto
Qua data porta ruunt.

Et pour prouver l'autenticité de cette nouvelle leçon, il dit : *Sic corrige meo periculo.*

Ibid. *Verſ.* 631.

Quare agite ô Juvenes, tectis *ſuccedite noſtris.*

,, *Lectis* potius dicebat Dido, polita magis
,, oratione, & quæ unica voce & Torum
,, & Menſam exprimebat : Hanc Lectionem
,, probe confirmat appellatio *ô Juvenes* !
,, Duplicem hunc ſenſum alibi etiam
,, Maro lepide innuit, Æneid. IV. verſ.
,, 19.

Huic uni forſan potui ſuccumbere culpæ :
Anna? fatebor enim ———

„ Corrige :

Huic uni (*viro* ſcil.) *potui* ſuccumbere ;
culpas
Anna? fatebor enim, &c.

„ Vox *ſuccumbere* quam eleganter ambi-
„ gua ! „

Ce badinage n'eſt point trop long. On en eſt quite pour une douzaine de pages.

XIII. Dans la treizième Pièce de ce Volume, l'Auteur badine avec eſprit au ſujet de ce *Sauvage* qui fut mené à *Londres* en 1726. après avoir été trouvé, diſoit on, dans un Bois en Allemagne.

Il nous dit, par exemple, que le Sauvage ayant voulu donner un baiſer à une jeune perſonne de qualité, elle devint un objet d'envie pour toutes les Dames qui voyoient la Nature ſe déclarer ainſi en ſa faveur.

Mais dans la ſuite, en ſuppoſant qu'on attribuoit au Sauvage une connoiſſance naturelle des ſimples, *Je ſuis d'avis*, dit l'Auteur, qu'*il accompagne toujours les Cenſeurs du Colège de Médécine, lorſqu'ils iront viſiter les boutiques des Apoticaires.* Voila un bon mot, ſi nous oſons le dire, qui ne nous ſemble guère propre qu'à faire rire quelque

Monſieur *Diafoirus*; & où l'on doit aumoins trouver peu de ſel en comparaiſon de la plaiſanterie du neuvième Article.

XIV. Celle du quatorzième a auſſi ſon mérite. On y met devant les yeux un moyen *infaillible* de païer les dettes publiques de l'*Irlande*: c'eſt d'établir une Taxe ſur pluſieurs Vices qui ont trop de vogue. Monſieur *Swift*, que nous croyons qu'on peut regarder comme l'Auteur de cette Pièce, & de toutes celles où l'Irlande eſt intéreſſée, commence celle-ci, entre en matière, décend dans les détails, raiſonne, règle, calcule, & conclut avec un ſérieux qui non-ſeulement divertit, mais qui perſuade que ſon projet, quelque riſible qu'il ſoit, n'eſt point ridicule, ou ne l'eſt que par la faute des hommes.

XV. Ce projet eſt ſuivi d'un autre qui d'abord plaira moins. Après une deſcription touchante de la miſère qui règne en *Irlande*, & des ſuites de cette miſère; l'Auteur pour y remédier, propoſe d'introduire l'uſage . . . . . l'uſage de manger les Enfans des Pauvres.

Il fait ſon compte, que ſi l'on en conſerve vingt-mille par an pour n'en pas détruire l'eſpèce, il en reſtera cent-mille à vendre pour la Table. Il marque l'âge où il faudra les tuer. Il fixe à-peu-près le poids qu'ils auront à l'âge d'un an. Il en taxe le prix. Il en vante le goût, ſur la parole d'un Américain. Il va juſqu'à ſpécicifier les différentes manières dont on les apprêtera, & les uſages que pourront faire de leur Peau les Cordonniers & les Gantiers.

Mais le croiroit-on? Toutes violentes, toutes biſarres, toutes froides même, toutes choquantes en un mot que paroiſſent les idées de ce Projet, on a peine à ne ſe pas reconcilier avec elles quand on a lû le projet juſqu'au bout, ou qu'on en fait une ſeconde lecture.

Monſieur *Swift* ne méconnoît point les expédiens plus naturels, plus doux & plus Chrétiens: il en fait même une belle énumération: mais il eſt perſuadé, il eſt convaincu, que ces expédiens ne ſeront jamais bien goutez: au lieu que par rapport au ſien, il eſt ſur de trouver tout ce qu'il lui faut: Des Bouchers tout prêts à égorger les Enfans & à les vendre: Des gens du bel air charmez d'avoir un nouveau mêts qui ſera cher & friand: Des Traiteurs à qui cette nouveauté plaira, parce qu'elle les fera gagner. Il trouvera même, parmi tant de pauvres Tenanciers dont l'Irlande fourmille, des Peres & des Meres, qui n'ayant plus ni argent, ni blé, ni bétail, pour appaiſer l'avidité de leurs Seigneurs, pourront recevoir avec joye l'argent qu'on leur donnera pour leurs Enfans. En cas que la tendreſſe paternelle embaraſſe quelques Peres, l'Auteur leur demande ſi eux-mêmes, dans la miſère où ils ſont, ne ſouhaiteroient pas qu'on les eût tuez à l'âge de douze mois; Ajoutez que les détails où il ſemble ne s'engager que pour imiter les Faiſeurs de projets, lui fourniſſent plus d'une bonne plaiſanterie.

Nous avouons cependant que ce qu'il dit du poids des Enfans, & des différentes manières de les apprêter, ne tend à rien, ou n'eſt pas aſſez bien placé pour ne point paroître hors d'œuvre; & ſent trop le pur badinage dans un diſcours qui ne demandoit que des ſarcaſmes, ou des railleries qui en approchaſſent.

Nous avouons encore que l'Auteur ne propoſe, ni ne refute aſſez directement l'objection qui ſe tire de la cruauté de ſon projet: On diroit preſque qu'elle ne l'a point frappé. Si c'eſt là un rafinement, nous croyons pouvoir avancer qu'il eſt trop délicat.

Il faut convenir enfin que l'on rencontre dans cette Piéce, quelques repétitions de ces ſortes de choſes qui ne ſont bonnes qu'une fois.

XVI. Mais la Piéce qui vient après celle-là eſt un Chef-d'œuvre dans ſon genre. On peut douter à qui elle fait plus d'honneur, ou à Monſieur *Swift* qui l'a écrite, ou à Milord *Carteret* alors Viceroi d'*Irlande*, dont elle contient l'Apologie contre quelques *Wigs* outrez qui l'accuſoient de favoriſer le Parti *Tori* la *Haute Egliſe* & les *Jacobites*.

Si nous ne donnons pas l'Analiſe de ce Morceau, c'eſt que le plaiſir de la faire, & le déſir de la faire bien, nous mêneroit plus loin que nous ne pouvons aller. Nous ne pourrons par la même raiſon qu'indiquer les mêmes matières de quelques autres Piéces qui mériteroient auſſi une Analiſe, & dont l'Analiſe occuperoit moins de place.

XVII. Dans la dix-ſeptiéme qui eſt un *Eſſai* ſur la différente fortune des Eccléſiaſtiques, l'Auteur prêche à ceux qui voudront s'avancer, une vertu qu'il appelle *Diſcrétion*, mais par laquelle il ne faut entendre qu'un certain ſavoir-faire fondé ſur une grande médiocrité de vertu & de talens. Cette morale ironique eſt expliquée par des réfléxions & par des portraits qui méritent l'attention de tout le Clergé, & de toutes les Perſonnes qui ont quelque relation avec les Eccléſiaſtiques.

XVIII. La Piece dix-huitiéme eſt une Cenſure moitié ſérieuſe & moitié enjouée, des fauſſes idees qu'on ſe fait ſi ſouvent ſur l'éducation de la Nobleſſe. L'Auteur avoue cependant que les gens de qualité ne ſont pas les ſeuls objets de ſa cenſure: qu'elle porte en général ſur les Familles où il y a aſſez de bien pour faire en ſorte qu'au moins le Fils aîné ne ſoit bon à rien. Les ames charitables que ce déſordre afflige, apprennent ici pour leur conſolation, que la Providence en le permettant a ſes vûes:

Que ce déſordre amène naturellement & promtement la chûte des Familles: Punition exemplaire de l'iniquité des Peres & de celle des Enfans:

Que c'eſt un tas de fumier qui après avoir produit pour quelques jours un Champignon monſtrueux, ſe trouve diſperſé pour engraiſſer le champ des voiſins:

Que ſi la pauvreté des Familles nobles eſt un mal pour l'Etat, elles ſont heureuſement réduites, par les mêmes vices qui ont cauſé leur ruïne, à une néceſſité phyſique de *s'éteindre* en peu de tems.

XIX. Il ſeroit à ſouhaiter que tous les Peres qui ſont injuſtes dans le partage de l'amitié qu'ils doivent à leurs Enfans, & tous les Enfans qui ont à ſouffrir de cette injuſtice, puſſent lire l'Article dix-neuviéme. Il contient d'abord une Lettre d'un Fils mécontent, où l'on verra un petit détail de Famille qui n'eſt point à mépriſer, quoique peut-être l'Auteur eût pû le rendre plus intéreſſant: Et la Lettre eſt ſuivie d'une réponſe digne d'un Ami Chrétien.

XX. Une autre Lettre qui remplit l'Article vingtiéme, eſt une ironie très ingénieuſe. Tout en faiſant ſemblant de prouver que l'*Irlande* eſt fort riche, on en met la miſère dans un jour qui frappe, & on découvre les ſources de cette miſère.

XXI. L'Auteur de la Piéce vingt-&-uniéme en veut à Monſieur *Whiſton*, qui dans un Caffé près de la Bourſe fait des leçons d'Aſtronomie à qui veut les payer. Ce n'eſt pas la premiére fois qu'il eſt mis en jeu dans les badinages qui compoſent ce Recueil. On lui attribue ici la foibleſſe d'avoir ſerieuſement prédit à ſon Auditoire du Caffé, que dans trois jours on verroit la fin du Monde: Et il faut avouer que la feinte Relation qui vient là-deſſus, des effets que cette prédiction produiſit dans le Public juſqu'à-ce que le jour critique fût écoulé, eſt imaginée avec beaucoup d'eſprit, renferme une morale divertiſſante, peut même inſpirer de ſérieuſes réflexions; du moins aux Lecteurs qu'un Eſprit frivole ou un cœur gâté ne diſpoſe pas à ſaiſir l'occaſion qu'on leur offre de rire du *Jugement*, dès qu'on ne leur en parle pas avec un ſérieux qui les tienne dans le reſpect. L'uſage de la plaiſanterie eſt extrêmement délicat.

Nous croyons cependant que les Lecteurs les plus ſages ſauront gré à Monſieur *Swift* d'avoir exercé ſon talent pour la plaiſanterie. On a remarqué dans les Nouvelles *Lettres ſur les Anglois* (a) que bien des gens le regardent comme le *Rabelais* de l'Angleterre: Mais on y ſoutient auſſi qu'ils lui font tort: Et les reflexions critiques

---

(a) *Lettres ſur les Anglois*, par Mr. de VOLTAIRE. Lettre XXII. Voyez la premiére Partie du Tome II. de ce Journal pag. 133.

ques que nous avons repandues dans cet Extrait, ne renverſent point la Thèſe de Monſieur de VOLTAIRE, quoiqu'elles puiſſent la modifier. D'ailleurs, Monſieur *Swift* eſt connu par pluſieurs petits Ouvrages qui ſont dignes du Lecteur le plus ſérieux, & qui avec cela ſont écrits ſi naturellement, qu'on peut dire que l'Auteur y caractériſe la ſageſſe de ſon eſprit, tout comme il caractériſe dans ſes Ouvrages badins l'enjoûment de ſon humeur. Ajoutez que s'il y a quelquefois dans les derniers, des choſes qui ſentent trop la bagatelle ou la ſatire, il s'eſt en quelque ſorte confeſſé & condamné lui-même ſur ce ſujet dans la Préface générale de ce Recueil. Les deux illuſtres Auteurs veulent qu'on regarde certaines Piéces comme des folies qui leur ont échappé, & qui n'auroient jamais eu place dans ce Recueil ſi elles n'avoient déja été rendues publiques par l'indiſcrétion obligeante de quelques amis. Ils reconnoiſſent hautement le mérite de quelques perſonnes qui s'y trouvoient attaquées. Ils ne font pourtant pas cet honneur à tous ceux qui ſont dans le cas: Ils donnent même à entendre que s'ils conſervent les Piéces contre le Libraire *Curll*, & le puniſſent ainſi de mettre ſur le compte de qui il veut, les Livres qu'il imprime; ils ſe croyent autoriſez à en agir de la ſorte, vû le défaut d'une Juſtice établie pour punir de pareilles friponeries.

NOUS avons donné une idée des Piéces en proſe du troiſiéme Volume. Il ſeroit long & difficile d'en faire autant pour les Vers. Cependant, afin de ne pas fruſtrer l'attente de nos Lecteurs, nous leur donnerons la Traduction qu'on nous a communiquée de la premiére Piéce de Poëſie. C'eſt une eſpèce de ſatire contre les Femmes, qui tient moins du Traité, & qui ſent moins le Sermon que celle de *Boileau*; mais où l'on trouvera peut-être quelque choſe de plus animé & de plus original. C'eſt une Peinture dont le ſujet principal eſt une Femme du bel air: mais où pluſieurs autres caractères entrent naturellement, & dans une ſubordination bien ménagée. Tout ce qu'on pourroit reprendre, c'eſt que le Poëte ne repréſente pas aſſez la Femme du bel air ſous ſes différentes faces. On diroit preſque, à voir ſon tableau, qu'une femme du bel air eſt toûjours une Joueuſe, qui ne ſonge ni aux Promenades, ni aux Spectacles, ni à la Galanterie. Mais malgré ce défaut, nous croyons que la Piéce méritoit bien d'être traduite.

LE TRAIN DE VIE D'UNE FEMME DU BEL AIR:

ou

Traduction libre

De la Piéce Angloiſe qui a pour tître,

THE JOURNAL OF A MODERN LADY.

⁂

SEIGNEUR, c'eſt fort mal fait à vous
Qui ſçavez mon reſpect pour nos moindres Femelles,
D'aller me choiſir entre tous
Pour écrire des vers contre elles.
Quoi donc! Moi qui toûjours les trouvois toutes belles;
Moi qui les appellois Rivales de Venus;
Et qui du prémier jour où je touchai la Lire,
Conſacrai mon talent à chanter leur Vertus,
Il faudra qu'aujourd'hui je faſſe leur Satire?

Déja je les entens crier, *Ah l'Apoſtat!*
C'en eſt fait: nous perdons nôtre unique Avocat!

Nymphes! raſſurez vous, & retenez vos larmes:
Plûtôt que de me voir infidelle à vos charmes,
On verra les Levreaux, ſans peur ſortant du Bois,
Chaſſer nos Levriers, & les mettre aux abois.

⁂

C'EST de vous, traître Ami, qu'elles ont à ſe plaindre,
Si dans ces vers, imprudemment promis
Sans ſavoir quels objets, vous m'y feriez dépeindre,
Elles ſentent la main d'un de leurs Ennemis.

Je déclare à qui veut l'entendre,
Que dans ce malheureux Tableau,
Où toutes vont avoir quelque intérêt a prendre,
Vous ſeul vous conduiſez ma main & mon pinceau.

Ma Muſe, obéïſſez. L'Auteur de la folie
Pourra bientôt la payer cher:
Chantez, puiſqu'il le veut, chantez *quelle eſt la vie*
D'une femme du bel air.

⁂

MIDI ſonnant, Madame ſe réveille:
Ou même un peu plus tard: Et ce n'eſt pas merveille:
Ce n'eſt que ce matin qu'elle s'eſt miſe au lit.
Quand on eſt à jouer la veille,
Il faut bien, malgré ſoi, qu'on y paſſe la nuit.
A moitié, cependant, la Belle encor ſommeille:
Elle baille, & ſe tourne en tout ſens dans ſes draps:
Elle frotte ſes yeux, allonge & tord ſes bras.

D'une voix rauque & languiſſante,
Elle demande à ſa *Babet*,

Chambrière aſſidue & ſouvent complaiſante,
S'il eſt donc deja tems de quitter le chevet?
Son ſang eſt échauffé: ſa tête eſt ſi péſante!
Dans ſon Deshabillé la Belle enfin ſe met:
Et pour ſe raffraichir, s'en va, d'un air malade,
Avaler doucement un bon coup de Barbade.

Puis venant au miroir: *Babet, regarde un peu:*
N'ai-je pas ce matin une mine effroyable?
J'ai joüé hier au ſoir d'un guignon incroyable!
Ah! bien fin pour le coup, qui me r'atrappe au jeu!
Quoi? quatre Mathadors, & perdre encor Codille?
Mais à propos, Babet, va-t-en dire au Laquais,
Qu'il courre, ſur le champ, dans l'endroit que tu ſçais,
Avertir que ce ſoir c'eſt chez moi le Quadrille.

Madame, vôtre Orfèvre eſt là bas? Il prétend
Qu'il faut ſans plus tarder dégager vôtre Eguière?
Qu'il monte. Mais, Madame, il nous diſoit pourtant
Qu'il prendroit bien la Caffetière,
Si vous lui donniez cent pour cent?
Et voici de plus une Lettre
Que de chez la Baronne on vient de me remettre.

Bon! c'eſt déja pour ſon argent!
Elle a grand peur que je l'oublie!
Tien, porte lui ces dix Louïs
Qu'à mon Marchand de bois ton Maître avoit promis.
Ils ſont tous bien légers, j'en ſuis fort réjouïe:
Et j'eſpére, Babet, qu'avant la fin du jour,
Pour la plumer j'aurai mon tour.

⁂

LE Thé vient: Madame va boire:
Mais ſa Taſſe en ſes mains toûjours ſe refroidit,
Pendant qu'elle vous fait la longue & triſte hiſtoire,
De tous les coups qu'elle perdit.

Vous apprennez que la Baronne
Sçait eſcamotter les As noirs,
Puis ſe tirer d'affaire en faiſant la Bouffonne:
Qu'elle & ſa Fille, autre Friponne,
S'entendent depuis quatre ſoirs.

Pas un coup qu'en détail Madame ne repaſſe.
Tel à-peu-près, mais trinquant mieux,
Un Chaſſeur qui le ſoir à table ſe délaſſe,
Vous fait de ſa journée un recit ennuyeux.

* * *

AUTRE Scène: Voici le Tailleur, la Coëffeuſe
Voila le Clinqualier, le Juif, la Revendeuſe,
La Foire aux Merciers ambulans.
L'un montre ſon étoffe, un autre ſes dentelles,
L'un de riches bijoux, l'autre des bagatelles:
Tous mentent, & font des ſermens.
Madame cependant caquette;
Se fait à bon marché quelque mauvaiſe emplette;
Et libre enfin de ces ſoins importans,
S'en va contente à ſa toilette.

* * *

MADAME, *on vous attend:* C'eſt d'un petit Laquais,
A l'heure du Dîner, la phraſe journaliére:

Et Madame à ſon tour, dans ſon ſtile ordinaire,
Dit : *On eſt bien preſſé ? Je n'aurai donc jamais,*
Pour m'habiller, le loiſir néceſſaire ?
Tu ſçais, Babet, quel tems j'y mets ?
De cent Femmes que je connois,
Pas une ſur ce point n'eſt auſſi raiſonnable. . .
On me feroit donner tous les Diners au Diable.

La voila cependant qui vient prendre le ſien,
Et jargonner aux gens ſes beaux propos de table.

En vérité, mon Cher, vous me ſurprenez bien?
Je comptois qu'aujourd'hui nous dinions en Famille?
Car ſi vous m'aviez dit. . . . . J'aurois pû dans ce cas. . . .
Meſſieurs, c'eſt ſa Méthode: Il ne la change pas:
Sans jamais avertir ſa Femme, ni ſa Fille,
Mon Epoux tous les jours invite ſes Amis. . .
En vérité, mon Cher, cela n'eſt pas permis.

De ces fades diſcours accablant tout ſon Monde,
Juſqu'au bout du repas elle babillera:
Et peut-être qu'encore *à ſa douce faconde,*
Son benêt de Mari d'aiſe *ſe pâmera.*

* * *

LA Table à peine eſt deſſervie,
Que Madame à ſon tour reçoit la compagnie
De vingt Beuveuſes de Caffé.

Au bruit de l'Eſquadron coëffé
Le Dieu du *Silence* s'eſquive:

La modeſte *Pudeur* s'envole en rougiſſant:
Et la *Diſcrétion* craintive,
Comme elle peut, ſe ſauve en gémiſſant.

A leur place auſſi-tôt une autre Troupe arrive:
C'eſt la folle *Preſomption*:
L'étourdie *Indiſcrétion*:
La *Médiſance* aux défauts attentive,
Et toûjours prête à babiller:
La *Mauvaiſe Plaiſanterie*,
Qui ſans ſçavoir ſurquoi, ſe prépare à railler:
La rampante *Bouffonnerie*,
Et le *Gros-Rire* en caſaquin crevé:
La ſourcilleuſe *Hypocriſie*,
A l'air auſtère & reſervé:
Et près d'elle, la pâle *Envie*
Portant de tout un jugement malin:
La *Vanité*, miroir-de-poche en main:
Et l'*Impudence* avec ſon front d'airain:
Puis l'*Affectation* dont tous les traits vous choquent,
Et de qui tous les os avec art ſe diſloquent:
La ſuperbe *Ignorance* enfin,
Qui planant d'une aile peſante
Au deſſus du Sénat en ce lieu raſſemblé,
Répand dans les cerveaux, par le crane fêlé,
Son influence bien-faiſante.

* * *

MA Muſe, je pourrois vous demander cent voix:
Mais mille, hélas! ſuffiroient-elles,
Pour redire les bagatelles,
Les mots à double entente, & les ſottes querelles,

Les ſoupçons effrontez, les rapports infidelles,
Et les mediſances cruelles
Dont m'étourdiſſent à la fois,
Toutes ces langues criminelles?

C'eſt là qu'à l'ombre d'un *On dit*,
Se débitent ſans art d'odieuſes nouvelles,
Que jamais juſqu'alors perſonne n'entendit:
Et que pour en cacher la honteuſe origine
A l'Auditeur qui la devine,
On dit d'un ton diſcret, d'un air plein de candeur,
Je n'oſe nommer mon Auteur:
Ajoutant toutefois en forme de rubrique,
Que la choſe au reſte eſt publique.

* * *

Parlez, Folles! Répondez moi:
Quel Demon vous aveugle? Et quel travers damnable
Vous fait ſur tout porter un œil impitoyable
Sur ces defauts d'autrui qu'en vous mêmes je voi?

La prude *Iris* met ſon étude
A decrier toute autre Prude:
Cloris dont le gouſſet empoiſonne les gens,
Vous dira que *Chloé* laiſſe pourrir ſes dens:
Et *Chloé* dont cent fois on déteſta l'halène,
Parlera d'un air fin des parfums de *Climène:*
Iſabelle eſt boſſue, & penſe avoir bon air,
A jurer que *Philis* ſe ſert d'un Corps de fer.

Des plus fades Conteurs d'amoureuſes ſornettes.

Sapho jalouſe à la fureur,
Regarde avec pitié ces petites Coquettes
Qui dans leur entretien trouvent de la doûceur.

Amynte dont on ſait l'ardeur pour la Satire,
Dira, *Mon Dieu, le Monde aime bien à médire!*
La *Rouſſeau* qui ne doit qu'à ſes peignes de plomb
L'ébène de ſa chevelure,
Obſervera que *Magdelon*
A toûjours ſes cheveux cachez ſous ſa coeffure.

Lycoris par ſa voix l'effroi de ſon Quartier,
Fait par un long babil l'éloge du ſilence:
Et *Fanchon* qu'on connoît au nom de Grenadier,
Moraliſe aux dépends d'*Hortence*
Qui trop ſouvent, dit-on, voit certain Cavalier.

◆

Je ne ſçais plus à quoi me prendre
Toutes veulent parler, nulle ne veut entendre:
On éléve à l'envi les plus perçantes voix:
Et chaque inſtant redouble le vacarme:
Les petits Chiens prennent l'allarme:
L'on jaſe & l'on jappe à la fois.

C'eſt pis que trente Poiſſonniéres,
Quand avec un bruyant Eſſain
De Soldats & de Vivandiéres,
Elles prennent leur Brandevin.

Nos petits Poliſſons font en ſortant de Claſſe
Un moindre tintamarre, un moindre chamaillis:
Et

Et lorſque du Cahos ſe débrouilla la Maſſe,
Il ſe fit, que je penſe, un moindre cliquetis.

* * *

Au babil de la Langue on ajoute un langage
Plus malicieux & plus fin :
On lit dans les regards, & dans l'air du viſage,
Plus couramment qu'un Livre en main.

Là tel coup d'œil, mieux qu'un Libelle,
Aux Abſens que l'on hait donne un mauvais renom :
Là tel coup d'éventail fait déviner le nom
Du Galand & de la Donzelle.

* * *

On ſe débande enfin pour aller faire ailleurs
Le train qu'ici l'on vient de faire :
Voila Madame un moment ſolitaire :
Mais auſſi voila les vapeurs.

N'a-t-on pas envoyé ce Fripon de Champagne?
Eſt-il depuis le tems à battre la campagne?
Six heures! Et perſonne encor ne s'eſt rendu!
Depuis que je languis j'aurois fait une vole,
Et la Baronne auroit perdu.
Babet donne moi ma phiole
Que je prenne ce cordial.
Je meurs. Tâte mon pous. Je gage qu'il va mal?

Madame, le ſommeil peut-être. . . .

On frappe! cours à la fenêtre.

Ce ſont mes gens. Va donc. Fai les vite monter.
Ils ſouperont ici. Mais ſonge qu'on t'ordonne
De ne nous point tarabuſter
Qu'une heure après minuit ne ſonne.

* * *

Les Cartes, les Jettons, la Table aux quatre coins,
Tout eſt prêt ; On ſe place ; On commence ; & Madame,
Qui déſormais a d'autres ſoins,
Ne ſonge plus à rendre l'ame.
Babet : qui que ce ſoit qui nous vienne là-bas,
Fai dire que je n'y ſuis pas.

* * *

Ma Muſe ! où fuyez vous ? .. Voila mon Ignorante,
Que des termes de l'art le ſeul ſon épouvante !
Eh ! comment donc pourrai-je ajuſter dans ces vers,
De mes femmes au jeu les différens travers ?
Comment ranger les Rats dont leur tête fourmille ?
On prend carte après carte : On languit : On pétille :
Et ſi les piez en l'air on reléve un Valet,
On friſſonne, on ſe pâme, à ce funeſte objet.
Dans tous les As qu'on tourne on voudroit voir Spadille :
On le voit .. oui .. c'eſt lui ... Tout au moins c'eſt un As :
Et quel malheur quand il eſt rouge !

Faut il payer? Autre embaras:
D'aupres de ma Perdeuſe aucun jetton qui bouge:
Tout bonheur avec lui, s'en iroit de ce pas.
Elle engage toûjours, ou Bague, ou Tabatiére,
Et pour charmer le ſort contr'elle déclaré,
Trouve cent viſions dans ſa tete ratiére.
Ce matin quand j'ai vû ce malheureux Curé,
J'ai dit que je perdrois! Et j'en aurois juré...
J'etoufe dans ce Corps.... Vôtre eventail de grace....
Dans ce maudit fauteuil je ne gagne jamais:
Et je ne ſai pourquoi..... Ma Fille! on m'embaraſſe,
Et je perds quand on voit mes cartes de ſi près.

Madame! y penſez vous? Tenez. Encor Codille
Quand nous avions la vole en main (a)...

Friponne! taiſez vous. Je vous ai vû Manille:
Et vous brouillez toujours les cartes à deſſein....
Vous comptez donc gagner, quand nous perdons enſemble?
Suis-je aveugle? Que vous en ſemble?
Et puis, pour prendre ũn trois, lâcher un Matador!
Allez, allez, Baronne, excuſez vous encor.

(a) Dans cette quérelle de jeu, on a crû pouvoir ſe contenter de mettre quelque choſe d'équivalent a l'original: Et ceux qui entendent l'Anglois verront que cette liberté etoit en partie néceſſaire.

Fi donc : Vous auriez dû cent fois mourir de honte.

Et vous, n'eſt ce donc rien, Madame, à vôtre compte,
De lorgner vôtre Roi : de laiſſer tomber Ponte,
Comme ſi c'étoit par hazard :
Et de nous étourdir de quelque mauvais conte,
Pour ne pas *renoncer* ſans pudeur & ſans art ?

Ah ! ah ! vraiment ! c'eſt moi qui triche !
Pour vous, vous renoncez ſans toutes ces façons ! . . .
Bon ! pendant que je parle, il me manque une fiche,
Et hier c'étoit quatre jettons !
Ma foi, certaines gens ont les ongles bien longs !

* * *

Mais quel effet enfin produira cet orage ?
Pas plus de mal qu'un ſimple badinage.
Chacune confeſſe en ſon cœur,
Qu'on lui dit vrai, quand on dit qu'elle trompe :
On a bû toute honte : Et pour le point-d'honneur
Vous ne verrez jamais que le Jeu s'interrompe.

* * *

A peine a-t-on le tems d'avaler un morceau.
On s'y met : Il faut bien qu'on ſoupe :
Mais vous voyez bien-tôt la vigilante troupe
Revoler au combat avec un feu plus beau.

Même tapage encor : Charivari nouveau.
Coupez donc... Donnez vite... A vous. Et de plus belle,
On pétille, on babille, on triche, on ſe querelle.
On n'aura jamais fait. A la fin cependant,
Oh, oh! dit-on, *la matinée eſt fraiche?*
Des Chaiſes... Point de Chaiſe... *Eh bien, en attendant,*
Nous pourrons faire un tour? Allons, qu'on ſe dépêche.

* * *

Le tour eſt fait : Partons. Mon écharpe... *Mes gans....*
Ma Coife... *Mon Manchon...* Mais à propos, Madame,
Où joûra-t-on ce ſoir? *Chez moi. Je vous attens.*
Bon ſoir.... Adieu... *Bon jour...* Et revoila ma Femme,
Qui maudiſſant le Jeu, prête à recommencer,
Près de Monſieur qui ronfle, au lit va ſe gliſſer.

* * *

ARTICLE VI.

Medical Eſſays and Obſervations reviſed and publiſhed by a Society in Edinburgh. Vol. 1. C'eſt-à-dire, *Eſſays & obſervations de Médecine revûs & publiés par une Société d'Edimbourg.* A Edimbourg 1733. premier Volume 8. pp. 370. & 28. pour la Préface & la Table.

C'EST au zéle de pluſieurs des Membres du Collège de Médecins d'Edimbourg pour l'avancement de leur art que nous devons ce Recueil. L'habileté des compilateurs, & le plan ſur lequel il eſt formé préviennent également en ſa faveur. On ſait qu'il ſe trouve en Ecoſſe un grand nombre de très-habiles Médecins, & le deſſein & l'exécution de cet ouvrage périodique prouvent aſſez la capacité de ceux qui l'ont entrepris & s'engagent de le continuer. Après avoir rendu compte du plan de cet ouvrage, nous choiſirons quelques-unes des piéces qui y ſont contenües que nous ferons connoître plus en détail, & nous nous contenterons d'indiquer les autres.

Il n'eſt pas néceſſaire d'inſiſter beaucoup pour faire ſentir l'utilité de ces Collections, ſur tout pour la Médecine, elle ſaute aux yeux, & quoique tout ce que nos Auteurs diſent là-deſſus dans leur Préface ſoit fort ſenſé, nous ne nous y arrêterons pas; & nous paſſerons au Plan qu'ils ſe propoſent de ſuivre.

Leur deſſein eſt de publier tous les ans un Volume ſemblable à celui-ci, qui contiendra premiérement une table des hauteurs du Baromètre, des dégrez du Thermomètre & de l'Hygroſcope, la quantité de pluye qui ſera tombée, les directions & la force des vents, & enfin la comparaiſon de ces obſervations faites à Edimbourg pendant l'année, avec celles du même genre faites ailleurs, & qui ſeront communiquées à la Société.

2. La rélation des maladies Epidémiques qui auront régné à Edimbourg pendant l'année en chaque ſaiſon, & le catalogue des morts.

3°. Un Recueil d'Eſſays & d'Obſervations ſur les Médicamens ſimples ou compoſés Galéniques ou chymiques, l'anatomie, l'œconomie animale, la théorie, & la pratique de la Médecine & de la Chirurgie.

4°. Les figures néceſſaires pour l'intelligence des inſtrumens, des opérations, & des déſcriptions dont il ſera parlé dans les traités de ce Recueil.

5°. Les découvertes qui auront été faites en quelque endroit que ce ſoit, ſur chaque branche de la Médecine, & le catalogue des Livres publiés ſur la même matiére pendant l'année.

6. Une table alphabétique des matiéres de chaque Volume.

On a jugé à propos de commencer au mois de Juin l'année Médecinale, parce qu'alors les Maladies du Printems ſont paſſées, & qu'une nouvelle conſtitution n'eſt pas encore formée; au lieu que ſi l'on avoit ſuivi l'uſage ordinaire de commencer l'année par le mois de Janvier, il auroit fallu entrer tout d'un coup au milieu des maladies Epidémiques les plus violentes qui règnent à Edimbourg.

Tel eſt le plan de nos Auteurs pour les piéces contenues dans ce Recueil. Les unes ne regardent que l'Ecoſſe, ou la ville d'Edimbourg en particulier, les cinq premiéres ſont de ce genre. On trouve d'abord une déſcription de la ville d'Edimbourg, dans la vûe principalement de faire connoître la ſituation & les autres circonſtances qui peuvent influer ſur l'air & cauſer des maladies. En ſecond lieu une déſcription des inſtrumens dont on s'eſt ſervi pour faire les obſervations de la table Météorologique, qui ſuit immédiatement & compoſe le troiſiéme Article. Le quatriéme eſt une relation des maladies qui ont été les plus communes à Edimbourg l'année paſſée: Et le cinquiéme, un extrait des regiſtres mortuaires de la même Ville. On peut y joindre les ſept & huitiéme Articles, où l'on traite des vertus & de la qualité des eaux minerales de Moffat, ſituées à un mille du village de Moffat dans la Province d'Annandale à 36. milles Sud-Weſt d'Edimbourg. Il entre de plus dans ce Volume 29. autres Articles dont nous allons donner la liſte.

VI. Remede alterant Mercuriel; par M. André Plummer Profeſſeur en Médecine à Edimbourg.

IX. Eſſay ſur l'art d'injecter les vaiſſeaux des Animaux; par Mr. Alex. Monro Profeſſeur en Anatomie à Edimbourg.

X. Démonſtration de la force avec laquelle les os réſiſtent aux forces employées pour les caſſer tranſverſalement; par Mr. W. Porterfield M. D.

XI. Rémarques ſur l'articulation, les muſcles & la laxation de la Machoire inférieure; par Mr. Alex. Monro.

XII. Eſſay ſur le mouvement alternatif du Thorax & des Poulmons dans la reſpiration; par Mr. George Martine Médecin à St. André.

XIII. Eſſay ſur la nutrition du fœtus dans la matrice; par Mr. Joſeph Gibſon Chirurgien à Leith.

XIV. Deux exemples d'enfans nés avec une conformation préternaturelle dans les inteſtins; par Jaques Calder le Jeune, Chirurgien à Gloſcow.

XV. Relation d'une playe au col, accompagnée de ſymptomes extraordinaires;

par Mr. J. Kennedy, Chirurgien & Apot. à Edimbourg.

XVI. Relation de l'extraction d'un grand os de la partie inférieure de l'æſophage; par Mr. Jean Stedman Chirurgien à Kinros.

XVII. Une tumeur extraordinaire du ſein; par Mr. Pierre Paton Médecin à Glaſcow.

XVIII. Obſervations pratiques pour perfectionner l'opération de la Paracentheſe. Par Mr. le Profeſſeur Monro.

XIX. Vers vuidés par un ulcère dans l'aine; par Mr. Jaques Douglas Chirurgien.

XX. Guériſon d'une mortification des inteſtins dans une Hernie; par Mr. Jaques Jamieſon Chirurgien à Kelſo.

XXI. Pierres dans les reins, avec des remarques ſur l'opération de la Nephrotomie; par Mr. Jean Douglas Chirurgien à Edimbourg.

XXII. Tumeur extraordinaire de la jambe mal traitée; par....

XXIII. Rélation d'un cas où la plus grande partie du Tibia qui avoit été tirée de la jambe fut remplacée par un Calus; par Mr. David Laing, Chirurgien à Jedbourg.

XXIV. Diſcours ſur la politeſſe & le ſavoir univerſel de Mr. Garengeot, dédié à la mémoire du Dr. Friend, par xxx. garçons Chirurgiens à Edimbourg....

XXV. Eſſay ſur les moyens de perfectionner la Médecine; par Mr. Jean Drammond l'aîné, ancien Préſident du Collége des Médecins à Edimbourg.

XXVI. Ulcère des Poulmons qui pénétroit dans le Foye au travers du Diaphragme; par Mr. Edward Barry, Médecin à Cork en Irlande.

XXVII. Tumeur dans l'æſophage dont la cauſe étoit très ſinguliére; par Mr. Gilbert Waugh, Médecin à Kerkleathem dans la Province de York.

XXVIII. Spaſmes dans l'æſophage; par Mr. Jaques Aird, Chirurgien à Cammock.

XXIX. Inflammation de l'eſtomac, accompagnée d'hydrophobie & d'autres ſymptomes extraordinaires; par Mr. Jean Innes, Profeſſeur en Médecine à Edimbourg.

XXX. Perte d'appetit & Atrophie cauſées par le déplacement de l'eſtomac; par Mr. Robert Lowis, M. D.

XXXI. Hiſtoire d'une Tympanie; par Mr. Alexandre Monro.

XXXII. Coliques qui ont duré pendant ſix ans, cauſées par une concretion formée dans les inteſtins & dont un noyau de prune faiſoit la baſe; par Mr. Thomas Simſon, Profeſſeur en Médecine dans l'Univerſité de St. André.

XXXIII. Eſſay ſur la Jauniſſe.

XXXIV. Hiſtoire d'une Veſſie devenue ſcherreuſe par une cauſe ſinguliére; par Mr. Ed. Barry, Médecin à Cork.

XXXV. Rétention de la ſémence dans

le cöit; par Mr. Cockburn, M. D. & de la Société Royale.

XXXVI. Paralyſie des extrémités inférieures avec mortification; par Mr. J. Drummond, M. D.

Voici la liſte des Piéces communiquées aux Auteurs de ce Recueil. Nous en choiſirons trois dont nous ferons l'extrait.

La premiére Piéce dont nous allons rendre compte eſt la ſixiéme en ordre; C'eſt un mémoire communiqué par le Docteur André Plummer Profeſſeur en Médecine à Edimbourg, ſur un nouveau Remède alterant Mercuriel, dont il a trouvé la compoſition & duquel il a fait pluſieurs expériences. La réuſſite qu'elles ont eû l'engagent à en faire part au Public. Son Mémoire commence à la page 46. & finit page 62. Quelque ſimple que ſoit le Remède en queſtion, Mr. Plummer ne laiſſe pas de juſtifier l'eſpèce de témérité qu'il y a à ſe ſervir d'un remède nouveau; car ſans le ſecours de l'expérience, malgré les raiſonnemens les plus plauſibles, nous ne ſaurions connoître avec certitude quels ſeront les effets d'un remède qu'on n'avoit jamais employé: Cependant on excuſera aiſément l'Auteur lors qu'on fera attention & à la nature des drogues qui compoſent le ſien, & aux précautions qu'il a priſes pour ne pas expoſer ſes patiens. Il n'a pas craint de faire les premiéres expériences ſur lui-même, & il n'entre dans ſa compoſition que parties égales de ſoulphre doré d'Antimoine & de Mercure doux, deux productions de la Chymie des plus connues. Quant à leurs effets & la maniére de s'en ſervir, l'on n'a employé ici que le ſoulphre doré d'Antimoine préparé de la maniére ordinaire : Cependant il ſeroit mieux ſuivant l'Auteur, de le préparer ſuivant la méthode d'Ange Sala, que l'on trouve ici tout au long. Quoiqu'il en ſoit pour la compoſition du nouveau reméde, il ne s'agit que de mêler éxactement ſur le marbre parties égales de Mercure doux & de ſoulphre doré d'Antimoine. Nous allons voir dans la rélation des cas où Mr. Plummer s'en eſt ſervi qu'elle en a été la réuſſite. Le prémier cas eſt celui d'une Dame d'environ trente ans attaquée d'une eſpèce de *Pſora* ou de lépre commençante. On avoit d'abord tenté les purgatifs Mercuriels, enſuite un cours de Médecines antiſcorbutiques, enfin la ſalivation; mais le Printems ſuivant cette galle qui paroiſſoit abſolument guérie reparut de nouveau & s'étendit plus que jamais. Ce fut alors que Mr. Plummer s'aviſa du ſoulphre doré d'Antimoine, & qu'il ſongea à en corriger la qualité émétique en y mêlant du Mercure doux, & le préſcrivant en moindre quantité qu'on n'a coutume de le faire. Dans cette vûe il prit lui-même un matin cinq grains de ce mêlange, mais dans lequel il y avoit trois parties de ſoulphre & deux ſeulement de

Mercure, cette doſe ne produiſit aucun effet ſenſible; le lendemain il prit ſept grains & demi de la même poudre ſans nul effet non plus. Ainſi le troiſiéme jour il augmenta la doſe juſques à dix grains; il ſentit quelques nauſées pendant quelques heures juſques au déjeûner, & il eût ce jour-là une ſelle plus qu'à l'ordinaire. Eclairé par ſes expériences, il ordonna à ſa malade ſix pillules par jour, trois le matin & autant le ſoir, dans leſquelles il entroit quinze grains de ſa poudre avec autant d'extrait de Gentiane qu'il en falloit pour réduire cette poudre en Pillules, & il lui fit prendre pardeſſus un verre d'une legére décoction du bois & de l'écorce de Gayac, dont elle ſe ſervoit pour ſa boiſſon ordinaire. Ce Reméde n'incommoda la Malade en aucune maniére, il ne lui cauſa ni maux de cœur, ni dévoiemens, ni aucune apparence de ſalivation; ſeulement pendant qu'elle en fit uſage, elle ſe trouvoit ordinairement vers le matin dans une petite ſueur. Cependant les croutes & les galles tomboient fort vîte, enſorte qu'en moins de quatre ſemaines cette Dame en fut entiérement délivrée, & n'a eu depuis près de deux ans qu'elle eſt guérie, aucune apparence de retour de cette fâcheuſe maladie. L'Auteur rapporte enſuite un autre exemple d'une maladie de la peau qui avoit réſiſté à une ſalivation de ſix ſemaines, & qui fut guérie par l'uſage de ſa poudre.

Mr. Plummer eſt bien éloigné d'attribuer à ce Reméde de pouvoir guérir la maladie Vénérienne dès ſon commencement : mais il a trouvé par quelques expériences qu'il eſt très utile pour empêcher que cette infection ne faſſe des progrès, lorſque malgré les traitemens précédens elle n'eſt pas entiérement déracinée, & qu'il détruit les reſtes pernicieux de cette maladie : c'eſt ce qu'il prouve par deux exemples ; le premier eſt celui d'un homme que quelques circonſtances obligerent à preſſer ſon Chirurgien de cicatriſer trop tôt deux bubons qu'il avoit en ſuppuration ; mais l'uſage du reméde de nôtre Auteur empêcha les mauvaiſes ſuites que cette imprudence devoit naturellement avoir. L'autre cas fait voir l'efficace de ce Reméde à emporter les reſtes d'une Gonorrhée des plus malignes, & d'un écoulement qui avoit duré plus de ſix mois.

Voila les principaux eſſays que nôtre Auteur a faits de ſon Reméde : Il ne le regarde pas comme une découverte, mais comme il ne ſe ſouvient pas d'en avoir entendu parler, il a crû qu'il ſeroit de quelque utilité pour le Public de lui communiquer la compoſition & les effets certains d'un reméde très ſimple, ſans danger, & avec cela très efficace pour emporter les reſtes de quelques maladies opiniâtres, pourvû qu'on le ménage avec prudence.

Le Mémoire de Mr. le Profeſſeur Monro

ro ſur l'art d'injecter les vaiſſeaux des Animaux eſt le ſecond dont nous donnerons le précis; il ſe trouve à la page 94. de ce Recueil & en fait le neuviéme Article. L'utilité des injections pour pénétrer dans les myſtères de l'Anatomie eſt trop ſenſible & trop connue, pour que tous ceux qui cultivent cette partie de la Phyſique ne s'en ſerviſſent pas avec plaiſir, ſi la difficulté d'y réuſſir ne les en dégoutoit preſque toûjours. Cet art, dont Ruyſch, eſt ſinon l'inventeur, du moins celui qui l'a pouſſé le plus loin, eſt un ſecret qu'il n'a jamais voulu communiquer, & dont le petit nombre de ceux qui l'ont déviné font comme lui un myſtère. Mr. Monro pouſſé par des vûes plus nobles veut bien faire part de ſes lumiéres au Public, en lui communiquant ce qu'un grand nombre d'expériences lui a appris ſur ce ſujet; & s'il n'a pas atteint le point de perfection de cet art, on peut dire qu'il en approche beaucoup, & que ſes remarques auront du moins cette utilité, qu'elles épargneront bien de la peine & du tems à ceux qui voudront faire de nouvelles découvertes par la même voye.

Nôtre Auteur commence par la déſcription des inſtrumens qu'on employe ordinairement pour les injections Anatomiques. Cela eſt aſſez connu, ainſi nous paſſons aux liqueurs, car c'eſt dans leur choix & leur préparation que conſiſte la plus grande difficulté. Toutes les eſpèces de colles colorées, l'eſprit de vin coloré, le ſuif mêlé d'huile de Térébentine ont des inconvéniens qui ſont ici détaillés avec préciſion, d'où l'on conclud qu'on ne doit point s'en ſervir. La méthode qui a le mieux réuſſi à Mr. Monro pour l'injéction des vaiſſeaux capillaires conſiſte à ſeringuer dabord aſſez d'huile de Térébentine colorée pour remplir les petits vaiſſeaux, & immédiatement après de pouſſer dans les grands vaiſſeaux la matiére groſſiére dont on les injecte ordinairement.

Voici la maniére de préparer la premiére de ces matiéres. Prenez une livre d'huile de Térébentine & 3. onces de Vermillon ou de Verdegris diſtillé, reduits en poudre ſubtile, ſelon que vous voulez teindre vôtre liqueur de rouge ou de verd; mêlez une partie de vôtre huile avec une partie de la poudre dans un vaiſſeau en les agitant avec une ſpatule, & après avoir laiſſé repoſer un moment ce mêlange, verſez le doucement dans un autre vaiſſeau ou le reſte de la poudre ſera ſuſpendu dans un nouet de linge fin, & recommencez juſques à ce que vôtre huile n'emporte plus de la poudre avec elle, & que ce qui ne lui eſt pas incorporé reſte en grains au fonds du vaiſſeau. Pour l'injection groſſiére elle doit être compoſée d'une livre de ſuif, de cinq onces de cire blanche, 3. onces d'huile d'Olives, fondues doucement ſur une lampe, & alors on y ajoute deux onces de Térébentine de Veniſe, & peu à peu trois onces de Vermillon ou de Verdegris en poudre ſubtile ; enſuite on paſſe le tout au travers d'un linge chaud, & lorſque vous ſouhaités que cette injection pénétre plus avant dans les vaiſſeaux, ajoutez y un peu d'huile de Térébentine immédiatement avant de vous en ſervir.

Il n'eſt pas moins important pour la réuſſite des injections de bien choiſir & de bien préparer les parties dont on veut injecter les vaiſſeaux. Pour le choix on doit obſerver les 4. regles ſuivantes. 1. Plus l'animal eſt jeune, plus toutes choſes égales, l'injection pénétrera. 2. Plus les fluides de l'animal ont été diſſous & épuiſés pendant ſa vie, & mieux l'opération réuſſira. 3°. Moins la partie qu'on veut injecter aura de parties ſolides, plus il y aura de vaiſſeaux injectés. 4. L'injection paroit mieux à proportion que les parties ſont membraneuſes & tranſparentes.

La préparation du ſujet demande qu'on en diſſolve les fluides, qu'on vuide éxactement les vaiſſeaux, qu'on relache les ſolides, & qu'on empêche que la matiére injectée ne ſe coagule trop promptement. Pour éxécuter tout cela, l'Auteur rejette la méthode ordinaire d'injecter de l'eau chaude dans les vaiſſeaux pour les vuider, il préfére de macerer dans l'eau chaude pendant long-tems la partie ſur laquelle on veut opeperer; l'eau doit être auſſi chaude que la main la peut ſouffrir, & l'on doit la changer pluſieurs fois & exprimer l'eau des vaiſſeaux ouverts, juſques à ce qu'elle en ſorte claire ſans mélange de ſang.

Quand tout eſt ainſi préparé on procede à la maniére ordinaire, en commençant par la matiére deſtinée à remplir les vaiſſeaux capillaires, & enſuite on acheve l'opération avec celle qui eſt plus groſſiere. Mr. Monro explique dans un très grand détail juſques aux moindres circonſtances que l'on doit obſerver. Nous avons crû qu'il ſuffiſoit de rapporter ce qu'il y a de nouveau ou de moins connu dans cette diſſertation. Nous ajouterons que l'Auteur la finit en aſſurant que par la méthode qu'il a expliquée, ſes injections ont réuſſi juſques à pénétrer dans les vaiſſeaux des tuniques choroïde & vaſculeuſe de l'œil, du périoſte des os de l'oreille, des dents, de la peau, des os & des viſceres, & il donne la figure d'une partie de la tunique veloutée des inteſtins injectée ſuivant ſa méthode & vûe par un Microſcope.

Le troiſiéme & dernier Article dont nous rendrons compte eſt l'eſſay du Dr. Martin ſur le mouvement alternatif du Thorax & des Poulmons dans la reſpiration: Il commence page 156. & fait la douziéme piéce de ce Recueil. L'Auteur annonce d'abord qu'on n'a point encore ſuffiſamment expliqué, ni ſolidement etabli

bli la théorie de la reſpiration, & pour le prouver il rapporte en peu de mots ce que Swammerdam, Borelli, Bellini, Pitcairn, Harvey & Mr. Boerhaave, ont dit là-deſſus, & fait voir que leurs opinions ne ſont ni ſolides ni ſatisfaiſantes. Il n'auroit oſé penſer à trouver l'explication d'un Phénoméne, où tant de grands hommes ont échoué, ſi en méditant ſur l'origine & le cours particulier des nerfs du Diaphragme, il n'avoit crû y appercevoir qu'ils ſont alternativement comprimés & remis en liberté; ce qui fait qu'ils doivent alternativement contracter & relacher ce muſcle: on convient aſſez qu'il eſt le principal organe de la reſpiration ordinaire & naturelle; ainſi ſi nôtre Auteur prouve bien la néceſſité de ſon mouvement alternatif en en faiſant connoître la cauſe, il aura en grande partie expliqué la théorie de la reſpiration ſi cachée juſques ici.

Les Nerfs Diaphragmatiques naiſſent du milieu des Cervicaux, & deſcendent au Diaphragme tout du long de la cavité de la poitrine. Quel eſt le deſſein de la nature en les faiſant venir de ſi loin? L'Auteur croit que c'eſt le moyen qu'elle employe pour produire le mouvement alternatif de la reſpiration, du moins en tant qu'il dépend du Diaphragme, ce qu'il explique de de cette maniere: L'air preſſe également ſur la ſurface de toutes les veſicules du Poulmon, & par conſequent ſur la membrane qui envelope toutes ces veſicules; par le moyen de cette enveloppe des Poulmons la preſſion de l'air doit agir ſur la Pleure; mais à la fin de l'expiration, lorſque le Thorax eſt abaiſſé, ſi vous faites attention aux fibres muſculeuſes qui environnent, pénétrent & fortifient toute la ſubſtance du Poulmon, vous concevrez aiſément que ces fibres & ces membranes élaſtiques ſoutiendront dans cet inſtant par leur réaction une partie de la preſſion de l'air, ainſi l'air preſſera moins fortement ſur la Pleure & les nerfs diaphragmatiques qui paſſent immédiatement ſous cette membrane; enſorte que dans ce moment la preſſion de l'air eſt moindre ſur ces nerfs que ſur tout le reſte du corps, où ce fluide a un libre accès. Et c'eſt par là que le fluide qui roule dans les nerfs, ou quoique ce ſoit qu'ils diſtribuent, paſſe plus aiſément au Diaphragme, ce qui cauſe la contraction de ce muſcle, & l'inſpiration commence ſi tôt que la cavité du Thorax eſt augmentée. Ainſi après l'expiration nous voyons qu'il faut néceſſairement que l'inſpiration commence; & elle continue juſques à ce que le Thorax ait atteint ſa dilatation ordinaire, par la dépreſſion naturelle du Diaphragme. Alors l'air inſpiré, raréfié par la chaleur du Poulmon, preſſe plus fortement les membranes dans leſquelles il eſt renfermé, la Pleure & les nerfs Diaphragmatiques, ce qui fait ceſſer leur in-

influence ſur ce muſcle, & en cauſe la rélaxation, d'où s'enſuit l'expiration par une néceſſité méchanique, car alors le Peritoine & les muſcles ont la liberté de ſe contracter & de repouſſer dans la cavité du Thorax les Viſceres & le Diaphragme qui ne s'oppoſe plus à leur reſſort.

Mais puiſque outre l'action du Diaphragme, la figure & la capacité du Thorax changent conſiderablement dans la reſpiration, par la contraction des Muſcles intercôtaux, ſur tout dans les femmes, il faudroit examiner l'état & la ſituation des nerfs qui vont à ces Muſcles, pour découvrir ſi par une compreſſion alternative, ou par quel autre méchaniſme, ils ſouffrent cette contraction & ce relachement alternatif? mais Mr. Martin n'oſeroit leur appliquer ce qu'il a dit des nerfs diaphragmatiques; il laiſſe la queſtion indéciſe, & termine ſon mémoire par un corollaire qui réſoût une queſtion à laquelle aucun ſyſtême ne peut ſatisfaire: Pourquoi le fœtus tandis qu'il eſt dans la matrice, ne dilate-t-il jamais ſa poitrine, & ne fait-il, même le plus lentement les mouvemens de l'inſpiration & de l'expiration ſucceſſivement? A cela l'Auteur répond que tandis que le Fœtus eſt enveloppé dans ſes membranes, & nageant dans la liqueur de l'Amnios, les nerfs du Diaphragme ſont trop comprimés pour donner un paſſage libre aux eſprits juſques à lui. Mais ſi-tôt que l'Animal eſt né & expoſé à l'air, ces nerfs ſont délivrés d'une partie de la preſſion qui les bouchoit, & ainſi la reſpiration commence & continue comme il a été expliqué ci-deſſus.

Nous ne pouvons nous empêcher d'ajouter que ce Syſtême de Mr. Martin n'eſt qu'une application aux nerfs du Diaphragme, de ce que Mr. Boerhaave a ingénieuſement dit des nerfs Cardiaques, en expliquant la cauſe du Mouvement alternatif du cœur. Au reſte ſi nous nous bornons à ces trois mémoires, ce n'eſt pas que la plûpart des autres du même Recueil, ne méritent également l'attention du Public; mais gênés par les bornes d'un extrait, il a fallu nous fixer à un petit nombre en les prenant preſque au hazard. Nous nous propoſons cependant de parler encore de quelques autres Piéces, ſur tout des obſervations de Médecine & de Chirurgie, ſi nous trouvons où les placer.

ARTICLE VII.

The preſent State of Popery in England, &c. C'eſt-à-dire, *L'Etat préſent du Papiſme en Angleterre, où l'on découvre une nouvelle Juriſdiction Eccléſiaſtique exercée par des Vicaires Apoſtoliques &c. qui réſident en differens endroits*

droits du Royaume : dans une Lettre de * * * *à un Cardinal à Rome*, *datée du* 1. *Janvier* 1733. *avec une Préface de l'Editeur.* A Londres chez A. Dodd près de *Temple-Bar* 1733. in octavo pag. 35.

PARMI les différentes brochures qu'on a publiées depuis peu, celle ci nous a paru aſſez intéreſſante, pour mériter que nous en parlions dans nôtre Journal. C'eſt une Lettre vraye ou ſuppoſée d'un Catholique Romain de *Londres* écrite à un Cardinal à *Rome*, pour l'informer de l'état préſent de l'Egliſe Romaine en *Angleterre*, avec une Préface qui contient pluſieurs remarques; 1. ſur un article tiré de la Gazette d'*Utrecht* du 13. Mars 1733. qui porte, que le Pape fit payer quarante mille écus à la Congrégation *de propaganda fide*, tant pour la rembourſer des fraix extraordinaires qu'elle avoit été obligée de faire, pour entretenir des Miſſionaires dans les païs étrangers, que pour la mettre en état d'en envoyer en *Ecoſſe* & en *Irlande*: 2. ſur le peu d'apparence qu'il y a, qu'on veuille employer une ſomme ſi conſiderable à envoyer des Miſſionaires en Angleterre, ou à entretenir ceux qui y ſont déja; puiſque de l'aveu de tout le monde, le nombre des Prêtres Catholiques Romains dans ce Royaume eſt très grand, & qu'ils ſont fort à leur aiſe, parce que les riches qui font profeſſion de leur Religion contribuent libéralement à leur entretien, & que les plus pauvres même les payent lors qu'ils leur adminiſtrent les Sacremens; de ſorte que loin d'avoir beſoin de l'aſſiſtance du Pape, ils ſe trouvent en état par les Collectes qu'ils font, d'envoyer tous les ans de grandes ſommes hors du Royaume, tant pour l'uſage des Seminaires Anglois dans les païs étrangers, que pour l'entretien d'une certaine famille en *Italie:* enfin ſur le danger que l'Etat court, en tolerant, non des Prêtres diſperſez dans le païs, qui réſident à une grande diſtance les uns des autres, & ne s'attachent qu'aux fonctions Eccléſiaſtiques parmi ceux de leur Communion, mais une *Hierarchie Romaine*, *des Vicaires Apoſtoliques*, qui reçoivent leurs Commiſſions du Pape, & leurs inſtructions du Collège *de propaganda fide*, *un Corps Eccléſiaſtique* compoſé de ces prétendus *Vicaires* du St. Siége, & d'un grand nombre de Prêtres & de Moines qui ſont ſous leur direction, tous Ennemis déclarés de la Religion Proteſtante & de l'Etat, qui refuſent de prêter Serment de fidélité au Roi, & qui ne ſont unis avec nous par aucun lien civil ni Religieux; en un mot *une Egliſe Nationale* partagée en pluſieurs Diocéſes, & gouvernée par ces Eccléſiaſtiques, d'autant plus à craindre que les Laïques qui font partie de cette Egliſe pourroient former de la mê-

même maniére un Corps Politique avec des Généraux, des Colonels, des Capitaines &c. à leur tête.

Le tour qu'on donne à ces Remarques, ce qu'on dit des Conſpirations que l'Etat a à craindre, la conjecture qu'on fait que les 40000. écus payés par la Chambre Apoſtolique, ſeront employés à faire imprimer des Libelles contre le Gouvernement préſent en Angleterre, & à les répandre, pour animer le Peuple, & pour exciter des tumultes & des ſéditions; les deux raiſons qu'on allégue, pourquoi depuis moins d'un an, tant de Prêtres & de Moines ont pris le parti de paſſer en *Angleterre*, dont l'une eſt que les Papiſtes voyant qu'on avoit refuſé d'ériger dans la ville de Londres une Statuë à la mémoire du Roi *Guillaume*, ſe ſont imaginé, qu'on n'avoit plus en *Angleterre* une ſi grande averſion pour le Papiſme puiſqu'on manquoit de reſpect pour la mémoire d'un Prince qui étoit venu délivrer la Nation du joug du Papiſme; l'autre, que les Nouvelles publiques, & particuliérement le *Craftsman*, ayant parlé ſouvent d'une Révolution prochaine, les Papiſtes & les Jacobites ſe ſont flattés d'en voir bientôt une en faveur du Prétendant, quoiqu'il ſoit viſible que les Auteurs de ces Nouvelles ne parlent que d'une Révolution dans le Miniſtère, & qu'ils n'aient en vûe que de ſe procurer des poſtes conſiderables. Tout cela, dis-je, fait voir que l'Auteur de cette Préface eſt un Ami de la Cour, qui ſe propoſe d'engager les Proteſtans d'Angleterre, à donner leurs voix dans l'Election prochaine des Membres de Parlement, en faveur des *Whigs* qui ont toûjours paru zèlés pour la Religion Proteſtante, & à exclure les *Toris* où ceux qu'on ſoupçonne de favoriſer les Papiſtes.

Cependant quelles que ſoient ſes vûes, il s'offre de vérifier les faits qui ſont allégués dans la lettre; Ce qu'il dit de l'adreſſe de la Cour de Rome à profiter des diviſions & des broüilleries qui arrivent dans les païs Proteſtans, & à fomenter par ſes Emiſſaires, n'eſt que trop vrai : On ne ſçauroit nier non plus que le Papiſme ne gagne conſiderablement en Angleterre, les Prêtres de cette Religion remuent ciel & terre pour faire des Proſelytes, on entend ſouvent parler de ceux qu'ils ont ſéduits par leurs flatteries, par leurs ruſes, par leurs promeſſes, & par leurs liberalités. Deux Sacriſtains de deux Chapelles à *Londres* embraſſèrent dans une même année le Papiſme, & dans un Village de la Comté d'*Eſſex* on trouve un grand nombre de ces nouveaux Convertis. Enfin tout le monde ſçait que *Mylady Peters* mérite bien les Eloges qu'on donne dans cette Lettre à ſon zéle pour la Religion Romaine, & à la grande étendue de ſa charité, ſi tant eſt qu'on puiſſe appeller charité des bienfaits répandus dans la ſeule vûe de faire des Proſelytes.

Après ces Remarques générales venons aux faits qui ſont contenus dans la Lettre. Il paroît par *l'Etat de l'Egliſe Romaine* que le Chevalier *Steel* a publié ſur un Manuſcript tiré de la Bibliothéque de *St. Galle*, que le Clergé Catholique Romain en Angleterre fut d'abord gouverné par un Archi-Prêtre aſſiſté de quelques Conſeillers & Aſſeſſeurs, & que Clément VIII. nomma à cette charge en 1598. *Henri George B.*** on crut dans la ſuite qu'il étoit néceſſaire d'avoir au moins un Evêque dans ce Royaume, & Paul V. éleva à cette dignité *Guillaume B.*** & lui donna le tître d'Evêque de *Chalcedoine* ; quelque tems après Gregoire XV. le revêtit par un Bref du pouvoir d'*Ordinaire* en *Angleterre*. En cette qualité il diviſa le Royaume en pluſieurs parties, & établit dans chaque département un Archidiacre pour être le Chef des Catholiques de ſon diſtrict : Il établit auſſi des *Doyens Ruraux* pour être comme les Vicaires de ces Archidiacres, & cinq *Vicaires Généraux* qui reſidoient en differentes Villes. De tous ces *Archidiacres*, *Doyens-Ruraux*, & *Vicaires*, il compoſa un *Chapitre*, à la tête duquel il mit un Doïen pour exercer la *Juriſdiction Epiſcopale* en cas de vacance. *Richard Smith* lui ſucceda en qualité d'Evêque de *Chalcedoine* & d'*Ordinaire d'An-*

d'Angleterre, mais comme il n'étoit pas ami des *Moines* & particuliérement des *Jéſuites*, ceux-ci ne voulurent pas reconnoître ſon authorité ; Ils firent même en ſorte que la Congrégation du *S. Office* déclara en l'année 1627. que l'Evêque de *Chalcedoine* n'étoit pas *Ordinaire d'Angleterre*, mais un ſimple *Delegué*, & ils lui ſuſcitèrent tant d'affaires, qu'il fut contraint de quitter l'Angleterre & de ſe retirer en *France*. La Congrégation *de propaganda fide* envoya enſuite le Pere *Panzani*, & après lui l'Abbé *Agretti*, en Angleterre, pour éxaminer l'état de l'Egliſe Romaine dans ce Royaume. Ce dernier manda qu'il lui paroiſſoit néceſſaire d'établir un Evêque revêtu de l'Autorité de *Vicaire Apoſtolique* ; on en nomma un, & les Brefs furent mis entre les mains de l'*Internonce* en *Flandres*, & du Pere *Howard*, enſuite Cardinal de *Norfolk*; mais ils ne furent pas exécutés : *Urbano Cerri* Secretaire de la Congrégation *de propaganda fide* fit comprendre au Pape Innocent XI. qu'il étoit plus néceſſaire que jamais de ſonger à établir au moins un Evêque en *Angleterre*, &, il ſemble qu'on y ait fait attention; car s'il faut ajouter foi à la Lettre qu'on vient de publier, on a partagé ce Royaume en quatre Dioceſes, dont chacun a ſon Evêque, celui de *Londres*, celui du *Nord*, celui de l'*Oüeſt* de l'*Angleterre*, & celui de la Principauté de *Galles*. L'Evêque de *Londres* eſt *Giffard* conſacré ſous le Roi *Jaques II.* auquel on a donné à cauſe de ſon grand âge pour *Coadjuteur* le Dr. *Peters* autrement appellé *White*, qui a été Chapelain du feu Comte de *Derwentwater* décapité ſous le Roi George I. L'Auteur de la Lettre dépeint le premier comme un Vieillard venerable, d'un zèle, & d'une piété exemplaire, qui a ſouffert avec une conſtance admirable pluſieurs perſécutions & empriſonnemens; mais il donne au dernier le Caractère d'un homme violent & emporté, grand ennemi du Clergé Regulier, & qui ne cherche qu'à faire valoir ſon autorité. Il en allégue pour preuve les demêlés qu'il eut avec l'Evêque *Williams*, & avec le Comte de *Kinski* Ambaſſadeur de S. M. Imperiale. Celui-ci avoit pris à ſon ſervice trois Chapelains, le Dr. *Peters* refuſa de les approuver, & de leur donner les pouvoirs neceſſaires; Et voici les raiſons qu'il allegua de ſon refus, dans une Lettre écrite au Secretaire de l'Ambaſſadeur, 1. que le Pape & ſa ſacrée Congregation lui avoient ordonné de ne point accorder de pouvoirs aux *Irlandois*. 2. Que deux de ces trois Chapelains étoient des Vagabonds. 3. Que comme il y avoit déja plus de Miſſionaires qu'il n'en falloit pour les fonctions Paſtorales, il ſe croyoit obligé de ne pas en multiplier le nombre: L'Ambaſſadeur ne pouvant rien obtenir de lui s'adreſſa au *Nonce* du Pape à *Bruſſelles*, qui ordonna au Dr. *Peters* d'approuver les Chapelains. L'Evêque *Williams* reſide dans la Province de *York* & a pour Dioceſe le *Nord* de l'Angleterre; il eſt *Dominicain*, & & le Pape *Benoit* XIII. qui étoit du même Ordre, l'envoya comme Miſſionaire en Angleterre. Le Dr. *Hansbie* Provincial de l'Ordre dans ce Royaume, le renvoya en 1724. à Rome, pour porter des plaintes à la Congregation *de propaganda fide* contre le Coadjuteur *Peters*. La Congregation reçut ces plaintes & depêcha un ordre à *Peters* de rendre raiſon de ſa Conduite : Celui-ci aſſembla là-deſſus à Londres, un Conſiſtoire composé de ſes Créatures, où il fut reſolu d'envoyer à Rome en préſent au Cardinal *Coſcia* pluſieurs montres d'or &c. ce qui fut exécuté; & par ce moyen les plaintes tomberent. Quelques Gentilshommes Anglois recommandérent enſuite *Williams* au *Chevalier de St. George*, & celui-ci en parla au Pape, qui le conſacra Evêque *in partibus*, & ordonna de lui expédier une Commiſſion de *Vicaire Apoſtolique*. *Peters* en fut averti par ſon Agent à Rome, & pour parer le coup, il accuſa *Williams* de pluſieurs malverſations & de pluſieurs crimes. La choſe demeura indéciſe pendant pluſieurs mois, mais enfin *Williams* ayant fait préſent au Cardinal Coſcia d'un beau cheval, il obtint ſa Commiſſion. L'Evêque de l'*Oueſt* de l'Angleterre s'appelle *Stoner*, & celui de la Principauté

de

de *Galles*, *Pritchard*. L'Auteur de la Lettre ne nous dit aucune particularité de ceux-ci ; mais il s'étend plus ſur les autres Miſſionaires: Ceux qu'il nomme en particulier, ſont, le Pere *Jean Baptiſte Piggot* auquel il donne de grandes loüanges pour avoir converti à la foi Catholique pluſieurs perſonnes de diſtinction, & formé dans un Village voiſin de Londres une Communauté de nouvelles converties ; le Pere *Harvey* qui non ſeulement prêche fort aſſiduement, & fait un grand nombre de Proſelytes mais qui a de plus établi une école pour inſtruire la jeuneſſe dans la Religion Catholique ; le Dr. *Gulſton* autrement appellé *Sharp*, il étoit né Proteſtant, mais il embraſſa la Religion Romaine, & ſe fit Miſſionaire ; c'eſt à lui qu'on eſt redevable de *la Vie des Saints*, & d'un *Catechiſme* à l'uſage des jeunes gens ; trois Jeſuites, *Morgan*, *Parkiſon*, & *Smith*, dont le dernier eſt en odeur de Sainteté ; enfin le Pere *Challoner* qui eſt en même tems Theologien celèbre, & Medecin renommé ; Dans les Viſites qu'il fait aux malades Proteſtans, & particuliérement aux *Puritains* dont il eſt fort connu, il prend à tâche de les convaincre de leurs erreurs, & de les reconcilier à l'Egliſe. L'Auteur parle enfin des Ecôles & des Couvents des Catholiques Romains en Angleterre ; il aſſeure qu'ils ont dans la ville de Londres pluſieurs Ecôles conſiderables, où l'on dit la Meſſe tous les jours,

& où l'on a ſoin d'inculquer aux enfans les Principes du Papiſme; que les Marchands Papiſtes de *Maryland*, des *Barbades*, &c. envoyent ordinairement leurs Enfans aux Directeurs & aux Maîtres de ces Ecoles pour les élever, & que pluſieurs Proteſtans même d'Angleterre leur confient les leurs. Il dit que le Pere *Fleetwood* a établi à *Wincheſter* une Ecôle où il y a plus de cent penſionaires; & il fait mention de deux Couvents, l'un dans un Village voiſin de Londres, où des Dames nouvellement converties vivent en communauté ſous la direction du Pere *Piggot*, & font de grandes charités; l'autre dans le village de *Hammerſmith* où des jeunes filles font leur Noviciat, & paſſent enſuite la mer, pour ſe faire Religieuſes. Nous ne prétendons pas garantir la verité de tous ces faits; Nous remarquerons ſeulement que quelques uns, comme ce qui s'eſt dit touchant les Ecôles des Papiſtes à *Londres*, & le Couvent de *Hammerſmith*, ſont d'une notorieté publique, & que ſi cette Lettre eſt ſuppoſée, l'Auteur du moins paroit être parfaitement inſtruit des Intrigues & des menées des Papiſtes en Angleterre.

ARTICLE VIII.

Philoſophical Tranſactions for the Months of January, February, and

March 1728. Numb. 401. C'eſt-à-dire, *Mémoires Philoſophiques pour les mois de Janvier, Fevrier & Mars* 1728. *Nombre* 401.

LE premier des ſept Articles dont eſt composé ce Nombre, eſt une deſcription Anatomique des Organes venimeux d'un Serpent à ſonnettes. Mr. le Chevalier Sloane à qui l'on en avoit fait préſent, le remît à Mr. Ranby Chirurgien de la Maiſon du Roy pour le diſſequer & faire de nouvelles expériences ſur les terribles ſymptomes dont ſa morſure eſt ſuivie, & les changemens qui s'obſervent par la diſſection dans les corps des Animaux qui en ont été mordus. Mr. Ranby obſerve ſur le premier Article qu'il n'y a preſque rien à ajouter ou à changer à la deſcription que le Dr. Tyſon a publiée de ce Serpent; c'eſt pourquoi il ne parle que des Organes venimeux de ce reptile, dont quelques-uns lui ont paru differents de ceux qui ont été décrits par ce fameux Anatomiſte.

Après avoir enlevé les Tegumens communs de la tête, on voit les muſcles qui ſervent à élever les dents venimeuſes; le premier naît du bord ſuperieur de la machoire inférieure proche l'articulation d'un des Os que le Dr. Tyſon appelle *Maxillarum dilatatores*: Son commencement eſt charnu, il envoye quelques filets charnus au Crane, enſuite il devient tendineux, & continue ainſi juſques à ſon inſertion au dehors de l'Os qui reçoit la dent venimeuſe; ſous ce Muſcle paroît une petite glande de la groſſeur d'un pois, Mr. Ranby croit que c'eſt une des Maxillaires & non celle qui fournit le poiſon; ſous cette glande on découvre un autre Muſcle plus petit que le premier, mais qui a ſon origine & ſon inſertion tout proche des ſiennes; ces deux muſcles tirent enhaut & un peu en dehors l'os dans lequel la dent venimeuſe eſt fixée. Entre ce dernier Muſcle & la Glande il paſſe un Nerf qui va ſe rendre à la partie ſuperieure de l'Os qui reçoit la dent, & il y a lieu de croire qu'on a pris ce Nerf pour le conduit excretoire de la Glande. Il y a ſur le devant du dedans de la machoire ſuperieure deux petites éminences formées par une membrane qui recouvre en partie les dents venimeuſes, & forme pluſieurs plis comme une eſpece de bourſe fermée, elle eſt épaiſſe & forte, & par le Microſcope on y decouvre un grand nombre de Glandes dont quelques unes ſont même viſibles ſans ce ſecours: ces membranes empêchent que le Poiſon ne s'échappe involontairement des dents, qui ſelon Mr. Ranby en ſont les ſeuls reſervoirs: en renverſant cette membrane on voit les dents fatales, dont il y a cinq de chaque côté; la premiere, qui eſt la plus grande, eſt fixée dans un Os articulé ſur le devant de la machoire ſuperieure, les quatre autres ſont attachées à de fortes membranes tendineuſes dont elles ſont auſſi couvertes, elles ſont pour ainſi dire couchées l'une ſur l'autre. Ces dents, ſur tout la premiére, ont une double courbure, une à chaque extrémité, & ſont percées en deux endroits, la premiére ouverture eſt dans leur partie ſuperieure, & l'autre qui s'étend juſques à la pointe, eſt dans la partie inferieure & convexe. Mr. Ranby croit que le poiſon entre dans la Dent par l'ouverture ſuperieure, & que l'autre le repand dans la playe. Toutes ces dents ſont creuſes, les plus grandes contenoient une petite quantité d'une liqueur tranſparente d'un jaune clair, qui dans l'eſprit de vin ſe changea en un beau rouge. Nous nous ſommes étendus ſur cette premiére partie du memoire de Mr. Ranby parce qu'elle nous a ſemblé plus curieuſe & plus intereſſante que les deux autres; nous n'en parlerons point, car outre qu'elles ne contiennent rien de particulier, elles ſont ſi courtes qu'il n'eſt pas poſſible de les abreger.

Le ſecond Article eſt une Lettre du feu *Dr. Samuel Clarke*, à *Mr. Benjamin Hoadly* Membre de la Société Royale, ſur la fameuſe queſtion touchant la proportion qu'il y a entre la viteſſe & la force dans des Corps en mouvement: Mr. Clarke ſe propoſe dans cette Lettre de prouver, que le Principe adopté par *Mr. Leibnitz*, *Mr.*

s'Graveſande, *Mr. Bernouilli*, & *Mr. Herman*, ſçavoir que la force d'un Corps en mouvement, eſt proportionnée, non à ſa vîteſſe, mais au quarré de ſa vîteſſe, eſt abſurde, & contraire à la nature eſſentielle des choſes; & de découvrir enſuite, ce qui peut avoir donné occaſion à ces Meſſieurs d'adopter un Principe ſi erroné: Mr. *s'Graveſande* a repondu à cette Lettre dans le *Journal Litteraire* de l'année 1729. & nous parlerons de ſes reponſes à meſure que nous étalerons les argumens de *Mr. Clarke.* Celui-ci pour prouver qu'il eſt faux, que la force d'un Corps en mouvement ſoit proportioné au quarré de ſa vîteſſe, dit qu'il eſt évident qu'un effet doit être proportionnée à ſa cauſe, c'eſt-à-dire, à l'action de ſa cauſe ou à la force avec laquelle elle agit, dans le tems que l'effet eſt produit; car de ſuppoſer qu'un effet eſt proportionel au quarré, ou au Cube de ſa cauſe, c'eſt ſuppoſer que cet effet eſt produit en partie par ſa cauſe & en partie par rien: dans un Corps en mouvement on peut conſiderer diſtinctement, la quantité de matiére & la vîteſſe du mouvement, la force qui reſulte de la quantité de matiére comme de ſa cauſe doit néceſſairement être proportionée à la quantité de matiere, & celle qui reſulte de la vîteſſe du mouvement comme de ſa cauſe, à la vîteſſe du mouvement; ainſi la force entierè qui reſulte de ces deux cauſes combinées doit être proportionée à ces deux cauſes priſes enſemble, & dans des Corps d'une grandeur & d'une denſité égale, ou dans un même Corps, qui continue a avoir la même quantité de matiere, la force doit être proportionée à la vîteſſe du mouvement; autrement ſi la force étoit comme le quarré de la vîteſſe, toute cette partie de la force, qui excede de la vîteſſe, ſeroit produite de rien, ou ſelon Leibnitz d'une ame qui anime chaque particule de la matiere: Lors qu'un effet eſt en raiſon double, ou comme le quarré de ſa cauſe, c'eſt ou parce que deux cauſes agiſſent pendant un même eſpace de tems, ou parce qu'une même cauſe continue à agir pendant un double eſpace de tems; la reſiſtance qu'un Corps qui eſt mu dans un milieu fluide a à vaincre eſt en raiſon double de ſa vîteſſe, parce qu'à proportion de ſa vîteſſe un plus grand nombre de particules lui réſiſtent en même tems, & encore parce qu'à proportion de ſa vîteſſe chacune de ſes particules lui reſiſte avec plus de force, comme devant être tranſportée hors de ſa place avec plus de vîteſſe: Une ſeule cauſe qui agit pendant un double eſpace de tems, produit le même effet, que deux cauſes qui n'agiſſent que dans un ſeul eſpace de tems; une force fait parcourir à un Corps en mouvement en double tems le même eſpace, que le double de cette force lui fait parcourir dans un ſeul tems; l'eſpace donc qu'un Corps en mouvement parcourt n'eſt pas comme la force, mais comme la force & le tems pris enſemble; un Corps avec le moindre degré de force, ſe mouvra s'il ne trouve aucune reſiſtence, par un eſpace infini en un tems infini, & dans les eſpaces ou la reſiſtence au mouvement eſt uniforme, l'eſpace parcouru, avant que le mouvement ceſſe doit néceſſairement être comme la force & le tems, parce qu'une double force fera parcourir à un Corps en même tems un double eſpace, & la reſiſtence uniforme demandera un double tems pour détruire ſon mouvement; par là il eſt démontré que l'eſpace parcouru avant que le mouvement ceſſe, eſt comme le quarré de la force; un Corps pouſſé en haut avec une double force, montera quatre fois plus haut avant que ſon mouvement ſoit arrêté par la reſiſtence uniforme de la gravité, parce que la double force le pouſſe en même tems deux fois plus haut, & demande encore un double tems pour détruire ſon mouvement par une reſiſtence uniforme; le cas eſt le même dans les mouvemens accelerés, dans les Corps accelerés par une ſucceſſion d'impreſſions élaſtiques, ou qui tombent avec un mouvement acceleré par la force uniforme de la gravité ou par quelque autre force que ce ſoit: l'eſpace parcouru eſt neceſſairement comme la force & le tems dans lequel cette force agit. Ce qu'on a démontré ainſi touchant la force conſiderée comme une cauſe qui produit un effet, & le tems pendant lequel cette force agit eſt reconnu de tout le monde à l'égard de la vîteſſe; la force & la vîteſſe ne ſont donc en ce cas qu'une même choſe, & affirmer que la force eſt proportionnée au quarré de ſa vîteſſe c'eſt affirmer que la force eſt proportionée au quarré d'elle-même. Mr. *Clarke* remarque enſuite que ce qui a donné occaſion à Mr. *Leibnitz* de croire que la force eſt proportionée au quarré de la vîteſſe eſt le raiſonnement ſuivant; l'effet de la force qui agit ſur un corps mobile eſt le mouvement de ce corps ou ſon tranſport d'un lieu à un autre, l'effet doit être proportioné à ſa cauſe, il s'enſuit de là, ſelon *Leibnitz*, que l'eſpace parcouru par un corps en tombant eſt proportioné à la force qui agit ſur lui pendant qu'il tombe, & la force que ce Corps acquiert en tombant à l'eſpace qu'il parcourt pendant qu'il tombe, cet eſpace étant ſans conteſtation égal au quarré de la vîteſſe (puiſqu'il eſt proportioné à la vîteſſe & au tems pris enſemble) Mr. *Leibnitz* conclut de là que la force eſt proportionée au quarré de la vîteſſe; mais Mr. *Clarke* repond à cet argument, que l'eſpace parcouru dans tous ces cas, n'eſt pas ſeulement comme la force, & le tems pendant lequel cette force agit, c'eſt-à-dire, comme le quarré de la force; car la cauſe de la quantité de l'eſpace parcouru eſt non ſeulement la quantité de la force, mais auſſi la durée du tems pendant lequel elle agit; la force & le tems pris enſemble ſont donc proportionnés à l'eſpace parcouru, auſſi bien que la vîteſſe & le tems, & par conſequent la force eſt comme la vîteſſe & non pas ainſi que ces Meſſieurs prétendent comme le quarré de la vîteſſe: Voici comment *Mr. s'Gravenſande* répond à ces remarques: Il diſtingue l'action inſtantanée & l'action totale, il entend par la premiére la grandeur de l'action dans chaque inſtant infiniment petit, & par la derniére la grandeur de la ſomme de toutes ces petites actions; il dit que l'action totale eſt determinée, qu'un Corps qui a un certain degré de vîteſſe ne perd ſon mouvement qu'en produiſant un effet determiné qui eſt toûjours proportionnel au quarré de la vîteſſe, quand on ne conſidére qu'un même corps, & quand il s'agit de corps differens, les effets ſont comme les quarrés des vîteſſes multipliez par les maſſes, que toutes les expériences le prouvent, que pour determiner l'action inſtantanée en examinant l'effet total, il faut avoir égard au tems, mais qu'il eſt inutile quand il s'agit de l'action totale de faire attention au tems que dure l'action, tout comme on peut déterminer combien un vaſe contient d'eau, ſans s'informer combien de tems on a pris pour le remplir. *Mr. Clarke* examine enſuite l'argument de *Mr. Leibnitz* tiré de deux Corps d'un poids inégal fixez aux deux extrémités du fleau d'une balance dont les bras ſont inégaux qui ſe contrebalancent & font leurs vibrations en même tems, & il dit que la force dans ces cas ici eſt comme l'eſpace parcouru, & non pas comme les quarrés des vîteſſes, parce que le tems étant égal, les vîteſſes elles mêmes ſont comme les eſpaces parcourus: Il remarque, que ſi un corps qui tombe ſur une matiére molle, ou compoſée de parties élaſtiques comme de la neige, ou de la glaiſe s'enfonce plus avant qu'à proportion de ſa vîteſſe, ce n'eſt pas parce que la force eſt plus que proportionée à la vîteſſe, mais parce que l'enfoncement vient en partie du degré de la force ou de la vîteſſe & en partie du tems pendant lequel la force agit avant qu'elle ſoit détruite; Voici enfin ce que M. *Clarke* dit ſur le choc des corps durs: La raiſon & l'expérience font voir que ſi une boule parfaitement dure, qui ſe meut avec un certain degré de vîteſſe, frappe une autre boule dure de la même grandeur & poids qui eſt en repos, ſi les boules ne ſont point élaſtiques elles partagent également entre elles le mouvement & courent en ligne droite avec la moitié de la vîteſſe, que la premiére boule avoit originairement; mais ſi elles ſont parfaitement élaſtiques, la premiére communique tout ſon mouvement & toute ſa vîteſſe à la ſeconde & demeure en repos à ſa place; Si donc la force de la boule en mouvement étoit comme le quarré de ſa vîteſſe, la force de l'inertie dans la boule en repos, ſeroit proportionnée au quarré de la vîteſſe de la boule en mouvement, & on pourroit ſuppoſer la force dans les deux boules, comme le Cube, le quarré-quarré ou telle autre puiſſance de la vîteſſe de la boule en mouvement, ce qui ſeroit détruire la nature des choſes. Nous ſerions trop longs ſi nous voulions inſerer ici les reponſes de Mr. *s'Graveſande.* Nos Lecteurs les trouveront dans le *Journal Litteraire* Tom. 3. Part. 2. An. 1729.

Le troiſiéme Article contient des obſervations Aſtronomiques faites à *Vera-Cruz* par Mr. *Joſeph Harris*, & revues par le fameux *Dr. Halley*: Mr. *Harris* dit que la latitude de *Vera-Cruz* eſt 19°. 12′ N. que l'onziéme de Mars 1727. il y arriva une Eclipſe conſiderable du Soleil, qu'elle commença à 49½. minutes après Midi vers le Sud-Eſt-au Sud du diſque du Soleil, la hauteur de ſon centre étant alors 67°. 53. que le milieu de l'Eclipſe étoit environ à 2. h. 30. m. après midi & la plus grande immerſion environ 10½. doigts, qu'elle finit à 3. h. 49½. m. A. M. vers le N. N. E. du diſque du Soleil, ſa hauteur étant 28°. 34′. En comparant ces obſervations avec les tables de *Flamſtead* il trouve que Vera-Cruz étoit à 97°. 30′. à l'Oüeſt du Meridien des dites Tables. Enfin par des obſervations réïterées pendant les années 1726. & 1727. il remarqua que la déclinaiſon de l'aimant étoit de 2 $\frac{1}{4}$. degré vers l'Eſt.

L'Article quatriéme contient une Nouvelle Méthode de compoſer une Hiſtoire naturelle des Metéores propoſée par Mr. *Iſaac Greenwood* Profeſſeur en Mathematique à *Cambridge* dans la *Nouvelle Angleterre*, à *Mr. Jurin* Membre de la Société Royale & du Collège des Medecins à Londres. Mr. *Greenwood* propoſe d'obliger tous les maitres des Vaiſſeaux qui vont ſur mer, de tenir des journaux exacts des Vents qui ſoufflent, & du tems qu'il fait chaque jour de l'année, depuis Midi juſques à 6. heures du ſoir, depuis 6. heures du ſoir juſqu'à minuit, depuis minuit juſqu'à 6. heures du matin, & depuis 6. heures du matin juſqu'au Midi ſuivant, & de communiquer ces journaux, ou du moins des Extraits de ces journaux aux deux Sociétés Royales de Londres & de Paris : Voici la maniere dont il voudroit qu'on tint ces journaux,

Janvier 1. 1726.													
	Longitude 20.					21.		22.			23.		
	H	V.	D.	T.	V.	D.	T	V.	D.	T.	V.	D.	T
Latitude 30.	12	N.	2	beau.									
	6												
	12	N. E.	3	beau.									
	6												
31.	12							S. E.	3	couvert.			
	6									pluye.			
	12							S.	2	tempête.			
	6							S. E.	3	pluye.			

La premiére Ligne horizontale marque l'année, le mois, & le jour; & la ſeconde les degrés de longitude. La premiére ligne verticale marque les degrés de latitude, la ſeconde l'heure, la troiſiéme le vent, la quatriéme les degrés du vent, & la cinquiéme le tems.

Il faudroit quatre de ces journaux un pour la mer Atlantique, un pour la Méditerranée, un pour l'Océan Germanique, & un pour la Baltique. Des Extraits de ces journaux on pourroit compoſer une Hiſtoire Naturelle des Metéores, dont on tireroit les avantages ſuivans. 1. Par là on pourroit définir avec exactitude les bornes & les limites des Vents les plus conſiderables, dans quel endroit chaque Vent prend ſon origine, combien de tems & avec quelle force il ſouffle, & où il finit; on pourroit par là auſſi juger, de l'effet, ou de l'influence du Vent ſur le tems. 2. Par là on découvriroit quels ſont les Vents qui prédominent en certains endroits, car quoique juſques ici on n'ait rien pû dire de certain ſur la difference des Vents, il eſt pourtant hors de doute qu'ils different ſelon les differens endroits, & qu'en de certains lieux on obſerve que pendant le cours de l'année les mêmes Vents ſoufflent & régnent, en ſorte qu'on pourroit par des obſervations réïterées reduire enfin les Vents qui varient au rang des Vents conſtans. 3. Par là on pourroit juger non ſeulement des Vents qui regnent dans certains climats, mais auſſi de ceux qui regnent dans les differentes ſaiſons de l'année, & peut-être chaque mois, ce qui ſeroit d'un ſecours infini pour la Navigation. 4. Par là on pourroit peut-être parvenir à connoître les ſaiſons, les Prognoſtics & les endroits des Houragans. 5. On pourroit ajouter à tout cela dans ces journaux, les obſervations ſur la déclinaiſon de l'aimant, les Courans de la mer, les éclairs & les tonnères, les tournans dans la mer, les ſeillons, les rendez-vous des poiſſons & d'autres choſes curieuſes.

Article V. Remarques pour ſervir à compoſer une Hiſtoire Naturelle des Mines & des Métaux dans une Lettre du Dr. *Frank Nicholls*, Profeſſeur en Anatomie à *Oxford*, au Dr. *Rutty* Secretaire de la Société Royale. Mr. *Nicholls* a remarqué pendant qu'il demeuroit en Cornoüaille que les mines ſont des Veines ou des Cavités dans la terre remplies d'une ſubſtance Métallique; il a trouvé que leur cours ordinaire eſt dans la Cornouaille & dans la Province de Devon de l'Eſt à l'Oüeſt, & dans les autres parties de l'Angleterre du Nord au Sud. Il croit que ces mines étoient autrefois des Canaux ſouterrains par où l'eau paſſoit, & qu'il y avoit comme dans les riviéres de petites branches qui s'y jettoient, que dans la plûpart des mines on trouve encore des Courans d'eau, & que ſi dans quelques unes ces Courans manquent, c'eſt parce que la ſubſtance Métallique leur a fermé le paſſage; enfin il conjecture que les Métaux ſont produits par des particules de ſouffre & de ſel dirigées par une *force plaſtique.*

Article VI. Obſervations Aſtronomiques faites à Lisbonne l'an 1726. par le R. P. *Jean Baptiſte Carbone* Jeſuite : Ces obſervations roulent ſur le premier Satellite de Jupiter, ſur la hauteur du Centre du Soleil, la refraction de ſes rayons, ſa déclinaiſon boréale, & l'Elévation du Pole. Le P. *Carbone* conclut de toutes ces obſervations, que la latitude de l'obſervatoire Royal à Lisbonne n'excéde pas 38°. 43′ & n'eſt pas moindre de 38°. 42″ qu'il eſt difficile de déterminer précisément les ſecondes, mais qu'il lui paroit probable que dans l'obſervation du Palais Royal la latitude eſt 38°. 42′ 20″ & dans le Collége des Jeſuites 38°. 42′ 30″.

Le ſeptiéme Article contient quelques Remarques que Mr. Ranby, Membre de la Société Royale a faites en diſſéquant 3. Corps. Comme ces Remarques ne renferment rien de particulier, nous les paſſons ſous ſilence.

ARTICLE IX.

The English Malady: or, a Treatiſe of Nervous Diſeaſes of all kinds, as Spleen, Vapours, lowneſs of ſpirits, Hypochondriacal and Hyſterical Diſtempers, &c. . . In three parts. Part. I. of the Nature and cauſe of Nervous Diſtempers. By George Cheyne M. D. Fellow of the College of Phyſicians at Edimburg, and F. R. S. London: Printed for G. Strahan and J. Leake 1733... C'eſt-à-dire, *La Maladie Angloiſe, ou Traité des Maladies des Nerfs de toute eſpèce, comme le mal de Rate, les Vapeurs, l'abbatement, les Maladies Hypochondriaques & Hyſteriques, &c...... en trois Parties. Premiére Partie, de la Nature & des cauſes des Maladies des Nerfs. Par Mr.* George Cheyne, Docteur en Médecine, Membre du Collége des Médecins d'Edimbourg & de la Société Royale, à Londres, chez G. Strahan & J. Leake, 1733., octavo, pp. 370.

L'AUTEUR de cet Ouvrage eſt très connu en Angleterre, ſa reputation eſt ſi différemment établie qu'il feroit difficile d'en donner une juſte idée au Lecteur étranger, ſans entrer dans pluſieurs particularités ſur les écrits & la perſonne de Mr. Cheyne, qui nous meneroient trop loin ;

il nous ſuffira de dire que malgré le mépris que quelques uns de ſes Confreres affectent d'avoir pour lui, on a reimprimé quatre & cinq fois les Ouvrages qu'il a publiés ſur la Médecine, la Théologie, & les Mathématiques. Sa pratique tant à Londres qu'à Bath où il va tous les ans dans les ſaiſons des Eaux, eſt très conſiderable, & ſa méthode quelque ſinguliére qu'elle paroiſſe, a du moins en ſa faveur de très heureuſes expériences; le rétabliſſement de la ſanté de l'Auteur lui-même en eſt une des plus frappantes, nous en verrons les circonſtances dans la ſuite. Après ce peu de mots ſur nôtre Auteur nous allons tâcher de donner un précis de la premiére partie de ſon traité, & nous renvoyerons le reſte à un autre extrait.

Chap. I. Les Maladies Chroniques en général doivent leur origine à trois cauſes, ſuivant nôtre Auteur, la Viſcoſité ou la groſſiéreté des liquides, leur acrimonie en ſecond lieu, & enfin le relâchement ou la foibleſſe des fibres ou des Nerfs en particulier: ce ſont là les cauſes les plus effectives, les plus générales, & les plus prochaines de toutes les Maladies Chroniques, les uns apportent en naiſſant quelqu'une de ces diſpoſitions, les autres les acquierent enſuite, mais de quelque maniére que l'une d'elles nous devienne habituelle les deux autres la ſuivent bien-tôt, & s'y joignent. Outre les deſordres d'un autre genre que ces trois cauſes produiront dans le corps, la premiére en gonflant les Glandes & les petits vaiſſeaux, fera qu'ils preſſeront ſur les Nerfs, & cette compreſſion troublera, ou même détruira leurs fonctions; la ſeconde en les picottant ou en les déchirant, produira des ſpaſmes & des convulſions; par la troiſiéme les mouvemens néceſſaires à l'exercice de toutes les fonctions tant animales qu'intellectuelles ſeront affoiblis ou même détruits.

Chap. II. Outre cela les ſucs groſſiers ou acres qui circulent dans les vaiſſeaux ne fourniront à la reparation & l'accroiſſement des fibres & des Nerfs, que des parties peu propres à les entretenir dans cette ſoupleſſe & cette élaſticité où ils doivent être pour remplir les uſages auxquels ils ſont deſtinés. L'Auteur ne conſidére juſques ici les Nerfs que comme des fibres, ou plûtôt des filets compoſés de fibres ſolides, & il ne croit pas que leur ſechereſſe ou leur rigidité contribue en rien à l'eſpèce de Maladie dont il traite; au contraire il affirme que celles, qui proprement ſont appellées nerveuſes, font connoître évidemment par leurs ſymptomes qu'on doit les attribuer au relachement ou à la diviſion des Nerfs & de leurs fibres.

Chap. III. La maniére la plus naturelle & la plus générale de diviſer les Maladies des Nerfs eſt de les reduire à trois claſſes: Dans la premiére on range toutes celles qui outre leurs autres ſymptomes, ſont accompapagnées pour quelque tems de la perte totale du ſentiment, ou ſeulement de la ſuſpenſion ou de la diminution de l'exercice de quelqu'un de nos ſens. On met dans la ſeconde claſſe celles où les mouvemens volontaires ſont détruits en tout ou en partie: la troiſiéme claſſe contient ces maladies des nerfs accompagnées de ſpaſmes de convulſions; on les diſtingue encore d'une maniére plus générale, en originelle & aquiſes. Mr. Cheyne tâche de conſoler ceux qui naiſſent avec cette fâcheuſe diſpoſition, en leur repréſentant que Dieu qui gouverne le monde par des loix générales, n'a pas dû les violer pour les exempter d'un malheur dans lequel l'intemperance de leurs parens les a néceſſairement jettés; outre que s'ils ſavent en faire un bon uſage ils peuvent s'en ſervir pour leur bonheur même préſent; car un temperament délicat les met à couvert de la plûpart des tentations auxquelles ceux qui jouiſſent d'une ſanté ferme & robuſte ſont expoſés, & qui leur ſont preſque toûjours ſi funeſtes, & par cela même les diſpoſe davantage à rechercher les plaiſirs innocens de l'eſprit, & leur donne plus de loiſir pour en joüir, outre que ſi par une conduite reguliere ils paſſent une fois le *Méridien* de la Vie, ils peuvent ſe promettre une longue & agréable vieilleſſe.

Pour ceux qui étant nés ſains & vigoureux, ont perdu ces avantages & ſont devenus délicats & foibles, on doit attribuer ce changement à quelque accident qui demande l'aſſiſtance de la Chirurgie, & dont on ne prétend pas traiter ici, ou à une mauvaiſe diette ſoit dans la quantité ou la qualité, un travail trop pénible, une nourriture corrompue ou en trop petite quantité, les injures de l'air, tout cela rend les fibres foibles & relâchés, jette dans l'abbattement, la Mélancholie, & tous les degrés & toutes les complications de Maladies des Nerfs en ſont les ſuites: D'un autre côté l'intemperance, le défaut d'exercice, l'excès dans les plaiſirs des ſens, toutes les évacuations immoderées, les Fievres & les Maladies aigües mal traitées rendent les liqueurs viſqueuſes ou corroſives, & relâchent le ton & l'élaſticité des ſolides, d'où procédent les véritables maladies des Nerfs qui ne ſont point la ſuite de la conformation naturelle; c'eſt à celles-ci que nôtre Auteur s'attache, & il promet de fournir les moyens de les guérir, ou du moins d'en adoucir les ſymptomes.

Chap. IV. Mais pour rendre inexcuſables ceux qui s'abandonnent à ces excès l'Auteur fait voir dans le Chapitre ſuivant que nôtre nourriture, après qu'elle eſt admiſe dans l'habitude du Corps, eſt la premiére & la ſeule cauſe de tout ce que nous ſouffrons par rapport à nôtre ſanté. Il établit dabord cette théſe par une preuve morale tirée de la bonté de Dieu; enſuite

ſuite il tâche de faire voir que les Maladies aiguées auſſi bien que les chroniques prennent leur origine des mauvais alimens ou des défauts dans la Diette; car pour un air corrompu & empoiſonné, les injures de la ſaiſon, la rigueur du Climat, les travaux exceſſifs & les autres accidens auxquels les hommes ſont ſujets, il ne veut pas qu'on les mette au nombre des cauſes des Maladies, ſur tout de celles dont il s'agit; parce, dit-il, que ces accidens ou ne font ſur nos corps qu'une impreſſion paſſagere, ou que les perſonnes qu'il a principalement en vûe dans ce traité ſont très rarement expoſées à ſouffrir ces incommodités. Tout ce Chapitre qui reſſemble plûtôt à un Sermon contre l'intemperance, qu'à une diſſertation Phyſique, finit par cette concluſion, que les peines & les tourmens qui accompagnent certaines maladies ſont les ſuites de nôtre folie & de nôtre extravagance, & ont leur ſource dans nos malheureuſes inventions, la fureur de la mode nous portant pour un peu de plaiſir à remplir de poiſon & d'ordure nos pauvres Machines; qui en éprouvent bientôt les mauvais effets.

Chap. V. Mr. Cheyne a ſuppoſé dans les Chapitres précédens que les Maladies des Nerfs devoient leur origine à la Cryſtallisation des ſels dans le corps humain; car quoiqu'il ait d'abord parlé de la Viſcoſité & de l'acreté des humeurs, & de la foibleſſe des fibres, cependant en détaillant les effets de l'intemperance, il s'attache ſur tout à cette quantité de ſels urineux qui s'uniſſant forment des maſſes capables de cauſer des obſtructions dans les petits vaiſſeaux, & de picotter & déchirer les Nerfs. Il ne fait aucune attention aux concrétions d'un autre genre, gommeuſes par exemple ou pierreuſes, non moins propres, à ce qu'il nous ſemble, à déranger l'œconomie animale & beaucoup plus difficiles à reſoudre que les concrétions ſalines; mais le but de l'Auteur étant de traiter particuliérement de cette eſpèce de Maladie des Nerfs qu'il prétend être plus commune en Angleterre qu'ailleurs, & qu'il nomme Maladie Angloiſe à la tête de ſon ouvrage, il s'attache ſur tout à expliquer ce qu'il ſoupçonne d'en être la cauſe immédiate, & voici pourquoi il en accuſe les ſels: Cette maladie eſt cauſée par l'intemperance très ordinaire en Angleterre, non ſeulement parce que la richeſſe de ſes habitans les met en état de vivre d'une maniére voluptueuſe & oiſive, mais auſſi par la fertilité de ſon terroir qui produit en abondance des mets excellens & très nourriſſans: ainſi les Anglois ſont moins temperans que leurs voiſins, parce qu'ils ont de meilleurs vivres & en plus grande abondance; or ce qui reléve les mets, ce qui ſolicite le goût & nous fait paſſer les bornes de la temperance c'eſt le ſel, parce qu'il fait tout l'agrément de ce qui ſert à nôtre nourriture; c'eſt donc le ſel qu'il faut regarder comme la cauſe de la Maladie Angloiſe. Si ce raiſonnement & les faits ſur leſquels il eſt fondé ne ſatisfont pas quelques uns de nos Lecteurs, nous les prions de faire attention que Mr. Cheyne a écrit poùr l'Angleterre autant pour amuſer les Valétudinaires, comme il le dit lui-même, que pour inſtruire les Médecins, & qu'on lui paſſera aiſément ſa ſuppoſition en faveur de ce qu'elle a de flateur pour le Païs: car dequoi l'amour propre ne s'appuie-t-il pas? Mais revenons à nôtre ſujet. Comme nôtre Auteur croit bien que tous ſes Lecteurs ne connoîtront pas la force & l'activité des ſels, ſur tout de ceux qu'on appelle *urineux*, *volatiles* ou ſels des Animaux, il décrit au long dans ce chapitre quels en ſont les effets dans le corps humain, & les changemens qu'ils peuvent produire dans les temperamens, afin qu'on ne ſoit pas ſurpris qu'il leur attribue les terribles ſymptomes de la Maladie Angloiſe, comme il l'a fait dans les chapitres précédens.

Pour avoir une idée de la force & de l'activité des ſels on n'a qu'à faire attention aux ſurprenants effets, & à la douleur & à la déſtruction que produiſent la Peſte, les Fievres malignes, la petite Verole, la Maladie Vénérienne, la Lépre, les Cancers, & toutes les autres maladies Epidémimiques & contagieuſes, ce qu'on ne peut attribuer en bonne Philoſophie à aucune autre cauſe naturelle & intelligible qu'à des ſels cauſtiques & corroſifs. L'Auteur explique enſuite l'origine & la nature de ce corps, & comment par l'addition de pluſieurs autres matiéres comme l'huile, le ſoulphre, la terre, le Mercure, &c... il prend pluſieurs formes & revêt pluſieurs propriétés que le ſel original, ſimple & pur n'avoit point; mais il ne conſidére que ce ſel original, dont les qualités conviennent à tous les ſels de quelque eſpèce qu'ils ſoient; ces qualités ſont la dureté, la figure angulaire, l'attraction de ſes parties l'une vers l'autre, & ſa diſſolubilité dans l'eau. Par la diviſion ſes angles deviennent plus petits & plus aigus, & ſa vertu attractive augmente; mais quoique ce ſoit le plus pénétrant & le plus *attractif* des petits corps, il ne peut bleſſer ni détruire lorſqu'il eſt renfermé dans un foureau, ou qu'il n'eſt point mis en mouvement par quelque principe actif; ce mouvement lui eſt communiqué par le ſoulphre ou la lumiére, les huiles ou les eſprits; lorſque ſes parties ſont collées par une matiére terreſtre, enſorte qu'elles occupent le moins d'eſpace qu'il eſt poſſible, le ſel eſt alors le plus capable de détruire les corps des Animaux; mais ſous cette forme il ne peut être reçu ou retenu aſſez long-tems dans le corps pour y produire cet effet. Après deux ou trois diviſions ſes parties deviennent ſi fines qu'elles peuvent être admiſes dans les vaiſſeaux les plus déliés, ſur tout étant enveloppées des huiles des Animaux & des Végétaux & en petite quantité, alors non ſeulement il n'eſt pas dangereux mais même il eſt abſolument néceſſaire pour exciter la contraction naturelle des ſolides : mais lorſque les ſels ſe trouvent en trop grande quantité dans les petits vaiſſeaux, qu'ils y reſtent aſſez pour ſe ſéparer des huiles qui les enveloppoient, & que par la force de leur attraction ils s'y cryſtaliſent en maſſes plus grandes & plus ſolides, ils acquierent par là la nature & les qualités des Poiſons, c'eſt-à-dire qu'ils deviennent durs, compactes & corroſifs & agiſſent ſur les Nerfs comme tels. Or il eſt hors de doute que les alimens les plus agréables, les vins les plus piquants & les plus recherchés, les ſauces de haut goût, les Aromatiques, &c. . . . ont plus de ces ſels & de ſoulphres que les autres mets plus ſimples & moins relevés. Ces conſidérations ſuffiſent, ſuivant notre Auteur, pour conclure que les Maladies les plus douloureuſes & les plus terribles doivent leur origine à ces mets, dont les Voluptueux & les Intemperans font leurs délices.

Chap. V I. Cela poſé il ne ſera pas difficile de trouver ce qui a depuis quelques années ſi fort multiplié les Maladies des Nerfs : De l'attribuer à l'uſage du Thé, du Caffe

Caffé & du Chocolat, c'eſt ſelon nôtre Auteur une erreur puérile, l'intemperance en eſt la ſeule cauſe. Ici l'on trouve une déſcription éloquente, & peut-être un peu exagerée, des extravagances auxquelles le luxe a porté les Anglois depuis que l'abondance où les a mis leur commerce, leur a fourni les moyens de ſe procurer ce que les quatre parties du monde produiſent de plus délicieux; & tous les rafinemens dans l'art d'apprêter les viandes que les étrangers ont pû inventer, ſur leſquels ils ont eux-mêmes rencheri; mais cet art deſtiné à faciliter la digeſtion, eſt aujourd'hui ce qui y nuit davantage ; outre que les perſonnes qui vivent de cette maniére, & qui ſont les plus ſujettes aux maladies des Nerfs, n'ont d'autre exercice que les jeux. Le goût qui régne pour l'étude & les Sciences abſtraites eſt encore une autre cauſe du grand nombre de ces maladies, car la méditation épuiſe les forces, & la vie ſédentaire que mènent les Savans affoiblit tout leur corps; on peut ajouter que les gens d'eſprit & de goût ſont taxés d'être aſſez Epicuriens: Ce reproche ne convient guéres aux Savans, dont l'application & la vie ſédentaire endommagent très ſouvent la ſanté; le Lecteur les juſtifiera ſans doute & pour plus d'une raiſon. Ajoutez à tout cela la coûtume qui prévaut de vivre dans une ville auſſi peuplée & auſſi renfermée que Londres, dont on voit ici les incommodités raſſemblées dans une longue énumeration. Toutes ces circonſtances quoique vrayes ne paroiſſent pas ſatisfaire à ce que l'Auteur s'eſt propoſé; il s'agit de ſavoir pourquoi les Maladies des Nerfs ſont plus communes aujourd'hui qu'autrefois & l'on en allégue des raiſons qui ne portent pas plus ſur cette Maladie que ſur toute autre Maladie Chronique; c'eſt ce que Mr. Cheyne a bien ſenti, & il tâche de prouver que les Maladies qui ne ſont cauſées par aucun accident, viennent toutes de la même origine, qui eſt l'intemperance: Nous laiſſons à juger au Lecteur de la ſolidité de cette aſſertion, mais en vérité quand elle ſeroit vraye, on n'en retireroit pas grande utilité ni pour la connoiſſance ni pour la cure de la Maladie, & nous ſommes encore à la fin de ce ſixiéme chapitre auſſi peu inſtruits de la Maladie Angloiſe qu'en commençant l'ouvrage.

Chap. VII. Après avoir traité des ſels & de leurs effets ſur les ſolides, on examine dans le chapitre ſuivant la nature des fibres & des Nerfs dont les ſolides ſont compoſés; nous paſſons ce qui regarde la fibre ſimple pour nous arrêter ſur ce que l'on trouve ici touchant les Nerfs. Les fibres ſenſibles ou compoſées du Corps des Animaux ſont de trois ſortes, les Muſculeuſes qui ſont d'un tiſſu plus lâche & ont moins d'élaſticité, en ſecond lieu celles qui ſont d'un tiſſu plus ſerré, les petites fibres qui les compoſent étant plus fortement unies & occupant moins d'eſpace, d'où il s'enſuit que leur élaſticité eſt plus grande; telles ſont les fibres des Membranes, des Tendons, & des Nerfs, plus ſenſibles que celles de la premiére eſpèce, & plus propres à communiquer & conſerver les impreſſions & le mouvement qu'elles ont reçu, & c'eſt à quoi les Nerfs ſont deſtinés comme tout le monde ſait. La troiſiéme eſpèce de fibres ſont celles dont les Os ſont compoſés. Les Nerfs ajoute nôtre Auteur un peu plus bas, ne ſont autre choſe que quelques unes des fibres, les plus propres par leur ſtructure à communiquer l'action & le mouvement néceſſaires pour tranſmettre au Principe intelligent les impreſſions qu'ils reçoivent des objets extérieurs, & pour rapporter du ſiege de ce Principe intelligent aux fibres muſculeuſes la premiére impreſſion de leur mouvement. De déterminer comment cela s'exécute c'eſt ce que l'Auteur croit à peu près impoſſible. Cette définition des Nerfs n'eſt pas fort inſtructive, mais c'eſt dequoi Mr. Cheyne ne s'embaraſſe pas, il ne regarde les Nerfs que comme des Fibres, il aſſure même que la plûpart de ce qu'on nomme *Maladie des Nerfs*, ne regardent pas plus les Nerfs en particulier que toutes les Fibres, ou plûtôt tout le ſyſtême des ſolides; & ce qu'il a principalement en vûe dans cet ouvrage, ce ſont en général toutes les

Maladies qui procédent du relachement des Fibres. On a de la peine à concilier ceci avec ce qu'il a dit plus haut que les Anciens n'ont eu qu'une idée très confuſe des Maladies des Nerfs, & que Sydenham eſt le premier qui en ait traité *ex profeſſo*, & qui les ait véritablement diſtinguées & rangées dans une claſſe particuliére.

Chap. VIII. Pour confirmer ce que l'Auteur a avancé ſur les fonctions des Nerfs, il tâche d'abord dans ce Chapitre d'expliquer par l'exemple d'un Organiſte la maniére dont le Principe intelligent apprend ce qui ſe paſſe au dehors & régle les mouvemens de la Machine; enſuite il demande d'où procéde l'élaſticité des Nerfs, & il conclud que la cauſe nous en eſt inconnue, quoiqu'il rapporte le ſentiment de Mr. Newton ſur l'Elaſticité en général, la ſolidité & l'attraction; il déſeſpére même qu'on puiſſe en découvrir la vérité ſur ce ſujet; peut-être, dit-il, ne pouvons nous atteindre qu'à quelques généralités dans la Philoſophie naturelle, & il ſemble que la préciſion eſt contradictoire à une intelligence finie.

Le plus difficile problême de l'Oeconomie Animale eſt de rendre raiſon du mouvement muſculaire; la comparaiſon d'une Machine miſe en mouvement par la force de l'eau qui lui eſt portée par des tuyaux, eſt celle qui s'eſt offerte avec le plus de facilité, & que les pareſſeux ont adoptée pour expliquer l'action des Muſcles; de là on a imaginé une liqueur ſubtile & imperceptible paſſante & repaſſante par les Nerfs pour enfler les Muſcles & les accourcir en les élargiſſant, voila ſur quoi eſt fondée l'hypothéſe des eſprits animaux; mais outre que leur exiſtence eſt très précaire; quand même elle ſeroit réelle, elle ne ſuffiroit pas pour expliquer le phénomene en queſtion.

Chap. IX. Nôtre Auteur prétend que ce Syſtême a déja été ſolidement & même démonſtrativement refuté par Mrs. Goelike Profeſſeur à Francfort, & ſur tout par le Dr. Pemberton dans la Préface qu'il a miſe à la tête du Livre de Mr. Cowper ſur les Muſcles; cela ne l'empêche pas d'entreprendre auſſi de les renverſer par les raiſons ſuivantes:

Suppoſez les Eſprits Animaux de quelle nature il vous plaira, ils ne ſeront jamais propres à l'exécution des fonctions Animales; car s'ils ſont extrêmement volatils & actifs, ils échapperont bien-tôt & déchireront les canaux dans leſquels ils ſont renfermés, & cependant ils doivent être tels pour exécuter les mouvemens des ſenſations & ceux de la volonté, qu'un fluide plus groſſier & plus denſe ne pourroit produire; or on ne peut pas les ſuppoſer ſubtils & denſes en même tems, ce qui ſeroit cependant abſolument néceſſaire; mais quel fluide de quelque genre que ce ſoit peut preſque dans le même inſtant avoir un cours progreſſif & retrograde, c'eſt ce qu'il eſt impoſſible d'expliquer & de comprendre, & cependant ce que les differens phénoménes des mouvemens muſculaires & des ſenſations ſemblent demander.

On a imaginé les Eſprits Animaux ſur tout pour expliquer les ſymptomes des Maladies des Nerfs, comme les obſtructions des Nerfs & leur incapacité d'agir en certaines circonſtances; mais Mr. Cheyne promet d'en donner des raiſons plus conformes à l'Analogie de la Nature, ainſi leur néceſſité diſparoîtra ſelon lui par la ſuite de cet ouvrage. Outre que l'Auteur ne conçoit pas comment il peut ſe former une obſtruction dans un canal cylindrique tel que ſeroient les Nerfs s'ils étoient creux, ce qu'il nie. Après tout il convient qu'il ne faut pas être trop poſitif contre l'exiſtence des Eſprits Animaux; la reſſemblance qu'a le cerveau avec les autres glandes fait croire qu'il eſt deſtiné à préparer quelque liqueur, mais ſi cela eſt elle eſt d'une nature très differente de celle de tous les liquides que nous connoiſſons.

Chap. X. Le Chapitre dixiéme eſt une eſpèce de digreſſion ſur la Génération, la Vie, la Nutrition, & l'accroiſſement des ſolides & des fluides des Animaux. L'Auteur ne l'a écrit que pour divertir ſes Lecteurs qu'il ſuppoſe toûjours être les Valétudinaires pour leſquels il a composé ſon ouvrage; au reſte il ne contient rien de nouveau ni de ſingulier, c'eſt pourquoi ſans nous y arrêter nous donnerons le précis de l'onziéme & dernier Chapitre, qui traite des ſignes & des ſymptomes par où l'on peut connoître la délicateſſe & la débilité des Nerfs.

Chap. XI. Ceux qui ſont de ce temperament ont généralement le pous languiſſant & foible, & qui ſe dérange pour les cauſes les plus legères, leurs cheveux ſont mous, déliés, courts & blonds, ils friſent difficilement & perdent bien-tôt la friſure; leurs Muſcles & leurs Os ſont petits, leur chair molaſſe, leur taint blanc & pâle. Les perſonnes jeunes & extrêmement graſſes ont auſſi les fibres relâchées & foibles, parce que ces fibres ſont toûjours abruvées d'huiles & d'humidités: ceux qui ont ſouffert des évacuations plus abondantes que la ſanté ne le requiert, de quelque eſpèce qu'elles ſoient; ceux qui ſont naturellement très ſenſibles au froid, ceux qui ſont ſujets à des Maladies aigues ou Chroniques d'une eſpèce froide comme l'Atrophie, l'Hydropiſie &c. . . . , ceux qui begayent, qui ont la voix baſſe, qui la perdent ſubitement ſans être enrhumés, ceux qui ſont vifs & coleres, ſont tous dans le même cas. Tels ſont les ſignes par leſquels on connoît la débilité & le relâchement des ſolides: on doit y faire beaucoup d'attention dans le traitement même des Maladies qui ſemblent n'en dépendre pas, &

ne jamais oublier que cette diſpoſition produit des humeurs viſqueuſes, groſſiéres, & acres, & de même que ces humeurs cauſent le relâchement des ſolides. C'eſt ſur cette vérité fondamentale & juſtifiée par une infinité d'expériences que l'Auteur établit ſa méthode pour la cure des Maladies des Nerfs, dont nous rendrons compte dans le Journal ſuivant.

ARTICLE X.

An eſſay upon the Uſefulneſs of Revelation, &c. C'eſt-à-dire, *Eſſai ſur l'utilité de la Révélation nonobſtant l'excellence de la Raiſon humaine, quelque grande qu'elle ſoit. En huit Diſcours. Par Chriſtophle Robinſon, Maître ès Arts.* A Londres, chez J. Pemberton. 1733. in octavo, pp. 127.

ON peut regarder les huit Diſcours, qui compoſent cet ouvrage, comme autant de petits Sermons, auxquels les paroles de Jeſus Chriſt ſervent de texte (*a*). *Je ne puis rien faire de moi-même: je juge ainſi que je vois, & mon jugement eſt juſte: car je ne cherche point ma volonté, mais la volonté du Pére, qui m'a envoyé.* Nous donne-

---

(*a*) Jean V. 30.

nerons le plan de quelques-uns de ces Diſcours, où nous avons trouvé en général peu d'ordre, mais beaucoup de choſes communes, & de répétitions.

L'Auteur ſe propoſe en général d'établir l'excellence & la néceſſité de la Révélation. Sans vouloir pourtant dégrader ni avilir la raiſon. Il croit que celle-ci ſuffiroit pour apprendre aux hommes leurs devoirs, s'ils ſavoient bien s'en ſervir, mais que malheureuſement ils ignorent l'art d'en faire uſage; qu'ils ne ſavent pas faire valoir, ni perfectionner les facultez excellentes, dont Dieu les a douez; qu'ils ſe laiſſent dominer par leur caprice & par leurs paſſions; & qu'ainſi quoique les hommes aient naturellement les facultez néceſſaires pour découvrir la vérité, cependant la plûpart ne la découvrent point, ce qui n'eſt que trop confirmé par l'expérience.

S'il y a une vérité évidente & inconteſtable, c'eſt ſans doute celle de l'exiſtence d'un Etre ſuprême. Cependant, ſelon nôtre Auteur, cette vérité échape à la plus grande partie des hommes, qui ne ſauroient prêter l'attention néceſſaire pour ſuivre des raiſonnemens Méthaphyſiques. La recherche de la vérité coute trop à des hommes diſtraits par les objets du monde, dont les uns ſe conſument par le travail, & les autres ne ſongent qu'à ſe divertir. En général ils n'aiment pas à méditer profondément, auſſi bien ils n'en ont pas le loiſir; &

quand ils auroient la volonté & le tems de remplir leur eſprit de belles connoiſſances, ces connoiſſances ne ſerviroient pas toûjours à bien régler leur conduite. On voit des gens d'eſprit & de ſavoir, qui n'en vivent pas mieux. L'Auteur remonte enſuite aux premiers ſiécles. A peine le monde fut il créé, qu'on le vit idolatre & corrompu. Les Juifs eux-mêmes quoiqu'honorez de la bienveillance de Dieu, abandonnérent ſouvent ſon culte, pour ſe proſterner devant l'ouvrage de leurs mains. Puis donc que les hommes n'emploient pas bien leur raiſon, la Révélation eſt néceſſaire. C'eſt la concluſion de l'Auteur.

Il éxamine enſuite ce que nous pouvons découvrir de la volonté de Dieu par le ſecours de la raiſon, & dans quels cas elle eſt manifeſtement défectueuſe. Pour ce qui regarde les rélations de cette vie, les différens devoirs, que nous ſommes obligez de rendre à nos parens, à nos magiſtrats, à nos amis, à nos compatriotes, l'Auteur croit que la raiſon naturelle & le bon ſens peuvent nous en inſtruire parfaitement. C'eſt par les ſeules Lumiéres de cette raiſon qu'on a prouvé clairement les Principes de la Religion naturelle, & qu'on a confirmé & fortifié la Religion révélée. On a vû des hommes, qui par le ſecours d'une bonne éducation, & par la force de leur genie, jointe au déſir de ſavoir & de connoître, ont fait de grands progrès dans la Recherche de la vérité, & dont les exemples ſervent à prouver l'excellence de l'entendement humain, & à quel dégré ſublime il peut s'élever quelquefois. L'Auteur cite là-deſſus les Payens, dont l'habileté & la Philoſophie ont fait voir, la force de leur eſprit & ſa foibleſſe tout enſemble. Il croit qu'ils ont porté les lumiéres naturelles au plus haut point, où elles peuvent atteindre, & que par conſéquent, dire que les Payens n'ont pas ſçû telle & telle choſe, c'eſt dire qu'il eſt impoſſible à la raiſon de les découvrir. Or les Payens ignoroient; 1°. le culte dû à la Divinité, & les moyens d'appaiſer ſa colère; 2. ce qu'ils devoient lui demander dans leurs priéres avant toutes choſes, & conformément à ſa volonté; 3. la nature de cette vie, c'eſt-à-dire qu'elle eſt un lieu d'épreuve & qu'elle nous prépare pour une éternité bienheureuſe. Voila ce que la Raiſon n'a pû découvrir, & qu'on ne pouvoit apprendre que par la Révélation.

Dans le cinquiéme Diſcours l'Auteur ſoutient que les raiſons les plus fortes ne convainquent pas toûjours. Selon lui, pour qu'une preuve puiſſe nous perſuader, trois choſes ſont néceſſaires. 1°. Il faut l'examiner avec attention. 2°. Il faut être capable de la comprendre. 3°. Il faut qu'elle faſſe impreſſion ſur l'eſprit.

Pour ce qui regarde la premiére condition il eſt certain, dit l'Auteur, qu'un raiſonſonnement abſtrait, que des argumens ſubtils ne ſont pas propres à captiver l'attention des hommes. Ceux que leur profeſſion ou leur goût engage à examiner les choſes de cette nature, ſont en petit nombre. Le reſte mépriſe d'ordinaire les penſées de leurs ſemblables. Le nom d'Ariſtote ou de Newton n'a rien qui reveille un indolent, quoiqu'il pique la curioſité des Philoſophes. Il ne croit point être obligé de les entendre : Et s'il mépriſe les penſées & les principes de ſi grands hommes, quel cas fera-t-il des leçons de ceux qui leur ſont ſi inférieurs, qui ſe trompent ſi ſouvent, & qui plus ils examinent, plus ils découvrent leur foibleſſe & leur peu de pénétration ? Ainſi quand même par les ſeules lumiéres de la raiſon, la volonté auroit pû être découverte, quand elle auroit été prêchée par les plus grands Philoſophes, elle n'auroit pourtant point été reçue ; à cauſe du peu d'attention qu'on auroit fait à leurs Diſcours.

Mais ſuppoſé que les hommes euſſent eu l'attention néceſſaire, cela n'auroit point ſuffi, parce qu'il y a peu de Philoſophes parmi eux. Pour bien raiſonner, il faut beaucoup d'art & de ſubtilité ; I' faut avoir les idées nettes, & la compréhenſion vive. C'eſt par beaucoup d'étude & d'exercice, qu'un Philoſophe parvient à un degré médiocre de ſavoir. Pour atteindre à une plus grande perfection, il lui faut une ſagacité

cité extraordinaire; &, lors qu'il y eſt parvenu, combien peu de perſonnes ſont en état de bien juger de ſon mérite? L'enchainure & la ſubtilité de ſes raiſonnemens ſont telles qu'elles ne ſauroient être apperçues par des yeux vulgaires, & ſi la Religion n'avoit pû être enſeignée aux hommes, que par les moyens dont ſe ſeroient ſervis les Philoſophes, l'Auteur croit *en conſcience* qu'elle n'auroit jamais été reçue.

Enfin quand on accorderoit, que les hommes euſſent l'attention & la capacité requiſes, ils n'auroient pas pour cela découvert la vérité. Il faut l'aimer, il faut avoir du goût pour elle, & c'eſt ce qu'on ne voit point chez la plûpart des hommes, qui ont de tout autres inclinations.

L'Auteur entre ici dans le détail de leurs paſſions les plus communes, où nous ne le ſuivrons pas.

Pour prouver l'utilité de la Révélation, il fait voir dans un autre diſcours, les inconvéniens auxquels ſont expoſés d'ordinaire les gens de probité dans l'état où ſe trouvent les choſes de ce monde, & combien ils ſeroient à plaindre ſi pour toute aſſurance d'une vie à venir qui doit les dédommager de leurs peines préſentes, ils n'avoient que les conjectures & que les raiſonnemens incertains de quelques Philoſophes.

En effet, un homme de bien a plus de peine à s'avancer dans le monde qu'un ſcélerat.

lerat. Les régles ſévéres de la vérité & de la juſtice empêchent l'un de ſe ſervir de tous les moyens qui ſe préſentent pour faire ſa fortune, tandis que l'autre profite de tout ſans s'embaraſſer ſi c'eſt à juſte titre. Les Richeſſes & les Honneurs ſont plus ſouvent les fruits de la Friponnerie, de la violence & de l'hipocriſie, que de la ſageſſe, de la probité & de l'application. D'où il paroit qu'il eſt comme naturel que les gens de probité tombent dans la miſère, & par conſéquent dans le mépris; & rien n'excite plus l'indignation & ne porte plus au découragement, que de voir la vertu mépriſée, & le vrai mérite négligé.

L'Auteur ſuppoſe que tels & ſemblables malheurs accompagnent d'ordinaire un homme de bien, & fait voir qu'il ſeroit infiniment à plaindre s'il n'avoit dans cet état d'autre ſecours que celui de la raiſon. Car l'opinion de quelques Philoſophes qui prétendoient que la vertu porte avec elle ſa récompenſe, & qu'elle rend l'homme inſenſible à toutes les diſgraces, lui paroit une véritable chimére. On dira peut-être qu'ils eſperoient une autre vie. Nôtre Auteur répond, que ſi pour ſe conſoler dans les afflictions humaines, on n'avoit que les argumens de Platon ſur l'immortalité de l'ame, les eſpérances les conjectures de Socrate, & les doutes de Cicéron, on n'auroit qu'une triſte réſſource; & généralement parlant la ſituation de ceux qui ſe pi-

piquent d'honneur & de conſcience ſeroit la plus miſérable de toutes.

Nous finirons cet Extrait par deux Remarques générales. C'eſt que l'Auteur prouve fort bien l'inſuffiſance de la raiſon pour nous conduire à la vérité, pour nous conſoler dans nos malheurs, & ſur tout pour nous rendre gens de bien. Il ſeroit à ſouhaiter qu'il eut répondu à une objection que les incrédules pourront faire en ſuivant ſes principes, contre la ſuffiſance de la Révélation elle-même. C'eſt que les hommes aidez de cette Révélation ſont pourtant encore ſujets à l'erreur & au vice, & qu'ainſi ils ont encore beſoin d'une nouvelle Révélation qui ſupplée aux défauts de la premiére. L'autre remarque que nous ferons, c'eſt que l'Auteur auroit peut-être mieux fait, de ne pas donner d'abord à la Raiſon tout le pouvoir qu'il lui donne, puiſqu'enſuite il eſt obligé de reconnoitre qu'elle ſe fait peu écouter de la plûpart des Hommes, & qu'elle ne ſauroit même leur donner ou la connoiſſance, ou la certitude des véritez les plus importantes & les plus néceſſaires.

ARTICLE XI.

HORTUS ELTHAMENSIS, ſeu Plantarum rariorum quas in horto ſuo Elthathami in Cantio coluit Vir ornatiſſimus & præſtantiſſimus Jacobus Sherard M. D. Soc. Reg. & Coll. Med. Lond. Soc. Guillielmi P. M. Frater, Delineationes & Deſcriptiones quarum hiſtoria, vel planè non, vel imperfectè à rei Herbariæ Scriptoribus tradita fuit. Auctore Joanne Jacobo Dillenio M. D. Londini, ſumptibus Auctoris. 1732. folio. C'eſt-à-dire, *Jardin d'Eltham, ou déſcription & figures des Plantes les plus rares que Mr. Jaques Sherard, Docteur en Medecine, Membre de la Société Royale & du Collége des Medecins de Londres, & frere de feu Mr. Guillaume Sherard, cultivoit dans ſon Jardin d'Eltham en Kent, & deſquelles les Auteurs de Botanique ou n'ont point parlé, ou ne l'ont fait qu'imparfaitement; par Mr. J. J. Dillenius, Docteur en Medecine, aux dépens de l'Auteur. A Londres*, 1732. *fol. & ſe trouve chez P. Du Noyer à la tête d'Eraſme dans le Strand.*

QUOIQUE cet ouvrage de Mr. Dillenius ſemble multiplier les difficultés de l'étude de la Botanique, en ajoutant un grand nombre de plantes à celles qu'on connoiſſoit déja, ceux qui cultivent cette partie de l'hiſtoire naturelle n'en verront pas avec moins de plaiſir ce précieux recueil. On peut dire que tout y eſt nouveau ; car rectifier les déſcriptions obſcures ou imparfaites que les Auteurs avoient données de pluſieurs Plantes, c'eſt en quelque ſorte en faire la découverte. Mr. Dillenius a travaillé à cet ouvrage pendant près de neuf ans, & cela ſous les yeux & aidé des conſeils de Mr. Sherard tous deux diſtingués par leur amour pour la Botanique & leur habileté : il a deſſiné & gravé lui-même tous ſes deſſeins, & il nous ſemble qu'ils ſont parfaitement bien exécutés. Il nous donne la figure de 391. Plantes de leur grandeur naturelle autant qu'il a été poſſible. Cependant il n'a pas épuiſé les richeſſes du Jardin de Mr. le Dr. Sherard. Pour les déſcriptions, l'Auteur a mieux aimé d'être quelquefois un peu long que de riſquer d'être obſcur. On n'attend pas de nous un extrait d'un ouvrage de ce genre, ſur tout les Plantes n'y étant rangées que par ordre alphabétique.

* * *

ARTICLE XII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

DE LONDRES.

MR. *Cromwel Mortimer*, Docteur en Médecine, Secretaire de la Société Roiale, & Membre du Collège des Médecins à *Londres*, fait imprimer par ſouſcription, les Voiages du Docteur *Engelbert Kœmpfer* en *Moſcovie*, en *Perſe*, & aux *Indes Orientales*, traduits en Anglois ſur les Manuſcripts originaux qui appartiennent à Mr. le Chevalier *Sloane*, Préſident de la Société Royale. L'Ouvrage ſera diviſé, comme il le doit être naturellement, en trois Parties qui feront un gros Volume *in folio*. Il y aura un grand nombre de tailles-douces, le papier & les caractères ſeront les mêmes que ceux de l'*Hiſtoire du Japon* du même Auteur, publiée il y a quelques années. Le prix de la ſouſcription eſt de deux Guinées, une en ſouſcrivant, & l'autre en recevant le Livre qui, à ce qu'on promet, paroîtra bientôt. Pour faire plaiſir aux Curieux, on imprimera un petit nombre d'Exemplaires en grand papier, pour leſquels les Souſcripteurs païeront quatre Guinées.

Mr. *Maittaire* a publié depuis peu, un petit Ouvrage ſous ce titre, *Appendix ad Marmora Academiæ Oxonienſis; ſive Græcæ trium Marmorum recens repertorum Inſcriptiones : cum Latina Verſione, &*

Notis. Londini: Typis Gulielmi Bowyer. 1733.

Mr. *Dawſon* Docteur en Théologie a vivement attaqué le Docteur *Sykes* dans un Ouvrage qui a pour titre, *An Appeal to the genuine Records*, &c. c'eſt-à-dire, Appel aux Ecrits autentiques des Auteurs Juifs & Payens, qui peuvent ſervir à la défenſe du Chriſtianiſme: Où l'on refute amplement toutes les objections que le Docteur *Sykes* a faites depuis peu contre le témoignage de *Phlegon* touchant l'Eclipſe qui arriva à la mort de nôtre Sauveur. On examine auſſi de nouveau ce qui regarde les calculs Aſtronomiques de la *Chine*, par rapport à ce fait, & on le rectifie ſur des Mémoires envoyés derniérement à la Société Roiale. Enfin, on défend quelques uns des anciens Péres contre les reflexions injurieuſes du Dr. *Sykes*. A *Londres*, 1733. chez *R. Ware.* gros Vol. *in* 8°.

Pemberton a imprimé, *An Enquiry about the lawfulneſſ of eating blood*, &c. Recherches ſur la queſtion s'il eſt permis de manger du ſang. Ou Lettre à un Ami où l'on établit & l'on examine cette queſtion. Par un Prébendier d'*York*. C'eſt une petite Brochure *in* 8°.

Un Imprimeur, nommé *Palmer*, a publié *A General Hiſtory of Printing*, &c. C'eſt-à-dire, Hiſtoire générale de l'Imprimerie, depuis la premiére invention de cet Art dans la ville de *Mets*, juſques à ſon introduction dans la plûpart des Etats de l'*Europe*, & en particulier dans l'*Angleterre*, avec le ſuccès qu'il y a eu. On y a joint le caractére des Imprimeurs les plus célèbres, à commencer par les premiers Inventeurs de cet Art, juſqu'en l'an 1520. & 1550, & l'hiſtoire de leurs ouvrages, & des progrès qu'ils ont fait durant ce tems-là. Chez *A. Betteſworth. C. Hitch*, & *C. Davis.* Un Volume *in* 4°.

Noon, *Ford*, & autres ont imprimé une Brochure in 8°., ſous ce titre, *The Free-Agency of accountable Creatures*, &c. C'eſt-à-dire, La Liberté des Créatures reſponſables de leurs actions examinée avec candeur, & défenduë; En pluſieurs Lettres. Pour ſervir de Réponſe aux principales objections, tirées de la Raiſon ou de la Révélation, que Mrs. *Bliſs*, *Norman*, & *Millar* ont alléguées contre ce grand principe. A *Londres* 1733.

Voici une autre Brochure qui n'eſt pas moins intereſſante, *Remarks upon a Book*, &c. Remarques ſur un Livre intitulé *Eſſai ſur les diverſes Diſpenſations de Dieu envers le genre humain, dans l'ordre qu'elles ſont rapportées dans la Bible*; Ou, Court Syſtème de la Religion naturelle & de la Religion revelée. Par un Eccléſiaſtique. Chez *J. Noon.* A *Londres*, 1733. *in* 8°.

On a publié depuis peu un petit ouvrage anonyme qui mérite que nous en rendions compte quelque jour, & dont voici le titre, *An Eſſay concerning rational Notions, to which is added the Proof of a God.* Eſſaï ſur les Notions raiſonnables, à quoi l'on a joint la preuve de l'exiſtence d'un Dieu. A *Londres*, chez *G. Innys*, & *R. Manby*. 1733. *in* 8°. pp. 204.

Mr. *Colliber* a donné au Public *Free Thoughts concerning ſouls, in four Eſſays*, &c. Penſées libres ſur l'Ame, en quatre Eſſais. I. De l'Ame humaine conſiderée dans ſa nature. II. De l'Ame humaine comparée avec l'Ame des Bêtes. III. De la prétenduë préexiſtence des Ames. IV. De l'état futur des Ames. On y a joint un Eſſai ſur la Création. Par l'Auteur de la *Recherche impar-*

tiale, *&c.* Chez *R. Robinſon.* 1733. *in octavo*, pp. 168.

Pemberton vient d'imprimer *A ſecond Eſſay upon the nature, manner and end of the Chriſtian Revelation*, *&c.* C'eſt-à-dire, Second Eſſai ſur la nature, la maniére, & le but de la Révélation Chrétienne: Contenant une Réponſe claire & diſtincte à toutes les principales difficultés répanduës dans le Livre qui a pour titre, *Le Chriſtianiſme auſſi ancien que le monde*, *&c.* Par *Chriſtophle Robinſon* Maitre ès Arts. A *Londres*, 1733. *in* 8°. Nous en parlerons dans la ſuite.

On a encore imprimé ici depuis peu les Livres ſuivans,

Two Chronological Diſſertations, *&c.* Deux Diſſertations Chronologiques ſur la véritable année de Jeſus Chriſt, & ſur celle de ſa mort. *in* 8°. chez *J. Wilcox.*

Commentarium Noſologicum, *Morbos epidemicos & aeris variationes in Urbe Eboracenſi*, *lociſque vicinis*, *per ſedecim annos graſſantes complectens. Authore Cliftono Wintringham. Impenſis J. Walthoe.* 8°.

Deux nouveaux Volumes des Sermons de feu Mr. *Moſs* Docteur en Théologie, Doien d'Ely, & Prédicateur de la Société des Avocats de *Gray's - Inn.* Ainſi il y a en tout ſix Vol. *in* 8°.

A ſcheme of the true Appearances of the Satellites of Saturn, *&c.* Hypothèſe pour expliquer les véritables apparences des Satellites de Saturne, avec ſon anneau, chaque nuit. Et quand cette Planéte diſparoitra, on publiera une pareille Hypothèſe pour les Satellites de Jupiter, & l'on continuera de la même maniére à l'égard des auantres Planétes pendant qu'elles ſeront viſibles. Par *Charles Leadbetter*. Chez *J. Wilcox*. *in* 8°.

A Letter to the Hon. Sir Hans Sloane, *&c.* Lettre à Mr. le Chevalier Sloane Préſident du Collége des Médecins & de la Société Royale, où l'on ſe propoſe de faire l'Apologie des Ecrivains Grecs qui ont traité de la Médecine après Galien, & en particulier d'Alexandre Trallien: On parle de la naiſſance, de l'âge, du ſtile, de la méthode, de la pratique, &c. de cet excellent Auteur. Par *E. Milward* Docteur en Médecine. *in* 8°. Chez *A. Betteſworth*, *C. Hitch*, & *J. Walthoe*.

An Eſſay on Midwifry, *&c.* Eſſai ſur l'Art d'accoucher les femmes, ſur tout en ce qui regarde l'Opération. On y a joint 50. cas particuliers choiſis ſur plus de 25. ans de pratique. Par *Edmund Chapman* Chirurgien. *in* 8°. chez les mêmes.

A Paraphraſe and Notes, *&c.* Paraphraſe & Notes ſur l'Epitre de *St. Paul* à *Tite*, ſelon la méthode de Mr. *Locke*; Avec un Eſſay ſur l'abolition de la Loi cérémonielle, à l'occaſion de ces paroles, Tit. I. 15. *Toutes choſes ſont pures à ceux qui ſont purs.* Par l'Auteur de la Paraphraſe & des Notes ſur l'Epitre à *Philemon*, les deux aux *Theſſaloniciens*, & la premiére à *Timothée*. *in* 8°. chez *R. Ford*.

Voici un Projet pour imprimer par ſouſcription un Ouvrage Latin, fort conſiderable, ſous ce titre. *Concilia Magnæ Britanniæ & Hiberniæ à Synodo Verolamienſi. A. D. CCCCXLVI. ad Londinenſem. A. D. M. DCCXVII: Accedunt Conſtitutiones, & alia ad Hiſtoriam Eccleſiæ Angli-*

glicanæ ſpectantia. A Davide Wilkins, S. T. P. Archi-Diacono Suffolcienſi, collecta. Londini, Typis Guilielmi Bowyer. Apres le titre, vient une Epitre dédicatoire à Mylord Archevêque de Cantorbéry, où l'Auteur rend compte des Sources où il a puiſé, & des ſecours qu'on lui a genereuſement fournis de toutes parts, pour rendre ſon Ouvrage auſſi exact & auſſi complet qu'il étoit poſſible. Outre les Vies des Archevêques de Cantorbéry compilées par Parker, il a eu une Collection manuſcrite des Monumens anciens & modernes de l'Egliſe Anglicane, faite avec beaucoup de ſoin & de peine par l'illuſtre Prélat qui occupe a préſent ce Siége, & auquel il réconnoit devoir ce qu'il y a de meilleur dans ſon Livre. Il a tiré bien des choſes de *Spelman*, de pluſieurs Manuſcrits de la Bibliothéque *Bodleienne* & d'autres Bibliothéques à *Cambridge*, & ſur tout de ceux qui ſont en langue *Anglo-Saxonne*, & qui appartiennent au College du *Corps de Chriſt* dans la meme Univerſité. Il a eu, de plus, la liberté de conſulter les Archives de l'Evêché de Londres, & de quelques autres, dont les Evêques l'ont même favoriſé de leurs conſeils & de leurs propres recherches ſur cette matiére. Quelques Particuliers, d'un mérite diſtingué, lui ont auſſi rendu à cet égard de grands ſervices, comme il ſe fait un devoir de le reconnoitre. Enfin la Bibliothéque *Cottonienne*, celle de *Lambeth*, les Regiſtres publics de l'Egliſe de Cantorbéry, le Manuſcrit de *Somner* qu'on y garde, & quelques Livres imprimés lui ont fourni pluſieurs matériaux & de grandes lumiéres.

Mais Mr. *Wilkins* n'a pas eu, à beaucoup près les mêmes ſecours pour les Conciles d'Irlande, que pour ceux de la Grande-Bretagne. La plûpart des Archives de ce païs-la ſont preſque déſtituées de Monumens anciens; & l'on ne ſauroit dire combien il s'y eſt perdu de Manuſcrits intereſſans par l'ignorance ou par la friponnerie des Prêtres & des Moines avant la Réformation. Cependant le Primat & pluſieurs Evèques d'Irlande n'ont pas laiſſé de communiquer à l'Auteur bien des Piéces curieuſes pour ſon deſſein; & il en a lui-même trouvé un grand nombre dans la belle Bibliothéque de Mr. le Duc de Chandos qui lui a toûjours été ouverte. Il a auſſi beaucoup profité du Livre de *Spelman*, ſans être ſon Copiſte.

A la ſuite de l'Epitre dédicatoire qui détaille au long tout cela, on voit un Echantillon de l'Ouvrage qui contient deux morceaux détachés; l'un en Anglo-Saxon, avec le Latin à côté, & des Notes au-deſſous qui marquent les ſources où l'on a puiſé, ou qui expliquent ce qui mérite de l'être; & l'autre en Latin, qui renferme un Décret du Synode de *Wexford* en Irlande, tenu l'an 1240., & dont la Latinité ſe reſſent très des ſiécles d'ignorance & de barbarie.

L'Ouvrage entier eſt prêt à être imprimé, & contiendra environ neuf cens feuilles, en quatre Volumes *in folio*. Le papier & les caractères en ſeront très beaux, comme on le voit par le *Proſpectus*. Le prix de la ſouſcription eſt de ſix *Guinées*, trois en ſouſcrivant & les trois autres en recevant le Livre. Dès qu'il y aura ſeulement 250. ſouſcriptions, l'Ouvrage ſera mis ſous la preſſe & on le livrera aux ſouſcripteurs douze mois après. Les ſouſcriptions ſe reçoivent à *Londres* chez les Libraires ſuivans, Robert Goſling & Thomas Woodwar dans *Fleet-ſtreet*, Fletcher

Gyles vis-à-vis *Grays-Inn* dans *Holbourn*, & Charles Davis dans *Pater-noſter-row*.

On a réimprimé en 2. Volumes 8°. le Livre de feu Mr. Mandeville qui a fait tant de bruit, intitulé, *La Fable des Abeilles; ou, Les vices des Particuliers avantageux au Public, Avec un Eſſai ſur la charité, & les Ecoles de Charité, & une Diſſertation ſur la nature de la Societé. A quoi l'on a joint une Apologie de ce Livre contre les calomnies contenuës dans une Dénonciation des Grands Jurés de Midleſex, & une Lettre injurieuſe adreſſée au Lord C.* Chez *J. Tonſon.*

R. Montague, & J. Brindley viennent de publier *The Hiſtory of the moſt illuſtrious Houſe of Naſſau, &c.* C'eſt-à-dire, Hiſtoire de la tres-illuſtre Maiſon de *Naſſau*, & plus particuliérement en ce qui regarde la branche d'*Orange*, depuis le dixiéme ſiécle. On y a joint celle des Maiſons de *Baux* & de *Chalons*; comme auſſi une grande Table Généalogique, fort exacte, de la Maiſon de *Naſſau*, depuis le Comte *Othon* qui fut Général d'armée ſous l'Empereur Henri I. Sur deux Planches artiſtement gravées. Par *Jean Breval Ecuyer.* grand *in* 8°.

On a imprimé tout nouvellement par ſouſcription, toutes les Piéces de théatre de *Shakespear*, en 7. Volumes *in* 8°. Avec des Notes de la façon de Mr. *Theobald.* La ſouſcription étoit de deux *Guinées.*

Il paroit deux nouveaux Volumes de Sermons détachés du feu Docteur *Sharp*, Archevêque d'*York*, in 8°. comme les quatre précédens. Se trouvent chez *Guillaume Parker.*

On vient de publier un Ouvrage conſiderable du feu Docteur Wall, ſavant Théologien, ſous ce titre, *Critical Notes on the old Teſtament*, *&c.* C'eſt-à-dire, Remarques critiques ſur le vieux Teſtament. Où l'on explique le Texte Hébreu tel que nous l'avons à préſent, & on le corrige en pluſieurs endroits ſur les anciennes Verſions, & particuliérement ſur celle des *ſeptante.* Selon l'ordre dans lequel les Livres ont été écrits, ou dans lequel on peut les lire plus commodément. On a mis à la tête une longue Introduction, où l'on détermine quelle eſt l'autorité des *Maſoretes* de la Bible *Maſoretique*, & on la défend contre les objections de Mr. *Whiſton*, & de l'Auteur des *Fondemens & des Raiſons de la Religion Chrétienne.* Chez C. *Davis*, en deux Volumes *in* 8°.

Voici un autre Ouvrage qui n'eſt pas moins digne de la curioſité du Public. *The Koran commonly calld the Alcoran of Mohammed*, *&c.* Le Koran communément appellé l'Alcoran de Mahomet, traduit en Anglois ſur l'Original Arabe, avec des Notes tirées des Commentateurs les plus approuvés. On y a joint un Diſcours préliminaire. Par Mr. *George Sale.* Chez C. Ackers dans St. Jean-ſtreet, & J. Wilcox dans le Strand. 1734. *in* 4°. pp. 508. ſans la Préface qui en contient 187.

Mr. le Docteur *Berriman* a publié ſes Sermons pour la fondation *de Boyle*, ſous ce titre, *The Gradual Revelation of the Goſpel*, *&c.* La Révélation graduelle de l'Evangile, depuis la chute de l'homme, developpée & expliquée en vingt-&-quatre Sermons. Prononcés dans l'Egliſe Paroiſſiale de *Ste. Marie le Bow*, pour la Lecture fondée par *Robert Boyle Ecuier* dans les années 1730, 1731, & 1732. En deux Volumes in 8°. Par *Guillaume Berriman* Docteur en Théologie, Recteur de St. André *Undershaft*, & Bourſier du Collége d'*Eton*. Chez Ward & Wickſteed, dans l'*Inner-Temple-lane*.

Mr. De la Chapelle a donné dans la 2. Part. du Tom. XV. de ſa Bibliothéque Angloiſe, une Liſte de ceux qui ont prêché pour cette belle fondation depuis ſon établiſſement en 1692, juſqu'en 1726. incluſivement, à laquelle nous renvoions les Curieux. Mr. *Denne* Archi-Diacre de *Rocheſter*, & Vicaire de la Paroiſſe de St. *Leonard Shoreditch*, à Londres, a fourni avec honneur la même carriére les annécs 1727, 1728, & 1729: Mais ſes Sermons ne ſont pas imprimés. Et Mr. *Hays* Miniſtre d'une petite Paroiſſe à Londres, eſt celui qui a ſuccedé à Mr. *Berriman*, & qui remplit actuellement cette fonction.

Mr. *Buckley* a enfin achevé d'imprimer ſa nouvelle Edition de l'Hiſtoire Latine de Mr. *De Thou*, en ſept Volumes *in folio*. On la délivre depuis quelque tems aux ſouſcripteurs; & ceux qui veulent l'acheter ſont obligés d'en donner plus que le prix de la ſouſcription qui étoit de neuf Guinées. Elle eſt très belle & très correcte: & l'on peut dire que l'Editeur a non ſeulement rempli, mais même ſurpaſſé à cet égard l'attente du Public.

Mr. *Hodgſon* Membre de la Société Roiale a publié une Brochure ſous ce titre, *The Configurations of Jupiters four Satellites*, &c. La Configuration des quatre Satellites de Jupiter dans le tems que leur Eclipſe qui ſera viſible à Londres en 1734, arrivera. in 8°. chez *J. Senex*.

TABLE

DES

MATIERES.

A.

ABbez en France, eſpece mixte, équivoque, indéfiniſſable, inconnue parmi les Anglois 29
Adam; La Connoiſſance du Monde brute à lui communiquée. 177. Item la connoiſſance du Mariage. 179. Il reçut de Dieu l'uſage du langage par infuſion 180
Addiſon, Poëte Anglois, a compoſé le prémier une Tragédie réguliere 121
Air. (L') Ses effets ſur le Corps humain 49-65
Aird (Mr. Jaq.) Spaſmes dans l'Æſophage 397
Angleterre, (L') le Paradis des Femmes 190
Anglois, peuvent aller au Ciel par quel chemin il leur plait. 26. Idée de leur Philoſophie 110
Arbuthnot (Mr. Jean) Eſſay touchant les effets de l'air ſur le Corps humain 49
Arche de Noé; réponſe à quelques difficultez là-deſſus 194
Arianiſme. Sa renaiſſance en Angleterre 35
Armee bien diſciplinée (Dans une) un extérieur de Pieté peut être extrêmement utile 12
Ar-

Arriens (Les) & les Sociniens , faiſoient valoir l'indifférence du Dogme de la Trinité pour frayer le chemin à l'erreur 314

Aumonier. Sa conduite dans une Armée 16

Auteurs qui travaillent pour le Libraire Curll à Londres, tournez en ridicule 356

B.

BAcon , Vicomte de *Verulam*, Chancelier d'Angleterre, peut etre appellé le Pere de la Philoſophie expérimentale 111

Berry (Mr. Edouard) Ulcere des Poulmons qui pénétroit dans le Foye au travers du Diaphragme. 397. Hiſtoire d'une veſſie devenue ſcherreuſe *ibid.*

Bill pour pourvoir à l'examen des Drogues des Apoticaires. Raiſons des Porteurs d'enterrement contre ce Bill 364

Bourſe de Londres , (La) ſuivant Mr. de Voltaire eſt un lieu plus vénérable que bien des Cours de Juſtice 31

Butler dans ſon Hudibras , Poëme burleſque, appelle la Chaire des Prédicateurs *le Tambour eccléſiaſtique* 3

C.

CAlder (Mr. Jaq.) le jeune ; Deux exemples d'Enfans nés avec une conformation préternaturelle dans les inteſtins 395

Carbon (Le R. P.) ſes remarques ſur l'Eclipſe du Soleil arrivée à Liſbonne le 25. Septemb. 1726.

1726. 36. Item ſur une Eclipſe de Lune le 10. Octob. 1726. 37. Obſervations Aſtronomiques faites à Lisbonne 433

Carteret (Mylord) Viceroi d'Irlande. Son Apologie par Mr. Swift 373

Cavalliers & *Ligueurs* en Angleterre, les Royaliſtes, Partiſans du Roi 4

Chaire des Prédicateurs appellée *le Tambour eccléſiaſtique* 3

Chambre-Baſſe; voyez Communes.

Chambre-Haute en Angleterre, accepte ou rejette purement les Taxes propoſées par la Chambre Baſſe 107

Chapelle (Mr. de la) livre à la riſée publique la production de Toland, qui vouloit faire reconnoitre l'Univers pour la ſeule Divinité 334

Charité, incompatible avec la Guerre 13

Charlatans. Leur effronterie rendue ſenſible 363

Cheyne (Mr. George) Maladie Angloiſe, ou Traité de la Maladie des Nerfs de toute eſpèce 434

Chrétiens; Si les meilleurs ſont les meilleurs Soldats 2. & ſuiv.

Chûte de l'homme; difficultez qu'on peut faire la contre 189

Cibber, excellent Comédien & Poëte Laureat en Angleterre 128

Circaſſiens (Les) emprunterent l'inoculation de la petite Verole des Arabes 109

Clark (Le Docteur) ſuivant Mr. de Voltaire défenſeur le plus vigoureux du Syſtême des Antitrinitaires. 32. Lettre touchant la proportion qu'il y a entre la viteſſe & la force dans les Corps en mouvement. 422. Veut prouver que le principe de Mrs. Leibnitz, 's Gra-

'sGraveſande, Bernouilli & Herman eſt abſurde. Ibid. Reponſe de Mr. 's Graveſande 423

Clergé Anglican; Ses mœurs mieux reglées que celles du Clergé de France 28

Cockburn (Mr.) Retention de la Semence dans le coït 397

Comédie. Lettre de Mr. de Voltaire ſur la Comédie Angloiſe 125

Commerce. Lettre de Mr. de Voltaire ſur celui d'Angleterre. 108. A contribué par ſa richeſſe à la Liberté des Anglois *ibid.*

Communes en Angleterre. Origine de l'autorité de cette Chambre. 106. Propoſe les Taxes 107

Conformité occaſionelle, en Angleterre, introduite contre les Loix, point encore abolie; dans la note de la page 26

Congrève, Poëte Anglois, loué par Mr. de Voltaire 127

Cour (La Haute) de Commiſſion en Angleterre 311

Couvreur; (Mlle. Le) égards que le Clergé de France auroit dû avoir pour elle 134

Curll, Libraire de Londres. Satyre ou Tragi-farce contre lui. 356. Se croit empoiſonné par Mr. Pope. 357. On débite dans les ruës la relation de ſon Empoiſonnement &c. *ibid.* Eſt ſimplement devenu fou. 358. Les Juifs eſſayent de le convertir. Il avoit cru que Salomon & David étoient Papiſtes. 359. Il convient d'empoiſonner ſa Femme pour épouſer une Héritiere Juive. *ibid.* Il eſt circonci. 360. Cette Cérémonie pour être trop bien faite eſt nulle *ibid.*

D.

D*aillé.* Son Traité de l'emploi des Sts. Peres, regardé comme ſon Chef-d'œuvre 347
David. (Le Roi) Le Libraire Curll l'a cru Papiſte 359
Degg (Mr. Simon) Deſcription d'un Squelette d'une grandeur extraordinaire 46
Delauny, (Mr.) Doyen en Irlande; Son Examen deſintereſſé de la Révélation 171
Déluge. La Corruption du genre-humain obligea Dieu à punir les Hommes par le Déluge. 191 Difficultez contre ſon hiſtoire 192
Denier de St. Pierre. Tribut en Angleterre 105
Derriere, repréſenté comme un Perſonnage qui eſtime beaucoup les Brochures & les Libelles ſur les affaires du Tems 362
Deſagulier. (Mr.) Déſcription d'une Machine qu'il a inventée pour tirer des Mines les vapeurs & l'air corrompu 43
Dillenius (Mr. J. J.) Déſcription & Figures des Plantes les plus rares du Jardin d'Eltham 459
Douglas (Mr. Jaques) Vers vuidez par un ulcère de l'aine. 396. Pierres dans les Reins &c. *Ibid.*
Dryden, Poëte Anglois, ménagea mal la fécondité de ſon génie 121
Drummond (Mr. Jean) Eſſai ſur les moyens de perfectionner la Médecine. 396. Paralyſie des extrémitez inférieures 398

E.

E*Ames.* (Mr. Jean) Ses remarques ſur qu
ques Expériences Hidrauliques.

Eccléſiaſtique ; Adreſſe d'un Eccléſiaſtique po
donner du courage aux Soldats de l'arm

Eccléſiaſtiques d'Angleterre. Leurs Habits Sac
dotaux. 301. Eſſai ſur leur differente Fort
ne 3

Egliſe Anglicane. Défenſe de ſa Diſcipline ,
ſa Doctrine & de ſon Culte ſous la Reine E
ſabeth, contre l'Hiſtoire des Puritains de M
Neal 25

Eliſabeth (La Reine) ſincérement attachée à
Religion Proteſtante. 295. Le Pape l'excon
munie comme une hérétique. 296. Il déclai
ſon Titre nul. 297. Comment elle finit ſa le
tre au Roi Henry IV. de France 29

Epiſcopat en Angleterre. S'il n'y avoit que deu
ordres dans l'Egliſe Chrétienne, celui des Ev
ques & des Diacres 30

Epiſcopius ſoutenoit qu'il ne falloit pas conſider
le Dogme de la Ste. Trinité comme quelqu
choſe d'important. 315. Epiſcopius attaqué pa
Mr. Waterland 32

Eſſais & obſervations de Médecine revûs & pu
bliez par une Societé d'Edimbourg. 392. De
ſein de cette Societé 39

Etat préſent du Papiſme en Angleterre 40

F.

Factum burleſque pour prouver que le Sr. Jean Dennis eſt devenu fou 355

Fanatique. Inutile d'argumenter avec lui 22

Femme du Bel Air. Son train de vie. Traduction libre de la Piéce Angloiſe, *The Journal of a modern Lady* 379

Finlandois. Lettre à leur ſujet par Mr. Kinck 43

Foſter. (Mr. Jaques) Miniſtre Anabaptiſte. Ses Sermons ſur divers ſujets. *65.* Son Eloge. *65. 66.* Ses ſentimens ſur l'Amitié & l'Amour de la Patrie 75-84

Fox, (George) fameux Quakre 24

Foyers formez par la réunion des rayons du Soleil. Requête des Charbonniers, Rotiſſeurs, Cuiſiniers, &c. contre ces ſortes de Foyers 363

Fruit défendu. Diſſertation là-deſſus 173

G.

Garengeot (Mr. de) Diſcours ſur ſa politeſſe & ſon ſavoir univerſel 396

Gens de Guerre ne ſont pas Juges competens en matiere de Religion. 4. Caſuiſtes fort commodes 8

Gens de Qualité qui cultivent les belles Lettres. Lettre de Mr. de Voltaire là-deſſus 128

Gibſon (Mr. Joſeph) Eſſai ſur la Nutrition du Fœtus dans la matrice 395

Gouvernement d'Angleterre. Reflexions de Mr. de Voltaire là-deſſus 105

Greenwood (Mr. Iſaac) Nouvelle méthode de compoſer une Hiſtoire naturelle des Météores 430

Guerres de Religion les plus meurtrieres, & pourquoi. 3. Il n'y en a point eu, quelque injuſte qu'elle fut, qui n'ait été déclarée juſte par quelque Théologien 11

H.

Hales. (Mr.) Recueil d'Expériences Statiques ſur la Seve des Végetaux 271

Harris (Mr. Joſeph) Obſervations Aſtronomiques faites à Vera-Cruz 429

I.

Jamicſon (Mr. Jaques) Guériſon d'une mortification des inteſtins dans une Hernie 396

Innes (Mr. Jean) Inflammation de l'eſtomac 397

Inoculation. Son Apologie hiſtorique par Mr. de Voltaire 109

Irlande. Moyen infaillible de payer ſes dettes publiques par Mr. Swift. 371. Autre projet pour remédier à ſa miſere, ſavoir l'uſage de manger les Enfans des pauvres ; Badinage très ingénieux. *ibid.* Apologie de Mylord Carteret Viceroi d'Irlande par Mr. Swift. 373. Ironie qui découvre la miſere de l'Irlande 375

Juſtice, haute, moyenne & baſſe, inconnue chez la Nobleſſe d'Angleterre 107

K.

Kennedy (Mr. J.) Relation d'une playe au col, &c. 395

Kinck (Mr. Pierre) Lettre au ſujet des Finlandois en Norwege 43

Kinneir (Le Dr. David) apprend dans une Lettre que le Camphre eſt un Remede excellent contre la maladie d'Eſprit, &c. 41

L.

Laing (Mr. David) Relation d'un cas où la plus grande partie du Tibia fut remplacée par un Calus 396

Lettres ſur les Anglois par Mr. de Voltaire. La Traduction Angloiſe ne paſſe pas pour mauvaiſe 17

Limborch attaqué par Mr. Waterland. 323. Moins à blamer qu'Epiſcopius 325

Liturgie de l'Egliſe Anglicane, cenſurée par Mr. Neal 306

Locke. Mr. de Voltaire le fait un des Chefs du nouvel Arianiſme. 34. Réflexions de Mr. de Voltaire ſur ſes Ouvrages 112

Lowis (Mr. Robert) Perte d'Apetit & Atrophie cauſées par le déplacement de l'eſtomac 397

Lynn (Mr. George) Méthode pour déterminer la Longitude Geographique de certains lieux par les Météores 41

M.

M*Andeville*, (Mr.) Second Extrait de ſes Recherches ſur l'Origine de l'Honneur & ſur l'Utilité du Chriſtianiſme dàns la Guerre. 1. Il nomme les Proteſtans de France *Huguenots*, ignorant que c'eſt un terme de mépris. 4. Il n'approuve pas l'argument de Bayle, qu'il vaut mieux n'avoir point de Religion que d'adorer le Diable. 10. Il fait un Conte de l'adreſſe d'un Eccléſiaſtique pour donner du courage aux Soldats de l'Armée 14

Marie Reine d'Ecoſſe, diſputoit la Couronne à Eliſabeth 297

Martin (Mr. George) Eſſai ſur le mouvement alternatif du Thorax & des Poulmons dans la reſpiration. 395. Extrait de cet Eſſai 405

Matthieu. (St.) Réponſe à la Défence de la Diſſertation ſelon St. Matthieu 137

Mélange, ou Recueil d'Oeuvres diverſes en Proſe & en Vers. Troiſiéme Volume 353

Mémoires Philoſophiques, &c. Vol. 35. N°. 400. pour les mois d'Octob. Novemb. & Decemb. 1727. 35

Mémoires Philoſophiques, Janvier, Fevrier, & Mars 1728. Nombre 401. 420

Métamorphoſe des deux Sexes. 366. Par là le Grand Seigneur devenu Femme ſe trouvera au milieu d'un Serrail de beaux Garçons. *ibid.* Les Ecailleres de Billingsgate ſuccéderont aux Avocats des qu'elles ſeront hommes 367

Middleton. (Mr.) Suite de ſa Diſpute avec le Dr. Pearce 195

Miniſtres (Les) Anglicans, s'ils s'enivrent, ils le font au moins gravement & ſans ſcandale 29

Moine. (Mr. le) Sa Traduction exacte des Lettres Paſtorales de Mr. L'Evêque de Londres 138

Monro (Mr. Alex.) Eſſai ſur l'art d'injecter les Vaiſſeaux des Animaux. 395. Extrait de ce Mémoire. 401. Remarques ſur l'Articulation, les Muſcles & la Laxation de la Machoire inférieure. *ibid.* Obſervations pratiques pour l'opération de la Paracentheſe. 396. Hiſtoire d'une Tympanie 397

Motteux, (Mr. le) Suite de ſes Remarques ſur Rabelais 237

N.

NEal. (Mr.) Son Hiſtoire des Puritains refutée. 293. Accuſé de mauvaiſe foi 303

Newton (Mr. le Chevalier) ſuivant Mr. de Voltaire avouoit que le Syſtême des Antitrinitaires s'accommodoit mieux avec ſes Mathématiques. 32. Item il le fait un des Chefs du nouvel Arianiſme. 34. Il le compare à Deſcartes; ſes reflexions ſur ſes Ouvrages 115

Nicholls (Mr. le Dr. Frank) Remarques pour ſervir à compoſer une Hiſtoire naturelle des Mines & des Métaux 432

Nobleſſe. Fauſſe idée qu'on ſe fait ſur ſon éducation 374

Non-conformiſtes en Angleterre, acceptent la Tolerance ſous Guillaume III. 25

Nouvelles Litteraires 227. 461

O.

OFficiers. Peu qui ſoient ornez des Vertus Chrétiennes 7

P.

PApe (Le) excommunie la Reine Eliſabeth. 296. Déclare ſon Titre nul 297

Papiſme accru en Angleterre ſous le Régne de la Reine Marie. 297. Son état préſent 409

Parlement d'Angleterre. Reflexions de Mr. de Voltaire ſur ce Parlement. 104

Paton (Mr. Pierre) Tumeur extraordinaire du Sein 396

Patrie. Sentimens de Mr. Foſter, Miniſtre Anabaptiſte, ſur l'amitié & l'amour de la Patrie 75-84

Pen (Guillaume) fameux Quakre 25

Peſte (La) Elle peut paroitre dans un lieu, ſans y avoir été apportée d'ailleurs 61

Petite verole. Son Inoculation. 109. Elle tuë ou défigure une cinquiéme partie du monde. 110. Les Chinois la prennent en poudre comme du Tabac *ibid.*

Peuple Anglois, comparé avec le Peuple Romain 104

Pigmées Les Peuples ſavans de l'Antiquité leur devoient leurs lumieres. 367. Se retrouvent dans la Race des Singes 368

Plummer (Mr. André) Remede alterant Mercuriel. 395. Extrait de cette piéce 398

Pointes. Tous les fleaux les plus terribles le ſont moins que celui des Pointes 361

Pope, Poëte Anglois. Lettre de Mr. de Voltaire ſur lui. 133. Egalé a Boileau. *ibid.* En partie Auteur du mélange d'Oeuvres diverſes en Proſe & en Vers 353

Porterfield. (Mr. W.) Démonſtration de la force avec laquelle les os réſiſtent aux forces employées pour les caſſer tranſverſalement 395

Predicateurs utiles à la Guerre quoiqu'ils ne prêchent pas l'Evangile. 11. Peuvent en impoſer à leurs Auditeurs 12

Presbytériens en Angleterre; ce que c'eſt ſelon Mr. de Voltaire 29

Public. Il ne faut pas le prendre pour le Confident de ſes Amuſemens 17

Puritains du tems de la Reine Eliſabeth, cherchoient à établir leur propre Diſcipline en perſécutant les autres Proteſtans 295

Q.

Q*Uakre.* Quelle reception le Quakre de Mr. de Voltaire lui fait dans ſes Lettres ſur les Anglois. 19. Chretien ſans Batême. *ibid.* Mene Mr. de Voltaire à ſon Egliſe 21

Quakres. Jeſus Chriſt, ſelon eux, eſt le prémier Quakre. 24. Réſiſtent aux offres d'argent ſous Cromwell. *ibid.* Leur Secte diminue de jour en jour 25

R.

R*Abelais*. Suite des Remarques de Mr. Le Motteux ſur cet Auteur 237
Ranby (Mr.) Déſcription Anatomique des Organes venimeux d'un Serpent à ſonnettes. 420. Remarques faites en diſſéquant trois Corps 433
Rawlinſon (Mr.) ayant ouvert un homme trouva dans ſon Eſtomac un noyeau de prune, &c. 45
Réformation en Angleterre ſous le Roi Edouard. 298. 299. *Satisfacit piis Edouardi Reformatio* 300
Religion. S'il vaut mieux n'en avoir point, que d'adorer le Diable. 9. La plus mauvaiſe plus utile à la Societé que l'Athéïſme 10
Révélations qui ſuivirent la chute de l'homme 181
Robinſon, Eſſai ſur l'utilité de la Révélation 451
Rocheſter (Le Comte de) Lettre de Mr. de Voltaire ſur ce Poëte 129

S.

S*Acrifices*, d'inſtitution Divine 190
Salomon. (Le Roi) Le Libraire Curll l'a cru Papiſte 359
Sauvage mené à Londres en 1726, badinage à ſon ſujet 370
Schadwell, Poëte Anglois mépriſé 126
Sciences. Eſſai ſur leur Origine 367
Sectes; toutes bien venues en Angleterre 31

Shakeſpear, Poëte Anglois, le Corneille d'Angleterre. 120. Traduction d'un de ſes paſſages par les Journaliſtes. 123. La même par Mr. de Voltaire 124

Simſon (Mr. Thomas) Coliques qui ont duré pendant ſix ans, &c. 397

Singes; ont ſouvent plus d'eſprit que des hommes. 368. S'ils ne parlent point, c'eſt, diſent les Eſpagnols, de crainte qu'on ne les faſſe travailler. *ibid.* Quelques déſerts habitez par eux *ibid.*

Societé Royale de Londres. Lettre de Mr. de Voltaire là deſſus 136

Sociniens (Les) & les Arriens faiſoient valoir l'indifference du Dogme de la Trinité pour frayer le chemin à leur erreur 314

Soldats; une probité médiocre leur ſuffit. 8. Un Soldat peut être brave, ſobre, enfin ſe faire aimer, ſans avoir un grain de véritable Chriſtianiſme. *ibid.* S'il fait exactement les préceptes de l'Evangile, il faut qu'il quitte l'Armée *ibid.*

Stedman (Mr. Jean) Relation de l'extraction d'un grand os de la partie inférieure de l'Æſophage 396

Steele (Le Chev. Richard) loué par Mr. de Voltaire 128

Swift (Mr.) le Rabelais des Anglois. Mr. de Voltaire ne peut ſouffrir qu'on le nomme ainſi. 133. 376. Auteur du Conte du Tonneau. 353. En partie Auteur du Mélange d'œuvres diverſes en Proſe & en Vers 353

T.

Tambour Eccléſiaſtique. La Chaire des Prédicateurs appellée ainſi par Butler 3

Taxes. Perſonne n'eſt exempt de certaines Taxes en Angleterre parce qu'il eſt Gentilhomme ou Eccléſiaſtique. 107. Propoſées par la Chambre Baſſe *ibid.*

Téte-rondes en Angleterre. Le Parti oppoſé a celui de Charles I. 4

Toland vouloit faire reconnoitre l'Univers pour la ſeule Divinité 334

Torys Politiques, ſont moins Anglicans que Catholiques Romains 27

Tragédie. Lettre de Mr. de Voltaire ſur la Tragédie Angloiſe 120

Trinité. Importance du Dogme de la Ste. Trinité. 313. Les Déïſtes ont tiré de l'avantage de l'indifference de ce Dogme 314. S'il ſuffit de le rejetter parce que c'eſt un myſtere 316

Turcs (Les) donnent la petite vérole à leurs Enfans des qu'ils les ont ſevrez 109

Tutoyer. Si c'eſt une impoliteſſe 19

Twell. (Mr. Leonard) Sa Réponſe à la Défence de la Diſſertation ſur l'Evangile ſelon St. Matthieu 137

V.

Vanbrugh, Poëte & Architecte Anglois; paſſe pour avoir autant de légereté dans ſes Ecrits que de péſanteur dans ſes Batimens 126

Virgilius reſtauratus. Ou Corrections au Texte par Martinus Scriblerus ; ce qui ſignifie Barbouilleur de papier 368

Voltaire (Mr. de) Traduction de ſes Lettres ſur les Anglois. 16. Critiqué. 17. 28. 32. 33. 34. Suite de l'Extrait de ces Lettres 104

W.

Waller, Poëte Anglois. Lettre de Mr. de Voltaire ſur lui 130

Waterland. (Mr. Daniel) Son Traité de l'importance du Dogme de la Ste. Trinité 313

Waugh (Mr. Gilbert) Tumeur dans l'Æſophage 397

Whiſton. (Mr.) Aſtronome d'Angleterre. Badinage à ſon ſujet 376

Wicherley, Poëte Anglois loué par Mr. de Voltaire 126

FIN.